N° 563 32e Année. Tome CLII 1er Décembre 1921

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 3 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

FRANCIS JAMMES

Le Tombeau de Jean de La Fontaine

SUIVI DE

Poèmes mesurés

Un volume in-16. — Prix.................................... 6 fr. 50

La première édition a été tirée à 1100 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir :

1075 exemplaires numérotés de 280 à 1304, à......... **12 fr.**
25 — marqués de A à Z.......... (*hors commerce*)
Il a été tiré et numéroté à la presse de 1 à 279 :
279 exemplaires sur Hollande à...................... **25 fr.**

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres de Francis Jammes

II

Quatorze Prières — Elégies — Tristesses
Eglogues — Tableau d'Automne — Tableau d'Hiver
En Dieu — L'Eglise habillée de Feuilles

Un volume in-8 sur beau papier — Prix........................ 15 fr.

Il a été tiré :
39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à.................................. **40 fr.**
525 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 40 à 564, à.................. **25 fr.**


LE CRAPOUILLOT
EST
LA REVUE
DES GENS D'ESPRIT
J.J.J.

AUX FRANÇAIS RÉSIDANT
AUX COLONIES OU A L'ÉTRANGER

LE CRAPOUILLOT

APPORTE

"L'Air de Paris"



" LE CRAPOUILLOT " EST LA REVUE PARISIENNE LA PLUS RÉPANDUE AUJOURD'HUI DANS LES POSSESSIONS FRANÇAISES AFRICAINES, EN EXTRÊME-ORIENT ET DANS LES ANTILLES. " LE CRAPOUILLOT " TIENT SES AMIS DES COLONIES ET DE L'ÉTRANGER FIDÈLEMENT AU COURANT DE TOUT CE QUI S'IMPRIME, SE JOUE, S'EXPOSE, SE TOURNE A PARIS. Sa collection illustrée leur fait trouver le temps court loin du pays. Lorsqu'ils réintègrent la Métropole, ils sont :

A LA PAGE

LE CRAPOUILLOT : 3, place de la Sorbonne, Paris

Abonnement d'un an (24 nos à 1,50, 2 fr. et 3 fr.).. { France...... 30 fr. / Etranger.... 35 fr. }

ABONNEMENT D'UN AN AVEC COLLECTION COMPLÈTE DES 62 NUMÉROS PARUS.................................. 100 fr.

DANS

LA COLLECTION DU CRAPOUILLOT

(2 ans 1/2 = 62 livraisons parues)

VOUS TROUVEREZ

Des centaines d'articles de fond sur l'Art, la Littérature, le Théâtre, le Cinéma, d'un intérêt toujours actuel ; l'analyse de tous les livres importants, de tous les spectacles, de toutes les expositions dont on a parlé à Paris : le meilleur ***raccourci*** de la vie intellectuelle française depuis l'armistice.

De nombreux poèmes et contes des meilleurs jeunes écrivains.

Des milliers de dessins inédits et de reproductions de tableaux des jeunes maîtres de la peinture française.

L'ensemble incomparable des célèbres NUMÉROS SPÉCIAUX du Crapouillot, les uns d'une étonnante fantaisie, les autres traitant une question à fond, avec la collaboration des personnalités les plus compétentes. Parmi ces NUMÉROS SPÉCIAUX qui obtinrent en France un énorme succès de librairie :

LE CRAPOUILLOT-PASTICHE

LE CRAPOUILLOT DE L'AN 3.000

LE SALON D'AUTOMNE

S'ILS REVENAIENT...

DEAUVILLE

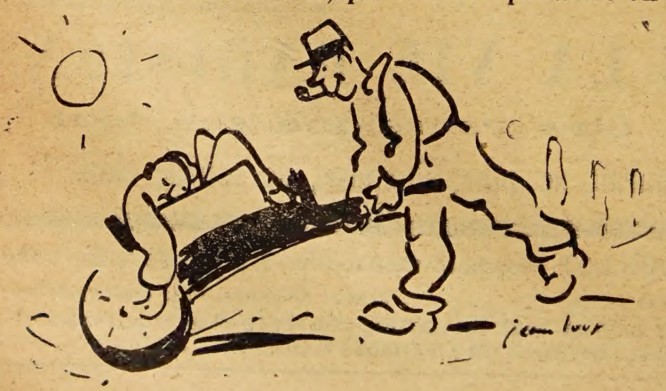
LE CINÉMA

LA MODE

Entre autres œuvres inédites, le Crapouillot a publié un désopilant roman-cinéma parodique : « L'Homme sans tête » et le roman satirique :

LOIN DE LA RIFFLETTE !

De Jean GALTIER-BOISSIÈRE, qui vient de paraître en librairie



FLAUBERT ET L'OPINION

—

Célèbre dès la publication de son premier livre, Flaubert fut de ce moment et toute sa vie passionnément discuté. La mort, qui pour tant d'écrivains n'est qu'une définitive entrée dans l'oubli, ralluma au contraire les discussions autour des romans écrits par le maître de Croisset. En 1880, il est vrai, personne ne doutait plus, comme certains en 1856, que son œuvre ne fût viable ; mais quand même, dans le concert des éloges se distinguaient quelques sons discords. A de courts intervalles, la publication des œuvres posthumes : *Bouvard et Pécuchet*, d'abord, puis des fragments inédits, *Par les Champs et par les Grèves*, les *Lettres à George Sand*, les cinq volumes de la *Correspondance*, et enfin les *Œuvres de Jeunesse* et les *Notes de Voyage*, fit croître le nombre de ses admirateurs dans le même temps que disparaissaient un à un ses anciens adversaires.

Cependant de nouvelles écoles littéraires s'étaient formées, qui semblaient, au premier abord, devoir répudier l'esthétique de Flaubert. Mais bien qu'elles ne se pliassent point aveuglément aux règles par lui établies, les jeunes générations ne manquaient pas de s'émouvoir en découvrant à leur tour ces livres qui avaient troublé leurs aînées. Le moment venait, pourtant, où les détails de son œuvre pouvaient se révéler caducs comme ces objets déjà démodés mais qui n'ont point encore pris le charme que le temps donne aux vieilles choses, et qui courent le risque de ne

point vivre assez pour en être jamais revêtus. C'est, pour les livres comme pour les visages, l'âge où paraissent les rides. Parfois la sérénité de la vieillesse estompe les rides, et le recul donne aux vieux livres une saveur nouvelle ; mais c'est l'exception. A cette épreuve, la plus terrible, puisqu'un petit nombre seulement en triomphe, Flaubert résistait si bien qu'il en sortait, en définitive, grandi. Il prenait place parmi les quelques élus dont la production jouit d'une jeunesse éternelle, parmi ceux qui, par delà la tombe, continuent de participer à la vie, grâce à l'action qu'ils ne cessent pas d'exercer.

Et si la critique reconnaissait en lui l'un des maîtres de la prose française, ce n'était point par un de ces jugements froids comme une épitaphe, consacrant ce que Flaubert appelait une *idée reçue*, admise par tous, mais dont personne ne se soucie de vérifier le bien-fondé. Au contraire, peu d'auteurs continuaient d'être aussi lus du grand public, aussi commentés, et aussi discutés dans les cercles littéraires.

Même, à l'approche du centenaire de sa naissance et près de cinquante ans après sa mort, de nouvelles polémiques s'engagèrent dont il fut le sujet. D'abord les uns déclarèrent usurpée sa réputation de styliste impeccable. Avec quelques exemples choisis non sans habileté, ils essayèrent de prouver que ce « puriste » était coupable d'inadvertances assez fâcheuses et même de fautes de syntaxe assez grossières. Reprenant un paradoxe de Faguet, ils tâchèrent à démontrer que Flaubert « écrivait naturellement assez mal ». Ils proclamèrent la faillite de ces efforts démesurés, l'inutilité de ces « affres » légendaires du « martyr de la phrase ». Tant de peine, et si stérile, en somme, n'aboutissant qu'à un résultat contestable, ne pouvait qu'être le signe d'une sorte d'impuissance. Flaubert acharné à poursuivre les génitifs, les répétitions, les *qui* et les *que*, reste aveugle devant les *comme* ; l'abus des comparaisons, dont quelques-unes sont douteuses et la plupart inutiles, alour-

dit sa phrase et rend monotone un style un peu trop guindé déjà, et que l'on souhaiterait plus coulant et surtout plus naturel.

D'autres critiques ressuscitèrent un vieux grief et s'en prirent à son « impassibilité ». L'objectivité, poussée jusqu'où l'a menée Flaubert, devient de la froideur ; le livre cesse d'être humain et perd du même coup le pouvoir d'émotion sans lequel aucune œuvre d'art, si parfaitement exécutée soit-elle, n'est vraiment complète. L'observation méticuleuse des hommes et des mœurs, l'analyse aiguë des passions ne suffit pas. L'auteur ne saurait se borner à copier servilement la réalité. C'est beaucoup d'y réussir, mais ce n'est rien s'il est incapable de recréer la vie. Flaubert, penché sur les spectacles de son temps, n'en a voulu voir et retenir que les laideurs. Avec une joie un peu sadique il a cultivé la bêtise qui le faisait pourtant souffrir. Il s'en est délecté en la contemplant, et finalement il en a été lui-même la victime. Bouvard et Pécuchet ont pris sur lui leur revanche.

Voilà le procès que l'on a fait à Flaubert.

§

Il est bien permis de préférer un auteur à un autre, de mettre Balzac ou Stendhal, par exemple, fort au-dessus de Flaubert, et même, tout bonnement, de n'aimer point ce dernier. C'est affaire de tempérament et d'affinités personnelles. Mais, pour prononcer un jugement critique équitable, ne convient-il pas de se dégager en quelque sorte de sa propre personnalité, au moins de ne pas se laisser duper par ses propres penchants et, surtout, par certains courants d'idées qui créent, en littérature comme en toutes choses, une espèce de *mode?* Il semble bien que le dénigrement des maîtres du précédent siècle, et de Flaubert en particulier, ait été, ces derniers temps, et pour une grande part, affaire de mode (1). Comme toutes les autres, celle-ci

(1) M. Jean de Pierrefeu, constatant la nouvelle faveur du roman d'aventure, écrivait récemment : « Un tel roman conquiert droit de cité chaque fois que le

est née sans doute d'un besoin de nouveauté parfaitement justifié et même salutaire, à condition toutefois que la réaction ne soit pas systématique, mais ordonnée et appuyée d'arguments. L'art est une religion dont le *Credo* ne saurait être fixé par nul concile. L'artiste a besoin cependant d'un credo. Il lui appartient de le formuler. Mais le critique ne doit pas oublier qu'il n'y a pas de dogmes artistiques universels, indiscutables et éternels, hors desquels il n'est point de salut.

Flaubert, en son temps, a lui-même été un novateur. Il est juste que d'autres, réagissant contre les doctrines qui furent celles du réalisme et de l'*art pour l'art*, apportent à leur tour dans le domaine de la pensée « quelque chose de nouveau ». Mais il ne serait pas plus légitime de condamner Flaubert au nom des dogmes d'une esthétique nouvelle qu'il ne le serait de rejeter, au nom de Flaubert, toute nouvelle esthétique et toute forme nouvelle.

La littérature est une chose vivante. Elle ne peut, sous peine de mort, se cristalliser dans une formule d'expression une fois pour toutes adoptée, et il n'était pas plus raisonnable de concevoir que le style de Flaubert fût plus définitif que ne l'a été celui de Bossuet, celui de Voltaire ou de Chateaubriand.

Mais, justement, n'est-ce pas énorme, déjà, que ce style semble à ce point représentatif qu'il soit tout naturellement l'exemple choisi par qui veut défendre ou combattre une certaine forme d'art correspondant à l'expression de la sensibilité française au milieu du XIXe siècle ? S'en prendre ainsi à Flaubert, c'est reconnaître implicitement le rôle qu'il a joué, la place qu'il tient dans l'histoire de la langue, au même titre et sur le même plan que les grands classiques,

public apparaît incapable de goûter les qualités littéraires d'une œuvre, c'est-à-dire les fines analyses, la peinture des caractères, les descriptions nuancées, les pensées subtiles ou profondes, et réclame uniquement qu'on l'amuse. C'est le cas plus que jamais aujourd'hui.» (*Journal des Débats*, 11 mai 1921.) « Plaignons, ajoutait M. de Pierrefeu, les écrivains obligés, pour être lus, de sacrifier l'élément intellectuel. »

— en étendant le sens de ce mot, comme il convient, aux grands romantiques.

Mais avant de discuter le style de Flaubert et de le juger, une précaution serait nécessaire : si l'on peut, pour s'éclairer, faire état, dans une certaine mesure, des théories que Flaubert a formulées dans sa correspondance, on ne saurait, au contraire, appeler en témoignage le style de cette correspondance. Cette précaution, les derniers censeurs de Flaubert n'ont pas toujours convenu de sa légitimité. Et pourtant, comment oublier que Flaubert n'eût jamais consenti qu'une seule ligne de ses lettres fût publiée ? S'il est une correspondance de caractère strictement privé, c'est bien celle qu'il échangea avec Louise Colet. N'oublions pas non plus que nous ne possédons de ces lettres que des fragments très arbitrairement découpés et choisis, et que les fautes de lecture et de copie fourmillent dans les deux éditions qu'on nous en a données (1).

Ces réserves ne veulent pas dire qu'il eût mieux valu, par respect pour les idées de Flaubert, ne pas imprimer sa correspondance, mais que Flaubert eût certainement jugé la question d'un point de vue tout différent de celui auquel nous nous trouvons placés. Peu soucieux de nous renseigner sur ses états d'âme, ni même sur ses théories, il eût tout simplement souffert, et de manière très cruelle, à la pensée d'être livré tout entier aux curieux, tout entier mis à nu, et son intransigeante pudeur morale en aurait été révoltée. Il n'en reste pas moins que cette correspondance est l'une des plus fertiles en enseignements parce que des plus riches en idées, et, par surcroît, des plus émouvantes qui aient jamais été imprimées.

(1) Il en est de si flagrantes que le lecteur, selon le cliché, les peut « rectifier de lui-même ». Ainsi, on a imprimé (tome II, p. 289, édition Charpentier ; p. 332, édition Conard : « Michel Ange était de son temps reconnu pour un grand homme, il *frappait* les paysants... ». C'est : il *frayait avec* les puissants, qu'il faut lire. Dans le même tome, p. 307, dernière ligne, édition Charpentier et, p. 352, édition Conard : « Il y avait quelques fortes bottes à l'écuyère, *royalistes* chaussures... » Il faut lire *robustes*. On pourrait multiplier à l'infini ces exemples.

Précisément parce qu'elle est ainsi dépouillée de tout apprêt, la *Correspondance* devrait être laissée de côté par ceux qui critiquent le style de Flaubert. Envisagée sous cet angle, elle échappe au jugement au même titre qu'un carnet de notes rédigées à la manière télégraphique pour plus de commodité et en vue d'une utilisation personnelle. Mais, évidemment, le jeu n'en est que plus facile. Voici un auteur qui a dit et redit qu'écrire est un tourment. Et voici des centaines et des centaines de pages écrites par ce même homme au courant de la plume, sans qu'il ait jamais pris la peine de les relire (les mots passés, les fautes d'orthographe, même, en font foi sur les autographes). L'occasion est trop belle, n'est-ce pas, de confronter l'écriture très réfléchie de ses livres à son écriture toute spontanée, à la forme de primesaut de sa pensée. Ou bien on trouvera une différence profonde — et c'est la conclusion des observateurs superficiels — et l'on en déduira sans indulgence, en vertu du principe : *le style c'est l'homme même*, que le véritable style de Flaubert est celui de ses lettres, et que l'autre, celui des livres, est artificiel, et, partant, qu'il a tous les défauts de ce qui violente la nature. Ou bien la différence sera plus apparente que réelle, elle s'évanouira si l'on pousse l'examen profondément. Et c'est bien, en effet, ce que l'on constate quand on y regarde d'un peu près : alors, on aperçoit une surprenante unité entre le style de la correspondance — dès que Flaubert se trouve entraîné, dès qu'il aborde certains sujets longuement médités — et le style de ses livres. C'est comme deux états d'une même gravure. En dépit des répétitions de mots, des négligences ou des incorrections, cette unité se révèle, chose étrange, dès que Flaubert lâche la bride à son lyrisme si soigneusement refoulé et comprimé par ailleurs, et comme si ce lyrisme prenait sa revanche d'avoir été trop contenu. (« Je suis né lyrique, et je n'écris pas de vers (1). ») C'est bien la même plasticité, la même coupe, la même plénitude, la même

(1) *Correspondance*, II, p. 344 (éd. Charpentier) ; p. 389 (éd. Conard).

sonorité de la phrase, le même rythme de la période, la même construction et la même ordonnance du paragraphe. Et comme cette identité ne pouvait échapper aux censeurs avertis, à quoi bon, ont-ils dit, tant d'efforts, à quoi bon ces « affres », puisque le style des lettres n'est pas si différent de celui des livres ? Pourquoi s'être torturé pour un aussi mince résultat ?

Mais pourquoi, si ce n'est pour justifier certain laisser aller bien à la mode, faire grief à Flaubert d'avoir cherché la perfection, d'avoir fait honnêtement son métier d'écrivain, d'avoir *travaillé*, en un mot ? Il n'a fait que suivre la loi commune à tous ceux qui furent vraiment dignes du nom d'artistes. Il l'a fait plus scrupuleusement qu'aucun autre et on lui reproche même d'avoir péché par excès de scrupules. Sa doctrine, a-t-on dit, conduit au dessèchement, aboutit à une espèce de malthusianisme littéraire. Mais depuis quand, en littérature surtout, la quantité compte-t-elle pour quelque chose au regard de la qualité ? On ne voit pas ce que les lettres perdraient le jour où ne prendraient la plume que les seuls écrivains ayant vraiment quelque chose à dire et s'efforçant à le bien dire, et où les autres, — tous ceux qui se contentent d'un profit d'argent et d'un succès aussi bruyant qu'éphémère — garderaient le silence et renonceraient à tirer dix ou vingt moutures d'un même sac.

S'il demeure dans l'œuvre de Flaubert quelques taches, s'il a parfois, pour supprimer une répétition, laissé passer une négligence, c'est que nulle œuvre humaine ne saurait être parfaite. Pourquoi lui reprocher de s'être montré si difficile envers lui-même ? : « Cette scène... j'en ai envie de pleurer par moments, tant je sens mon impuissance. Mais je crèverai plutôt dessus que de l'escamoter (1). » Oui, ne rien escamoter... N'est-ce pas une chose coupable, en effet? Quel grand exemple que cette conscience chez un écrivain qui avec moins de peine est encore très grand, puisque le

(1) *Correspondance*, II, p. 133, éd. Charpentier ; p. 158, éd. Conard.

style de ses lettres écrites sans effort est encore le style d'un grand maître et que certains de ses détracteurs comme certains de ses admirateurs déclarent le préférer ! Il a chéri ces efforts qui faisaient son tourment : « Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il la faut creuser avec, est un dur courant ! Je m'en désole tellement, que ça m'amuse beaucoup. J'ai passé aujourd'hui une bonne journée, la fenêtre ouverte avec du soleil sur la rivière et la plus grande sérénité du monde ; j'ai écrit une page, en ai esquissé trois autres, j'espère, dans une quinzaine, être enragé, mais la couleur où je trempe est tellement neuve pour moi, que j'en ouvre des yeux ébahis (1). » Il a, comme Cézanne le disait de lui-même, selon le mot que rapporte Joachim Gasquet, travaillé jusqu'à l'extase et jusqu'à la douleur. Et cela n'a pas été en pure perte, puisque son œuvre vit, que l'on continue de la lire et de la discuter autant et plus qu'aucune autre. Ces douleurs et ces extases nous ont, de surcroît, valu les meilleures pages de la *Correspondance*, des pages comme celle-ci :

Ma vie, du moins, n'a jamais bronché, depuis le temps où j'écrivais en demandant à ma bonne les lettres qu'il fallait employer pour faire les mots des phrases que j'inventais, jusqu'à ce soir où l'encre sèche sur les ratures de mes pages, j'ai suivi une ligne droite, incessamment prolongée et tirée au cordeau à travers tout. J'ai toujours vu le but se reculer devant moi, d'années en années, de progrès en progrès. Que de fois je suis tombé à plat ventre au moment où il me semblait le toucher. Je sens pourtant que je ne dois pas mourir sans avoir fait rugir quelque part un style comme je l'entends dans ma tête et qui pourra bien dominer la voix des perroquets et des cigales (2).

Perroquets et cigales ne le lui ont pas pardonné.

§

Il y aurait beaucoup à dire sur les différences de style

(1) *Correspondance*, II, p. 62, éd. Charpentier; p. 77, éd. Conard.
(2) *Correspondance*, II, p. 115, éd. Charpentier ; p. 145, éd. Conard.

qui séparent *Madame Bovary* de l'*Education Sentimentale* ou du *Cœur Simple*, — pour ne comparer que des œuvres de même ordre. Elles révèlent une évolution continue tendant à la simplification, et c'est la marque du génie.

C'est surtout à *Madame Bovary* que les détracteurs de Flaubert ont demandé des exemples; et ce n'est pas parce que *Madame Bovary* est le plus connu des ouvrages de Flaubert, mais sans doute parce que c'est dans ce roman qu'il est le plus facile de trouver des arguments.

Il serait absurde, pour défendre Flaubert, de dire que *Madame Bovary* étant son premier livre doit bénéficier de cette sorte d'indulgence que l'on réserve aux productions d'un jeune auteur. D'abord, solliciter l'indulgence pour une œuvre de cette taille-là serait une impertinence assez puérile. Et puis si *Madame Bovary* est bien le premier livre publié par Flaubert, c'est que les scrupules de Flaubert (ou de ses amis) l'ont empêché d'imprimer les *Mémoires d'un Fou*, *Novembre*, la première *Éducation Sentimentale*, la *Tentation de Saint-Antoine* de 1849, *Par les Champs et par les Grèves* — c'est-à-dire à peu près l'équivalent en volume sinon en qualité de ce qu'il produisit pendant le reste de sa vie. (Et ces productions de sa jeunesse par lui dédaignées eussent suffi pour assurer à Flaubert une place particulière parmi les prosateurs de son temps). Mais, en outre, *Madame Bovary* fut écrit entre la trentième et la trente-sixième année de son âge ; âge où un écrivain, surtout quand il s'appelle Flaubert, est bien en pleine possession de ses moyens.

Cela semble indéniable et ce l'est.

Mais si, entre les années 1851-1856, Flaubert, au retour du voyage en Orient, est déjà libéré de l'influence de Du Camp, il subit encore celle de Bouilhet (il ne s'en affranchit jamais tant que celui-ci vécut). Il y est si bien soumis que, pour lui, tout plie devant Bouilhet. Personne même n'est son ami, s'il n'est également celui de Bouilhet (1). Il n'en-

(1) Voir dans la *Correspondance*. (II, p. 78, éd. Charpentier, p. 97, éd. Conard.)

treprend rien sans consulter Bouilhet, n'écrit pas une ligne sans la lui lire, ne fait pas une correction sans la lui soumettre... et, s'il y a tant de comparaisons, tant de *comme* dans *Madame Bovary*, c'est bien la faute de Flaubert, mais c'est aussi celle de Bouilhet, grand ami de la métaphore et qui n'aimait rien tant

Que de polir des mots le tour ingénieux
Et de tordre la phrase avec sa fantaisie
Comme un serpent marbré dont un jongleur d'Asie
Roule autour de ses flancs et déroule les nœuds (1).

Or, la correspondance nous montre à tout instant Bouilhet impatiemment attendu par son ami, plein de doutes sur certains passages de *Madame Bovary*, qu'il vient d'écrire; Bouilhet arrive et l'oblige à recommencer des chapitres entiers : « Voilà trois fois que Bouilhet me fait refaire un paragraphe (lequel n'est point encore venu)... (2) ». Comment expliquer que ce censeur trop respecté et si pointilleux laisse passer des comparaisons telles que celle-ci : «... l'on voyait sur la rivière de larges gouttes grasses, ondulant inégalement sous la couleur pourpre du soleil, comme des plaques de bronze florentin, qui flottaient (3) »? Il est vrai que la couleur et le reflet, seuls, sont comparés au bronze, et que la virgule est placée de manière qu'on ne se méprenne point. Mais, tout de même... si Bouilhet n'a point vérifié l'aloi de ce bronze florentin, c'est peut-être bien parce que c'était lui-même qui en avait fait présent à son ami, lequel admirait aveuglément tout ce qui venait du poète.

Au surplus, cette querelle byzantine sur le style de Flaubert ne signifie pas grand'chose. Ceux qui l'ont engagée

la fureur de Flaubert contre Sainte-Beuve, coupable d'avoir « engagé Bouilhet à ne pas ramasser les bouts de cigares d'A. de Musset ». Flaubert fut très long à pardonner à Sainte-Beuve. Il prit en aversion Barbey d'Aurevilly, qui avait osé dire à propos de *Melaenis* que Bouilhet n'était « que le clair de lune de Musset ». Et malgré l'article très pénétrant que Barbey écrivit sur *Madame Bovary*, Flaubert ne lui pardonna jamais de n'avoir pas loué Bouilhet. (Cf : R. Descharmes et R. Dumesnil : *Autour de Flaubert*, I, pp 73-77.)

(1) *Melaenis*, p. 4 (éd. M. Lévy, 1854).

(2) *Correspondance*, II, p. 321, éd. Charpentier ; p. 362-3, éd. Conard.

(3) *Madame Bovary*, 3e partie, début du chapitre III.

auraient bien fait de méditer ce conseil, par quoi débute la *Préface aux dernières Chansons* :

On simplifierait peut-être la critique si, avant d'énoncer un jugement, on déclarait ses goûts ; car toute œuvre d'art enferme une chose particulière tenant à la personne de l'artiste et qui fait, indépendamment de l'exécution, que nous sommes séduits ou irrités. Aussi notre admiration n'est-elle complète que pour les ouvrages satisfaisant à la fois notre tempérament et notre esprit. L'oubli de cette distinction préalable est une grande cause d'injustice.

Mais les livres de Flaubert ne sont pas de ceux qui ne doivent leur intérêt qu'au style — en est-il, d'ailleurs, qui soient ainsi ? Et n'est-ce pas Flaubert lui-même qui a dit en confidence à Louise Colet : « Les très grands hommes écrivent souvent fort mal, et tant mieux pour eux » — après avoir remarqué très justement que

ce qui distingue les grands génies, c'est la généralisation et la création, car ils résument en un type des personnalités éparses et apportent à la conscience du genre humain des personnages nouveaux. Est-ce qu'on ne croit pas à l'existence de don Quichotte comme à celle de César (1) ?

Et ne croit-on pas également à l'existence d'Emma Bovary, de M. Homais, de Frédéric Moreau, de Mme Arnoux et de Félicité, la servante d'*Un Cœur simple* ? Pour les faire vivre, ces personnages, Flaubert a créé un style qui convient admirablement à l'expression de la sensibilité moderne et qui est bien « ce style rythmé comme le vers et précis comme le langage des sciences », dont il avait rêvé.

Mais encore, rabaisser Flaubert styliste, cela ne l'empêche point d'avoir su créer des types, comme Balzac et comme Stendhal, — et que n'a-t-on pas dit de leur style, à ceux-là, sans parvenir à les diminuer !

§

Passons au second chef d'accusation : l'impassibilité et

(1) *Correspondance*, II, p. 138, éd. Charpentier ; p. 162, éd. Conard.

la froideur. Au fond, c'est la vieille querelle de l'*art pour l'art* ressuscitée. On la modernise simplement en abandonnant le point de vue moral, trop difficile à soutenir, pour la transporter sur le terrain de l'esthétique, car les temps ont changé et l'on n'oserait plus faire le procès de *Madame Bovary*, accuser Flaubert, comme si l'adultère n'eût pas existé avant qu'il eût pris la peine d'en exposer les effets. Mais on dit que la littérature a mieux à faire qu'à s'attacher à la peinture de pareils sujets, on fait, en somme, le procès des romans d'analyse, ou du moins des œuvres « objectives ». Là encore il conviendrait de méditer la phrase déjà citée de la *Préface aux dernières Chansons*.

Si Flaubert a fait de l'objectivité la règle fondamentale de sa poétique, c'est être absolument dupe des mots que vouloir en déduire qu'il s'est condamné par là à ne jamais s'émouvoir et que son œuvre, en conséquence, se trouve assez pauvre en intérêt humain. Pareille accusation ne peut naître que d'une méprise : Flaubert n'intervient jamais pour souffler au lecteur ce que celui-ci doit penser, mais il le suggère, et sa prétendue impassibilité n'empêche point sa sensibilité de se manifester partout dans ses livres. Seulement, il n'interprète pas le conseil d'Horace : *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*, à la manière des auteurs qui étalent devant le public leur propre personnalité quand ce n'est leur propre souffrance. Il blâme Louise Colet de se mettre elle-même dans ses œuvres, car ce qui importe c'est de montrer les choses, de les éclairer, de les ordonner dans leur vrai plan, de ne fausser ni rapports ni proportions, de telle sorte que tout concoure à faire apparaître le sentiment. C'est une tâche plus difficile que d'intervenir personnellement, de tirer le lecteur par la manche à tout instant pour l'avertir que tel acte ou telle parole est émouvant, coupable ou ridicule. C'est au lecteur de s'en apercevoir lui-même, et, s'il ne le peut, c'est que le livre est mal fait :

Le relief, écrit-il, vient d'une vue profonde, d'une *pénétration*

de l'objet (c'est Flaubert qui souligne), car il faut que la réalité extérieure entre en nous à nous en faire presque crier pour la bien reproduire ; quand on a son modèle net devant les yeux, on écrit toujours bien (1).

Rappelons-nous toujours que l'impersonnalité est le signe de la force ; absorbons l'objectif et qu'il circule en nous, qu'il se reproduise au dehors sans qu'on puisse rien comprendre à cette chimie merveilleuse. Notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres (2).

Et encore :

Il n'y a rien de plus faible que de mettre en art des sentiments personnels. Suis cet axiome pas à pas, ligne à ligne... Refoulé à l'horizon, ton cœur l'éclairera du fond au lieu de t'éblouir sur le premier plan ; toi disséminée en tous, tes personnages vivront et au lieu d'une éternelle personnalité déclamatoire, qui ne peut même se continuer nettement faute de détails précis qui lui manquent toujours, à cause des travestissements qui la déguisent, on verra dans tes œuvres des foules humaines. Si tu savais combien de fois j'ai souffert de cela en toi, combien de fois j'ai été blessé de la poétisation des choses que j'aimais mieux à leur état simple (3) !

Cette objectivité de Flaubert est bien tout l'opposé de la sécheresse et de l'impassibilité : elle est si expressive, au contraire, qu'elle rejoint toujours un sentiment dont elle donne la forme sensible (4), et, par là, elle nous livre presque toujours l'émotion intime de l'auteur, et plus sûrement que ne l'auraient fait n'importe quelles déclamations. Qu'on relise, à la fin de *l'Education Sentimentale*, la dernière entrevue de Frédéric et de Mme Arnoux, et que l'on prétende, après cela, que l'impassible Flaubert est exempt

(1) *Correspondance*, II, p. 268, éd. Charpentier ; p. 310, éd. Conard.
(2) *Correspondance*, II, p. 348-9, éd. Charpentier ; p. 394, éd. Conard.
(3) *Correspondance*, II, p. 75, éd. Charpentier ; p. 94, éd. Conard.
(4) On pourrait citer de très nombreux exemples de cette espèce de transposition ; c'est elle qui fait écrire à Flaubert, parlant de Rosanette : « Elle mentait à son rôle enfin, car elle devenait sérieuse, et même, avant de se coucher, *montrait toujours un peu de mélancolie, comme il y a des cyprès à la porte d'un cabaret.* » (*Education Sentimentale*, 3e partie, ch. IV.)

de tendresse et de pitié! Impitoyable et impassible celui qui sut écrire des phrases aussi profondes que celle-ci: «Tous les deux ne trouvaient plus rien à se dire. Il y a un moment dans les séparations où la personne aimée n'est déjà plus avec nous!» C'est-à-dire que nul, avant lui, n'avait pénétré davantage le mécanisme des passions, n'en avait su faire vibrer chez autrui, par la magie des mots, les intimes résonances, et que nul cœur, plus que le sien, «n'avait été bon à sentir celui des autres».

Et si *Bouvard et Pécuchet* ont un jour pris leur revanche, ce n'est pas dans le sens où l'entendent ceux qui croient, en l'affirmant, nuire à Flaubert. Peut-être arriva-t-il, en effet, qu'à son insu Flaubert finit par éprouver quelque sympathie pour ses deux bonshommes. De fait, c'est un problème de démêler si les deux copistes, à la fin du livre, font un choix d'inepties et en composent un recueil, parce qu'ils sont attirés par la sottise et qu'elle est leur élément, ou bien parce qu'ils font preuve de sens critique et discernent ce qu'il y a d'inepte dans les phrases qu'ils choisissent. Le roman est inachevé et le plan ne livre pas la solution de ce problème. Flaubert a bien écrit: «Par leur curiosité leur intelligence se développa. Ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrance.» Puis, dans le chapitre VIII, cette indication: «Une faculté pitoyable se développe dans leur esprit: *celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer*... Ils sentaient peser sur eux toute la lourdeur de la terre (1).» Peut-être donc, un beau jour, Flaubert les a-t-il élevés jusqu'à lui, en leur prêtant son propre sentiment. Mais, à coup sûr, ce n'est pas lui qui s'est abaissé jusqu'à leur niveau.

L'inquiétude morale de *Bouvard et Pécuchet* est identique au mal d'Emma Bovary, de Frédéric Moreau, de tous les personnages de Flaubert. C'est le tourment de Flaubert lui-même et de l'Humanité tout entière. Il vient de ce pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est et

(1) René Dumesnil: *Bouvard et Pécuchet sont-ils des imbéciles?* (*Mercure de France*, 16 juillet 1914.)

que, très justement, M. Jules de Gaultier a nommé le *bovarysme*, pour mieux rendre hommage à Flaubert d'avoir mis en lumière ce ressort secret de l'âme humaine.

Mais en même temps Flaubert a trouvé un remède à ce mal. Seulement ce remède ne vaut que pour les forts : *sibi constat*. Cherche bien quelle est ta nature, conseille-t-il à Le Poittevin, et sois en harmonie avec elle.

Si les buts sont illusoires, dit M. Jules de Gaultier, l'effort approprié ne l'est pas... L'illusion consiste à croire que le bonheur réside dans la possession d'un résultat. Il importe seulement de savoir découvrir sa vocation spéciale et de l'adopter, de chercher sa loi et de l'accomplir (1).

C'est dans l'accomplissement de sa tâche littéraire que Flaubert, suivant le conseil du sage, a trouvé le moyen d'être en harmonie avec soi-même.

§

Alors, ce serait donc un « maître d'erreurs », l'homme qui nous a laissé, outre ses livres, l'exemple d'une vie entièrement vouée au travail le plus noble et le plus désintéressé, à la poursuite d'un idéal de perfection, une correspondance, enfin, qui pourrait servir de bréviaire à tous ceux qui font métier d'écrire ? Car il est loisible, encore une fois, de discuter son esthétique et de la rejeter ; mais comment ne pas lui rendre grâce de nous avoir enseigné, mieux qu'aucun autre ne l'avait fait avant lui, la joie de l'effort, les élans de tout l'être tendu vers un but, le renoncement à tout ce qui n'est pas ce but, et ce dédain des profits immédiats qui sont la monnaie de la célébrité ? Il a dit : « L'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu (2). » Ce n'est pas par son soin que nous sommes renseignés sur sa vie ; et quelle maxime est donc plus belle que cette affirmation de la nécessité pour l'auteur de s'effacer devant son œuvre ? Est-ce donc une erreur que cela ?

(1) Jules de Gaultier : *Le génie de Flaubert*, p. 285.
(2) *Correspondance*, II, p. 77, édition Charpentier ; p. 93, édition Conard.

Mais la plus grande injustice, et qu'il eût été bien facile cependant d'éviter, c'est de lui reprocher d'avoir été lui-même et non un autre, c'est-à-dire d'avoir été réaliste et fidèle à la théorie de *l'art pour l'art.* Cela revient à reprocher à Racine de n'avoir pas été Shakespeare, à Bossuet de n'être pas Voltaire, ou bien à Wagner de n'être pas Rameau, et c'est absurde, tout simplement. L'admiration de Racine n'implique pas la condamnation de Shakespeare; on peut aimer à la fois le *Rouge et le Noir* et *Dominique, le Curé de Village* et *Madame Bovary, Servitude et grandeur militaires* et *l'Education Sentimentale.* Pourquoi la littérature ne serait-elle pas aussi diverse que l'humanité ?

Flaubert a été un grand écrivain selon sa nature, et il n'eût probablement rien fait qui valût en se forçant pour être autrement : *Sibi constat.* Car c'est une erreur de croire qu'il se soit forcé pour écrire *Madame Bovary* plutôt que *Salammbô*, l'*Education sentimentale* plutôt que la *Tentation de Saint Antoine*, *Un Cœur simple* plutôt qu'*Hérodias.* Il s'est discipliné, et ce n'est pas du tout la même chose.

Pourquoi donc sont-ce justement quelques-uns des admirateurs les plus ardents de la discipline classique, et qui voient en elle le triomphe de l'esprit français, qui se montrent les plus acharnés à reprocher à Flaubert d'avoir, un demi-siècle avant eux, mis en pratique leurs maximes? Ne voient-ils pas que Flaubert est un pur classique, et pour les mêmes raisons que Boileau, « qui vivra — c'est Flaubert qui le dit — autant que qui que ce soit, parce qu'il a su faire ce qu'il a fait » (1)? Et c'est précisément la raison qui assure à Flaubert l'immortalité. Peu importe que son œuvre plaise ou ne plaise pas à tous, mais lui aussi a « su faire ce qu'il a fait. »

Il est vain de prétendre que la discipline de Flaubert ait été néfaste, et qu'enseignant par son œuvre « un esprit mortel à l'enthousiasme », il ait été un « maître d'erreurs ». Affirmer cela, c'est le rendre responsable des exagérations commises par ceux qui, l'ayant mal comprise, n'ont su rete-

(1) *Correspondance*, II, p. 132, éd. Charpentier; p. 138, éd. Conard.

nir de sa méthode que la lettre, au lieu de se pénétrer de son esprit. La lettre tue et l'esprit vivifie. On ne fait pas une œuvre d'art, mais seulement de mauvais pastiches ou de plates imitations, en appliquant des recettes ou des formules. Celles de Flaubert ne valaient que pour lui. Mais ce qui vaut et garde une valeur vraiment universelle, ce qui reste toujours vivant dans l'enseignement donné par son exemple, c'est la recherche d'une parfaite harmonie entre l'idée et son expression, c'est, en un mot, l'honnêteté dans le travail. Et cette discipline ne saurait étouffer l'éclosion d'une œuvre originale. Elle convient à tous les tempéraments et à toutes les écoles.

Il est vain également de considérer Flaubert comme une sorte de phénomène unique, une sorte d'exception dans la littérature, un maître qui a pu réussir quelques tours de force, mais dont l'exemple ne saurait susciter que des œuvres sans avenir et stériles comme les fruits de rejetons dégénérés. S'il y a dans Flaubert quelque chose d'exceptionnel, c'est la qualité de ses scrupules et l'opiniâtreté de son labeur, c'est sa conscience. Mais son œuvre envisagée dans ses rapports avec l'histoire littéraire n'apparaît pas du tout isolée, hors de toute tradition comme un produit spontané issu de théories plus ou moins contestables. Flaubert a reçu des mains défaillantes de Balzac le flambeau, qu'à leur tour ses mains défaillantes tendront à Maupassant. Ainsi se relie-t-il parfaitement au passé et à l'avenir. A Constantinople, en novembre 1850, au cours de son voyage avec Du Camp, il apprend la mort de Balzac, et il écrit aussitôt à Bouilhet :

Pourquoi la mort de Balzac m'a-t-elle si vivement affecté ? Quand meurt un homme que l'on admire, on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s'en faire aimer. Oui, c'était un homme fort et qui avait crânement compris son temps. Il est mort... quand la société qu'il savait a commencé son dénouement. Avec Louis-Philippe s'en est allé quelque chose qui ne reviendra pas. Il faut maintenant d'autres musettes (1).

(1) *Correspondance*, II, p. 12, édition Charpentier ; p. 15, édition Conard.

Flaubert rend justice au génie qui anima la *Comédie Humaine*. Il tient à Balzac par des liens de toutes sortes, et ces liens, il les avoue ; seulement il veut surpasser son devancier sur un point au moins, celui du style. « Quel livre, dit-il à propos de *Louis Lambert*, comme il me fait mal, comme je le sens ! » Et quand il découvre dans le *Médecin de campagne* (qu'il n'avait pas encore lu) une scène identique à la visite à la nourrice qu'il vient alors d'écrire dans *Madame Bovary*, il n'en est pas autrement surpris.

Ce sont mêmes détails, mêmes effets, même intention, à croire que j'ai copié, si ma page n'était infiniment mieux écrite, sans me vanter. *Louis Lambert* commence comme *Bovary* par une entrée au collège, et il y a une phrase qui est la même : c'est là que sont contés des ennuis de collège surpassant ceux du *Livre Posthume* (1). . . . .

Il y aurait bien d'autres rapprochements à faire entre Balzac et Flaubert. Le Docteur Larivière n'est-il pas un émule de Desplein (2) ? La fête chez la Maréchale ne ressemble-t-elle pas étonnamment à l'orgie chez Taillefer, dans la *Peau de chagrin ?* Et surtout, l'étude des milieux, la notation des propos, la justesse des allusions aux événements politiques, peuvent être mises en parallèle chez Balzac et chez Flaubert. « Je n'ai jamais tant pensé à Balzac qu'en vous lisant », écrivait Léon Gozlan à l'auteur de *Madame Bovary* après avoir reçu le roman. Et il ajoutait :

Nous vous aurions lu ensemble [Balzac était mort en 1850], sous les ombrages des Jardies, notre bosquet d'Académus. J'aurais entendu de beaux éloges que je vous aurais rapportés encore chauds et colorés de son immortelle parole (3).

(1) Roman de Maxime du Camp, publié chez Lecou en 1852.— *Correspondance*, II, p. 165, édition Charpentier ; p. 193-194, édition Conard.

(2) Le portrait de Desplein, dans la *Comédie Humaine*, est celui de Dupuytren. Celui de la Larivière, dans *Madame Bovary*, est celui du Docteur Flaubert, père du romancier, et élève de Dupuytren. Le Docteur Flaubert a laissé la réputation d'un chirurgien d'une valeur morale et d'une habileté égales à celles de son maître.

(3) Lettre de Gozlan à Flaubert, reproduite dans *Autour de Flaubert*, par René Descharmes et René Dumesnil, tome Ier, p. 50.

De Flaubert à Balzac, il ne s'agit pas de réminiscences, encore moins de simples rencontres de hasard. Mais, bien plutôt, ces rapprochements sont le signe d'une « juste filiation ». Flaubert parvient à ce point, atteint avant lui par Balzac, où « l'induction vaut la déduction, où tout ce que l'on invente est vrai, et où l'on ne se trompe plus quant à tout ce qui est de l'âme ». Et il peut s'écrier : « Ma pauvre Bovary, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois à cette heure (1) », — absolument comme Balzac eût eu le droit de dire : Dans vingt villes de province mon Lucien de Rubempré *brille* dans le salon d'une Mme de Bargeton ; dans vingt villages un Soudry, un Gaubertin et un Rigou trament leurs machinations pour se procurer les terres qu'ils convoitent ; dans vingt bureaux de ministères, un Dutocq espionne ses collègues pour renseigner quelque des Lupeaulx.

Pourtant, c'est par des voies presque opposées que Balzac et Flaubert sont arrivés l'un et l'autre à ce carrefour où ils joignent la vérité. Les avenues qu'ils ont suivies ont chacune leurs charmes propres, et les points de vue qu'elles ménagent, chemin faisant, sont bien différents. En choisissant sa route, Flaubert, obéissant à sa nature, l'a voulue tout autre que celle que Balzac avait prise. Il s'est attaché davantage à la forme : « Quel homme, dit-il, eût été Balzac, s'il avait su écrire ! » Mais il ajoute aussitôt : « Mais il ne lui a manqué que cela ; un artiste [et il faut entendre par ce mot : un *styliste*] n'aurait pas tant fait, n'aurait pas eu cette ampleur (2). » Et c'est la sagesse même. Que le style de Balzac — encore qu'il y ait dans la *Comédie Humaine* bien des pages que rien ne gâte au point de vue du style — ne soit pas toujours d'une admirable pureté, c'est vrai sans doute, mais Flaubert, tout féru de style, se garde pourtant de faire le dédaigneux devant cette œuvre d'un génie immense, profond et touffu comme la vie même.

(1) *Correspondance*, II, p. 284, édition Charpentier ; p. 327, édition Conard.
(2) *Correspondance*, II, p. 159, édition Charpentier ; p. 186, édition Conard.

Car, reprocher à Balzac de n'avoir pas le style de Flaubert, à Flaubert de n'avoir pas l'abondance de Balzac, — d'être un écrivain « d'imagination courte », quoi de plus vain ? Cela fait songer à ces rêveries d'archéologues : « Si l'on prenait le portail de Chartres, la nef de Saint-Ouen de Rouen, le chœur de Beauvais, quelle merveille n'aurait-on pas ! » Voire... à moins que la merveille composite ne fût une monstruosité.

Ah ! comme il avait raison, le vieux Flaubert, de s'étonner que toujours l'on s'acharne à « demander des oranges aux pommiers » !

RENÉ DUMESNIL.

LE PACIFISME
ET LE PROBLÈME DU PACIFIQUE

—

Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre.

SAINT MATTHIEU, X, 34.

C'est au milieu des prières, des congratulations et des discours humanitaires, sous l'invocation de la justice et de la paix éternelle, que s'est ouverte la Conférence de Washington, dont le prétexte et le dessein théorique, comme en font foi les retentissantes propositions de M. Hughes, seraient la limitation des armements dans le monde. Les grands mots ont la vertu de dissimuler ce que les réalités peuvent avoir de trop brutal, d'exalter les illusions et d'égarer l'esprit incertain et versatile des foules.

A considérer la situation sous la lumière crue de la vérité, on aperçoit, derrière le cliquetis et le clinquant des mots, qu'il s'agit non point de Justice, mais de Force, que ce sont des impérialismes qui se heurtent et que, sous le masque trompeur de la paix et du désarmement, c'est, une fois encore, la guerre qui prépare son entrée sur la scène du monde.

Il ne faut jamais perdre de vue que la lutte ouverte des champs de bataille est toujours précédée d'une phase plus ou moins longue de lutte diplomatique ; on recourt à la ruse et au marchandage avant de recourir aux armes. Chacun s'efforce d'imposer d'abord sa volonté, — qu'on baptise

la juste cause, — par des moyens pacifiques avant de recourir à la contrainte et à la violence.

Le peuple et le gouvernement des Etats-Unis comme le peuple et le gouvernement japonais, réciproquement forts de leur *bon droit*, sont résolus à le défendre par tous les moyens en leur possession et à le faire triompher coûte que coûte. Le malheur est que, le bon droit des uns contredit au bon droit des autres, et que, finalement, si les forces sont disproportionnées, le bon droit du plus faible s'incline devant le bon droit du plus fort ; si la balance des forces est sensiblement égale, ce sont les armes qui décident. En ces matières il ne faut point être dupe, comme le sont généralement les peuples qui s'affrontent, des prétextes fallacieux qu'on invoque à plaisir. Non point que je veuille soutenir qu'il n'entre décidément en ligne de compte, dans le cas qui nous occupe, que ces bas intérêts qu'on qualifie d' « économiques » ; non, ce sont, de part et d'autre, mus par des passions formidables, des idéals antagonistes, des conceptions du monde qui s'opposent et se portent défi. Les intérêts économiques n'en sont que les supports et comme la manifestation matérielle. Quant à la Justice, cette entité mystérieuse, elle est partout ou, si l'on préfère, ce qui, finalement, revient au même, nulle part.

§

Quelque temps avant l'ouverture de la Conférence, M. Frank Simonds publiait dans le *New York Herald* un article, où il précisait à la fois le sentiment et le point de vue américain. Il y disait notamment :

Si ridicule que cela puisse paraître à l'étranger, il est absolument certain qu'on estime généralement en Amérique que la conférence de Washington va mettre fin pour toujours aux guerres en amenant toutes les nations à désarmer. L'ouverture de la conférence de Washington sera accompagnée de prières publiques dans tout le pays. Une propagande intense sera faite dans tout le territoire, comme cela a eu lieu pour la prohibition de l'alcool, et l'administration de M. Harding sera vivement criti-

quée si elle ne réussit pas à provoquer le désarmement mondial. On est, en effet, convaincu, dans certains milieux, que nous pouvons convaincre le monde à désarmer si nous y mettons toute notre énergie.

Et, cependant, ajoutait M. Frank Simonds, nous allons droit à une guerre avec le Japon. En effet, nous avons décidé que le Japon devait quitter la Chine et la Sibérie. Nous ne consentirons à aucun compromis. Il faudra que le monde entier, et en premier lieu le Japon, accepte notre point de vue.

Le pacifisme américain de 1921, j'ai regret à le constater, ressemble comme un frère au « pacifisme » allemand d'avant 1914, il emploie les mêmes arguments. Le peuple allemand, disait-on alors, est sage, puissant, et, fort de son bon droit à se développer librement et pacifiquement, il entend que chacun s'incline devant ses légitimes volontés ; si on lui résiste, ce qui ne peut être qu'injustice, il se verra contraint, bien à regret, de faire prévaloir son bon droit en recourant aux armes.

Le peuple américain est convaincu que le gouvernement des Etats-Unis est à même de *contraindre* le monde à désarmer en y mettant toute son énergie. Mais il apparaît nettement que le désarmement, ou plus exactement la limitation des armements, n'est conçu que comme la conséquence et le corollaire d'une proposition principale qui réside dans l'acceptation intégrale des plans américains dans les questions litigieuses du Pacifique et de l'Extrême-Orient. Les Etats-Unis d'Amérique feront cadeau de la paix au monde, à condition que le monde abdique toute volonté entre leurs mains. Sous ces formes excessives on voit percer le vif orgueil d'un peuple jeune et hardi, confiant et sûr de lui, persuadé que l'idéal qu'il défend est à la fois le plus noble et le plus humain qui soit. On ne peut nier qu'il n'y ait là de la grandeur, mais on voit aussi paraître avec quelque inquiétude, à côté des décombres encore fumants et mal éteints du pangermanisme vaincu, un panaméricanisme juvénile et tout battant neuf.

Au moment où l'américanisme tente de prendre son essor à travers le monde, il vient se heurter à un obstacle formidable : l'impérialisme japonais. Le conflit encore latent entre ces deux puissances s'aggrave du fait que, sur les rivalités de tous ordres dont il est la résultante, vient se greffer un antagonisme irréductible de race.

Tandis que l'Amérique se pose comme le champion de la race et de la civilisation blanches sur le champ de bataille du Pacifique, le Japon a conscience de défendre sur cet océan les destinées de l'Asie.

Il faudrait, dans ces circonstances redoutables, que les hommes qui sont réunis à Washington pour discuter fussent des demi-dieux, ayant à leur disposition les trésors d'une sagesse surhumaine, pour qu'on pût espérer qu'ils apportent à l'humanité une solution satisfaisante, réelle et durable des problèmes qui se posent à eux.

Si la guerre ne sort pas immédiatement du grand convent pacifiste de Washington, on se trouvera dans une période plus ou moins longue, de trêve, que chacun mettra nécessairement à profit pour s'armer jusqu'aux dents en vue des éventualités futures. Il est à prévoir que le résultat le plus clair de la conférence dite du *désarmement* sera une course éperdue aux armements.

Pour l'instant la question préjudicielle à toute discussion sur la limitation des armements — question préjudicielle qui est certainement la question capitale aux yeux des promoteurs de la Conférence, le Président Harding et le secrétaire d'Etat Hughes, — est celle de l'acceptation intégrale du point de vue américain en ce qui concerne la position du Japon vis-à-vis de la Chine, voire même de la Sibérie.

Or, le jour même où paraissait dans le *New York Herald* l'article de M. Frank Simonds, dont j'ai cité un fragment plus haut et où se trouve précisé avec tant de netteté le point de vue américain, un délégué japonais, le prince Tokougava, débarquait à Vancouver et déclarait notamment qu'il

espérait bien que les questions qui sont pendantes entre la Chine et le Japon ne seraient pas discutées au cours de la conférence. « Il est préférable, en effet, disait le prince japonais, de laisser aux deux pays intéressés le soin de les résoudre directement. »

Dès l'abord, comme on le voit, la thèse nippone et la thèse américaine sont en opposition radicale ; tandis que la grande République semble décidée à imposer sa volonté, l'Empire du Soleil-Levant paraît déterminé à n'en faire qu'à sa tête. En dépit des déclarations, des discours, des propositions en apparence si « pratiques » et si « nettes » du Secrétaire d'Etat Hughes, et de toutes les fioritures de l'éloquence, c'est sous les auspices d'un antagonisme irréductible que s'ouvre la Conférence de Washington. Derrière les somptuosités de la façade officielle, le jeu secret et subtil des diplomaties consistera, pour parer au plus pressé, à user d'expédients et à agencer de telle façon la balance des forces, que les adversaires en présence se voient contraints de faire des concessions de forme qui permettront du moins de « gagner du temps » et, selon une expression chère aux Chinois, de sauver la face. Après quoi, la conférence ayant *réussi*, les événements suivront leur cours fatal.

Tant au point de vue strictement juridique qu'au point de vue de la morale et, si l'on peut dire, de la logique internationales, la position des Etats-Unis est singulière et paradoxale. Elle ne se justifie qu'en regard d'une notion de souveraineté mondiale qui est bien actuellement l'idée-force qui caractérise la psychologie du gouvernement et du peuple américains.

Sous la présidence de M. Wilson, les Etats-Unis, après de longues hésitations, sont entrés dans la guerre aux côtés des Alliés, contre les puissances centrales ; ils ont participé à la victoire. Le président Wilson a, par la suite, joué un rôle capital dans l'élaboration de la paix, qui porte la marque visible de son mysticisme humanitaire. Pour faire triompher ses vaines et nuageuses conceptions, le président

puritain et moraliste se laissa aller à sacrifier quelque chose des intérêts américains ; car, grisé de toute-puissance, il avait perdu contact avec le sol américain et même avec le sol tout court.

Lorsqu'il eut pompeusement apposé sa signature sur le parchemin de Versailles, le président s'en retourna à Washington, convaincu que la majorité du Sénat, qui lui était hostile, s'inclinèrait devant le fait accompli et ratifierait en rechignant, mais ratifierait tout de même le Traité de paix. Or, en dépit de tous ses efforts, le Sénat infligea un désaveu formel au chef de l'Etat et se refusa systématiquement à ratifier quoi que ce soit de ce qui avait été signé. L'élection présidentielle vint fournir l'occasion d'un véritable appel à l'opinion du pays ; le président Wilson et ses partisans furent nettement battus.

Il en résulta la situation suivante : par déférence pour les Etats-Unis et par reconnaissance, certains Alliés s'étaient vus contraints d'accepter un traité tout enveloppé de brumes et farci de pièges et de chausse-trapes ; un déplorable traité, mais par ses tares bien wilsonien. Les Etats-Unis, plus réalistes encore que mystiques, se refusèrent seuls à souscrire à ce monument d'incohérence et se retirèrent au sein d'un splendide isolement, bien décidés à traiter de la paix par eux-mêmes et sans s'encombrer de discussions oiseuses avec les associés de la veille.

L'outrageant désaveu infligé au président Wilson par son pays repose sur deux ordres de considérations absolument contradictoires.

En premier lieu, on reproche au président d'avoir, en violation du principe de Monroë, accepté de signer un traité de garantie au bénéfice de la France, qui impliquait l'intervention des Etats-Unis dans les affaires d'Europe.

En second lieu, on reprocha au président d'avoir consenti au Japon des avantages qui lésaient les intérêts américains en Asie.

On blâme en un mot M. Wilson de s'être trop mêlé des

affaires européennes et de ne s'être point assez mêlé des asiatiques.

Valable face à l'Atlantique, le principe de Monroë perd toute valeur face au Pacifique.

Les Etats-Unis se refusent catégoriquement à tout engagement dont le but serait de garantir éventuellement la sécurité et l'intégrité de la France; les Etats-Unis se refusent également à assumer un mandat sur l'Arménie et toute obligation de défendre et de maintenir sauf ce malheureux pays ; par contre, ils se posent en champions de la liberté et de la sécurité chinoise, voire même sibérienne, et accepteraient sans hésiter un mandat sur quelque terre de l'Extrême-Orient. Comme dit Pascal : « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

Il est bon d'ajouter que l'idéalisme pacifiste et tumultuaire de la démocratie américaine se satisfait aisément de ces contradictions.

§

Si le gouvernement de Washington fait preuve d'un beau désintéressement en ce qui concerne les obligations et les conséquences funestes du Traité de Versailles relatives aux affaires européennes, il n'en va pas de même pour ce qui touche à l'Asie et au Pacifique.

Le but principal — non point certes le but avoué, mais le but pratique et certain — de la conférence de Washington vise à obtenir, d'accord avec ses signataires et au bénéfice des Etats-Unis, la révision du Traité de Versailles dans ses dispositions relatives à l'Extrême-Orient.

De la part des puissances européennes et particulièrement de la part de la France, ce serait créer un précédent

extrêmement dangereux et grave que d'accepter sur ce point la thèse américaine, bien qu'elle ne soit pas formulée avec netteté. Consentir à la révision du traité en ce qui concerne les droits concédés au Japon, c'est ouvrir la porte à toutes les revendications futures. Le traité est déjà si médiocre et précaire qu'on risque de le ruiner complètement en consentant à ce que chacun, selon ses intérêts égoïstes, puisse le modifier sur tel ou tel point. L'Allemagne vaincue ne poursuit point une autre politique.

Sans doute, les Etats-Unis n'ont-ils point ratifié le Traité de Versailles, dont les dispositions ne sauraient en conséquence les engager, mais elles engagent l'Empire Britannique, l'Italie, le Japon, elles engagent même, dans un certain sens, toutes les puissances qui ont donné leur adhésion à la Société des Nations, dont le Traité de Versailles est la charte constitutive.

Du fait que presque tous les pays du monde se trouvent plus ou moins directement garants du pacte de Versailles, les Etats-Unis se trouvent rejetés dans un splendide isolement et se verraient contraints de pratiquer une redoutable politique de solitude. La grande République pourrait sans doute, parvenue au faîte de sa puissance, tenter de règler seule à seul et en champ clos son litige avec le Japon. Mais ce dernier pourrait se trouver justifié d'en appeler aux co-signataires d'un Traité qu'il prétend observer, en les requérant de s'unir à lui pour faire respecter par autrui des dispositions acceptées et dûment signées. Les Japonais ne réclament rien que le respect d'un traité dont les Etats-Unis poursuivent diplomatiquement la révision à leur bénéfice.

§

Le 14 août 1914, l'empire du Soleil-Levant envoyait à l'empire d'Allemagne un ultimatum et, quelques jours après, l'état de guerre étant déclaré, l'armée et la flotte nippone occupaient le Chantoung et investissaient Tsing-Tao, la « capitale » de la concession allemande en Chine. Le 7 no-

vembre Tsing-Tao tombe aux mains des Japonais, appuyés par une troupe anglaise de 1.500 hommes.

Les buts intéressés du Japon, son désir égoïste de recueillir en Chine l'héritage allemand ne sont pas contestables ; mais il ne faut pas considérer cependant la chute de Tsing-Tao et l'élimination complète de l'Allemagne des pays d'Extrême-Orient comme un résultat sans importance pour la cause des Alliés. La baie de Kiao-Tcheou eût certainement fourni une base navale de premier ordre aux Allemands pour la guerre de course qu'ils ont menée quelques temps dans le Pacifique et les mers australes et qui eût été bien plus préjudiciable si elle avait été assurée d'un port d'attache de la valeur de Tsing-Tao.

On peut aussi se demander ce qui serait advenu en Asie si les Allemands avaient gardé une base solide en Extrême-Orient lors du coup d'état bolcheviste en Russie. S'appuyant sur les bolcheviks, les Turcs et certains éléments chinois, les Allemands auraient certainement entrepris une action asiatique de grande envergure et l'eussent conduite avec l'énergie qu'on leur connaît. La puissance japonaise neutralisait d'avance toute manœuvre asiatique de grand style. Nous n'avons, du reste, pas à examiner ici le rôle du Japon dans la Grande Guerre, il nous suffit de savoir que, par une série d'accords secrets passés en février et mars 1917, la Russie, la France, l'Italie et l'Angleterre lui reconnaissaient le droit de prendre la suite des intérêts allemands dans le Chantoung. Le Traité de Versailles, signé par M. Wilson, mais non ratifié par le Sénat américain, vient confirmer ces accords et déclare : « *L'Allemagne renonce, en faveur du Japon, à tous ses droits, titres et privilèges, spécialement en ce qui concerne le territoire de Kiao-Tcheou, les chemins de fer, les mines, les câbles sous-marins acquis par le traité qu'elle a signé avec la Chine le 6 mars 1898 et tous les arrangements relatifs à la province du Chantoung.* »

Par le Traité de paix, le Japon a acquis, avec l'acquies-

cement des Alliés, une position absolument prépondérante dans la Chine du nord ; les événements l'ont, d'autre part, servi en Sibérie orientale ; et de fait sa situation dans le Pacifique est en passe de devenir formidable. C'est à quoi les Etats-Unis ne sauraient consentir à aucun prix et c'est pourquoi, sous le beau prétexte de limitation des armements, la conférence de Washington fut convoquée. La manœuvre diplomatique des Américains vise à séparer le Japon de ses alliés et à l'isoler. Il s'agit tout particulièrement pour les Etats-Unis, sinon de se ménager l'appui effectif des Anglais — ce qui serait l'idéal, — du moins d'obtenir de leur part une attitude de neutralité bienveillante en cas de conflit. Les Dominions : Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, redoutent les Japonais et sont évidemment très sympathiques au point de vue américain.

La limitation des armements, qui n'est, à tout prendre, qu'un prétexte invoqué pour justifier la réunion d'une conférence internationale, apparaît comme un lointain corollaire et suppose préalablement le renoncement volontaire de l'Empire du Soleil-Levant à ses ambitions, son abdication comme chef de file des puissances d'Asie.

Il est douteux que le gouvernement du Mikado consente à jouer ce rôle de guillotiné par persuasion. Si la situation mondiale, à la fin de la conférence, lui paraît absolument défavorable, il s'inclinera en vue de gagner du temps. Mais il ne peut s'incliner trop ni trop longtemps sans déchoir aux yeux de l'Asie.

On peut donc considérer la guerre entre les Etats-Unis et le Japon comme inéluctable ; les deux adversaires sont puissants, décidés, irréductibles ; les idéaux et les intérêts en jeu sont formidables, et finalement cette conférence de Washington, théoriquement si pleine de pacifique bénignité, apparaît comme une sorte de veillée des armes, inquiétante et grandiose ; elle servira à scruter et à déterminer les possibilités et les intentions de chacun.

§

Nul ne s'avisera de nier que le problème du Pacifique ne soit, quant à ses conséquences lointaines, l'un des plus redoutables qui se soit jamais posé à l'humanité. Nül ne s'avisera non plus de nier qu'il impose aux Etats-Unis comme au Japon des responsabilités que seuls peuvent assumer de grands peuples pleins de foi et de volonté de puissance. Au lieu d'envelopper le débat de Washington dans les voiles d'une phraséologie humanitaire et grandiloquente, ne serait-il pas à la fois plus digne et plus noble de discuter en toute franchise et en toute clarté? S'il existe une chance de parvenir à quelque résultat durable — ce qu'on n'aperçoit guère, — ne risque-t-elle pas de s'égarer dans le dédale des formules hypocrites et mielleuses? N'est-on pas en droit de préférer le pessimisme altier, la rude franchise d'Alceste aux caresses perfides et venimeuses de Tartuffe ? N'est-on pas en droit de trouver profondément irritant et malséant l'étalage des beaux sentiments de moralité nationale et internationale auxquels on croit nécessaire de faire appel ? Les tragiques réalités sont moins horribles que les grimaces menteuses des orateurs et des diplomates.

Que les Américains évoquent l'impérialisme japonais et le péril jaune, que les Japonais répliquent en évoquant l'impérialisme yankee et ce que l'un d'entre eux a stigmatisé et dénommé le désastre blanc, rien de plus légitime, car rien de plus vrai.

On serait alors à même de contempler les deux faces de la vérité. Mais, au sens courant des mots, les principes, la moralité, la justice n'ont que faire ici, dans des questions de puissance où le seul droit qui intervienne est le droit de la force.

Pour qui connaît un peu l'histoire, le subit amour, si tendrement protecteur, que portent les Etats-Unis à la Chine est doucement plaisant. L'intégrité de la Chine, cela signifie, en langage réaliste, le droit des Américains à y pro-

mouvoir leurs affaires jusqu'à les rendre prépondérantes, leur droit de contrecarrer les Japonais, ou tels autres, par tous les moyens. Lorsqu'au principe de Monroë, qui se résume dans ce cri : « L'Amérique aux Américains », les Japonais opposent un principe qui se résume dans le cri : « L'Asie aux Asiatiques », la logique n'est-elle point de leur côté ? Le principe de Monroë n'est pas issu du libre consentement de tous les peuples des deux Amériques, c'est un principe imposé à l'ensemble du continent américain par les Etats-Unis, et dont toute la valeur repose sur la force de la grande république du Nord. Les Etats-Unis protestent contre l'occupation japonaise au Chantoung, en Mandchourie, dans certaines parties du domaine sibérien, mais n'ont-ils pas eux-mêmes annexé jadis les îles Hawaï, n'occupent-ils pas les Philippines, qui sont un morceau d'Asie ?

Lorsque les Allemands se sont installés à Tsing-Tao, du seul droit de la force, les Etats-Unis n'ont proféré aucune protestation ; pourquoi protestent-ils aujourd'hui contre le fait que le Japon a pris la suite de l'Allemagne? Les Américains eux-mêmes, à la suite d'une guerre victorieuse, n'ont-ils pas pris la suite des Espagnols aux Philippines? Lorsque, en 1840, les Anglais entreprirent contre la Chine la fameuse guerre de l'opium, dans le dessein de contraindre le gouvernement chinois à laisser empoisonner ses ressortissants par les marchands d'opium qui faisaient fortune en cultivant le pavot aux Indes, que firent les Américains ? Quelle fut leur protestation?

Après que la Grande-Bretagne victorieuse eut contraint la Chine à signer le traité dit de Nankin, par où les Chinois s'obligeaient non seulement à se laisser librement empoisonner, mais encore à céder Hong-Kong aux Anglais, à leur ouvrir cinq ports et à payer vingt et un millions de dollars tant pour l'opium saisi que pour les dépens de la guerre qu'on leur avait faite, de protestation des Etats-Unis au nom des grands principes humanitaires il ne fut

même pas question. Le 24 février 1844, des plénipotentiaires américains débarquaient à Macao et entraient en pourparlers avec la Chine pour obtenir *les mêmes avantages* que l'Angleterre. Un traité dans ce sens fut signé à Wang-hien le 3 juillet 1844 et les ratifications échangées à Canton le 31 décembre 1845. Les Américains réalisaient politiquement une habile opération, pratiquement une bonne affaire, mais la moralité ni la justice n'ont rien à voir en cette question.

L' « intégrité » de la Chine et le « régime de la porte ouverte » — la porte ouverte à toutes leurs ambitions — intéressent aujourd'hui les Etats-Unis à un double point de vue : l'expansion de leur propre commerce et l'opposition à toute expansion japonaise.

C'est un fait d'observation constante en matière de politique d'expansion et de politique coloniale que, lorsqu'un ou des pays s'instituent les défenseurs et les garants de l' « intégrité » d'un territoire, cela signifie qu'ils entendent être présents au jour du partage, et, si l'on ose dire, *fortement* présents. De même c'est une formule courante en ces matières que toute annexion se fait à contre-cœur et par nécessité. La politique d'intégrité est souvent le prélude d'une politique de partage.

Tout ceci ne signifie point que les Etats-Unis n'aient pas de bons, voire de grands motifs pour agir ainsi qu'ils tentent de le faire aujourd'hui en s'opposant au Japon ; je voudrais simplement indiquer que les prétextes qu'on invoque, pour moraux et humanitaires qu'ils prétendent être, n'ont que des rapports fort lointains avec les motifs véritables. Les Japonais tentent eux aussi de maquiller leur action et d'invoquer des motifs sans valeur réelle. Mais si les Nippons restent maîtres en fait de dissimulation silencieuse, ils n'ont pas encore acquis la maîtrise des puritains en matière de moralisme pratique à masque humanitaire.

Aux heures troubles du destin, on dirait que les chefs épouvantés, pris de vertige en face des immensités qu'ils

découvrent, où s'agitent les puissances élémentaires de la fatalité, s'efforcent, pour se rassurer eux-mêmes et pour cacher les gouffres à ceux qu'ils ont charge d'éclairer et de conduire, à traduire les mots et les phrases des tragédies de l'histoire qui se fait, en un pauvre et faux langage qui semble emprunté à cette littérature dite des ouvrages « qu'on peut mettre entre toutes les mains ». Peut-être cette langue du moralisme est-elle indispensable aux grands meneurs de foules ; il faut convaincre les hommes de la « justice » d'une cause pour qu'ils consentent à se faire tuer pour elle. Sans doute, est-il plus aisé pour chacun de croire à cette « justice », concept vide, mais d'une magnifique sonorité, que de concevoir la noblesse d'une cause en dehors de toute considération de morale universelle.

Si les réalités sont froides et hautaines, les belles phrases sont comme un alcool qui réchauffe les cœurs. Il peut arriver cependant et il arrive fréquemment que les illusions donnent naissance aux désillusions et que les grands mots engendrent les grands maux.

§

Si l'on veut comprendre la portée réelle et profonde de la conférence de Washington il faut laisser de côté, avec les proclamations pacifistes dont on l'enveloppe, tous ses buts avoués. La question n'est pas de savoir si l'on restreindra les armements, ni même dans quelle mesure et comment se règleront les questions relatives aux zones d'influence et aux intérêts économiques des Etats-Unis et du Japon.

Le problème capital, brûlant, inexorable que la conférence a charge de résoudre, celui dont on ne parle pas, mais qui domine, invisible, toutes les discussions, parfois même à l'insu de ceux qui discutent, c'est celui de la destinée des races. Qu'on le veuille ou non, ce qui est mis en question c'est la primauté de l'homme blanc (1), son droit depuis

(1) J'entends ici l'homme blanc, l'Européen, dont l'Américain n'est qu'une variété ; celui qui participe de la civilisation occidentale moderne.

tant de siècles incontesté à diriger le monde selon son gré, à lui imposer despotiquement ses volontés, à l'exploiter au bénéfice exclusif de sa race et de ses intérêts, à le modeler selon son idéal ou son caprice. Parfois menacé, l'homme blanc a toujours fait face et triomphé, il est celui qui conquiert, domine et asservit, l'homme de race royale parmi les races sujettes. Il a soumis l'Afrique, conquis et peuplé les deux Amériques et certaines terres australes, il gouverne l'Asie, souverain absolu en quelques lieux : les Indes, l'Indo-Chine, l'Insulinde, les archipels malais ; tuteur exigeant en d'autres : Perse, Turquie...

Grâce à sa force, grâce à sa ruse, à son génie inventif, à ses qualités d'initiative hardie et d'activité intrépide, l'homme blanc est devenu le despote qui gouverne égoïstement la planète ; l'autocrate parmi les populations bigarrées de la terre.

Il semblait bien, dès le milieu du XIXe siècle, que sa puissance bien assise et sa domination resteraient pour toujours incontestées.

Or, l'homme blanc a rencontré, au cours de ses campagnes aventureuses, le Japonais, qui s'est mis en travers de sa route et qui menace dangereusement l'avenir de sa suprématie.

Prométhée d'entre les peuples voués à la servitude, le Japonais a percé le secret de la force blanche, il s'est emparé de cette civilisation matérielle, instrument formidable qui assurait aux hommes blancs leur toute-puissance.

§

Je ne puis songer à retracer ici, même sommairement, l'histoire des relations du Japon et des puissances occidentales, du XVIe siècle jusqu'à nos jours, mais la connaissance de cette histoire est indispensable à ceux qui s'efforcent de saisir dans son ampleur le problème du Pacifique. L'avènement d'une nation asiatique au rang de grande puissance

est un phénomène surprenant auquel, familiers des changements vertigineux, nous nous sommes aisément accoutumés, au point de le trouver aujourd'hui banal et normal, perdant le sentiment de tout ce qu'il révèle d'inouï et de prodigieux. Sommes-nous au début d'une ère nouvelle de l'humanité ?

Est-ce le crépuscule de l'âge des Blancs qui commence ?

Pour la compréhension du présent, il importe de préciser rapidement quelques points. Les rapports directs du Japon avec l'Europe datent du milieu du XVIe siècle. Vers 1542, les hasards d'une tempête poussent vers les côtes nippones le vaisseau du navigateur portugais Mendez Pinto. Admirablement accueilli, ce marin entreprend de commercer avec le Japon; il est bientôt suivi d'autres aventuriers attirés par l'appât du gain.

Dès 1549, des missionnaires débarquent pour tenter de convertir le pays au christianisme. Aventuriers et missionnaires, naïvement fiers de leur supériorité, s'imaginant toujours débarquer chez les « sauvages », furent frappés de l'état de civilisation qu'ils découvrirent au Japon. « Ils étaient émerveillés par la finesse d'une civilisation très supérieure par les mœurs à la leur. » Saint François-Xavier n'hésitait pas à déclarer que « les Japonais dépassent en vertu et en probité tous les peuples jusqu'ici connus. Ils sont, ajoutait il, d'un naturel très doux, incapables de fourberie, et l'honneur pour eux est le plus grand des biens... »

Les bienfaits de la « civilisation occidentale » ne tardèrent pas à se faire sentir :

... Le commerce avec l'Europe se développa et la pénétration du pays se fit selon le rythme normal : l'Occident apportait avec sa foi, ses sciences, ses arts, les armes à feu, la syphilis, la traite des esclaves. La civilisation occidentale se propageait avec rapidité. On exportait par milliers des esclaves japonais, achetés à bas prix dans ce pays désolé par un siècle de guerre et de misère. On réalisait, en exploitant la naïveté des Japonais, qui ignoraient la valeur de l'or, d'énormès profits. Le Japon devint le

paradis des aventuriers, des pirates, des marchands sans foi ni loi, dont les querellés, les rixes sanglantes, les débauches scandalisaient et troublaient les villes où ils étaient établis et où ils constituaient un danger grandissant (1).

Contre ce danger la réaction ne pouvait guère tarder ; moins d'un siècle après avoir pris contact, de manière si confiante, avec les hommes blancs, par instinctive réaction et par mesure de défense le Japon se ferme hermétiquement à toutes les ingérences étrangères. Pendant près de deux cent cinquante années il va vivre replié sur lui-même.

Du temps que les Japonais commerçaient avec les Européens quelques-uns d'entre eux s'en furent voyager en Occident et en rapportèrent leurs observations.

Ce qu'on apprenait à Edo... c'était l'histoire de la conquête du Mexique et du Pérou, l'expulsion des derniers Maures d'Espagne, les massacres entre catholiques et protestants, les bûchers allumés par Calvin et par l'Inquisition, les guerres de religion en France, aux Pays-Bas, et les débuts de la guerre de Trente Ans, tous les souverains sans cesse dressés les uns contre les autres, les hostilités ouvertes, les interventions chez les voisins, les manques de foi : tout cela nonobstant cette loi chrétienne que les religieux venaient prêcher au Japon. Est-il surprenant que les hommes qui avaient rétabli l'ordre, qui voulaient faire vivre l'Empire en paix, qui avaient montré un esprit de tolérance, un respect des devoirs internationaux également inconnus à l'Europe, est-il surprenant qu'ils se soient détournés et aient cherché par tous les moyens à écarter la contagion ? La clôture du Japon est un jugement sur la moralité politique de l'Europe d'alors (2).

Grâce à des circonstances historiques qui permirent le développement de cette politique de rigoureux isolement, le Japon évitait le *Désastre Blanc*, et entrait dans cette ère des Tokougawa, durant laquelle sa civilisation propre allait atteindre ces sommets qui la placent aux premiers rangs des grandes civilisations humaines.

(1) Emile Hovelacque, *Le Japon*, Paris, 1921, p. 152.
(2) Maurice Courant, *Deux époques de la politique extérieure du Japon*, Lyon, 1918, p. 17.

Sur cette ère des Tokougawa, qu'on me permette de rappeler ici, rapidement et sans ordre, quelques appréciations de Lafcadio Hearn :

La paternelle rigueur de la loi de Tokougawa servit à développer et à accentuer surtout ce qu'il y avait de plus séduisant dans le caractère national. De longs siècles de guerre n'avaient pas, jusque-là, favorisé la culture des qualités les plus délicates de ce caractère : le raffinement, la bienveillance ingénue, la joie d'être, qui, plus tard, prêtèrent un charme si rare à la vie japonaise. Mais pendant deux siècles de paix, de prospérité et d'isolement national, le côté prenant et gracieux de cette nature s'épanouit enfin...

Pendant deux cent cinquante ans ce règne maintint la paix et encouragea l'industrie. Bien que la civilisation nationale fût contenue, élaguée et taillée de mille façons, elle fut aussi cultivée, raffinée et consolidée.

La longue paix répandit dans tout l'empire un sentiment de sécurité encore inconnu...

Les mœurs conduisaient donc au bonheur général comme la prospérité universelle. En ce temps-là, « la lutte pour la vie » n'existait pas, du moins au sens moderne. Les besoins étaient faciles à satisfaire...

Ce fut surtout pendant l'ère de Tokougawa que le sentiment de la beauté commença à tout animer dans la vie ordinaire. Ce fut aussi alors que se forma l'art de l'illustration, et qu'apparurent pour la première fois ces merveilleuses estampes en couleur, — les plus belles que l'on ait jamais vues à aucune époque ni dans aucun pays... La littérature cessa comme l'art d'être un plaisir réservé aux classes supérieures : elle va revêtir une multitude de formes populaires. Ce fut l'âge des romans populaires, des livres à bon marché, du drame, des contes pour les jeunes et pour les vieux. L'ère de Tokougawa fut certainement la période la plus heureuse de la longue existence de la nation japonaise. L'augmentation de la population et de la richesse le prouverait, en dehors même de la floraison artistique. Ce fut un temps de joie populaire, et aussi de culture générale et de raffinement social... (1)

(1) Lafcadio Hearn, *Le Japon*, Paris, 1914, pp. 325, 334, 335, 338, 339.

Tandis que le Japon vivait ainsi replié sur lui-même, dans une paix splendide, créant, dans le sens le plus large et le plus noble du mot, de la *beauté*, l'impérialisme blanc, à travers les vicissitudes de cent guerres et de mille rivalités, créait de la *puissance*, asservissait la matière, captait et domptait les forces naturelles et les enchaînait à ses machines. Possédé d'une activité fébrile, ingénieux, inassouvi toujours, l'homme blanc étendait sur toute la terre le réseau de sa domination.

De l'âge esthétique qui dans l'Europe moderne atteint son apogée au temps de la Renaissance on passait à l'âge économique ; la fièvre de l'industrie, du commerce et des affaires dévore les populations lentement et progressivement nivelées par les progrès de la démocratie. Avec l'ère des machines et le règne des masses on voit surgir les villes énormes, les usines énormes, les armées et les flottes énormes, les empires énormes, les fortunes énormes, les guerres énormes et la misère énorme des foules. Tout est à l'échelle du gigantesque, fors la beauté qui ne saurait oncques s'en accommoder.

Il était fatal qu'au cours de leur expansion mondiale les hommes blancs finissent par retrouver et par jeter leur dévolu sur ces îles fortunées d'Extrême-Orient où vivaient dans l'isolement des hommes à peau jaune, d'une race dite *inférieure*, incapables de faire valoir et d'exploiter industriellement et selon les règles de l'économie moderne les richesses de leurs contrées. Il était nécessaire de faire rentrer dans le grand courant « civilisateur » du XIXe siècle ces malheureux insulaires qui croupissaient « en marge de la civilisation », il fallait, de gré ou de force, les embaucher au service de cette civilisation : vapeur, chemins de fer, électricité, télégraphe,... au service de la race blanche, en faire des producteurs de matières premières et des acheteurs de produits manufacturés, des « avaleurs de pacotille ».

Le Japon était menacé de servitude.

§

Par une ironie singulière du Destin, c'est aux Etats-Unis qu'incombe la responsabilité d'avoir fait le premier geste pour contraindre le Japon à sortir de son isolement et à reprendre contact avec la civilisation occidentale, dont il gardait une juste méfiance, fondée sur d'amers souvenirs.

Le 7 juillet 1853, le commodore Perry, de la marine américaine, à la tête d'une flotte composée des frégates *Susquehanna* et *Mississipi* et des corvettes *Plymouth* et *Saratoga*, vint jeter l'ancre devant Uraga, petite localité à l'entrée de la baie de Yedo. Le commodore était porteur d'une lettre du Président des Etats-Unis adressée à l'empereur du Japon réclamant la signature d'une convention dont les stipulations devaient être les suivantes :

Arrangement à conclure pour la protection des navigateurs et des navires américains jetés par le naufrage sur les côtes japonaises ou forcés par le mauvais temps de se réfugier dans les ports du Japon ;

Permission aux navires américains d'entrer dans les ports du Japon pour y faire des provisions d'eau et de charbon et des choses nécessaires à la vie, ou pour y faire les réparations nécessaires en cas d'avaries ;

Autorisation d'installer un dépôt de charbon sur quelque île, grande ou petite ;

Permission aux navires américains de faire le commerce et l'échange des marchandises dans un ou plusieurs ports de l'Empire.

Après de longues hésitations, les autorités japonaises décident de gagner du temps en accordant au commodore Perry les facilités demandées, mais en éludant toute réponse définitive.

Le commodore, en acceptant cette solution provisoire, annonça qu'il reviendrait chercher une réponse définitive l'année suivante. Il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Bien que fort désireux de se soustraire au contact des étrangers, renseigné sur leur puissance ou la pressentant, le Japon,

à son corps défendant, accepta de conclure un traité qui fut signé le 31 mars 1854.

Les ports de Shimoda et de Hakodate étaient ouverts aux vaisseaux américains; certains règlements concernaient les naufrages; la nomination d'un consul américain à Shimoda était prévue, dans le cas où cela serait reconnu nécessaire. Les Américains triomphaient ; ils avaient rouvert le Japon aux pays d'Occident; la même année, en effet, l'amiral anglais Stirling, avec une escadre, mouillait dans la baie de Yedo et signait également un traité (1).

Comment les rapports avec les Blancs se firent plus nombreux et plus étroits, quelles vicissitudes ils traversèrent, je ne puis m'attarder à le dire ici ; le résultat final seul importe.

Ce résultat, c'est que le retour offensif des « barbares étrangers » fut le point de départ d'une fabuleuse révolution qui aboutit à la restauration effective de l'autorité de l'Empereur, qui avait été confisquée par les chogoûns ; à une réforme religieuse qui se manifesta par la renaissance du shintoïsme, religion purement nationale et nationaliste; à une refonte complète de toutes les institutions politiques, sociales et juridiques du Japon ; à l'adoption de la civilisation matérielle des hommes blancs. Cette prodigieuse révolution, ou plutôt cet ensemble de révolutions n'alla pas sans quelques heurts ni sans quelques troubles de guerre civile. Il est un point cependant sur lequel les Japonais étaient unanimes, c'était sur la nécessité de résister à l'emprise des barbares étrangers. On ne différait que sur les moyens : les uns, s'imaginant qu'il n'y avait, comme jadis, qu'à rejeter les barbares à la mer et à refuser obstinément de leur ouvrir le pays ; les autres, mieux informés de la puissance irrésistible sur laquelle s'appuyait l'impérialisme occidental, ne voyant le salut que dans une réforme radicale de toutes les institutions japonaises et dans un gigantesque

(1) Dautremer, *Chez nos alliés japonais*, Paris, 1918, p. 88.

effort d'adaptation de la volonté de vivre du Japon aux forces qui constituaient tout le secret de la puissance des Blancs.

La révolution japonaise de 1860, dirigée par le Mikado lui-même, représente l'effort le plus sublime qu'ait jamais fait un peuple pour faire face à une catastrophe et pour se sauver de la servitude. Car c'est le peuple entier unanime qui a si prodigieusement réagi ; comme l'écrit Lafcadio Hearn :

... la révolution japonaise paraît l'œuvre et le triomphe de quelques esprits supérieurs. C'est qu'on oublie que ces esprits supérieurs mêmes étaient les produits de leur époque, et que tout changement rapide de cet ordre représente tout autant le travail d'un instinct national ou d'un instinct de race que l'opération de l'intelligence individuelle. Les événements du Méiji mettent en lumière, de façon frappante, l'action de cet instinct en face du péril, et la réadaptation des sentiments et des idées en présence du brusque changement d'ambiance. La nation s'aperçut que son vieux système politique ne suffisait plus à des circonstances nouvelles : elle transforma ce système. Elle se rendit compte que son organisation militaire était incapable de la défendre : elle réorganisa son armée. Elle comprit que sa méthode pédagogique ne répondait pas à des nécessités imprévues : elle remplaça cette méthode en mutilant en même temps la puissance du bouddhisme, qui aurait pu opposer une résistance aux nouveautés indispensables.

En cette heure de grand péril, l'instinct national se retourna vers la doctrine morale à laquelle il pouvait le mieux se fier, — la doctrine de son ancien culte, la religion de l'obéissance implicite. En se reposant sur la tradition shinto, le peuple se rallia autour de son chef, le descendant des anciens dieux, et se soumit à sa volonté avec le zèle invincible de la foi. Il était certain que seule l'obéissance absolue aux ordres de l'empereur pouvait écarter le péril.

Et l'empereur ordonna seulement que la nation essayât de se rendre, par l'étude, l'égale intellectuelle de ses ennemis. Il ne m'incombe pas de dire à quel point cet ordre fut fidèlement obéi,

ni de quel secours fut, à la race japonaise, sa vieille discipline morale(1).

Lorsqu'on veut examiner impartialement les graves problèmes de l'heure présente, il ne faut jamais oublier que c'est l'impérialisme occidental qui a placé le Japon dans cette alternative: nation sujette, peuple esclave, ou grande puissance. Avec une détermination et une énergie farouche, les Nippons ont choisi. Peut-on leur en faire grief? peut-on ne point les en admirer? C'est pourtant ce reproche inexprimé de l'homme blanc à l'homme jaune qui refusa de s'incliner, qui domine tous les débats de la Conférence de Washington. Les Etats-Unis se trouvent avoir joué le rôle de l'apprenti sorcier dans la ballade de Gœthe.

Peut-on lire aujourd'hui sans un sentiment presque douloureux d'ironie ces réflexions, écrites en 1906, que j'emprunte à l'excellent ouvrage du professeur Archibald Cary Coolidge, de l'Université Harvard: *Les Etats-Unis, Puissance Mondiale* :

Le Japon s'ouvrit au reste du monde à la suite de la célèbre expédition du commodore Perry, en 1854. Cette expédition était forte, et son chef était un homme de résolution. De plus, on sait aujourd'hui, — ce que Perry ignorait, — que l'archipel japonais était mûr pour une révolution, qui se serait produite tôt ou tard, et que le vieux système de l'exclusion des étrangers était irrévocablement condamné. Mais ceci n'ôte rien à sa gloire. Il eut, d'ailleurs, le grand mérite d'accomplir sa délicate mission avec beaucoup de tact, et d'arriver à ses fins sans user de violence; les Américains et les Japonais ont tout lieu de lui en savoir gré. Loin de se sentir humiliés au souvenir de la contrainte qu'il ont subie, les Japonais, en face des progrès qu'ils ont faits depuis lors, regardent l'arrivée des Américains comme le début de leur renaissance, et en font l'une des grandes dates de leur histoire. Ils l'ont montré lorsqu'en 1901 ils érigèrent à Perry un monument, auquel l'empereur et beaucoup de personnages considérables avaient souscrit (2).

(1) Lafcadio Hearn, *op. cit.*, pp. 358-359.
(2) A.-C. Coolidge, *Les Etats-Unis, puissance mondiale*, Paris, 1908, pp. 380-381.

§

De 1854 à 1906, sauf une courte tension en 1898 au moment de l'annexion des îles Hawaï par les Etats-Unis, on peut dire que les relations de l'Amérique et du Japon « ont été marquées d'une cordialité très réelle et assez peu commune ». Les relations entre les deux pays se sont développées d'année en année de la façon la plus favorable. Lors de la guerre sino-japonaise, contrairement à l'avis intéressé des commerçants yankees établis en Extrême-Orient, l'opinion publique aux Etats-Unis applaudit aux succès japonais. Il en fut de même durant la guerre russo-japonaise. Le colosse russe ayant été obligé de céder et de reculer, on ne tarda pas à s'apercevoir que l'Empire du Soleil-Levant commençait à prendre figure de concurrent et qu'il pourrait bien devenir un rival, à bien des points de vue, plus redoutable que les Russes.

Dès lors, les relations américano-japonaises entrent dans une nouvelle phase. Le maître s'effraye des progrès de l'élève.

Vainqueur de la Chine, vainqueur de la Russie, allié de la Grande-Bretagne, entraîné par la puissance de l'impulsion qu'il s'est donnée en affirmant sa volonté de vivre, et maintenant esclave lui aussi des forces aveugles qui traînent à la remorque la civilisation industrielle et tumultuaire qu'il a empruntée aux hommes blancs afin de leur résister, le Japon est devenu l'adversaire redouté des Etats-Unis.

Aux îles Hawaï, en Californie, l'émigration japonaise ne tarde pas à apparaître comme une sorte d'offensive, pacifique sans doute, mais inquiétante quant à ses conséquences possibles.

Travailleurs et sobres, les Japonais viennent faire concurrence à la main d'œuvre blanche jusque dans ses fiefs. Ce n'est point par ses vices ni par ses défauts, mais par ses fortes vertus que l'émigrant nippon s'est rendu insupportable en Californie.

L'avènement du Japon comme grande puissance, avec son corollaire l'expansion japonaise, lance les Etats-Unis au milieu d'un réseau de paradoxes politiques et de complications inextricables.

Outre sa politique continentale en Asie, sur laquelle nous allons revenir, l'Empire japonais mène dans le Pacifique une politique de développement économique dont l'instrument est l'émigration. Les travailleurs nippons, à la recherche de terres sous des climats favorables, vont constituer à l'étranger des « noyaux de japonisation », une série de petits Japons nouveaux, et le commerce suit les émigrants, et l'argent économisé retourne enrichir le pays natal. Enfin, protégé par la double cuirasse de sa race et de son nationalisme vigoureux, le Japonais ne s'assimile nulle part, il reste japonais et transporte sa patrie avec lui sur les terres lointaines.

Dans l'Amérique du Nord, les Etats riverains du Pacifique, Californie, Canada, s'élèvent tour à tour contre le danger que présentent ces invasions paisibles, ils crient au péril jaune et recourent à des mesures d'exception pour s'en défendre. L'Empire japonais, revendiquant son caractère d'Etat civilisé que nul ne peut aujourd'hui lui contester, prend fait et cause pour ses émigrants et revendique avec une grande force logique et une inlassable ténacité l'égalité des races.

A l'heure actuelle, en raison des difficultés qui sont faites aux émigrants du Japon dans le nord du continent américain, l'effort des Nippons s'est porté sur l'Amérique du Sud où les colonies de travailleurs sont de jour en jour plus nombreuses, plus prospères et mieux organisées. Les Etats-Unis qui, au prix d'une guerre civile sanglante, ont délivré les noirs du joug blanc, les Etats-Unis qui ont proclamé si haut l'égalité de tous les hommes sans réserve de nationalité, de religion ni de race et qui ont fait de dix millions de nègres des citoyens *théoriquement* égaux des blancs, se voient aujourd'hui dans l'obligation de dénier l'égalité aux

jaunes, infiniment supérieurs à tous les points de vue, aux descendants des esclaves noirs qui, au contact des Blancs, ont contracté tous leurs vices sans acquérir aucune de leurs vertus. La gravité de la question noire aux Etats-Unis n'a pas été sans jouer un rôle déterminant sur la politique de race vers laquelle incline le gouvernement. Ces noirs, dont on a fait inconsidérément des citoyens, sont considérés moins comme des hommes que comme des nègres, depuis qu'ils ont quitté la *Case de l'Oncle Tom.*

Les questions asiatiques viennent mettre définitivement en défaut l'un des principes essentiels de l'américanisme qui repose sur une idée théorique de l'assimilation de tous les hommes qui viennent s'établir sur le territoire de l'Union, quelles que soient leurs origines ou leur provenance.

Les Etats-Unis, qui réclament le régime de la porte ouverte en Chine et qui s'instituent aujourd'hui les protecteurs de l'intégrité du Céleste Empire, refusent à l'ensemble des Asiatiques, qu'ils soient Chinois, Hindous ou Japonais, le bénéfice de ce régime. Sur l'une des rives du Pacifique la porte ouverte, sur l'autre la porte fermée.

Les mesures qui ont été prises contre les Japonais à l'instigation de l'Etat de Californie répondent aussi à des raisons d'ordre économique, mais dans ce sens elles risquent fort d'être inopérantes. La frugalité, l'esprit d'épargne qui font du travailleur jaune un concurrent redoutable pour le travailleur blanc, et qui constituent sa véritable supériorité, exerceront indirectement leur effet. Exclus des Etats-Unis, les émigrants japonais se sont donc rabattus sur l'Amérique du Sud et tendent de plus en plus à s'y implanter. Grâce à leur concours, la production s'intensifiera nécessairement dans les Républiques Sud-Américaines et les exportations des Etats-Unis en subiront une diminution; d'autre part les échanges entre Sud-Amérique et Japon ont tendance à se développer très rapidement. Si l'on ajoute à ces brèves indications que, d'une part, dans l'Amérique du Sud, peuplée d'un très grand nombre de métis, on n'a

aucunement le préjugé des races de couleur au même degré que dans le Nord, mais qu'au contraire on en souffre plutôt, que d'autre part on s'y inquiète des tendances impérialistes du panaméricanisme yankee, on comprendra que l'expansion des Etats-Unis se heurte sur le continent américain même à des difficultés qui ne peuvent qu'être profitables à la politique du Japon dans le Pacifique.

L'Empire du Soleil-Levant, dont l'excellente marine marchande se développe constamment, porte déjà la lutte économique à travers l'océan jusqu'aux rivages américains et obtient d'incontestables succès dont s'irritent les Etats-Unis qui ont tendance à les trouver non seulement préjudiciables, mais presque vexatoires et injurieux.

La politique des intérêts économiques est une petite politique à courte vue, car les manifestations économiques ne sont que la surface et comme le signe des choses. Tant que l'ouverture du Japon au commerce occidental est apparue comme une bonne affaire pour eux, les Américains ont été ardemment « japonophiles », mais dès l'instant que le Japon est apparu comme un concurrent et comme un rival dangereux, ils sont devenus d'enragés « japonophobes ».

Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on commence à s'apercevoir que, derrière le Japon, il y a l'Asie, et que le commodore Perry avec ses deux frégates et ses deux corvettes n'a pas été seulement l'initiateur d'une bonne affaire devenue mauvaise, mais peut-être l'annonciateur d'un âge nouveau du monde. Alors que les hommes d'Etat devraient s'efforcer à considérer les choses de haut, il semble que le mercantilisme et le maquignonnage, mêlés aux faux-semblants de l'humanitarisme, jouent encore le premier rôle à la Conférence de Washington, dont les deux *leitmotive* semblent être : *pacifisme* et *consortium*.

§

Les grands problèmes pratiques qui se posent d'emblée à la Conférence sont ceux relatifs à la Chine et aux affaires chinoises.

L'effondrement de la Russie, l'héritage allemand en Extrême-Orient, l'excellence de sa position géographique, tout concourt à faire de l'Empire Japonais une puissance prépondérante dans le Céleste Empire, ou plus exactement dans la Céleste République, qui représente aujourd'hui un chaos de désordre et d'anarchie. Inquiets des ambitions et des progrès de la pénétration japonaise, les États Unis réclament, sous prétexte d'intégrité chinoise, voire sibérienne, et de régime de la porte ouverte, un règlement nouveau des affaires d'Extrême-Orient. Ce qu'exigent les Américains, c'est que le Japon soit moralement abaissé, ce qui compromettrait sa situation en Asie, et qu'une large part soit réservée à leurs capitaux, à leurs industriels et à leurs commerçants dans l'exploitation rationnelle de la Chine. La situation de fait et même les droits acquis par l'Empire japonais avec l'acquiescement des Alliés sont contestés par l'Amérique et remis en question.

En se plaçant sur le terrain de l'intégrité chinoise, les Etats-Unis devraient logiquement exiger que tous les avantages acquis par les Occidentaux en Chine depuis un siècle soient annulés ; en fait, leur revendication se limite aux avantages acquis par le Japon. Par exemple, on ne demande pas aux Anglais, dont on cherche à se concilier les bonnes grâces et qu'on voudrait voir dénoncer leur pacte d'alliance avec le Japon, de renoncer à Hong-Kong, ce Gibraltar d'Asie.

Confiants dans le libre jeu des forces économiques formidables dont ils disposent aujourd'hui, les États-Unis ont besoin de la paix pour s'assurer ces conquêtes et pour affirmer leur suprématie, sous la condition qu'ils trouvent le champ libre devant eux et des territoires ouverts. Aux yeux des puissances mercantiles, la Chine est un immense domaine fort riche et presque inexploité encore qui renferme une population de 400 millions d'habitants dont on pourrait faire 400 millions de clients. Les Américains entendent rester fidèles à l'attitude traditionnelle de l'Occidental à l'égard

des peuples indigènes. Car comment l'homme blanc s'est-il présenté devant les autres peuples de la terre ?

Il est arrivé chez eux avec l'ambition d'y trouver des champs à exploiter, des concessions à découper, des ouvriers à recruter. Il a cherché souvent à détacher les indigènes de leur économie traditionnelle pour les annexer à la sienne. Il ne visait pas à développer leur bien-être ni à élever le niveau de leur vie ; il voulait les transformer en consommateurs pour les articles qu'il leur vendrait et en producteurs pour les denrées qu'il leur achèterait (1).

Que cette attitude soit souvent profitable, nul ne saurait le contester ; quant à ce que rapporte cette tutelle de l'Occidental aux pays exploités, nul homme sincère et impartial ne refusera de souscrire à ce que dit M. Demangeon :

Tutelle parfois fatale ; car, en développant la culture des produits commerciaux, on sacrifie les cultures alimentaires et l'on provoque des famines. Tutelle néfaste encore à d'autres égards ; car l'Européen manufacturier considère les sociétés indigènes comme les débouchés naturels de ses objets fabriqués ; il cherche à tuer toute initiative industrielle afin de ne pas se créer à lui-même des rivaux et il maintient, tant qu'il peut et tant qu'il y trouve intérêt, le pays hors de l'évolution moderne (2).

Les desseins du Japon ne sont sans doute pas moins entachés d'égoïsme que ceux des Occidentaux, et particulièrement des Américains, mais si l'on tient à se placer au point de vue de l'intérêt des indigènes, il est permis de supposer que les Japonais, dont la mission historique est désormais d'organiser l'Asie pour la libérer de la tutelle des hommes blancs, feront un effort dont les résultats ont chance d'être humainement plus favorables aux Asiatiques.

Avec le régime de la porte ouverte la Chine ne tardera pas à n'être plus qu'une masse amorphe, impuissante et tumultuaire, taillable et corvéable à merci, une poussière

(1) A. Demangeon, *Le Déclin de l'Europe*, Paris, 1920, p. 261.
(2) *Id.*, pp. 263-264.

d'hommes, tourbillonnant à tous les vents, vouée à l'esclavage et finalement à la destruction.

Les Japonais qui s'appliquent de toute la force de leur indomptable volonté à forger une âme et une conscience à l'Asie ont, sans doute, des exigences sévères, une poigne fort rude et des procédés souvent brutaux : du moins apportent-ils aux peuples indigènes une espérance et un idéal.

Le Japon seul, chef impérial, a quelque chance de pouvoir un jour libérer l'Asie ; livrée à elle-même, la Chine est désormais incapable d'action.

Car qu'est-ce donc que la Chine, énigme et enjeu des problèmes d'Extrême-Orient ?

... La Chine n'est géographiquement, ethniquement ni même historiquement, une nation, mais une simple fédération de populations aux intérêts particuliers... (1)

... Dans son ensemble, le peuple chinois semble incapable de cette manifestation de l'esprit national que nous appelons patriotisme (2).

... Le Chinois demeure, en général, profondément indifférent aux questions de politique, politique intérieure tout aussi bien que politique extérieure. Courbé sur sa charrue ou appliqué à ses comptes, il reste étranger aux questions de régime ; et les échos des compétitions internationales ne parviennent pas jusqu'à ses oreilles (3).

Pour le moment c'est l'anarchie, le gâchis, les emprunts dilapidés inutilement pour le pays qui reste sans armée, sans marine, sans voies de communication que celles qu'ont installées les compagnies étrangères, sans outillage économique, sans industrie nationale, sans rien, en un mot, de ce qui est indispensable non seulement pour atteindre au rang de grande puissance auquel il aspire, mais encore pour résister aux convoitises européennes intéressées à sa perte (4).

Il devient de plus en plus évident que la masse amorphe du pays assiste avec indifférence aux luttes des politiciens, que toute

(1) Georges Maspero, *La Chine*, Paris, 1918, p. 437.
(2) *Id.*, p. 437.
(3) *Id.*, p. 438.
(4) *Id.*, p. 439.

cette meurtrière agitation, cette anarchie tempérée par l'assassinat, est entretenue par un petit groupe d'ambitieux qui se disputent des prébendes (1).

... Le pays, au fond, se désintéresse des questions intérieures autant que des problèmes extérieurs. Toutes ces agitations, qui de loin sont les seules manifestations de sa vie, ne sont que de superficiels remous à la surface du grand océan immobile chinois. Sa véritable vie continue à peu près inchangée sous cette écume. Ce qui le montre, c'est, dans cette population de 400 millions, le chiffre négligeable des combattants. Toutes ces opérations à grand fracas sont conduites par de petites armées où défilent toujours les mêmes soldats, et les protagonistes de ces luttes militaires ou politiques sont toujours les mêmes. Une poignée d'ambitieux mène la Chine inerte à l'abîme(2).

La Chine ne se maintient encore que par ses coutumes ancestrales et son droit coutumier : le peuple est excellent, mais l'administration est pourrie ; jalousie de fonctionnaires les uns contre les autres, rivalités personnelles, compétition de toutes sortes, ambition démesurée, corruption sans égale, profonde ignorance, manque de désintéressement, absence d'idéal, patriotes plus bruyants que sincères, voilà ce que nous présente la nouvelle Chine... (3)

Ces quelques témoignages, que nous aurions pu multiplier facilement, empruntés à des écrivains d'une science et d'une compétence indiscutables, prouvent que la Chine d'aujourd'hui est tout simplement une proie offerte à toutes les ambitions.

La rhétorique puritaine, pacifiste et humanitaire n'a vraiment que faire dans ces affaires de Chine où il n'entre en jeu que des questions de puissance.

Les Etats-Unis pourraient dire : Nous possédons la force et nous voulons défendre nos intérêts, soutenir notre expansion. Les uns approuveraient, les autres réprouveraient, mais chacun comprendrait.

Les Etats-Unis pourraient encore proclamer, non sans jus-

(1) Emile Hovelacque, *La Chine*, Paris, 1920, p. 256.
(2) *Id.*, p. 258.
(3) Henri Cordier, *La Chine*, Paris, 1921, p. 132.

tesse et vérité: La primauté des hommes blancs est menacée, l'Asie s'éveille, il est indispensable d'entreprendre une croisade pour sauver l'Occident. Chacun comprendrait encore.

Les Américains tentent au contraire de mener une politique très réaliste tout en persistant à s'égarer dans les brumes de la mystique démocratique dont les arguments et la phraséologie tournent au détriment de ceux qui les emploient.

N'est-ce pas au nom de la liberté, de l'égalité, du libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes que les populations d'Asie aujourd'hui, demain les populations d'Afrique commencent à se dresser contre l'hégémonie des Blancs ?

N'est-ce pas au nom du principe de Monroë, palladium de la politique extérieure des Etats-Unis, principe qui fut *imposé* par les hommes de Washington à l'ensemble du continent américain, que le Japon réclame l'Asie pour les Asiatiques ?

C'est essentiellement contre ces applications logiques, légitimes, mais désagréables, des principes sacro-saints que les Etats-Unis s'élèvent aujourd'hui à la conférence de Washington.

§

Le problème du Pacifique comporte tant de données et d'éléments divers, il présente un tel enchevêtrement, que j'ai dû multiplier les indications pour donner une idée de son inextricable complexité.

Tandis que le Japon se présente comme le champion de l'Asie, les Etats-Unis apparaissent incontestablement comme les champions de l'Occident, mais leur jeune impérialisme aspire inconsciemment à une sorte d'hégémonie dont ne saurait se satisfaire l'unanimité des Blancs. Les particularismes restent puissants, les peuples tiennent, à juste titre, à maintenir leurs caractères d'indépendance et d'originalité, et finalement, ce qu'on pourrait appeler le patriotisme de race n'est encore qu'une notion bien inconsistante et vague.

Derrière le Japon, l'Asie n'est encore qu'une sorte d'immensité amorphe qu'éclaire à peine une vague lueur de conscience ; derrière les Etats-Unis, les nations occidentales sont hésitantes et divisées.

Le différend entre les Etats-Unis et le Japon n'est encore qu'un prélude à la grande lutte des races pour la liberté et la domination.

Pour l'instant les intérêts égoïstes et médiocres ont encore le pas sur les immenses problèmes dont l'histoire de demain requerra la solution.

La Conférence de Washington a pour but précis d'obtenir en faveur des Américains une refonte complète du Traité de Versailles, en ce qui concerne les points où leurs intérêts se trouvent atteints ; quant aux autres, on s'en désintéresse.

La conférence de Washington a pour objectif immédiat la reconnaissance, contre les intérêts nippons, du reste admis par les Alliés, de l'intégrité de la Chine et du régime de la porte ouverte dans l'Asie orientale.

La Conférence de Washington apparaît comme une manœuvre qui permettrait aux Etats-Unis de faire l'économie d'une guerre incertaine et redoutable. Le programme américain, pour autant qu'on en peut juger à l'heure actuelle, vise à l'humiliation, à l'écrasement moral, à la diminution matérielle du Japon.

La condition première, pour que ce planait quelque chance de se réaliser, c'est de briser l'alliance qui lie l'Empire Britannique à l'Empire du Soleil-Levant. Le minimum que réclame l'Amérique, c'est qu'on lui laisse les mains libres pour régler seule à seule ses affaires avec le Japon.

Quelle sera l'attitude de la Grande-Bretagne? Tel est le secret de la Conférence.

Si quelque chose peut prouver le manque d'expérience et l'inhabileté des Américains en matière de politique étrangère, c'est bien ce fait que les Anglais, en se rendant à la Conférence, sont les arbitres absolus de la situation.

Il paraît extrêmement probable que ces Anglais, qui ont

de la tradition et qui sont de vieux routiers de la politique étrangère, se tiendront au-dessus de la mêlée et garderont une neutralité bienveillante à l'égard des deux partis ; cette attitude promettant d'être particulièrement fructueuse pour eux.

Si la guerre éclate entre les Etats-Unis et le Japon, quelle qu'en soit l'issue, l'Empire Britannique a les meilleures chances d'en sortir affermi et grandi. Tandis qu'Américains et Japonais seront occupés à se battre, il rétablira sa situation économique et financière, et même sa situation intérieure en pourvoyant, à grand bénéfice, de toute la puissance de ses usines et de ses flottes au ravitaillement des deux adversaires, en armes, en munitions et en matériel de guerre.

Pour qui ne veut considérer que le plus proche avenir, il est indubitable que l'Angleterre a intérêt à voir éclater la guerre entre l'Amérique et le Japon, à condition de garder une prudente neutralité. Elle conserverait ainsi la maîtrise des mers, aurait les mains libres partout et saurait s'en servir, et, quand le moment serait venu, elle arbitrerait le conflit.

§

Je me suis efforcé, dans les pages qui précèdent, d'étudier le conflit du Pacifique en fonction de ses deux principaux protagonistes, l'Amérique et le Japon, en m'essayant à mettre en lumière les grandes idées générales qui dominent de haut tout le débat.

Une étude plus approfondie nous eût amené à examiner de près la politique impériale de l'Empire Britannique, qui joue ici un rôle déterminant, tant dans le passé que dans le présent ; et surtout à insister sur le rôle historique de la Russie en Asie. Empire immense, à cheval sur deux continents, habité par des races diverses et mêlées dans la même unité, la Russie était comme un pont jeté entre

l'Europe et l'Asie. Ce pont est aujourd'hui coupé et probablement à jamais pour le malheur de l'humanité.

Si, comme on peut le prévoir, la conférence de Washington, après de longs débats et d'obscurs et âpres marchandages, se sépare sans découvrir aucune solution définitive, mais seulement quelque arrangement de façade, qu'adviendra-t-il ?

Ceci, sans doute, qu'un concile pacifiste aura servi, une fois de plus, à préparer une guerre. Et cette guerre n'opposera pas seulement les peuples aux peuples, mais les races aux races : l'Asie qui s'éveille à l'Occident....

GEORGES BATAULT.

UGUA LONGA

—

Au sortir de la consultation, dans la rue tiède, sous le soleil de cet après-midi d'hiver tendre et joyeux déjà comme un soir de printemps, Ruigi Bolamente s'en fut au hasard, d'une marche incertaine et machinale, la tête vide,les jambes molles. Ces paroles du petit homme, là-haut, ces mots réticents qui se voulaient habiles le battaient de leur bruissement comme la vague encercle le rocher. Leur musique se formulait indéfiniment en lui-même, ses lèvres les répétaient, ses yeux les lisaient partout, aux devantures des boutiques comme au flanc des véhicules dont fuyait la course rapide :

— Soyez courageux ! Il n'y a plus d'espoir... aucun espoir...

Chaque fois nouveau, le sens de cette phrase s'imposait à son esprit, l'écrasant de son poids horrible : aucun espoir ! ...Et des images tressautantes, comme à travers une sorte de brume, apparaissaient à ses yeux : la veillée mortuaire dans le reflet des bougies, le convoi funèbre, l'assistance vêtue de noir, la théorie des voitures suivant au petit pas... Aucun espoir !...

Négligeant de cambrer son torse, il obliqua par une rue transversale, débattant un instant l'idée d'aller voir l'enfant, comme il l'avait promis. Irait-il ?... Une lâcheté l'en détourna, coutumière en lui chaque fois qu'il s'agissait d'accomplir quelque devoir, de s'imposer une contrainte.

— A quoi bon ?...

A ces heures, toujours il éludait la corvée. Il en fut cette fois-ci comme des autres :

— J'irai demain, oui, demain matin...

Qu'y pouvait-il du reste ? Et cette visite, qu'eût-elle changé ?...

Il éprouva le besoin de fuir toute compagnie, d'être seul avec soi-même, pour réfléchir, envisager son destin. Bientôt s'accomplirait l'événement capital de sa vie. Aucun espoir !... l'autre ne l'avait-il pas dit ?...

Il s'en alla au long d'une avenue de faubourg. Des entrepôts la bordaient, des maisons misérables, puis des terrains vagues enclos de planches. Elle se perdait bientôt dans la campagne, circulait à travers des champs d'artichauts et de pommes de terre : ces potagers où les villes déversent leurs immondices et qui rendent en échange des carottes, du persil et des choux. Des lessives séchaient sur des cordes.

Campagne mixte, gaie tout de même, à cause du soleil. Plus loin, au pied d'une colline, des soldats faisaient l'exercice. Il les regarda déployés par longues files sinueuses, puis, se couchant et se relevant, se précipiter dans un simulacre d'assaut. Dans un maigre bouquet d'arbres, une école de clairons, sans trêve, reprenait la même sonnerie belliqueuse.

Ruigi passa, d'une allure traînassante et lasse. Une idée s'interposait entre son attention et la vision qu'il avait du monde, une idée qu'il poussait devant lui comme un écran interceptant le spectacle extérieur : l'idée de sa malchance présente, de ce coup du sort, qui le frappait à l'improviste, en pleine sécurité.

Huit jours, huit jours aujourd'hui et tout était bien ! L'enfant prospérait, vigoureux, talisman du père, otage et sauvegarde contre les possibilités de désastre que recélait la santé précaire de la femme, ce mal incurable qu'elle traînait et dont elle allait mourir. Et voilà ! le destin s'était prononcé, ou presque. Sans que rien l'eût fait prévoir, hérité d'elle, tout d'un coup le même mal terrassait l'enfant. Il allait mourir ! Et la mère ensuite, dès qu'elle saurait... Ah ! misère !

La porte de la ville franchie, inopinément, sans qu'il eût gardé conscience du chemin parcouru, il fut sur le pont de la Seybouse, accoudé au parapet et regardant couler l'eau limoneuse. L'idée fixe s'y planta comme un filet solide que les flots battront sans le déplacer. A mi-voix, plaintif, écrasé par l'inclémence du sort, il disait sa stupeur devant le désastre, son épouvante incrédule :

— Quand même, quand même !...

Ses jambes l'entraînèrent par la route. Sur une colline verte, piédestal d'herbes et d'arbustes, se dressa la basilique de Saint-Augustin. Il pensa à Dieu, à Dieu dont il s'était assez peu soucié jusqu'ici. Le miracle, qui sait ?.. Mais l'espérance fut brève, l'incroyance fut plus forte d'être vieille, aussi vieille en date que son enfance qui n'avait su de la religion, du culte, de la foi que ce qu'un enfant de chœur peut chiper de vin, obtenir de sous et de bonbons. Il se désola, se sentit débordé, roulé comme un bouchon à la fantaisie de la tempête.

L'idée était trop cruelle : un bloc où il n'entrevoyait aucune fissure. D'être sa proie sans conteste, ce sentiment le fit revenir avec précipitation, plein du désir des endroits coutumiers et des choses familières.

Ce fut le retour, la perspective de la ville écrasée par la masse de l'Edough, montagne énorme, carapace puissante et chagrine, sillonnée de vallées minces, à distance, comme des rides.

La ville délégua vers sa peur, vers sa peur pesante comme la montagne, une rue de faubourg longue et triste, bordée des mêmes maisons basses, des mêmes terrains vagues, que pointillaient de taches blanches les formations d'exercice de tirailleurs. Les clairons répétèrent leur fausse joie guerrière, ils se turent et, à l'unisson du silence, Ruigi Bolamente retrouva quelque calme.

Il s'intéressa au mouvement de la rue, incapable de porter longuement une pensée, un souci quelconque. Ne pouvant vaincre l'idée, il composa avec elle, toléra sa présence,

l'accepta, pourvu qu'elle lui laissât quelque répit. Il la surveillerait de l'œil, voilà tout ! Et peut-être le sort se détendrait-il, comme un ennemi qui n'est plus sur ses gardes, peut-être laisserait-il apparaître le défaut, la fêlure par où empoigner l'adversité.

Des passants le croisèrent, des charrois, des hommes accomplissant le labeur de chaque jour. Il atteignit le cours Astolp, large comme un boulevard de Paris, avec un trottoir central, planté d'arbres, un kiosque à musique. Il s'assit à la terrasse d'un café, las, désireux d'éluder de quelques instants encore sa rentrée chez lui.

Le soir était insensiblement venu, et, avec lui, l'heure de la promenade ; la rue se peuplait ; aux passants d'abord rares, aux flâneurs discourant par groupes succédait la lente passée d'une foule où les toilettes claires des femmes dessinaient des taches mouvantes. De sa place, Bolamente pouvait suivre l'interminable va-et-vient accompli d'un pas mesuré, langoureux, égal, ce pas qu'impose la chaleur des étés. Deux courants contraires s'y marquaient, l'un montant, l'autre redescendant et les regards ayant ce prétexte qu'ils se croisaient pour se pénétrer, se chercher ou se fuir au passage. Là, dans la lumière bleuâtre des reverbères qu'on allumait s'amorceraient les intrigues, nombreuses dans cette ville coquette, posée au fond d'un golfe calme, entre la mer joyeuse, la vallée chaude, la montagne sévère et retirant de ces voisinages un caractère de volupté gaie, féline et âpre à la fois.

Cette griserie pesait sur la foule, chairs fiévreuses et pour elle câlines, cette ruse plissait le visage mobile et bruni des gens du peuple, cette avidité de jouir, cette volonté d'être riche et puissant que Bolamente portait dans son cœur comme une bête en cage, il pouvait la lire aux yeux de tous ceux qui passaient là.

Et aux approches de la nuit, de cette foule aux mouvements sinueux et doux, de la plaine tiède, de la mer proche, cette Méditerranée vieille comme la civilisation des

hommes, comme d'un parfum capiteux saturé d'aventures, d'exils et de départs nostalgiques s'émettait un désir de joie intense, un appétit de vivre tel qu'il redressa Bolamente, la poitrine haute.

— Qui sait ?...

Il se reprit à l'espoir, accueillit le doute dont les subtils cheminements effritent la certitude, horrible certitude qu'avait énoncée l'autre, cependant qu'ils étaient devant la fenêtre ouverte sur le port : aucun espoir !...

— Les médecins, peuh !...

La foule s'écarta. Il y eut des rires joyeux, un remous. Un groupe de travestis coupa la chaussée, des masques : clowns, pierrots et colombines. Sous la soie des costumes, des formes féminines se révélèrent. Et à la terrasse du café, Bolamente s'absorba, intéressé par ce qui se décelait de ces femmes au rythme de leur marche. Elles avaient des chairs jeunes et fermes, des cheveux flottants, l'allure vive, le geste gamin, le rire léger.

Elles disparurent. De suite, par contraste, Bolamente songe à cette autre femme qui était sa propre épouse.

— Isabella... Bella, oui, vraiment, le nom mensonger !... Tristement maigre, de peau flasque, de ligne anguleusement roide, ah ! l'insipide créature !

Près d'elle, sans doute, il avait trouvé la sécurité de la fortune, ce qu'elle donne de confort à un voluptueux, d'oisiveté à un nonchalant, mais sans aucune des compensations dont il s'était promis de se rattraper par ailleurs pour racheter son sacrifice.

Elle était jalouse autant que laide, jalouse au delà de toute mesure, décourageant ses intentions d'entreprendre, l'incitant à l'inaction afin de mieux le garder. Aucune occasion de s'affranchir, de se donner un peu d'air sous prétexte d'affaires, d'obligations professionnelles, de transactions, de voyages... Depuis deux ans il était sa chose, astreint à l'existence fastidieusement régulière d'un écolier, surveillé, contrôlé, espionné. Depuis deux ans, oui, l'avait-

il payée cette fortune dont il ne profitait point, somme toute, et qu'il était menacé de perdre aujourd'hui ! Alors revenaient les mots passant condamnation, les mots terribles : aucun espoir ! Et il hésitait. Après tout, mieux ne valait-il pas la liberté du chien maigre ? Oui ?... non ?...

Une silhouette apparue le redressa de son affaissement. Une bouffée de sang vint colorer ses joues, il bomba le torse, palpa sa cravate où quelques secondes s'étala l'ongle de son petit doigt, cet ongle qu'il tenait pour original de conserver très long, taillé en griffe.

Une jeune femme avançait, qu'il avait croisée souvent et toujours, malheureusement, alors qu'il était en compagnie de son épouse. Troublé étrangement, il la dévisagea tandis qu'elle passait, la tête haute, indifférente, ne paraissant même pas l'apercevoir. Il débattit le projet de la suivre.

A quoi bon ?... la sévérité de l'attitude le déconcertait visiblement. Cette femme était étrangère à la ville, étrangère au pays. Parisienne, il en jurait, Française en tout cas. Elle avait une élégance plus fine, plus sobre, plus enlevée que les filles du pays. Il la regarda s'éloigner, du regret plein son être. Que n'était-il libre ! Du fond du café, la glace qu'il chercha refléta son image, « beau garçon » brun à peau mate, des yeux veloutés comme une pulpe de fleurs, un nez droit, une moustache gaillarde et des cheveux crépelés : un apollon féminisé. Et il se souvint qu'il avait eu des succès amoureux, avant la tyrannie d'Isabella. Et sans ce cerbère vigilant, il en connaîtrait d'autres, parbleu !... Cette petite-là, s'il avait été libre, il l'aurait conquise... Sûrement... Et tout de même, il se pencha, la suivit des yeux, dans l'espérance qu'elle tournerait la tête. Cela l'aurait décidé à la suivre.

— Je te pince, hein ? ... Ah ! diocane ! tu fais de l'œil aux poupées ! ...

Une main lui frappait l'épaule. Il se retourna :

— Silicattino ! ...

Un visage s'épanouit, du rire aux yeux, du rire aux lèvres, des mains se tendirent.

— Assieds-toi donc ! ...

Silicattino : un vieux camarade d'enfance, un compagnon du temps qu'il était pauvre et joyeux ; Silicattino : un garçon large et déjà ventru, grisâtre par le vêtement comme par la peau, vaste visage fendu d'un vaste rire.

— Que bois-tu ? ... Ah ! sacré Silicattino !...

Depuis son mariage, depuis ces deux ans qu'Isabella le tenait sous son joug, il ne l'avait revu que rarement, de loin en loin, dans un bonjour cordial, un échange de phrases pressées. D'abord sa femme n'aimait point ce garçon-là, ce coureur, ce débauché ...

— Alors, vieux camarade ? ...

Ils étaient heureux de se retrouver, la face lumineuse, comme à revivre leur jeunesse. Mais ils ne surent se dire que des choses simples :

— Alors, ça va comme tu veux ? ...

— Ça va, ça va... Et toi ? son regard le fouillait, aigu. Diocane ! toujours à la hauteur, tant mieux ! ...

Ainsi Silicattino le félicitait de sa vie confortable, de son mariage avec Isabella, la fille de Caratella le maçon enrichi, il le félicitait sans envie, cordial et sincère, joyeux de cette chance qui se continuait.

— Et toi ?

Il haussa les épaules, modeste et résigné :

— Oh, moi ! toujours pareil... Je vais, je viens... Hier Philippeville, demain Constantine, après-demain ailleurs... Je me débrouille...

Son clin d'œil signifiait qu'en somme tous les métiers sont bons, lorsqu'on sait les faire; la face brave, les yeux vifs de gouaille, il était de mise simple, quelque peu débraillé.

— Tu ne te maries pas, toi ? ...

Il protesta :

— Jamais de la vie ! ...

Oriental embrasé, vaguement levantin par ses origines, il avait des maîtresses, des connaissances, des amies dans toutes les bourgades qu'il visitait dans ses tribulations de placier en comestibles. Sans préjudice des rencontres accidentelles, des passades, des « occases ». Tout son argent s'usait à ce jeu-là.

Il lui frappait sur l'épaule:

— Sacré Ruigi, qu'est-ce que je t'ai fait que tu veuilles mon malheur ? Me marier, pourquoi faire ?...

Ils rirent, puis évoquèrent des souvenirs communs.

— Ah ! diocane, tu te rappelles les poupées !...

Diocane: l'interjection exclamatoire du pays. Et les poupées, le terme dont l'argot à la mode désignait les femmes, un mot léger, établissant aussitôt que l'amour n'était point chose sérieuse, mais seulement ébat récréatif, un sport. Et le souvenir évoqué du passé joyeux, des fêtes, des bombances et des plaisirs pris en commun, Silicattino disait à brûle-pourpoint:

— Tu viens au véglione, ce soir?...

— Au véglione?...

C'est vrai, la mi-carême! Ruigi l'avait oublié. Que lui eût servi de le savoir, du reste?

— Eh oui... Avec Bernard, Schembri et un autre, on a fait quatre costumes, une idée, mon vieux ! Des squelettes, des têtes de mort. Une broderie blanche sur du satin noir, pour imiter les os... mais chic, tu sais... Et tu parles d'un effet!... Au dernier moment, Bernard s'est cassé la jambe: Trois mois au lit... Alors le costume est libre, si ça te dit ?...

Ruigi s'étonnait...

— Un squelette ?...

A la réflexion, lui aussi trouvait l'idée séduisante, originale au moins.

— Oui, une tête de mort... Nature !... Bien faite, propre, riche...

Ruigi souriait. Puis sa bouche se pinçait, il arrivait bien, celui-là, avec sa proposition :

— Et ma femme ?... je suis navré, moi... D'abord elle est malade...

Malade ?... diable !

— Oh rien, tu sais, un bobo.

Il n'aimait point se confier. Quel besoin d'exposer sa situation à ce brave Silicattino, lequel s'en moquait au fond... Et puis, nos propres histoires n'intéressent que nous, n'est-ce pas?... les autres, oui, les autres, l'air apitoyé, la sympathie officielle des suiveurs d'enterrement, mais l'indifférence, après tout... Inutile d'étaler ses petites misères...

— Oh rien, un bobo.

Il s'interrompit, l'œil braqué sur la jolie fille de tantôt. Elle allait passer devant eux.

— Regarde...

Elle s'éloigna souple et rapide.

— Tu la connais ? demanda Bolamente.

Au juste non... Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'appelle Claire... Je l'ai entendu nommer ainsi, une fois qu'elle était au café avec des types du théâtre. C'est riche, tu sais...

— Claire..., disait Bolamente.

Ses lèvres chuchotaient ce nom avec un mouvement de baisers. Claire!... Ça lui allait bien, rose, les yeux limpides, les boucles blondes, l'air espiègle, doux, décidé. Soudain, l'idée lui apparaissait plausible qu'elle fût là-bas, ce soir. Justement, avec l'accent de la certitude, Silicattino poursuivait :

— On la verra au bal...

— Tu crois ?...

Il affirmait. Elle y serait. Quelle raison aurait elle de ne pas y être?...

— Ça noce, ça. La combinaison, je peux te la dire sans presque me tromper : un vieux qui fait les frais, des béguins... Elle serait travestie, mais on la reconnaîtrait...

— Tu crois ?...

— Bien sûr!

Il clignait de l'œil. La reconnaître! Entre dix mille, Bolamente était certain de ne pas s'y tromper. Et il fut mordu du désir de la revoir, de l'approcher; ce fut une petite fièvre, les yeux brillants, du rouge aux oreilles. Il lutta, perdant pied à mesure.

— Et ma femme, dis?...

— Oh! ta femme, ta femme!... En truquant, non?...

Il donna des formules, énuméra des procédés; l'autre tout à coup se décida, le cœur chaud de cet espoir : retrouver la jolie fille!

— Ecoute, j'essayerai... Attends-moi, même si je tarde un peu... Je filerai en douce, tu comprends?...

S'il comprenait! Parbleu! Une distraction extra-conjugale, de temps en temps, cela ne fait que fortifier la vie maritale...

— De toutes manières, attends-moi, disait Ruigi.

— Chez ma mère... Près de la caserne des tirailleurs. On s'habille là... Diocane! on va s'amuser. Tire-toi des pattes, mignio... Ta femme, ta femme!...

Son geste s'élargissait, sa main montée à la hauteur de sa face mimait le geste d'abandonner quelque chose au vide, par-dessus l'épaule, avec impatience :

— Laisse-la tomber!...

Bolamente se levait :

— Pas un mot, hein...

Rusée, joyeuse, la face bistrée de Silicattino se coupait d'un sourire complice. Un signe de tête et un clin d'yeux renforçaient la promesse :

— N'aie pas peur...

Sacré Silicattino! pensait Bolamente se dirigeant vers sa demeure. Du rire plissait sa bouche à la pensée de ce bon compagnon, puis sa face se rembrunissait :

— Quelle scie d'être marié!...

A son existence misérable d'être si quotidiennement monotone, il comparait la vie de Silicattino. Libre, celui-là,

libre comme l'air, à travers mille aventures renouvelées. Ainsi, après l'avoir quitté, il dînerait dans quelque brasserie, il prendrait son café, il fumerait un cigare et se rendrait chez sa mère s'habiller pour le véglione. Là-bas, il s'amuserait jusqu'au petit jour, à moins qu'il n'allât finir la nuit en joyeuse compagnie. Et tous ces gestes, cette joie, cette fièvre, alors que lui-même resterait chez lui, en proie à l'ennui nauséeux, feignant des attentions et des sollicitudes hypocrites, car il ne pourrait y aller, au véglione, lui, sûr...

Il serait encore cloué, encapuchonné à cette créature geignarde. Il ne pourrait y aller... Et les mots lui revenaient, cet arrêt fatal qu'avait exprimé le docteur, la face professionnellement triste : aucun espoir, aucun espoir !

Il s'arrêta, les jambes coupées.

Aucun espoir !... C'était bien vrai, pourtant ! Et dans quelques jours il serait réduit au dénuement, rejeté au pavé, l'enfant, l'enfant qui était sa sauvegarde, l'héritier par qui, d'être à lui comme par un maillon, se serait léguée la sécurité de la fortune, la fatalité avait décidé qu'il mourrait le premier. Pas de testament, imbécile, pas de testament !...

Il repartait d'une marche rageuse :

Et, pourtant il n'y avait point de sa faute. Il avait fait tout ce qu'il était possible... Souvent, dans le feu des caresses et la quiétude comblée qui leur succède, il avait amené cette discussion délicate d'un testament, d'une donation au dernier vif. Même à ces moments, l'acariâtre Isabelle restait malicieuse et futée, énigmatique. Elle éludait toute réponse, feignant de ne point comprendre... Il ne pouvait tout de même la prendre à la gorge !... Un moyen de plus, en somme, dont elle usait pour l'asservir, le conserver à sa passion jalouse....

Il réfléchissait. Non, cette distraction projetée ne pouvait être pour lui. Personne n'en saurait mot, certes, et cette recherche de l'oubli, cette recherche d'une récréation

dont il avait besoin ne changerait rien au destin, mais quand même, quand même, non, il ne pouvait pas !...

Il remonta le cours Astolfi. Le soir bleuissait les arbres et les visages des hommes et des femmes tournant sans lassitude, continuant la promenade, les yeux plus hardis, dans l'ombre venante. Des pêcheurs remontaient du port et, tels des bêtes qui retournent à la tanière, des portefaix arabes allaient par bandes, rapides, un sac sur le dos en manière de caprice. Peaux-rouges imprévus, fardés de la poussière brillante du minerai, tout le jour chargé sur le port. Des Siciliens fumeurs de pipe s'interpellaient à pleine voix, avec des jurons, comme s'ils se fussent trouvés au large de la mer déserte :

— Ohé ! Carminel !...

De l'ombre violette, entre les fûts des hauts palmiers, s'érigea la statue de Jérôme Astolfi, le grand homme, la gloire locale. Fils d'un savetier, sorti à onze ans de l'école communale, puis saute-ruisseau chez un avoué, vers la trentaine sa fortune s'était fondée sur la mort brusque, inexplicable, d'un de ses amis, grand propriétaire terrien. La curatelle qu'il exerçait à cette occasion le nantissait de quelque argent. Alors il se ruait à la conquête des millions et de la puissance publique. Rusé, doué d'une inflexible volonté, et animé du seul désir de parvenir, il n'avait jamais hésité sur le choix des moyens. On pouvait le tenir pour le représentant le plus notoire et le type le plus accompli du politicien colonial.

Despote, prévaricateur, maquignon d'électorat, maire, conseiller général, député, marchand de places, distributeur de faveurs, il avait vendu, acheté, autorisant ses courtages et ses gabegies des amitiés qu'il possédait, des services qu'il avait su rendre. Dans toutes les affaires suspectes, dans toutes les spéculations de mines, de terres, de banque, on retrouvait son nom. Au parlement, du temps qu'il était député, on l'avait mis en accusation, mais toujours de puissantes interventions le lavaient des inculpations trop pré-

cises. Sur son compte, dans son pays même, circulaient d'effroyables histoires.

Une fois, il avait abusé d'une fillette et, dans toute la ville on n'avait trouvé de docteur qui consentît à certifier le forfait, tellement Astolfi inspirait de terreur.

Des gens disparaissaient, d'autres étaient assassinés inexplicablement. Astolfi ! disait la rumeur publique. L'autorité se trouvait dans sa dépendance, du premier des magistrats au dernier des sergents de ville. Aussi n'avait-il cessé de s'élever, de croître en fortune et en puissance. Politicien de petites zones, sans doute, sans éloquence ni véritable intelligence, il était fort de son innombrable clientèle, de ses bandes. Grand électeur, qui tenait toute la contrée dans sa main, renseigné sur tout et sur tous, il possédait l'oreille des puissants et la considération très haute de l'administration coloniale. Député à vie d'un bourg pourri, élu par des majorités telles qu'il n'avait plus un concurrent, dans la circonscription voisine, il faisait élire Fradin, son comparse, sa créature, en faisait un ministre, abritait ses tripotages multiples de l'autorité de ce nouveau personnage. Un jour, après mille exploits dont le moindre avait été d'usager les fonds communaux à construire des routes à travers ses domaines, riche fastueusement, possesseur d'olivettes, de vignobles, de pépinières, de mines, d'immeubles et de navires, il se retirait brusquement, jouait au mécène et au bienfaiteur. A sa mort, il laissait quarante millions. Et depuis on vénérait son souvenir. Il avait sa statue ; une rue et un nouveau centre de colonisation portaient son nom. Il avait été la force qui réussit, le crime qui se monnaye, et maintenant ce forban figurait l'exemple coulé en bronze pour l'enseignement des générations à venir. Il se donnait dans l'attitude de l'orateur politique, à bras tendu, du geste qu'on voit à Mirabeau, sur les gravures des histoires de France, lors de sa réponse au marquis de Dreux-Brézé : « Nous sommes ici... » A ses pieds, prise dans une vague de métal, le sculpteur avait modelé l'étrave d'une

barque. De là, des marins levaient vers le bienfaiteur des faces admiratives. Des lettres en épigraphaient l'allégorie : A Jérôme Astolfi... Le tout de grandeur naturelle, de grandeur humaine, très humaine.

L'âme de Ruigi alla vers lui, tout entière dans un élan :

— Donne-moi de ta force !...

Car il faut savoir agir, car au cours de son ascension continue, dans plus d'une circonstance difficile, celui-ci n'avait vaincu qu'à force d'énergie.

— Donne-moi de ta force !... Jérôme, inspire-moi !...

Ainsi Ruigi Bolamente fouettait-il sa volonté d'implorations, car il y avait de ces volontés qui ne peuvent aller droit au but, dont c'est la loi intime qu'elles se hâtent constamment et n'avancent, de façon saccadée et imprévue, qu'agrippées à quelque appui extérieur. Ces sortes de volontés décèlent communément des âmes noires et redoutables, leurs défaillances qui se reprennent n'étant dues qu'à la peur de réaliser un dessein trop horrible. Celui-ci, souvent, ne leur apparaît point. Sa figure est celle de l'idole, monstrueuse et difforme, mais souveraine, vers quoi les âmes obscures gravitent dans l'ignorance. Chaque étape accroît la puissance de l'attrait inconnu, la puissance de l'invite au crime primitif. Et c'est l'incubation de l'acte fatal, l'effroi de l'engrenage pressenti qui font ondoyer dans leur route ces âmes aux désirs impitoyables.

Ruigi Bolamente pensa que les circonstances le servaient. Sa chambre est la première, dès l'entrée, celle de sa femme à l'autre bout du couloir. Ils ont sinon des appartements séparés, du moins des chambres distinctes. Elle se meurt dans un véritable laboratoire, parmi des fioles, dans une atmosphère piquante d'éther et de valérianate. Il a tout de même obtenu de faire lit à part, au nom des usages, pour la durée plus longue de l'amour.

Est-ce l'invocation à Astolfi, ou la rancœur de rejoindre la triste épouse qui emporte sa volonté, obtient d'elle une promesse irrévocable ? Elle satisfera un désir quelconque,

modeste, banal, qui mêlera les frasques du mari à l'escapade du collégien. Peu de chose ! à peine une scène de vaudeville.

— Ce soir, dès qu'elle sera couchée, je file au véglione.

★

Dans son lit, à la voix de son mari lui lisant le journal, Isabelle s'était assoupie. Au bord du sommeil, elle avait senti ses mains prévenantes border la couverture, sa lèvre effleurer son front dans un souhait de bonne nuit. Preuves insolites d'affection ! Sans doute la câlinait-il parce qu'elle avait ressenti une violente crise cardiaque pendant son absence, dans l'après-midi, sans doute !... L'angoisse de savoir son enfant malade, et de ne pouvoir le soigner, de ne pouvoir le défendre, la brisait, elle, sans force, sans résistance aux attaques de son propre mal... Mais Ruigi avait apporté les assurances les plus certaines de la guérison, l'enfant allait mieux ! cela l'avait calmée. Aussi, d'un trait, elle avait dormi son premier sommeil.

Elle avait eu un cauchemar ensuite. Au bout d'un bras démesuré passé au travers de la fenêtre, une main cherchait à l'atteindre. Elle, elle essayait de fuir. En vain. Et quand les phalanges, armées de griffes, allaient se refermer sur sa chair tremblant dans l'air obscur, cette main devenait une tête, une tête coupée qui traversait la salle, flottait, horrible, pleurant des gouttes de sang, la regardant de ses yeux hagards aux prunelles dilatées comme celles des oiseaux de nuit. Son aspect changeait : de l'ombre tapissait les orbites, un sillon âpre cernait les yeux, la peau se rétractait sur les méplats, sur les mâchoires, sur les tempes qui s'excavaient, une plaie noire rongeait le nez, et toute chair disparue dans un vaste sourire où sautillaient les dents, s'offrait la Mort. Puis la main revenait : un fuseau d'ossements, une griffe tendue.

Elle se contracta pour échapper à l'étreinte effroyable, lutta, se débattit. Elle restait encore sous l'étreinte qu'elle

pensait, comme il arrive parfois : « Je suis éveillée, c'est un rêve!...» Mais elle n'avait pas cette joie du réveil après le cauchemar, cette sensation de délivrance palpée avec les draps, cette joie perçue par les oreilles qui entendent, par les paupières qui s'ouvrent et se referment, s'ouvrent encore en présence de la vie reconquise. Non, le spectre horrible demeurait, cette main se tendait toujours vers elle, et la lutte continuait, cette fuite inutile où l'on s'exténue. Enfin le réveil venait, gagné peu à peu, comme en se traînant vers une porte, et alors il lui sembla qu'elle râlait, que sa vie s'en allait d'elle, dans une sueur glacée. Elle se réveilla dans l'angoisse : une crise cardiaque la prenait.

Dans l'ombre, ses doigts tâtaient le marbre de la table de nuit, les allumettes, la lampe; la lumière faite, vivement elle saisit une bouteille, se la plaqua sous les narines. Comme une bielle folle, le cœur sautait dans sa maigre poitrine, le cœur précipitait sa cadence incohérente et sonore, battait des coups dont elle vibrait tout entière, qui lui martelaient le crâne, semblait la pulsation même de l'univers. Il multiplia son mouvement, ce fut comme une charge de cavaliers dont la charge se rapproche, surgit, se rue...Elle étouffait, sa bouche avide tendue vers l'air. Et de ses mains crispées, elle comprima ce tumulte. Alors le cœur défaillit, il se fit rare, brut, imperceptible, et alors ce fut atroce cette sensation d'être suspendue entre la vie et la mort, ce silence, cette attente du rythme revenant dans laquelle elle se figeait, sa bouche pleine d'un remugle amer, implorant l'air, les cheveux décollés par une lame froide, semblait-il. Enfin le cœur reparut, il fut lointain, distant, perçu comme à travers des reculs infinis, puis proche, pressé, actif, déchaîné. Il se rua à nouveau, frénétique, sonore. Encore retentit l'insensée galopade des chevaux furieux, cette trépidation haletante d'une mécanique privée de ses freins, déclanchée à toute allure. Pilonnant la misérable cage, le cœur déferla follement, puis sa menace décrut, s'espaça, s'éloigna.. la crise passait.

Elle avala une vaste mesure de sa potion, un amalgame de valériane et d'urotropine, qui empesta la chambre d'une odeur d'urine et dont le goût ignoble la secoua d'un frisson. Elle se dressa à demi, s'étaya d'une pile d'oreillers.

Il était tard, plus de minuit. Le silence s'apparentait à une vaste plaine, où à petits pas, bonhomme, minuscule allait le bruit menu de la pendule clapotante sur la cheminée. La lumière la rassura, elle monta la lampe, par peur de se retrouver dans l'ombre en proie à ce cœur dément, à cette bête rouge dont la colère s'atténuait, mais qui demeurait en elle comme un ennemi dans la maison.

Elle s'occupa de réfléchir à des choses qu'elle rapportait à sa maladie, carrefour vers quoi tout convergeait : le tic-tac du cartel dont le battement régulier évoque le cœur normal — une bonne machine ! — le silence, ce complice exécrable où l'on s'affole à mieux entendre les coups furieux du cœur malade. Soudain, elle s'effraya d'être seule ou presque, ce Ruigino dormant dans sa chambre, là-bas, mari égoïste. Elle regretta de n'avoir retenu la servante. Enfin elle songea à l'enfant, l'enfant malade qui allait mieux. Qu'il soit sauf au moins, qu'il n'ait point la maladie de sa pauvre mère, fasse le Ciel ! Sans pouvoir le résoudre, elle formula le problème redoutable : Etait-ce héréditaire ?...

L'oreiller soutenant ses reins, le dos maigre, voûté, où pointaient les vertèbres, elle penchait sa pauvre figure blémie davantage par cette couronne de papillotes vers quoi son snobisme semblait pointer. Ouverte tantôt par sa main peureuse, la chemise dévoilait un peu de son corps minable, les épaules pointues, la gorge plate, la peau grisâtre.

Etait-ce héréditaire ?...

Mais la crise renaissait. Du fond des reculs infinis, le cœur reparut, lent d'abord, de plus en plus pressé. Elle fut dans l'attente horrible, négligeant toute pensée qui ne serait cela : son cœur malade. Toute la force qui produit le raisonnement abandonna son office, se préposa à la défendre contre son cœur, et dans sa conscience il n'y eut

plus que cette sensation de lutte imminente. Le cœur n'osa pas l'attaquer, l'aide de la science se manifesta : dans la chambre, écœurante et douceâtre, âcre et nauséabonde, l'éther et le valérianate combinèrent leurs senteurs.

Ce fut le silence, le silence nocturne qui grimpait comme une menace derrière le bruit de la pendule.

— J'ai peur... pensa-t-elle. Pour couvrir le silence, elle parla d'une voix où il y eût des lèvres, des balbutiements.

— J'ai peur.

Elle se levait, allait jusqu'à la porte pour appeler Ruigino. Elle poussait sa porte, le soir, par prudence. Aussi elle pouvait croire qu'il n'y avait plus rien derrière cette barrière de bois, le monde extérieur étant abstrait d'où peut venir le danger, plus terrible d'être imprécis. Du seuil, dans le noir du couloir, elle héla son mari :

— Ruigino !...

Derrière elle, pris par un souffle d'air, les rideaux se gonflèrent comme pour dissimuler une présence. Toujours elle avait eu peur des rideaux : c'est là qu'on se cache, qu'on se ramasse pour bondir brusquement. Pressée entre cet inconnu du couloir ténébreux et cet inconnu qui hantait sournoisement les rideaux, elle n'osa bouger, appelant encore :

— Ruigino !...

Sa voix grinça dans l'aigu, messagère peureuse elle aussi, dépêchée vers l'homme, là-bas, pour quérir la force qui protège les faibles femmes craintives dans l'ombre et dans la solitude, à cause des nuits des temps primitifs où la sécurité était précaire, quand rôdaient les monstres aux yeux phosphorescents.

— Ruigino !...

Ce fut le silence encore, plus compact derrière le grignotement tic-taquant du cartel, faible comme un palpitement d'insecte. Elle revint vers son lit, s'écroula, sans force pour repousser la porte, rabattre ces rideaux vivants.

Le cœur frappa contre sa cage à coups profonds, espacés, rares, et il n'y eut plus que ce pilonnage, pendant ce

temps, jusqu'à ce qu'un autre bruit, extérieur, celui-ci, puissant, divin, soit venu vaincre le silence effrayant, la faire sursauter : le bruit claquant de la porte qui se refermait. L'épouvantail se rabattit : c'était des rideaux, rien que des rideaux !...

Elle se raisonna, pensant tout haut : « C'est stupide ! »

Sous son nez, fleurant son parfum piquant, l'éther la pacifiait.

— Et ce Ruigino qui ne bouge pas !... Ah ! je peux bien mourir comme un chien !...

L'idée de ce sommeil de brute dormi là-bas l'irrita.

— Oui, je peux bien mourir...

Tant d'égoïsme l'indignait. Et sa colère croissait :

— Ah ! çà, il se fiche de moi ?...

Elle se leva, ferma la fenêtre, ouvrit la porte, s'engagea par le couloir la lampe en main. La lumière fut l'arme antique contre la peur. Elle glissa le long du couloir, accrochant des luisances sur les plinthes vernies, à l'angle des cadres. A son approche, l'ombre se dispersa, s'enfuit, se rassembla derrière elle. A la venue de la lampe, elle s'embusqua dans la chambre de Ruigino, se dissimula dans les recoins, se coula sous l'armoire, la toilette, le lit vide.

— Oh ! fit-elle, oh !

Le lit était vide, oui, vide, rigide et dur comme une pierre tombale, avec ses couvertures tirées, son oreiller où nulle tête ne s'était posée. Pressé par un cendrier, un papier griffonné au crayon était posé sur la table de nuit :

— Je sors, je me rends auprès de l'enfant, ne t'effraye pas, ne m'attends pas, je te dirai tout à ma rentrée, demain...

Elle tourna la feuille entre ses doigts.

— Le petit... Le petit !...

Assise sur le lit, les jambes coupées, elle relisait :

— Je sors, ne t'effraye pas... Je te dirai tout...

— Comment ? que se passait-il ?...

Péniblement, ses idées s'ordonnaient. Elle comprenait,

elle avait peine à comprendre. S'il était ainsi mystérieusement sorti, c'est que l'enfant était bien malade... s'il ne lui avait rien dit, c'était par charité... et le billet c'était pour le cas improbable où elle viendrait, où elle s'apercevrait...

Mais pour rester toute la nuit dehors, veiller, c'est que le petit... le petit...

Elle pensa le mot terrible, le mot qui défait l'espoir, elle ne le prononça pas, mais le regarda s'inscrire devant ses yeux, avec ses modes : agonie, agoniser, agonisant...

Elle parcourait le feuillet. Demain ?... Comment savait-il qu'il reviendrait le lendemain ?

— Le petit... le petit !...

L'ombre s'était tapie, reprenant ses embuscades patientes, maintenant que la lumière s'immobilisait ; elle s'amoncelait sous le lit, à la place où la peur situe le malfaiteur classique; elle se dissimulait derrière les rideaux encore, ces rideaux qui se gonflaient comme les autres, se mouvaient doucement, la redressaient d'une détente :

— Oh !...

Alors elle s'en allait d'une fuite éperdue, cédant la place à l'ombre, et, derrière elle, comme à sa poursuite, le billet de Ruigino glissait dans un souffle d'air.



Après minuit, comme il s'y ennuyait lugubrement, Ruigi Bolamente sortit du véglione, pressé de gagner quelque ruelle où dépouiller, sans risque d'être reconnu, le masque dont il s'était affublé — jolie trouvaille vraiment ! — qui lui tenait chaud, l'étouffait, l'emprisonnait comme une manière de carcan.

Franchi le péristyle où les globes électriques épandaient leur clarté dure, franchi le cercle de lumière, sinistre d'être désert, de ne s'accompagner d'un brouhaha joyeux de foule, son feutre rabattu, le col de son pardessus remonté pour cacher cette tête de mort dont il redoutait que s'étonnât

par trop le maigre rassemblement des gamins arabes, des noctambules et des cochers de fiacre, il se retrouva dans l'ombre protectrice des arbres, sous la statue de Jérôme Astolfi, le grand homme.

D'un tournemain, il dépouilla l'oripeau macabre. Dans sa poche, le chiffon qui figurait une face squelettique voisina ceux qui simulaient les os des pieds, les phalanges des mains décharnées. Le pardessus soigneusement boutonné dissimula le reste du travestissement.

— L'idiot costume !

En allé par les rues silencieuses, il lui attribua l'insuccès de sa soirée, la lourde monotonie qui l'avait écrasé là, dans ce bal dont il s'était promis de tirer amusement par le moyen d'une aventure. Ah ! il la retenait, l'idée de Silicattino ! Encore un malin, celui-ci ! Car les femmes, dont on proclame le goût secret pour ce qui les effraye, avaient fait mentir la légende. Leur carré de squelettes s'était heurté à tous les refus féminins que pouvait contenir cette salle de spectacle. A leur passage, on se taisait, on s'écartait, ils n'avaient point suscité le rire, au contraire, ils avaient déterminé le malaise, une sorte de gêne, d'effroi. La désapprobation unanime les avait isolés. La première déception, la plus forte, avait été de ne pas retrouver Claire. Entre dix mille, il l'aurait reconnue, aux cheveux à la légère, au battement qui lui eût fait sauter le cœur. Elle n'y était point. Le dépit l'avait chaviré. Plus tard, décidé à se distraire, à ne point tout à fait perdre sa nuit, il avait essayé de se procurer l'agrément de quelque compagnie féminine : rouge colombine, marquise à boucles, bébé, clown, étoile. Toutes l'avaient écarté, n'appréciant point cette audacieuse figuration de la mort, que vulgarise le squelette humain, pourtant sympathique bonhomme, bien qu'un peu maigre, plaisant par ce vaste rire où apparaissaient, au vrai les trente-deux dents réglementaires...

Du reste, la société était très mêlée, il y avait des filles là-dedans, de la populace...

— Ma parole, j'ai cru reconnaître Carmelle, ma domestique. Et puis, c'était plein de grues ! ...

Et, coléreusement, il renâclait la rebuffade que lui avait infligé une bergère, plus grossière de lui crier, sous ce déguisement d'idylle, avec une voix de perruche : « Eh ! trompe-la-mort, va faire peur à ta femme !...

Il avait blêmi. Sa femme, pourquoi sa femme ?... l'avait-on reconnu ?... A la réflexion, il se convainquait qu'elle avait dit cela comme autre chose, au petit bonheur, sans intention particulière ; le timbre éraillé, le geste canaille révélait la professionnelle.

Assailli de cet ennui spécial des fêtes où l'on ne s'amuse pas et qui est plus pénible de venir immédiatement après l'espoir, il avait erré quelques instants, dans l'intervalle des danses, puis il s'était décidé à partir, à quitter les autres qui s'obstinaient à la poursuite d'une intrigue improbable.

— Je te rapporterai ça... demain.

L'air de la nuit caressait sa face d'une sensation de serviette mouillée. A mesure, se dissipait cette migraine prise à s'étouffer sous le masque. Il glissait d'une marche rapide, songeur. Comme elle était attristante à distance, cette grosse joie des gens qui riaient là-bas ! Et comme cela avait changé !... les végliones d'autrefois, ah ! les végliones d'autrefois !...

Il ralentit l'allure, s'apercevant qu'il était devant la porte de son logis, tira sa montre, repartit.

— Trop tôt ! Pas deux heures encore... Pour ne pas dormir, tourner, retourner... J'ai bien le temps.

Il se souvint du billet laissé pour expliquer son absence, au cas où Isabelle s'en apercevrait.

Pour expliquer son absence !... Il avait inventé le premier prétexte qui lui était venu à l'esprit et qu'elle ne songerait pas à discuter : l'enfant. Bien peu de chances, du reste, qu'elle se fût aperçue de sa fugue... A moins d'une vraie guigne, ou d'un miracle. Si elle avait trouvé, pourtant, quelle inquiétude !

— Bah ! elle doit dormir ! Moi, j'ai promis de ne rentrer qu'au petit matin... Continuons !...

Du temps qu'il était garçon, il avait aimé ces promenades accomplies par les belles soirées africaines, dans l'ombre bleuâtre, sous la splendeur des cieux étoilés. Pour ainsi dire, il ne se couchait jamais avant deux heures du matin, prenant plaisir à bavarder par les rues vides.

En avait-il échangé, alors, des projets d'avenir, d'un avenir heureux et facile ! Et comme les possibilités apparaissaient multiples d'accéder à cette fortune vers quoi tendait sa vie misérable et bornée ! Le pour et le contre, le noir et le rouge, l'un après l'autre les termes de l'alternative venaient à lui, se donnaient simplement, sans complication. D'un côté, la pauvreté, veuve de joies, douloureuse, morne, seulement peuplée d'angoisses ; de l'autre, la fortune abondante en plaisirs, sans vicissitudes : une fête, les deux panneaux du dess n populaire : le gras et le maigre, celui qui vend au comptant, celui qui vendit à crédit. Combien simplistes, ces vues juvéniles ! Et comme l'expérience les avait amendées ! Car, sans doute le bien-être s'était donné, mais plein d'embûches, n'engendrant que fatigue et lassitude. Il le possédait, le bien-être, à quel prix ! Peut-être, l'ancienne pauvreté lui eût-elle laissé la liberté du cœur ?

Et où était-il, le bonheur ?...

Il allait par les rues noires, sa maison loin déjà. Il redisait sa plainte, revenait à son angoisse : Aucun espoir !... Non ! il n'avait pas de chance et décidément le sort l'avait piqué, il ne lui avait donné la sécurité que moyennant la servitude et le poison de l'âme, un bon fauteuil, avec le visage d'Isabelle en vis-à-vis. Ce visage lui gâtait tout, et ainsi postés, elle et lui prenaient quelque chose de l'attitude conventionnelle et ambiguë que revêtent les personnages en plâtre, sur les cheminées, de chaque côté de la pendule. Et voilà que, malgré le sacrifice, le sort allait le rendre à la gêne première, plus cruelle maintenant qu'il avait goûté au bonheur d'être riche.

— Tout de même ! ... répétait-il, tout de même !...

Toujours sa protestation, sciemment inutile, machinale, élevée contre la rigueur des circonstances : un coup de poing contre un mur, donné pour la forme et qui ménage sa force, sa force étant impuissante. Quand même, comme tant d'autres, il aurait pu trouver l'amour et l'argent. Quand même, il aurait pu tout au moins garder l'argent, s'en remettant au temps de façonner du bonheur à venir : une Claire jolie et rose avec des frissons d'or sur un cou blanc !...

Ces chaudes pensées et cette flânante désolation, il les portait sous un ciel lointainement calme, par des rues vides, où des réverbères posent leur lueur résignée. L'air coulait doux et pacifique. Des scintillements d'eau s'étalèrent à ses yeux : comme une carapace d'un métal mêlé de lumière, le ruissellement de la Seybouse.

— Déjà ! Comme je m'écarte !...

Vers le ciel de satin bleu que les étoiles créaient au-dessus de la terre obscure, se dressa la basilique de Saint-Augustin. Au pied du monument, face à la Méditerranée bleue, dans un des sites les plus fastueusement beaux du monde, la tombe de l'illustre père s'entourait de fleurs charmantes et sauvages.

Saint Augustin ! Ruigi avait lu son histoire, retracée dans un livre que l'inquiétude contemporaine avait bien accueilli, que lui-même avait parcouru distraitement. Certains détails méritaient pourtant qu'on les retînt, tant de précision situait le personnage. Celui-ci avait chassé sa maîtresse, presque sa femme, dont il avait un fils et qui l'aimait.

Il l'avait quittée après les années d'une longue union, délibérément, sur l'ordre intimé de sa mère et qui lui destinait une femme riche. Le même désintéressement inspirait ses actes ultérieurs, tous ses actes. Et pourtant les hommes l'érigèrent en sainteté et vénération, c'est avec respect que tous prononcèrent son nom : Saint Augustin ! et dernière-

ment, un historiographe l'avait exalté d'avoir ainsi agi pour gagner le ciel. Comme si l'égoïsme avait été différent, atténué d'être d'une essence supérieure, d'une utilité moins immédiate. Le ciel n'était-il point son intérêt, sa récompense enviée, son salaire marchandé, son but à lui, arriviste céleste ?...

— Je n'y crois pas au ciel, moi... disait Ruigi. Ce n'est pas le même, c'en est un autre.

Il pensait à son paradis, modeste, presque transitoire.

Le chemin montait. L'odeur des orangers en fleurs s'exhalait des jardins. Il l'aspira de toutes ses forces, grisé. Le parfum fut dans sa bouche, goûté comme une liqueur sirupeuse, tant il était doux et puissant. Dans la profondeur, jusqu'à l'eau dormante du golfe, la ville se dispersait sous la lune. Devant lui la basilique creusa ses poutres d'ombre, étincela de ses marbres ; autour d'un bassin des arbres érigèrent leur profil immobile, violâtre dans le rayonnement diaphane qui emplissait la nuit ; l'arôme violent des orangers l'exaspérait d'une langueur sourde.

Claire !... Ah ! par cette tiède nuit printanière, dans des jardins semblables, peuplés de silence et d'une coulée de lumière magique, aimer librement celle-là et puis une autre, une autre, indéfiniment, pourvu qu'elles fussent belles, aimer parce qu'on a le cœur avide, un cœur qui prend et ne se donne pas. Sans doute... sans doute, mais la fortune, l'argent qui permet qu'on soit maître ... Pourtant si le destin faisait grâce ?... O chance, chance divine, assiste-moi, donne-moi la richesse qui donne tout !...

Le destin voudrait-il ?... Dans cette ville peu lointaine dont se dispersaient jusqu'à la mer les maisons cubiques, se débattait, en un jeu funèbre, une course à la mort dont le résultat restait aux mains du sort. Lequel mourrait le premier de la mère ou de l'enfant ?... Si c'était elle pourtant ! ... L'espoir énorme lui coupa le souffle, le laissa chancelant. Puis il se fit horreur.

— Pauvre ! ... Voilà ce qu'il lui souhaitait !...

Il discuta logique. Pourtant elle devait mourir. La fatalité l'avait commandé. Elle mourrait infailliblement, de la mort de l'enfant, foudroyée, le fil ténu de ses jours rompu brutalement. Et lui ne pouvait rien modifier à ce dénouement lugubre. L'amour qu'il lui témoignait par feinte, elle n'y croyait qu'à moitié, avertie d'instinct. De là donc ne pouvait découler le miracle. Pour la survie, l'enfant disparu, à quoi se raccrocherait-elle ?... Elle mourrait quoi qu'il fît, nécessairement, dans un délai proche. Une question d'heures !... Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard... La question se formula de nouveau :

— Si elle mourait avant l'enfant ?... De quelques minutes, de quelques secondes, mêm ... Alors, celui-ci hériterait ; par lui, jusqu'au père se transmettrait la fortune. O chance, notre dieu plus antique, et toi aussi, fortune secourable, vieille trinité, demi-vierge en trois personnes que les hommes sollicitaient au passé le plus lointain des âges, secours Ruigi Bolamente qui halète sous les lourds parfums des orangers en fleurs, presse son front brûlant, crispe ses mains au risque de casser l'ongle griffu dont une coquetterie fortuite orna son petit doigt !...

La nuit développe son silence dans le travail acharné des étoiles, ce cillement continu qui peuple le ciel. Nul bruit, un calme profond, à peine au loin le bruit sourd de l'eau qui tombe dans les citernes de Julien. Tant d'années et sur cette colline la civilisation s'est prouvée par le renoncement d'amour d'un saint, le reniement de foi d'un empereur ! Et sur cette colline flottent ces deux souvenirs, sur cette colline vieille comme la fausseté humaine.

Il songe à la maison du garde, auprès des citernes, une maison parée de géraniums et de chèvrefeuilles, face au soleil levant : l'asile du repos pour un sage, une demeure fleurie, une belle famille, des âmes simples, presque sans désirs. Et il s'achemine pour le retour, et comme il revient sur ses pas, Ruigi Bolamente raille le rêve bucolique aussi difficile à réaliser qu'un songe doré...

Ce qui l'attend, lui, bientôt, c'est la terne existence de l'employé, la besogne mercenaire, fastidieuse, mal salariée, les chiffres qu'on aligne sur des registres, dans un bureau grillagé comme une cage, puis le costume qui s'effiloche, les chaussures qui s'éculent, les repas mélancoliques qui sentent le graillon, sur une nappe suspecte, avec une serviette qui fleure encore le savon, puis la cuvette exiguë de la chambre meublée où l'on prend des bains fragmentés par des prodiges d'hydrothérapie ; c'est l'argent de poche ménagé avec parcimonie, les plaisirs pris au compte-goutte, la perspective de vivre sous un ciel d'après la mort, dans un demi-jour blafard, glacial et terne.

Alors, ce temps venu, quand un quidam l'interrogerait sur sa situation, vantard et affairé, il répondrait :

— Peuh !... Je m'occupe en attendant qu'on exploite l'Ouenza... J'ai une promesse en poche, une place de sous-directeur : vingt mille pour commencer ....

Et le quidam dodelinerait de la tête, parce que cent autres Ruigi Bolamente, à mine pareillement misérable, l'auraient époustouflé de la même hâblerie. Et lui souhaiterait qu'autour de la mine durât encore la bataille des requins, longtemps, le plus longtemps possible, pour se gargariser du mensonge, lequel, à la longue, l'invincible besoin d'espérer aidant, se transformerait en mirage, puis en certitude mal définie, puis en certitude maniaque.

Pauvre Ruigini !... Quand même !... Encore faudrait-il qu'il trouvât un emploi. Il ne savait rien faire, en somme, hormis un peu de comptabilité. Et sans doute, il avait une belle écriture, mais ce n'est point suffisant, cela...

Imbécile !... Pourquoi ne l'avait-il astreinte à rédiger un testament, cette Isabelle ! Il fallait user d'influence, insister, ne point se payer de mots vagues, ne point reculer toujours devant l'explication nécessaire, comme un cheval qui se dérobe devant l'obstacle, par lâcheté ... N'était-il trop tard, maintenant ?... Eh oui ! Il était trop tard !

Par quelle préparation savamment cuisinée l'amènerait-il

à décider ce geste ? Il ne saurait pas dire les mots nécessaires et sa tentative n'aboutirait qu'à lui révéler l'imminence du danger. Et puis ne lui jouerait-elle pas le tour ? Après tout, elle ne l'aurait qu'égoïstement pour elle ... Et lui ne saurait pas, non. A la rigueur, il aurait pu se résigner à bien des choses, mais ces boniments lucratifs, cette mendicité !... Né de Sicilien de Palerme, mû par l'instinct atavique, par exemple, il aurait pu tenir sa place dans une partie de couteaux, tuer, assassiner ... Mais hors la ruse simple et la violence, il n'avait pas d'invention verbale, ni d'imagination constructrice, ni de ténacité dans le mensonge exprimé. Cette habileté qui lui faisait défaut, il la prisait fort chez les autres. Nul n'y avait excellé autant qu'Astolfi. Incapable de patience et de dissimulation, lui, avait séduit Bella sans grands frais, avec sa figure de joli homme ; malgré ses frères, malgré sa famille, sa famille qui prendrait bientôt sa revanche en le jetant au pavé, il était devenu l'époux de la riche héritière. Il marchait, sur sa tête s'arrondissait la voûte d'un ciel blanchâtre où s'épanouissaient de pâles étoiles. Sur les maisons confuses, sur la mer plate, la coulée de la lune posait un tapis d'ineffable sérénité. Puis, une lente brise souffla de la mer, annonciatrice du matin proche, une lente ondulation de l'air, dont frémirent les verdures, au bord du chemin. Et dans ce murmure, tout à coup, il retrouva l'intonation des paroles entendues. C'était dans ce véglione, tout à l'heure ... Il entendait, il entendait d'une manière nouvelle ! Penché sur lui, vaste et blême comme la nuit, un démon les répétait, ces mots ! C'était comme s'il venait de manger le fruit, d'acquérir la connaissance du bien et du mal, tellement elles étaient lourdes de sens, tellement elles s'éclairaient, ces paroles, tombées d'une bouche sarcastique, grincées par une voix de perruche, vomies par l'exutoire d'une bouche grossière ...

Il s'arrêta, repartit vite, vite, d'une marche saccadée, d'une marche qu'on aurait dit une fuite.

La rue avait tourné. Il repassait là même où il était passé

tantôt. Tout retourne au point de départ, tout déplacement boucle la boucle... Le fil idéal qu'on a tracé de ses pas, qu'on promène et qu'on renferme sur l'espace, parfois comme un filet, ramène une proie lourde : une idée qui gisait au fond de l'âme obscure comme une bête difforme et répugnante dans la vase profonde des océans...

Il y eut un homme qui marchait vite, tête baissée et que le destin invisible accompagnait depuis peu, depuis cet angle de rue...

Il y eut un homme, dans une avenue paisible, qui rentrait chez lui, ouvrait sa porte doucement, doucement pour n'éveiller personne et parce que le silence est contagieux...



Sa chambre refermée, Isabelle Bolamente était retombée au creux des draps, sans force, les jambes défaillantes, l'esprit en déroute. Ce billet de Ruigino avait ruiné sa confiance en la guérison de l'enfant. Tantôt, au dîner, son mari n'avait-il pas affirmé avec la plus naturelle des certitudes qu'il était hors de danger ? Elle restait affaissée dans une stupeur morne après avoir fui la peur de la chambre hostile où les rideaux se gonflaient pour le guet d'ennemis redoutables, elle avait fui, courant d'instinct au refuge de son lit, pris des remèdes qui combattent le cœur rouge.

Celui-ci lança sa charge, comme une horde de cavaliers par une plaine immense. Ce fut d'abord un battement sensible qui s'accrût : tac... tac... tac... ; le trot qui se masse, se groupe, frappe l'air d'un bruit continu : tac, tac, tac... le galop pressé dont la terre retentit, qui déferle, se précipite : tactactac... tactactac...

Elle fermait les yeux, le nez collé à l'inutile flacon. Et la ruée frénétique arriva dans un élan vertigineux. Quelques secondes, ce fut l'anéantissement, la suffocation, puis les cavaliers décrurent : le galop qui s'éloigne, tactactac... le trot qui se fait rare, tactac... le pas qui meurt, tac... Elle fut pareille à un soldat qui gît, les yeux fermés, que la joie

de vivre encore préserve de sentir ses blessures et qui écoute s'éloigner l'ennemi.

A la bouteille même, elle avala une rasade de la potion. Le cœur ne se laissa pas dompter. Il lui semblait qu'une main féroce l'étreignait là, une main aux doigts rigides, à la torsion lente et impitoyable, dans une lutte horrible et silencieuse qui la fit se redresser, les yeux dilatés d'épouvante, la bouche ouverte pour une aspiration qui la fuyait.

Elle vainquit pourtant, la main desserra son étreinte, la douleur s'atténua, disparut, le cœur se remit à battre doucement. Elle resta immobile, craignant de réveiller l'ennemi, puis s'abandonna au creux des oreillers, avec précaution.

Autour d'elle, le silence montait, traître qu'on accueille en ami par peur de cette tempête qui soulève le cœur rouge dans la prison des côtes. Mais le silence menaça à son tour. Il se fit plus profond, tel, qu'elle s'en inquiéta. Sur la cheminée, la pendule s'était arrêtée, cette cadence minuscule, ce clapotement léger qui défend quand même, qui est comme une présence amie. Elle n'eut pas le courage de se lever pour faire revivre le mécanisme, demeura sur son lit, maigre et jaune, la tête auréolée de papillotes. Un nouvel ennemi intervint alors. Après la peur, le cœur et le silence, l'obsession vint qui entrecroisa la trame de ses fils :

— Le petit, mon Dieu !...

Elle ne pensait plus à son nom, ce nom gentil qui lui faisait une personnalité, bien qu'il ne fût qu'un paquet de chair encore, le petit !... Elle n'a que lui, dans le monde hostile. Est-il possible qu'il soit si malade, si malade ?... Alors elle doute. Non, cela n'est pas possible !... Et quelle urgence quelle nécessité sa présence là-bas ?... Elle doute, avec des mots mauvais, des ricanements. Une escapade, oui, un prétexte pour donner libre cours à son vice dégoûtant !... Elle hésite : A moins que... une consultation ?... Elle en avait soumis l'idée à son mari, par défiance de Morchetti, ce docteur qu'elle suspectait d'insuffisance... Une consultation à minuit ?...

Elle fit un effort pour se remémorer l'attitude de Ruigino pendant le dîner. Il paraissait heureux, il avait décrit avec minutie sa visite chez le docteur : c'est une question de jours, la guérison est acquise ! Puis son trajet jusqu'à la Colonne-Randon, ce faubourg proche où demeure la nourrice : Je lui ai donné de quoi s'acheter une mantille avec les épingles à boules dorées tellement j'étais content !... Il avait même fait des projets d'avenir : quand ils seraient guéris, elle et l'enfant, ils s'en iraient tous trois, — il avait besoin de se remettre de toutes ces peurs, de toutes ces angoisses, lui aussi — ils s'en iraient tous trois à Vitrioll Mare, la bourgade italienne où le père Bolamente vit de la pension qu'ils lui servent. Le beau voyage que cela serait ! Et là-bas, l'enfant deviendrait superbe !...

— Ce n'est pas possible..., chuchotait-elle, ce n'est pas possible... Mentir à ce point, non ! le petit va mieux !...

Elle se parlait à demi-voix dans la chambre muette, et le bruit l'effrayait et la rassurait à la fois. Elle glissa peureusement ses regards de droite à gauche du lit, vers les rideaux, flasques maintenant. Puis, le tourment de l'idée chassa la préoccupation de cette comédie, ces gestes d'une peur qui se rassure par le son de la voix, l'examen de l'alentour.

— Alors, pourquoi cela ?... Certes, Ruigino est un comédien. Il excelle à cacher ses sentiments. Mais à la fin du repas, elle se souvenait maintenant, il avait l'air absent, préoccupé. Cela ne l'avait pas frappée, tout d'abord, engourdie qu'elle était par le flux de ses premières paroles... Le petit allait-il mieux ?... Sans doute, mais n'était-il pas possible qu'une consultation eût été nécessaire ?... Une consultation de Morchetti et d'un autre docteur qui fût très pris pendant la journée ?... Une consultation ?... A minuit ?...

Elle abandonna cette idée trop folle, décidément. Et l'obsession tramait ses fils, l'optimisme d'abord. Il avait menti, certes... Cette fois comme les autres... Il était allé retrouver quelque fille, quelque maîtresse, par là, en quelque hôtel... Elle préférait... Lui, elle savait à quoi s'en te-

nir, elle était fixée, ah Dieu ! qu'il y avait longtemps !...

Le désespoir ensuite : pourtant, si c'était vrai ?...

Elle se débattait, comme si le sort de l'enfant eût dépendu de la valeur de ses arguments.

— Je n'ai que lui, se lamentait-elle, je n'ai que lui... Qui m'aimera, moi que personne n'aima jamais, pas même ma mère ?... Ruigino, ce menteur égoïste ?...

Elle suppliait :

— Faites qu'il guérisse, Seigneur, faites qu'il guérisse !...

Pieuse par tradition, bien qu'elle ne pratiquât que nonchalamment à cause de sa mauvaise santé, elle promettait des dons, des neuvaines, des offrandes. Elle irait à Alger, en pèlerinage, porter sa reconnaissance à Notre-Dame d'Afrique, la vierge noire...

Cette idée, d'une intercession divine, la calmait. Elle fut lasse. A quoi bon veiller, s'obstiner à l'attendre, puisqu'il ne viendrait pas ? N'aurait-il pu la prévenir au lieu de laisser possible — et arrivé — le soin de lui révéler sa sortie ?... Elle aurait dit à Carmelle de demeurer. Etait-ce prudent de la laisser seule, malade, avec ses crises horribles ?... Sans compter que des malfaiteurs pouvaient venir. Quand on habite au rez-de-chaussée, malgré les barreaux des fenêtres...

Dans l'obscurité qui avait reconquis la chambre, la lente attente pour un sommeil qui ne venait pas, l'ennemi se précisa que l'ombre avait longtemps caché, qu'elle avait habillé de formes vagues et de contours mystérieux. Du silence indéterminé et de la nuit diffuse, la peur prit corps.

— Des barreaux aux fenêtres, oui, mais quand même... Mieux aurait valu s'installer au premier. C'était mon intention... mais les hommes... Il est vide, maintenant, le premier... ça nous a servi, oui...

La peur fut précise, exacte, délimitée. Il ne s'agissait pas de fantômes, de monstres, de fantasmagories issues d'un cauchemar ; la peur fut corps, elle lui montra l'assassin qui égorge, le cambrioleur qui s'insinue, saccage les tiroirs, tue

pour s'assurer l'impunité. Cette idée non encore envisagée du premier étage inhabité la glaça de terreur :

— Je suis seule, dans la maison, alors ?..

D'être dans une ville, entre des murs épais, sous la protection de forts et de barreaux, cela ne la rassurait pas. Les villes fourmillent de gens sans aveu, les murs étouffent les cris, prohibent la fuite. Des récits de crime lui revenaient en mémoire, lus dans les journaux, étalés complaisamment dans les gazettes, avec des détails menus, des précisions circonstanciées...

— Je suis seule...

Elle tendait l'oreille, se pelotonnait au creux du lit. On pouvait venir par le jardin, par le toit, par les cheminées, des bandits mystérieux, des apaches avec un masque de velours noir sur le visage, comme au cinéma, des Arabes, savait-elle ?...

La peur prit forme, elle s'incarna dans l'ombre imprécise et vague.

Elle se relevait, refaisait la lumière. Il y a un moment à passer, effroyable, angoissant, celui où la clarté se substitue à l'ombre, celui où va peut-être apparaître, avec la vision reconquise, la silhouette vivante de l'assassin qui braque son arme, se ramasse pour bondir.

En allée en pénombre claire, la lumière ne dévoila rien que d'habituel, les choses familières qui donnent confiance.

Et la lumière se heurta contre la porte, la porte dont c'est la fonction de barrer le mystère, d'intercepter l'inquiétant inconnu.

— Je vais chercher ce billet... ce billet de Ruigino... Il est tombé là-bas... J'ai mal lu peut-être... Et puis, je fermerai à clef, oui, à clef... j'aurais dû...

Et elle pousserait le verrou. Car, la porte, elle la souhaitait bardée de fer jusqu'à ce que le jour parût.

Sa forme blanche auréolée de papillotes s'en fut jusqu'à la porte. Là elle s'arrêta, figée d'horreur...

La poignée, elle l'avait vu bouger, bouger distinctement,

bouger comme si quelqu'un la tournait sans bruit. Elle regarda le bouton de porcelaine blanche, les yeux ronds, un ruissellement de glace au long de l'échine. Il y pointait des grains lumineux que la lampe reflétait sur sa surface polie. Et ces grains de lumière bougèrent, et le bouton de la porte, elle le vit, cette fois, elle le vit...

En elle, une voix qu'elle ne connaissait pas hurla l'imminente arrivée de la grande peur : la vraie peur, la peur incarnée en homme.

Elle recula... Par saccades sèches. Le bouton de la porte tourna tout à fait, resta immobile.

Elle, ses lèvres tremblaient. Elle recula vers le lit. Dans sa poitrine, le cœur sautait d'une danse sauvage. Elle n'était plus qu'une chose molle qui s'écroule, une pauvre chose mi-vivante, mi-morte qui dressait une tête rigide, prête à se soumettre au destin pénétrant par cette porte. En elle, pâle comme une étincelle sous la cendre, ne subsistait qu'une volonté de vivre qui s'obstinait, qu'une voix qui se préparait à supplier, des mains qui allaient se tendre, du geste qui avoue la défaite, une ombre de pensée qui formulait, qui répétait pour que la voix sût dire promptement, pour que la voix trouvât la force de dire :

— Ne me faites pas de mal... ne me faites pas de mal !...

Le cœur battait follement, il avait brisé sa prison rouge, il bruissait dans chaque artère, dans chaque veine, il était vaste comme l'infini, il fluait dans sa chair par vagues brûlantes et vagues froides.

La porte s'entrebâillait. Lentement... lentement... Elle s'ouvrit tout à fait. La lumière pénétra l'ombre, révéla ce qui se dressait.

— Horreur, la Mort !...

La Mort, oui !... La prière expira au bord des lèvres, les mains qui se levaient pour implorer s'abattirent sur les draps, le cœur houla furieusement, râla, disparut...

Dans la lumière jaune et triste il y eut alors une tête qui s'avança, se balança vers le lit, s'approcha : une tête de

squelette où la peinture noire, sur fond ivoirin, figurait les trous de la désincarnation, la plaie du nez, le cerne profond des yeux sans prunelles, un squelette qui se montra enfin tout à fait, ne fut plus qu'un simulacre infâme et grotesque, maintenant qu'elle était morte, sans que l'ongle long se fût seulement écorné, maintenant qu'elle était morte, que Ruigi Bolamente dévêtait fébrilement l'oripeau lugubre, l'enfouissait dans un tiroir dont il retirait la clef, avant d'aller s'habiller pour quérir des amis, du monde, n'importe qui...

LECOQ-HAGEL.

LE LIVRE DE L'IMMORTELLE AMIE

LUMIÈRE DANS LA LUMIÈRE

—

Je te surprends, ma mie, au bord de l'onde et nue.

Je ne vois pas tes traits, mais je t'ai reconnue
Au rythme de ton corps, à l'ambre de ta chair
Qu'eût peinte Titien au seuil d'un matin clair
Et qui semble au soleil une grappe dorée.
Non, ne fuis pas, demeure ainsi, mon adorée,
Dans la vierge nature où ta grâce jaillit
Comme un miracle ardent, et blond, et recueilli.
Je veux te contempler dans ta beauté plénière
Avec des yeux d'enfant tendre et audacieux,
Comme je t'ai rêvée et que t'a faite Dieu,
Dans le triomphe et l'oraison de la lumière.

Dresse ta ligne altière en l'orgueil de l'été
Qui penche sur ton corps vibrant la volupté
De ses odeurs, de sa feuillure et de ses violes.
Plonge ton front dans le soleil qui l'auréole,
Cambre ton buste et ta jeunesse, et la fierté
De tes seins, où le vol des rayons s'émerveille
Et fait, comme aux fruits d'or dans le soleil sculptés,
Un nimbe haletant d'idéales abeilles.
Creuse félinement la courbe de tes reins
Dont la souplesse impérieuse veut des mains
La caresse ondoyante et la dirige presque,
En un geste subtil d'amoureuse arabesque,
Du cygne de ton cou svelte et prompt
A l'aube épanouie où s'incurve et se fond,

Dans les langueurs de tes deux hanches,
Ta grâce harmonieuse où les rayons s'épanchent.

Et lève maintenant tes bras, et laisse choir,
Non comme un voile impie à ta beauté de femme,
Mais comme un flot encor de lumière et de flamme,
Sur ce ruissellement d'aube, tes cheveux noirs.

Oh ! cette chute d'ombre où le soleil flamboie !..,
Oh ! mon désir et mes mains jointes ! Oh ! ma joie !

Eblouis-toi, soleil, éternelle clarté,
Eblouis-toi, soleil jaloux, flamme éternelle !
Dans la fougue des fleurs où brûlent tes étés
Ma fleur vivante est la plus belle !

Fleur de ciel, fleur sauvage où tout mon ciel descend !
Et fleur de ma pensée ardente et de mon sang,
Vers qui toutes les fleurs s'exhalent en encens,
Vers qui tous les parfums fleurissent en prière,
Fleur qui ne garde aucun lien avec la terre,
Monte, épanouis-toi dans la pleine lumière !
Car ta corolle est un essor qui resplendit,
Ta tige n'est qu'un double lys évanoui
En un calice d'ombre et d'or et d'enivrance,
La sève de ton sang s'émeut
De tes orteils à tes cheveux,
Et l'hymne de ton corps n'est qu'une florescence !

Et tu le sais, et je le crie, et ma ferveur
N'est qu'un chant triomphal d'amour et d'allégresse,
Tout s'agenouille et s'alanguit dans la douceur
De goûter au soleil extasié qui te caresse ;
Et tout devient aurore, aile et parfums pour toi,
Tout est frisson et tout exulte en mon émoi,
Tout te fait une cour d'amour et te compose
Un horizon mystique, une atmosphère, un ciel

Où, dans l'envolement d'hymnes insensuels,
Tout s'élève et s'exalte en ton apothéose !

Ah! tu peux ériger dans le cœur du soleil
Ta nudité superbe et ta magnificence,
Car l'été virginal, somptueux et vermeil,
Te revêt d'or et d'innocence !
Toutes les grandes fleurs se haussent d'un élan
Aux merveilles de ta poitrine
Et leur émoi, sur tes deux seins, sème en tremblant
La poudre de leurs étamines.
Et les petites fleurs, avec des soins d'amant,
De toute leur candeur et de tous leurs pétales
Baisent tes pieds et leur tressent très humblement
Un tapis frais, un bas fragile et des sandales...

Le soleil, tout chargé de l'angoisse des fleurs,
Ruisselant de pollens, de chants et de couleurs,
Refrène son enfer candide et ses ardeurs
Et son feu s'atténue en l'azur d'une brume ;
Et le voici courbant son faste à tes pieds blonds
Et qui te ceint, sans te toucher, de ses rayons,
Et qui s'empresse et qui fleurit, lui qui consume !
Le voici qui s'épanche en des soins délicats,
T'illuminant sans t'aveugler de son éclat,
Comme un ami dont le cœur bat,
Brûlant d'une tendresse et non plus d'une flamme ;
Te tissant d'ombre et t'estompant dévotement,
Non plus en fils de roi vêtu de diamants,
Mais en doux chevalier et très timide amant
Qui s'attendrit et qui se pâme !

Résigne-toi, splendeur du soleil frémissant,
Seul Dieu présent dans la splendeur de nos étreintes
Et qui trempe nos cœurs et coule en notre sang
L'hosanna des caresses saintes !
Tu es l'unique et l'immuable sous les cieux

Et ta pérennité nous est essentielle.
Révélateur, magicien prestigieux,
Nos songes vont fleurir à ta source éternelle !
Et devant ton éclat nous prosternons nos yeux
Et tes rayons sont l'espérance de nos veines ;
Mais tu n'es qu'un prodige inconscient, un dieu
Où ne frémit pas l'âme humaine !
Et tu sens bien, quand elle rit dans ta clarté,
Que sa grâce éblouit d'un éclair plus intense
Que ta lumière auguste, et que sa majesté
Rayonne plus que ta puissance.
Et c'est pourquoi tu n'oses pas, splendide amant,
Le geste ailé qui sollicite et qui s'impose ;
Ton ardeur ne sait pas les lents embrasements,
Les rets subtils et le frisson où meurt la rose ;
Et c'est moi qui m'en vais, éphémère passant
Dont tu pourrais d'un seul rayon brûler la flamme,
Passant obscur qui n'a qu'un cœur, mais qui le sent
Impétueusement battre en toutes les âmes,
Et qui serai demain, quand tes aubes luiront
Sur la nature radieuse,
Un peu de cendre où les racines plongeront,
Un peu d'oubli sous les yeuses,
C'est moi qui vais, soleil, sous tes feux impuissants,
Embraser sa chair tout entière,
Et c'est par tout mon rêve et c'est par tous mes sens
Que je vais boire à la lumière !

Viens ma beauté, ma force et mon ravissement,
Veins, ma douceur, fondre aux baisers de ton amant,
Mon amie et ma foi, ma sœur et mon poème,
Viens toute chaste et toute nue... je te prends !
Je te prends au soleil éperdu qui consent,
Je te prends à la vie, à l'extase elle-même,
Je te prends aux essors, je te prends aux odeurs,
Je t'arrache à l'air amoureux, au cri des fleurs ;

Et mon âme exaltant vers Dieu mon cœur en fièvre,
Sans souci de l'hostile effarement des yeux humains,
Ivre de la caresse insatiable de mes mains,
Je vais mordre à ton âme encor plus qu'à tes lèvres !

L'ostensoir du soleil rayonne de plus haut
Sur notre étreinte solennelle,
Et son ombre s'étend sur l'espace qu'il faut
A l'assomption de deux ailes !
Ton cœur bat. Du divin tombe de toutes parts
Et c'est bien l'infini qui nous possède et nous tourmente :
Ah ! suspends au baiser ton frisson, douce amante,
Ton corps doré, tes cheveux noirs et tes regards
Baignés de flamme et de prière.
Nos soupirs n'ont pas peur du ciel, pas peur du jour,
Rien n'est plus clair et plus céleste que l'amour
Qui s'offre à Dieu dans la lumière !
Nous nous aimons dans les rayons et dans les chants
Et nous plaignons les amoureux qui fuient l'aurore,
Aspirent au bonheur suprême en se cachant,
Le cœur serré, le corps tremblant, l'œil incolore,
Et s'en vont dans la nuit ainsi que des larrons,
Des criminels et des félons,
Couples d'obscurité, de honte et de mystère...

Moi, je te veux, lumière, en la grande lumière !

Et je ne serai pas cet amant ténébreux
Qui s'ensevelit dans sa gloire
Et livre son amante à l'ombre expiatoire.
La nuit aveugle, aveugle aussi les amoureux,
Et j'ai grande pitié de ces amours sans yeux ;
Et parce qu'en tes yeux je prends toute ma joie
J'aime la clarté fière où ta pudeur se noie :
La femme est un rosaire et non pas une proie !
Ton rythme est mon orgueil et ta grâce mon miel,
Je vibre à ta beauté comme à l'éclat du ciel,

Mon rêve et mon amour au soleil se confient :
La lumière est plus pure où je te magnifie !
La lumière a pour moi des troubles inconnus ;
D'une âme sensuelle et d'un corps ingénu,
J'adore le soleil où dardent tes seins nus
Et, desserrant l'étreinte où nos cœurs communient,
Me sentant avec Dieu lui-même en sympathie,

Je te dresse en mes bras dans le soleil, comme une hostie !

ERNEST PRÉVOST.

UN PROBLÈME D'HISTOIRE ET DE CRYPTOGRAPHIE

—

AVANT-PROPOS

S'il est vrai que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée, cet axiome trouve encore son application en matière d'écriture. Il est des cas, en effet, où deux correspondants peuvent avoir intérêt à ce que leur prose ne soit intelligible qu'entre eux. Au texte en clair ils substitueront donc un texte maquillé, d'apparence incohérente, lisible pour celui-là seul qui en possède la *clef*.

Tel est l'art de la cryptographie ou écriture secrète, qui paraît avoir été à peu près contemporain de l'invention de l'alphabet. Nous savons que les Lacédémoniens, que Jules César en faisaient usage et, après eux, tous ceux qui ont quelque raison de travestir leur correspondance : diplomates, conspirateurs ou simples malfaiteurs.

Il va de soi que les méthodes employées ont varié dans le cours des siècles. D'abord simples et quasi enfantines, puis se compliquant au fur et à mesure, elles peuvent se ramener à deux procédés types : celui de la *substitution* et celui de la *transposition*, qui comportent chacun de multiples variantes.

Dans le procédé de substitution alphabétique, chaque lettre du texte à chiffrer est remplacée, dans le cryptogramme, par une lettre correspondante, suivant une loi conventionnelle. Quand cette loi est constante d'un bout à l'autre du texte, c'est la substitution simple : tel est celle du document qui fait l'objet de la nouvelle d'Edgar Poe,

Le Scarabée d'or, et dont la lecture permet la découverte d'un trésor.

On conçoit que ce système soit peu sûr, en raison de la facilité relative du déchiffrement, basé sur la considération des fréquences : en effet, il est de fait que, dans chaque langue, les différentes lettres de l'alphabet reviennent avec une fréquence à peu près constante pour chaque lettre, quand le texte considéré a une certaine longueur. En comparant le tableau de ces fréquences normales aux fréquences des lettres d'un cryptogramme obtenu par substitution simple, et en tenant compte de certaines caractéristiques grammaticales de la langue, on arrive aisément à établir l'équivalence des lettres du cryptogramme et de celles du texte clair.

Quand la loi conventionnelle suivant laquelle se fait la substitution est variable, suivant une périodicité, qui peut elle-même être fixe ou changeante, on est en présence de la substitution à alphabets multiples, où la considération des fréquences ne joue plus le même rôle et qui, bien employée, peut mettre à une rude épreuve la virtuosité des Œdipes.

Le système de substitution eut pendant longtemps la faveur des cryptologues : le fameux « chiffre carré » de Vigenère, avec ses nombreuses variantes, en est un exemple des plus remarquables.

Supposons maintenant qu'une phrase soit construite à l'aide de cubes successifs, dont chacun porte une lettre, comme ceux qui servent à apprendre la lecture aux enfants, puis que ces cubes soient brouillés et replacés dans un ordre conventionnel, mais inintelligible pour qui ne connaît pas la loi du décalage : nous avons l'image du système dit de transposition. A la différence du système précédent, chaque lettre conserve son identité : l'A du texte clair demeure A dans le cryptogramme, B demeure B, et ainsi de suite. La tâche du déchiffreur consiste donc, non plus à identifier les lettres, mais à les remettre à leur place : ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en possession du mot ou du nombre qui constitue la clef.

Ceux de nos lecteurs qui ont autrefois savouré les péripéties du *Mathias Sandorf*, de Jules Verne, connaissent le procédé dit de la *grille*. Il consiste à écrire le texte clair dans les fenêtres d'un carton perforé, suivant un ordre convenu et à les relever ensuite, soit telles quelles, soit entremêlées de lettres additionnelles, dites lettres nulles. Quelquefois, la grille est successivement employée sur ses deux faces et suivant les quatre orientations à angle droit qu'il est possible de lui donner. Le déchiffrement résultera des opérations inverses.

Le procédé de la grille n'est donc, en somme, qu'une transposition réalisée au moyen d'un appareil : il offre l'inconvénient de laisser entre les mains de ceux qui l'emploient un outil qui peut les trahir.

Même danger dans le système des *codes* ou *dictionnaires*, qui se définit par lui-même : chacun des correspondants est muni d'un dictionnaire dans lequel, à chaque mot, membre de phrase ou phrase entière, correspond un chiffre, un nombre, un groupe de lettres, un mot codique ou tout autre signe conventionnel, les mots les plus fréquents étant représentés par plusieurs combinaisons pour dérouter le déchiffreur autre que le destinataire qualifié.

Ce système offrirait une assez grande sécurité, n'étaient les risques de perte ou de vol des documents eux-mêmes. Néanmoins, il est généralement employé dans le commerce et dans la diplomatie.

Tels sont, sommairement décrits, les systèmes types. Ils comportent des variantes, dont l'étude ne saurait trouver place dans ce simple exposé. Il va de soi que, pour rendre le déchiffrement plus épineux et pour mieux dérouter les chercheurs, ils peuvent être combinés, c'est-à-dire qu'un texte donné peut, après avoir été chiffré à l'aide du dictionnaire, par exemple, faire l'objet d'une nouvelle transformation par l'un quelconque des autres procédés, voire plusieurs successivement. Mais n'oublions pas qu'une complication excessive peut aller à l'encontre du but : en

accroissant la difficulté, on augmente, en même temps que les chances d'erreur, la durée des opérations. Or le facteur « temps » peut, dans certains cas, à la guerre notamment, jouer un rôle prépondérant.

Tous les procédés cryptographiques que nous venons de passer en revue ont un commun défaut : les textes transformés s'avèrent par la seule apparence pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire un truquage et ils s'offrent aux tentatives des décrypteurs. Il en est d'eux comme d'un personnage qui, pour garder l'incognito, s'affublerait d'un masque ou d'un faux nez, invitant par là même les curieux à l'enlever. Mieux vaut se contenter de grimer habilement un visage qui, demeurant d'aspect normal, défie de la sorte l'investigation.

Ainsi ont raisonné certains chercheurs qui ont pensé à dissimuler un écrit secret, non pas dans un cryptogramme inintelligible, mais bien dans un texte parfaitement clair et d'apparence anodine, susceptible toutefois de deux lectures différentes : l'une destinée au vulgaire, l'autre réservée aux seuls initiés.

La suite de cette étude indiquera deux procédés basés sur cette conception particulière et donne des exemples qui paraissent susceptibles d'intéresser les chercheurs.

Les explications ci-dessus, pour ardues qu'elles fussent, étaient nécessaires pour la compréhension de ce qui va suivre. — P.-L.-R.

—

Dans son ouvrage intitulé *Advancement of Learning*, puis *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*, publié tout d'abord en anglais à Londres en 1605, puis en latin à Londres et à Paris en 1623, réédité à Amsterdam en 1640, à Londres en 1730, 1740, 1765, 1835, 1857, à Paris en 1834-1835, Francis Bacon (1561-1626) donne la description d'un procédé cryptographique qui présente quelques particularités intéressantes.

Au lieu de remplacer les lettres ou mots du texte clair

par des signes conventionnels, lettres ou chiffres, comme dans la généralité des systèmes cryptographiques, le célèbre chancelier utilise des formes différentes de lettres : les cryptogrammes obtenus par son procédé ne sont donc pas constitués par des séries de lettres ou de chiffres, mais par des successions de types différents de lettres, ces lettres pouvant d'ailleurs constituer elles-mêmes des textes clairs n'ayant aucune relation avec le texte chiffré qui correspond aux formes typiques sus visées.

Appelons *a* et *b* les deux formes typiques employées.

Le nombre d'arrangements qu'on peut faire avec ces deux formes, en les groupant par cinq, est de 32 (2 puissance 5).

Francis Bacon utilise seulement 24 de ces groupes pour représenter les 24 lettres de l'alphabet anglais, dans lequel I et J étaient employées indifféremment l'une pour l'autre, de même que U et V.

Ces 24 groupes sont les suivants :

aaaaa=A, aaaab=B, aaaba=C, aaabb=D, aabaa=E, aabab=F, aabba=G, aabbb=H, abaaa=I ou J, abaab=K, ababa=L, ababb=M, abbaa=N, abbab=O, abbba=P, abbbb=Q, baaaa=R, baaab=S, baaba=T, baabb=U ou V, babaa=W, babab=X, babba=Y, babbb=Z.

Si l'on convient, par exemple, que la forme *a* est la forme majuscule et la forme *b* la forme minuscule, la lettre A pourra être représentée par une série quelconque de cinq lettres majuscules : HRVSD ou PARIS.

De même L pourra être représenté par une série de la forme HrVsD ou PaRiS.

Un mot, comme PARIS, se dissimulerait dans un texte quelconque, comme : « J'irai vous voir demain samedi », de la manière suivante :

J'iraI VOUSV oIRDE MaINS aMEDi

qu'on écrirait sans séparer les groupes de cinq formes comme suit :

J'iraI VOUS VoIR DEMaIN SaMEDi.

Il va sans dire que l'emploi de deux formes aussi nettement différentes n'est pas à recommander dans la pratique : l'attention serait évidemment attirée par l'aspect anormal d'une telle succession de majuscules et de minuscules et les personnes intéressées devineraient qu'il s'agit d'un procédé cryptographique dont elles trouveraient aisément la solution, puisqu'il se réduit en somme à une substitution simple.

Francis Bacon conseille au contraire d'employer deux formes de lettres dont les différences soient peu apparentes et ne puissent être reconnues que par les seuls initiés. Si l'on prend cette précaution, les textes apparents auront les plus grandes chances d'être considérés comme ne contenant pas autre chose que le discours clair qui les constitue et pourront ainsi échapper aux investigations des cryptologues indiscrets.

Cette idée de Francis Bacon avait été réalisée avant lui sous une forme un peu différente qui est décrite par Frederici dans un ouvrage intitulé *Cryptographia*, publié en 1685, à Hambourg.

Au lieu de deux formes de caratères, dans le système décrit par Frederici on en emploie trois : forme *antique a*, forme *cursive c* et forme *gothique t*.

Le nombre d'arrangements qu'on peut faire avec ces trois formes, en les groupant par trois, est de 27 (3 puissance 3). Si l'on supprime les groupes AAA, CCC, TTT, il reste 24 groupes, qui sont utilisés pour représenter les 24 lettres de l'alphabet, comme suit :

aac=A, aat=B, aca=C, acc=D, act=E, ata=F, atc=G, att=H, cca=I ou J, cct=K, cac=L, caa=M, cat=N, ctc=O, cat=P, ctt=Q, tta=R, ttc=S, tat=T, taa=U ou V, tac=W, tct=X, tca=Y, tcc=Z.

Alors que dans le système de Francis Bacon il faut un groupe de cinq formes pour chiffrer une lettre, il n'en faut que trois avec le procédé ci-dessus que nous appellerons système Frederici, bien qu'il lui soit antérieur. Les textes clairs nécessaires pour dissimuler les mêmes secrets sont

donc beaucoup moins longs dans le second système que dans le premier et c'est un avantage indiscutable. Dans la pratique, l'emploi de trois espèces de caractères introduit évidemment des causes d'erreurs qui semblent compenser l'avantage précité.

Ces deux procédés sont simplement mentionnés dans les ouvrages techniques modernes français ou étrangers et ils ne semblent pas avoir retenu l'attention des cryptologues, en raison sans doute du peu d'intérêt qu'ils présentent au point de vue de la cryptographie pure. Il est néanmoins certain que leur principe fut utilisé dans certaines circonstances et notamment par les services d'espionnage.

L'étude de documents imprimés pendant la vie de Francis Bacon, entreprise il y a quelques années par quelques spécialistes, sous la direction éclairée du Colonel Fabyan, de l'armée américaine, a permis de trouver un certain nombre d'applications intéressantes des deux procédés qui font l'objet de la présente note. Ces découvertes ont conduit à des constatations extrêmement curieuses, sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Nous allons en donner quelques exemples.

II

Voici d'abord le fac-simile de l'inscription qui se trouvait sur la pierre tombale originale de Shakespeare dans l'église de Stratford-sur-Avon et datée de 1616 :

Good Frend for Ieſus SAKE forbeare
To diGG TE Duſt EncloAſed HE!Re!
Bleſe be TE Man T/Y ſpares TEs Stones
And curſt, be He T/Y moves my Bones

Un œil très exercé y découvre trois formes de lettres et une étude attentive conduit à la traduction assez déconcer-

tante suivante, que nous donnons avec la correspondance des trois formes à l'alphabet de Frederici :

Goo	dFr	end	for	Ies	usS	AKE	for	bea	reT	odi
ata	tta	aat	aac	aca	ctc	cat	att	aac	tcc	aac
F	R	B	A	C	O	N	H	A	Z	A
GGT	-ED	ust	Enc	loA	sed	HER	eBl	ese	beT	-EM
tta	acc	ttc	ctc	cat	act	aca	cca	cta	att	aac
R	D	S	O	N	E	C	I	P	H	A
anY	Tsp	are	sT-	EsS	ton	esA	ndc	urs	tbe	HeY
tta	cca	cat	aac	caa	ttc	tcc	cca	tat	att	cca
R	I	N	A	M	S	W	I	T	H	I
Tmo	ves	myB	one	s						
cat	tac	caa	tta							
N	W	M	R							

Quel peut être le sens réel de cette phrase :

« Fr. Bacon hazards one cipher in a MS within Wm R »?

De nouvelles recherches permettront peut-être de le découvrir et d'identifier la personnalité de l'auteur. Serait-ce réellement Francis Bacon qui aurait inséré un nouveau procédé cryptographique dans un manuscrit (M S) à l'intérieur du tombeau ?

Il est à remarquer que la pierre tombale actuelle ne présente pas les mêmes particularités, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la photographie récente ci-dessous :

GOOD FREND FOR IESVS SAKE FORBEARE,
TO DIGG THE DVST ENCLOASED HEARE:
BLESTE BE $\overset{E}{Y}$ MAN $\overset{T}{Y}$ SPARES THES STONES,
AND CVRST BE HE $\overset{T}{Y}$ MOVES MY BONES.

II

Le deuxième exemple est encore relatif au système Frederici.

Il est fourni par l'étude de l'inscription qui se trouve sous le portrait supposé de William Shakespeare et que nous donnons ci-dessous :

Mr WILLIAM SHAKESPEARE

For ever live thy fame. the world to tell
Thy like. no age. shall ever paralell.

L'application de l'alphabet Frederici aux groupes successifs de trois formes de caractères donne le résultat suivant :

MrW	ILL	IAM	SHA	KES	PEA	REF	ore	ver	liv		
cat	act	ctt	taa	cca	aca	ctt	taa	aac	aac		
N	E	Q	U	I	C	Q	U	A	M		
eth	yfa	met	hew	orl	dto	tel	lTh	yli	ken	aag	esh
act	tta	ctc	atc	cca	tat	ctc	ctt	taa	ctc	aac	aac
E	R	O	G	I	T	O	Q	U	O	A	D
all	eve	rpa	ral	ell							
ctt	taa	ctc	aac	acc							
Q	U	O	A	D							

Traduction : « Nequicquam erogito quo ad quo ad ».

Nous laissons à l'érudit américain dont nous avons donné le nom la responsabilité de ces deux déchiffrements : nous manquons en effet de documents pour pouvoir vérifier sur d'autres exemples l'exactitude des identifications ci-dessus.

Mais il n'échappera pas aux esprits curieux qui doivent se trouver également de ce côté de l'Atlantique qu'il y a là de précieuses indications sur ce qui pourrait être cherché et découvert dans nos archives du xviie siècle.

III

Les deux exemples suivants sont relatifs à l'alphabet de

Ad

V. C L.

BEN. IONSONIVM,

Carmen protrepticon.

Raptam Thrëicij lyram Neanthus
Pulset; carmina circulis Palæmon
Scribat; qui manibus facit Deabus
Illotis, metuat Probum. Placere
Te doctis iuuat auribus, placere
Te raris iuuat auribus. Camænas
Cùm totus legerem tuas (camænæ
Nam totum rogitant tuæ, nec vllam
Qui pigrè trahat oscitationem,
Lectorem) & Numeros, Acumen, Artem,
Mirum Iudicium, quod ipse censor,
Ionsoni, nimiùm licèt malignus,
Si doctus simùl, exigat, viderem,
Sermonem & nitidum, Facetiásq;
Dignas Mercurio, nouásq; Gnomas
Morum sed veterum, tuiq; iuris
Quicquid Dramaticum tui legebam,
Tam semper fore, támq; te loquutum,
Vt nec Lemnia notior sigillo
Tellus, nec maculâ sacrandus Apis,
Non cesto Venus, aut comis Apollo,
Quàm Musâ fueris sciente notus,
Quàm Musâ fueris tuâ notatus,
Illâ, quæ vnica, sydus vt refulgens,
Stricturas, superat comis, Minorum:
In mentem subijt Stolonis illud,
Lingua Pieridas fuisse Plauti
Vsuras, Ciceronis atq; dictum,
Saturno genitum phrasi Platonis,
Musæ si Latio, Iouísq; Athenis
Dixißent. Fore iam sed hunc & illos
Ionsoni numeros puto loquutos,
Anglis si fuerint vtriq; fati.
Tam, mi, tu sophiam doces amænè,
Sparsìm támq; sophos amæna sternis!
Sed, tot delicias, minùs placebat,
Sparsis distraherent tot in libellis
Cerdoi caculæ. Volumen vnum,
Quod seri Britonum terant nepotes,
Optabam, & thyasus chorúsq; amantum
Musas hoc cupiunt, tui laborum
Et quicquid reliquum est, adhuc tuisq;
Seruatum pluteis. Tibi at videmur
Non tàm quærere quàm parare nobis
Laudem, dum volumus palàm merentis
Tot laurus cupidi reposta scripta;
Dum secernere te tuásq; Musas
Audemus numero vngulæ liquorem
Gustante, vt veteres nouem sorores
Et sirenibus & solent cicadis;
Dum & secernere posse te videmur,
Efflictìm petimus nouúmq; librum,
Qui nullo sacer haùt petatur æuo,
Qui nullo sacer exolescat æuo,
Qui curis niteat tuis secundis;
Vt nos scire aliquid simùl putetur.
Atqui hoc macte sies, velútq; calpar,
Quod dijs inferium, tibi sacremus,
Vt nobis benè sit, tuámq; frontem
Perfundant ederæ recentiores
Et splendor nouus. Inuident coronam
Hanc tantam patriæ tibíq; (quantà
Æternùm à merito tuo superbum
Anglorum genus esse poßit olìm)
Tantùm qui penitùs volunt amænas
Sublatas literas, timéntue lucem
Ionsoni nimiam tenebriones.

Ad

V. CL.

Ben. Ionsonium,

Carmen protrepticon.

Raptam Thrëicij lyram Neanthus
Pulset; carmina circulis Palæmon
Scribat; qui manibus facit Deabus
Illotis, metuat Probum. Placere
Te doctis iuuat auribus, placere
Te raris iuuat auribus. Camænæ
Cùm totus legerem tuas (camænæ
Nam totum rogitant tuæ, nec vllam
Qui pigrè trahat oscitationem,
Lectorem) & Numeros, Acumen, Artem,
Mirum Iudicium, quod ipse censor,
Ionsoni, nimiùm licet malignus,
Si doctus simul, exigat, viderem,
Sermonem & nitidum, Facetiásq;
Dignas Mercurio, nouásq; Gnomas
Morum sed veterum, tuiq; iuris
Quicquid Dramaticum tui legebam,
Iam semper fore, támq; te loquutum,
Vt nec Lemnia notior sigillo
Tellus, nec maculâ sacrandus Apis,
Non cesto Venus, aut comis Apollo,
Quàm Musâ fueris sciente notus,
Quàm Musâ fueris tuâ notatus,
Illâ, quæ vnica, sydus vt refulgens,
Stricturas, superat comis, Minorum:
In mentem subijt Stolonis illud,
Lingua Pieridas fuisse Plauti
Vsuras, Ciceronis atq; dictum,
Saturno genitum phrasi Platonis,
Musæ si Latio, Iouisq; Athenis
Dixissent. Fore iam sed hunc & illos
Ionsoni numeros puto loquutos,
Anglis si fuerint vtriq; fati.
Iam, mi, tu sophiam doces amænè,
Sparsìm támq; sophos amæna sternis!
Sed, tot delicias, minùs placebat,
Sparsis distraherent tot in libellis
Cerdoi caculæ. Volumen vnum,
Quod seri Britonum terant nepotes,
Optabam, & thyasus chorúsq; amantum
Musas hoc cupiunt, tui laborum
Et quicquid reliquum est, adhuc tuisq;
Seruatum pluteis. Tibi at videmur
Non tàm quærere quàm parare nobis
Laudem, dum volumus palàm merentis
Tot laurus cupidi reposta scripta;
Dum secernere te tuásq; Musas
Audemus numero vngulæ liquorem
Gustante, vt veteres nouem sorores
Et sirenibus & solent cicadis;
Dum & secernere posse te videmur.
Effictim petimus nouúmq; librum,
Qui nullo sacer haut petatur æuo,
Qui nullo sacer exolescat æuo,
Qui curis niteat tuis secundis;
Vt nos scire aliquid simul putetur.
Atqui hoc macte fies, velutq; calpar,
Quod dijs inferium, tibi sacremus,
Vt nobis benè sit, tuámq; frontem
Perfundant ederæ recentiores
Et splendor nouus. Inuident coronam
Hanc tantam patriæ tibiq; (quantâ
Æternùm à merito tuo superbum
Anglorum genus esse possit olim)
Tantùm qui penitùs volunt amænas
Sublatas literas, timéntue lucem
Ionsoni nimiam tenebriones.

Francis Bacon. Ils sont plus concluants que les précédents, car ils sont plus longs et permettent au lecteur de faire les vérifications susceptibles de le convaincre de la légitimité des déductions des spécialistes qui nous ont communiqué ces intéressants documents.

Le document ci-contre est une photographie de deux pages de l'édition originale des ouvrages de Ben Jonson (1616).

Sur la copie du même document qu'on trouvera à la suite on a souligné par un petit trait vertical les lettres de la forme *b*, celles non soulignées étant supposées de la forme *a*.

Il y a évidemment quelques indécisions et aussi des erreurs : il serait étonnant qu'un travail aussi minutieux n'en comporte pas. Mais le sens général des parties correctement identifiées permet aisément de rétablir les mots isolés dans lesquels les erreurs ou indécisions se traduiraient par des incohérences.

Il est inutile d'insister sur la nécessité d'étudier longuement, à la loupe, les caractères successifs pour pouvoir discerner des différences, qui sont extrêmement faibles. Un opérateur très entraîné et doué d'une très bonne vue est seul capable d'effectuer ce travail de classification qui constitue la partie délicate du déchiffrement.

Voici la traduction :

« Reade some plaies by our Ben's active hand. Whe' more of our stories, which had truly fill'd all of our chiefe plaies, sought more room, it was almost more then penne of one man might do to prepare such bookes, much less write them also. Soone he, publishing this famous work, afforded us this waie by which th' bilitterate may lead all our deciph'rers from bookes manie a suspecting enimie may possiblie too much note. Seeke not our chiefe of cyphers. Th cyphers (1). »

On peut se demander quel est l'auteur de cette inscription et pourquoi il a cru devoir la dissimuler de cette façon.

(1) Les signes de ponctuation ont été ajoutés par le traducteur.

Il est très probable qu'elle serait restée ignorée de la postérité si les investigations indiscrètes des spécialistes, auxquels nous devons cette curieuse découverte, ne l'avaient révélée.

Voici un autre exemple également très intéressant de l'emploi du chiffre de Francis Bacon.

The Workes of William Shakeſpeare,
containing all his Comedies, Hiſtories, and
Tragedies: Truely ſet forth, according to their firſt
ORIGINALL.

The Names of the Principall Actors
in all theſe Playes.



Illiam Shakeſpeare.
Richard Burbadge.
John Hemmings.
Auguſtine Phillips.
William Kempt.
Thomas Poope.
George Bryan.
Henry Condell.
William Slye.
Richard Cowly.
John Lowine.
Samuell Croſſe.
Alexander Cooke.

Samuel Gilburne.
Robert Armin.
William Oſtler.
Nathan Field.
John Underwood.
Nicholas Tooley.
William Eccleſtone.
Joſeph Taylor.
Robert Benfield.
Robert Goughe.
Richard Robinſon.
Iohn Shancke.
Iohn Rice.

Le document précédent est une photographie de la page de tête de l'édition de 1623 des ouvrages de Shakespeare.

Nous laisserons au lecteur le soin de chercher, si cela l'intéresse, les deux formes *a* et *b* des lettres. Pour quelques-unes, la différence des deux formes est très nette ; pour d'autres, elle est beaucoup plus difficile à reconnaître.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction :

« As I sometimes place rules and directions in other ciphers, you must seeke for the others soone to aide in writing. — FR. of VE(1). » Le signataire indiqué est Francis (Bacon) de Verulam.

IV

Les exemples ci-dessus des applications des systèmes cryptographiques de Francis Bacon et de Frederici semblent susceptibles de provoquer chez nous des recherches analogues à celles qui ont été couronnées de succès, des savants américains auxquels nous devons les documents publiés dans cette note.

Il est possible, en effet, que certaines éditions françaises présentent des textes chiffrés par les procédés décrits plus haut ou des procédés dérivés et qui ont échappé jusqu'à présent à l'attention des lecteurs.

Qui sait si des indications présentant un grand intérêt historique ou scientifique n'ont pas été dissimulées de cette façon dans des publications dont le sujet apparent n'a rien de commun avec les textes chiffrés ?

Il ne doit pas manquer en France d'éditions du XVIIe siècle, qu'il y aurait intérêt à soumettre à un examen à la loupe destiné à révéler, le cas échéant, les formes typiques différentes qui forment la base des procédés cryptographiques sus visés.

Il est à remarquer que l'édition française de 1623 et l'édition hollandaise de 1640 de l'ouvrage « De Dignitate et

(1) Les signes de ponctuation ont été ajoutés par le traducteur.

Augmentis Scientiarum » de Francis Bacon, de même que les traductions de cet ouvrage, contiennent une reproduction du cryptogramme donné comme exemple dans l'édition originale anglaise de 1605, avec les deux formes de lettres caractéristiques ; il en est de même de l'édition française de 1834-1835 et de la traduction française de 1800-1803 : les éditeurs avaient donc fait établir ces deux types de caractères qui ont pu être utilisés, pour faire des combinaisons cryptographiques analogues à celles que nous avons données plus haut comme exemples.

D'autre part, le travail de déchiffrement, qui est élémentaire quand les alphabets de concordances sont connus, comme c'est le cas dans les exemples cités plus haut, deviendrait beaucoup plus délicat si ces alphabets, tout en comportant les mêmes combinaisons de formes, étaient arrangés avec des correspondances littérales différentes.

La dernière traduction donnée comme exemple (p. 398) pourrait bien suggérer que Francis Bacon (of Verulam) avait envisagé la possibilité d'employer d'autres chiffres (other ciphers) pour exprimer les règles et directives (rules and directions) auxquelles il est fait allusion.

Si donc un examen préliminaire révélait un emploi méthodique de formes différentes de caractères d'imprimerie et si l'application des alphabets donnés par Francis Bacon ou par Frederici ne conduisait qu'à des séries incohérentes de lettres, il y aurait lieu de se livrer à un travail de cryptographie pure pour reconstituer, le cas échéant, les alphabets de concordance utilisés.

Nous avons pensé qu'il était bon de signaler aux chercheurs français les études entreprises en Amérique et quelques-uns des résultats obtenus.

Nous serions heureux de recevoir toute communication concernant cette question et d'aider de nos conseils les amateurs qu'elle intéresserait.

Peut-être nous sera-t-il donné de publier prochainement un document de nature à jeter une lumière singulière sur

un des points les plus curieux de l'histoire de la littérature anglaise et de résoudre une énigme qui, dans ces derniers temps, a fait, dans le monde des lettres, l'objet d'un débat passionné.

H. C.

GUSTAVE FLAUBERT COLORISTE

—

A Georges Dubosc.

Pour célébrer le génie puissant de Gustave Flaubert ou pour le contester — ce qui est une forme d'hommage — la critique a fouillé, disséqué son œuvre, sans insister sur le don exceptionnel qu'il possédait de *voir en peintre*. Devant la Nature et la Vie ce sont bien, en effet, les sensations d'un *coloriste* qu'il traduit, au premier instant, en la magnificence de sa prose incomparable.

Mais, puisque nous transposons d'un art dans un autre des termes qui font image pour dire aussi d'un style qu'il a du relief, de l'harmonie, de la couleur, et prêtons aux mots eux-mêmes une couleur, il devient nécessaire d'écarter tout malentendu : au cours de ces notes il sera question non de technique littéraire, mais exclusivement de sensibilité devant les harmonies des tons et les jeux féeriques de la lumière souveraine.

Il est incontestable que Flaubert était épris de la Couleur et des couleurs — ce qui est différent. Sans qu'il y ait eu chez lui une évolution, à peu près impossible en cet ordre d'idées, la *Correspondance* trahit, des pages de jeunesse aux dernières lettres, un tempérament de coloriste dans la primitive et véritable acception du mot : « J'aime les couleurs avant tout. » — « Toutes les couleurs sont belles,il s'agit de les peindre. » — « Je rêve de tous les tintamarres de la couleur. » — « J'éprouve des sensations presque voluptueuses rien qu'à voir. » *Par les Champs et par les Grèves,* il devise avec Du Camp « des sons et des couleurs », du « tapage des couleurs ». En voyage, il admire tout à la fois la patine délicate d'un marbre antique

et les haillons pittoresques d'un saltimbanque, se « donne une bosse de peinture vénitienne », se « fiche une ventrée de couleurs comme un âne s'emplit d'avoine ». Il s'arrête à l'immonde boucherie de Jérusalem, dont la tripaille est un « arsenal de tons chauds à l'usage des coloristes », remarque avec horreur — loques verdâtres et pendantes — les mains du lépreux de Damas, ajoutant : « O coloristes, où êtes-vous donc ? »

Sans hésiter, c'est toujours et seulement par la tache colorée qu'il définit une impression spontanée :

Le Sable, les Pyramides, le Sphinx, tout gris et noyé dans un grand ton rose; le ciel est tout bleu....

... Au soleil couchant, le Nil est tout plat, le ciel rose, la terre noire; sur le bleu du fleuve une teinte rosée, reflet du ciel.

Le Parthénon est couleur de brique. Dans certains endroits ce sont des tons de bitume et d'encre...

Et c'est bien un coloriste qui esquissera, entre cent autres, cette rapide et charmante aquarelle de route :

... Cette colonnade (Baalbeck) a l'air d'être en vermeil ciselé à cause de la couleur des pierres et du soleil; de temps à autre un grand oiseau qui passe en battant dans l'air bleu ses ailes silencieuses, l'ombre de son corps ovale se dessine un instant sur les pierres....

Quelques citations vont préciser le parti que Flaubert a su tirer, pour son œuvre artistique, de cette faculté de perception manifestement neuve à son époque parmi les écrivains. Voici, découpés dans *Madame Bovary*, un sous-bois d'Yonville-l'Abbaye :

Dans l'avenue, un jour vert rabattu par le feuillage éclairait la mousse rase... Le soleil se couchait; le ciel était rouge entre les branches, et les troncs pareils des arbres plantés en ligne droite semblaient une colonnade brune se détachant sur un fond d'or....

puis un site d'automne :

...Le ciel était devenu bleu. Les feuilles ne remuaient pas. Il

y avait de grands espaces pleins de bruyères tout en fleurs ; et des nappes de violettes s'alternaient avec le fouillis des arbres, qui étaient gris, fauves ou dorés selon la diversité des feuillages.

L'intention est formelle et ces descriptions, cependant fort concises, nous mettent en présence de véritables paysages — nous parlons Peinture — établis *par la couleur seule*, où la consonance des tons est séduisante, complète et juste sous la lumière ambiante. La tonalité générale s'affirme nette, tranchée, puissante et chaude dans le premier, reposante et discrète dans le second. L'exemple suivant est peut-être encore plus significatif :

... Le jour commençait à venir... La plate campagne s'étalait à perte de vue, et les bouquets d'arbres autour des fermes faisaient, à intervalles éloignés, des taches d'un violet noir sur cette grande surface grise, qui se perdait à l'horizon dans le ton morne du ciel.

Il y a là une similitude absolue de recherche avec celle du peintre qui, ayant à traiter le même motif, s'en fût tenu à cette exécution volontairement simplifiée, à l'indication des *trois seules valeurs :* ciel, terrain, masse colorée des arbres, valeurs qui seront la base de tout bon paysage et suffisent à Flaubert pour noter son impression mélancolique dans l'indécision de l'heure matinale.

La couleur, on le sait, peut se manifester en beauté sans la lumière ardente réservée aux pays du soleil. Flaubert constate que « c'est en Hollande seulement et à Venise, patrie des brumes, qu'il y a eu de grands coloristes » et lui-même sait découvrir la richesse des tons dans les harmonies assourdies, sous la lumière tamisée du pays normand. Il traitera avec autant de sobriété certains coins du *Voyage en Bretagne* et les rares paysages de l'*Education Sentimentale* où il encadre cette impression de Paris :

Derrière les Tuileries, le ciel prenait la teinte des ardoises. Les arbres du jardin formaient deux masses énormes, violacées par le sommet. Les becs de gaz s'allumaient; et la Seine, ver-

dâtre dans toute son étendue, se déchirait en moires d'argent contre les piles des ponts.

La préocupation unique qui se retrouve dans ces descriptions et dans tous les paysages de Flaubert apparaît très claire, ses plein-air aux accords variés, lumineux ou sombres, intenses ou discrets, sont traités, de parti pris, par la couleur. Lorsqu'il sera tenté par les heurts éclatants des contrées africaines, il se préparera une tout autre palette, mais sans se départir jamais du principe arrêté et il a à cela d'excellentes raisons. Il sait que certains rapports de tons précisent avec force le caractère des choses, il sent la valeur propre de la couleur, se laisse impressionner par elle et en use, sciemment, comme du meilleur moyen d'expression pour accuser des effets vers la puissance, la violence ou vers le calme et la douceur.

« Les couleurs agissent sur l'âme.... elles peuvent y éveiller des émotions, des idées qui nous reposent ou nous agitent.... » (Gœthe).

Le sens de la couleur est indépendant des facultés de l'imagination. Mieux que nul autre Flaubert « voyait dans l'espace », mais il ne s'agit pas ici de ces représentations précises, intenses, colorées, auxquelles atteint l'imagination des grands artistes et dont nous parle Taine, citant d'ailleurs Flaubert comme exemple. L'artiste subit ces harmonies de la nature et ne les invente pas, aussi verrons-nous l'écrivain recueillir avec soin ses impressions pendant ses voyages et ses longues chevauchées d'Orient, entasser souvenirs et documents parmi lesquels il viendra puiser au moment voulu :

Delphes — ... C'est un paysage à terreurs religieuses, vallée étroite entre deux montagnes presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, les montagnes rouges et vertes, le tout garni de précipices, avec la mer au fond et un horizon de montagnes couvertes de neige. (Corr.)

Coucher de soleil sur Medinet -Abou. — Les montagnes sont

igo foncé ; du bleu par-dessus du gris noir, avec des opposi-
ns longitudinales lie de vin, dans les fentes des vallons. Les
miers sont noirs comme de l'encre, le ciel rouge, le Nil a l'air
n lac d'acier en fusion. (N. de V.)

Il conservera jusqu'à des coins, des ciels, des détails : « Les
ages marbrent le Nil en grandes plaques bleu pâle. » Une
urte note suffit à nous révéler sa conscience de l'*effet* :
..c'est un incendie rose, violet, terre de Sienne ; le ciel est
anc, c'est ce qu'il y a de plus pâle dans la vue. » Ou il
auche des « préparations » déjà intéressantes :

Le soleil se levait en face de moi ; toute la vallée du Nil, bai-
ée dans le brouillard, semblait une mer blanche immobile, et
lésert derrière, avec ses monticules de sable, comme un autre
éan d'un violet sombre dont chaque vague eût été pétrifiée.
pendant le soleil montait derrière la chaîne arabique, le brouil-
d se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées
canaux étaient comme des tapis verts, arabesqués de galon.
résumé, trois couleurs : un immense vert à mes pieds au pre-
er plan, le ciel blond-rouge, vermeil usé ; derrière et à droite,
endue mamelonnée d'un ton roussi et chatoyant, minarets du
ire, canges qui passent au loin, touffes de palmiers. (Coucher
soleil vu de la grande Pyramide.)

Mettant en œuvre les matériaux ainsi accumulés, Flaubert
us a laissé des toiles splendides qui s'imposent à notre ad-
iration et devant lesquelles tout commentaire est inutile.
us rappellerons le décor de Judée pour *Hérodias*, les
ysages ravissants de *la Légende de Saint Julien*. On
nnaît, tout au début de la *Tentation*, la belle description
la Thébaïde et, plus loin, celle d'Alexandrie :

Sur l'uniformité des maisons blanches, le dessin des rues jette
mme un réseau noir. Les marchés pleins d'herbes y font des
uquets verts, les sécheries des teinturiers des plaques de cou-
ırs, les ornements d'or au fronton des temples des points lumi-
ux, — tout cela compris dans l'enceinte ovale des murs grisâtres,
us la voûte du ciel bleu, près de la mer immobile.

Puis nous arrivons aux enchantements de *Salammbô* avec

le merveilleux décor, si connu, où se déroule le célèbre « Festin », chef-d'œuvre d'écriture mais aussi de couleur, avec les descriptions de la campagne et de Carthage, vue sous des aspects divers, sous des « effets » curieux, momentanés, moins dits, que le peintre également eût trouvés plus séduisants et eût voulu surprendre. Toutes s'imposent par une réelle entente de la composition, des oppositions heureuses, de la mise en page, un souci de ne rien laisser dans l'incertain et de *couvrir toute la toile*. Au hasard nous prendrons les suivantes :

Mais une barre lumineuse s'éleva du côté de l'Orient. A gauche, tout en bas, les canaux de Mégara commençaient à rayer de leurs sinuosités blanches les verdures des jardins. Les toits coniques des temples heptagones, les escaliers, les terrasses, les remparts, peu à peu se découpaient sur la pâleur de l'aube ; et tout autour de la péninsule carthaginoise une ceinture d'écume blanche oscillait, tandis que la mer couleur d'émeraude semblait comme figée dans la fraîcheur du matin. Puis, à mesure que le ciel rose allait s'élargissant, les hautes maisons inclinées sur les pentes du terrain se haussaient, se tassaient, telles qu'un troupeau de chèvres noires qui descend des montagnes. Les rues désertes s'allongeaient; les palmiers, çà et là, sortaient des murs, ne bougeaient pas ; les citernes remplies avaient l'air de boucliers d'argent perdus dans les cours ; le phare du promontoire Hermæum commençait à pâlir......... (I. *Le Festin.*)

De cet effet d'aube nous pourrons passer à une symphonie nocturne qui sera complétée par l'apparition de l'esclave, montant sur la terrasse un plateau avec des charbons enflammés ; le contraste de la note lumineuse, chantante, vient donner leur valeur juste aux tonalités du discret camaïeu.

La lune se levait à ras des flots, et, sur la ville encore couverte de ténèbres, des points lumineux, des blancheurs brillaient : le timon d'un char dans une cour, quelque haillon de toile suspendu, l'angle d'un mur, un collier d'or à la poitrine d'un dieu. Les boules de verre sur les toits des temples rayonnaient, çà et là, comme de gros diamants. Mais de vagues

ruines, des tas de terre noire, des jardins faisaient des masses plus sombres dans l'obscurité, et au bas de Malqua, des filets de pêcheurs s'étendaient d'une maison à l'autre, comme de gigantesques chauves-souris déployant leurs ailes...... L'ombre des colosses s'allongeait sur les places désertes; au loin quelquefois la fumée d'un sacrifice brûlant encore s'échappait par les tuiles de bronze...... Autour de Carthage, les ondes immobiles resplendissaient, car la lune étalait sa lueur tout à la fois sur le golfe environné de montagnes et sur le lac de Tunis, où des phénicoptères, parmi les bancs de sable, formaient de longues lignes roses, tandis qu'au delà, sous les catacombes, la grande lagune salée miroitait comme un morceau d'argent. La voûte du ciel bleu s'enfonçait à l'horizon...... (III. *Salammbô.*)

§

Les paysages de Flaubert, est-il besoin de le souligner ?— ont pour base invariable une notation sincère recueillie sur nature et avec laquelle il ne triche jamais. Nous citerons ce seul exemple : étudiant *le travail du style dans Gustave Flaubert* (« Revue bleue », 1902), M. Ant. Albalat a donné, d'après les manuscrits de *Bovary*, *six descriptions différentes* du « panorama de Rouen » ; on suit le travail de l'écrivain, sa recherche de condensation, mais l'armature obligée, arrêtée d'abord, résiste aux corrections successives, se retrouve intacte de l'esquisse primitive au texte définitif. Tels paysages qui nous paraissent purement imaginaires ont, cependant, cette assise solide, contrôlée devant la réalité et nous les sentons vrais après l'apport des détails imposés par l'archéologie ou inspirés par la fantaisie. Flaubert s'interdit la facilité, n'écoute pas le conseil... intéressé du poète de *Namouna* :

.... Allez voir pour y croire.
Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti
Quelque ville *aux toits bleus*, quelque *blanche* mosquée,
Quelque tirade en vers, d'or et d'argent plaquée,
Quelque description de minarets flanquée,
Avec l'horizon *rouge* et le ciel assorti,
M'auriez-vous répondu : « Vous en avez menti ! »

Lui y « est allé voir », s'est promené sur la plage africaine pour contempler le ciel, les montagnes et les flots, pour « arriver au ton juste » des pays qu'il prétendait décrire. — Ainsi qu'il le voulait, nous avons la sensation très nette d'être, « à travers le Beau », devant le « vivant et le vrai quand même » et non devant un décor fabriqué de chic dans la solitude nocturne du pavillon de Croisset... pendant que « la lune passe derrière le grand tulipier qui se découpe en noir sur le ciel bleu sombre ».

Sans nous livrer à de fastidieuses confrontations, nous savons qu'une telle méthode n'est pas celle des grands devanciers littéraires de Gustave Flaubert ni de ses contemporains marquants ; son interprétation de la Nature est et restera personnelle par l'emploi répété d'un parti aussi franchement exclusif. Avec d'autres écrivains, et non des moindres, nous sommes illusionnés par la phrase empanachée, sonore, où seuls les mots sont brillants alors que l'explication reste cotonneuse, le motif sans tonalité générale et sans vie. Le « mélange majestueux des eaux et des bois », le « chaos des ondes » ou le « hennissement des cavales siminoles », chers à Chateaubriand, laissent dans un vague absolu les décors où s'agite « le pâle René », où passe Atala, « secouant au vent des Florides les magnolias de sa chevelure » (G. Fl.); malgré leur but, l'*Itinéraire* et tant d'autres ouvrages n'évoquent guère pour nous l'Orient fastueux et lointain.

Au contraire, peignant des paysages familiers ou reconstruisant un monde antique, Flaubert impose à notre esprit des images vivantes et définitives, parce que totales en la précision et la justesse, nécessaires à la perfection artistique et qu'il poursuivait d'un effort acharné. Le « Père du Roman réaliste » a fait école et nous citerons, en passant, les « panoramas de Paris » d'*Une page d'amour*, lesquels, vingt ans après *Bovary*, furent considérés comme une tentative inédite et curieuse de la part de Zola.

Flaubert ne devait pas limiter aux paysages variés, épars dans son œuvre, sa recherche de coloriste. Il l'appliquera à ses compositions d'ensemble, maintenant en un accord ininterrompu d'effet et de couleur, pendant de longues pages, ses décors et ses personnages ; il ira plus loin, à en croire le *Journal des Goncourt :*

J'ai la pensée, quand je fais un roman, de rendre une coloration, une nuance. Par exemple dans mon roman carthaginois, je veux faire quelque chose *pourpre*. Dans *Madame Bovary*, je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes...

Nous verrons à leur tour les peintres s'emparer des épisodes de *Salammbô* pour y trouver des sujets : la terrasse, les lions crucifiés, le défilé de la Hache... mais Flaubert, en découvrant ou imaginant des motifs picturaux, s'est chargé de les interpréter et son exécution porte la marque impérissable de sa « patte » magistrale.

Si l'artiste a eu le souci constant de conduire ses effets littéraires en convergence vers un but unique, s'il s'est défendu de glisser des descriptions « isolées, gratuites, ne servant pas aux personnages et à l'action », s'il évite la « manie de peindre quand même, qui coupe le mouvement», il ménage tout aussi bien son effet général de coloriste. Flaubert comprend l'importanee du fond dans son rôle d'opposition, il lui assigne sa vraie place et, en conséquence, traite d'une facture large, avec les sacrifices nécessaires, les architectures, les paysages, les décors intérieurs. Et il use des deux procédés suivants, remarquablement adroits, pour maintenir toujours au premier plan les personnages, les faire *avancer* sous nos yeux : il réserve aux groupes les valeurs les plus intenses, les plus montées ; au milieu des foules de *Salammbô* nous distinguons, en masses compactes, les robes bariolées des prêtres, les points rouges « comme une tache de sang » de la tunique des matelots, le resplendissement des franges et des bijoux, les blancs éclatants des étoffes voisinant avec la peau des négresses et les noirs du

costume populaire carthaginois ; d'autre part, il réserve *la seule exécution poussée* aux personnages principaux et, par suite, est amené à traiter leur costume avec un soin particulier.

Flaubert avait, d'ailleurs, un sens extrême du costume. Dès 1845, voyageant en famille, il note déjà l'accoutrement pittoresque qu'il rencontre, en conserve la couleur comme il le fera plus tard pour le costume historique des tableaux anciens, pour le costume de toutes les races frôlées sur les chemins de Palestine, les sables d'Egypte, les routes de Grèce : « l'Arnaute en veste brodée, le Copte en turban noir, le Persan dans sa pelisse de fourrure, le Bédouin du désert enveloppé dans des couvertures blanches... » Les *Notes de Voyages* et la *Correspondance* fourmillent de croquis et de documents de ce genre :

La courtisane Ruchiouk-Hânem. — ...un grand tarbouch dont le gland éparpillé lui retombait sur ses larges épaules et qui avait sur son sommet une plaque d'or avec une plaque verte, couvrait le haut de sa tête, dont les cheveux sur le front étaient tressés en tresses minces allant se rattacher à la nuque, le bas du corps caché par ses immenses pantalons roses, le torse tout nu, couvert d'une gaze violette, elle se tenait au haut de son escalier, ayant le soleil derrière elle et apparaissant ainsi en plein dans le fond bleu du ciel qui l'entourait...

Nous connaîtrons jusqu'au dessin du bracelet, des boucles d'oreilles et du triple collier en gros grains d'or creux.

Flaubert nous a laissé ses idées générales sur le costume (Cor. 1853). Il écrit qu'il faut « étudier quelle forme, quelle couleur convient à telle personne, *dans telle circonstance donnée* » — « il y a là un rapport de tons et de lignes qu'il faut saisir ».

N'y a-t-il pas des toilettes décentes, n'y en a-t-il pas de libidineuses comme d'élégiaques et d'émoustillantes ? De quoi cet effet-là dépend-il ? d'un *rapport exact* qui vous échappe entre les traits et l'expression du visage et l'accoutrement. Autre considération, le *rapport* du costume à l'action...

Soyons sûrs que ces principes guideront l'artiste et le coloriste plus que le souci d'archéologie qu'on lui a tant reproché !

Ailleurs, Flaubert nous donne la *Théorie du Gant* (Carnets), ou note des réflexions comme celle-ci :

La belle chose que la sandale ! N'est-ce pas un symbole ? l'art se prêtant à la nature, ne la cachant pas encore, mais s'y adaptant !

introduction à son exquise « Philosophie de la Chaussure » (Corr.), des bandelettes antiques aux bottines de la grisette, en passant par le soulier de fer des gens d'armes et le soulier carré de Boileau.

Avec un plaisir évident il « astique » — suivant son mot familier — le costume de tous ses personnages, Barbares à la rudesse sauvage, Africaines aux voilages mystérieux, bonshommes prétentieux du fameux bourg normand. Pêle-mêle, rappelons Binet, Maître Guillaumin, Catherine Leroux (*Bovary*), Mme Bordin, la voisine de Bouvard, l'amusant « pyjama » de la Maréchale (*l'Education*), tous les costumes d'*Hérodias*, avec la délicieuse Salomé :

Sous un voile bleuâtre lui cachant la poitrine et la tête, on distinguait les arcs de ses yeux, les calcédoines de ses oreilles, la blancheur de sa peau. Un carré de soie gorge-pigeon, en couvrant les épaules, tenait aux reins par une ceinture d'orfèvrerie. Ses caleçons noirs étaient semés de mandragores, et d'une manière indolente elle faisait claquer de petites pantoufles en duvet de colibri... les brillants de ses oreilles...

Il faut relire (*la Tentation*) le costume de la Reine de Saba, d'une adorable et inimitable fantaisie. Quant à *Salammbô*, il y aurait à énumérer non seulement les personnages en vedette, mais ceux de second plan et jusqu'aux intendants d'Hamilcar, jusqu'à chaque horde de Mercenaires. Entre les diverses parures de Salammbô, celle-ci est-elle la plus tentante et la plus originale ?

...Des chevilles aux hanches, elle était prise dans un réseau de mailles étroites imitant les écailles d'un poisson et qui luisaient

comme de la nacre ; une zone toute bleue serrant sa taille laissait voir ses deux seins, par deux échancrures en forme de croissant ; des pendeloques d'escarboucles en cachaient les pointes. Elle avait une coiffure faite avec des plumes de paon étoilées de pierreries ; un large manteau, blanc comme de la neige, retombait derrière elle, et les coudes au corps, les genoux serrés, avec des cercles de diamants au haut des bras, elle restait toute droite, dans une attitude hiératique.

Toutes ces maquettes témoignent d'un goût très sûr, d'un sens décoratif excellent, elles sont admirablemet composées pour accentuer le caractère du personnage, le situer dans la couleur locale et l'air de l'action, elles concourent à réaliser l'idée de l'écrivain qui voulait créer *de la couleur en mouvement* et, en même temps, apportent à l'ensemble une tache nécessaire, attendue. Très apparente en beaucoup de cas, cette intention devient parfois d'une étonnante subtilité. Ainsi, à trois moments de *Salammbô*, nous voyons arriver les Numides « couverts de manteaux blancs » et l'on peut croire de prime abord à une sorte « d'épithète homérique », employée alors au hasard et égarée, avouons-le, dans la prose de Flaubert. Or, l'explication est autre : intervenant dans des effets de demi-teinte, la « pâle clarté » du blanc fait une opposition qui met en place la valeur monochrome environnante, grisaille de la poussière et du sable, pénombre bleutée de la nuit africaine, grouillement terreux du camp barbare ; c'est un effet de couleur et non de style.

Puisque Flaubert déclarait lui-même « se moquer de l'archéologie », affirmait imaginer simplement des costumes appropriés aux pays, aux usages et aux mœurs, allait jusqu'à demander — par boutade — si l'anachronisme en fait d'art importe au sujet, certains ont eu bien tort de chicaner sur l'exactitude de ses costumes antiques. Mais nous avons, au contraire, la certitude de son érudition profonde, la preuve de sa documentation insensée ; nous sentons la valeur de ces restitutions, nettement plus apparentées à la conception scientifique moderne qu'à la concep-

tion d'une époque où peintres et illustrateurs s'en tenaient aux femmes mauresques, aux bayadères et fauconniers encore affublés, sans autre effort, des défroques périmées du Romantisme agonisant. Flaubert a « senti différemment », en son horreur du convenu et du faux, il a voulu faire oublier l' « Orient turc à sabre recourbé », l' « Orient du costume albanais » qu'il blague quelque part en connaisseur. S'attaquant à *Salammbô* il préméditait de faire œuvre de coloriste :

Moi aussi j'en ferai, de l'Orient, mais sans turban, pipes ni odalisques, de l'Orient antique et il faudra que celui de tous ces barbouilleurs-là soit comme une gravure à côté d'une peinture.

Il a atteint son ambition, ses paysages sont franchement en avance sur son temps ; quant à ses costumes, ils ne nous paraissent pas avoir subi la loi commune. Chaque âge se croit un sens historique exact et nouveau, et pourtant ces sortes de restitutions vieillissent vite. Les maquettes de Flaubert ont la soixantaine, est-il exagéré, cependant, de rapprocher la Salomé d'un Rochegrosse, Salammbô de Benjamin-Constant plutôt que de Fromentin ou Decamps ? En sa fantaisie maniérée la Reine de Saba n'évoque-t-elle pas une aquarelle... de Léon Bakst ? Ferait-on aujourd'hui plus moderne et plus osé ?

Nous avons indiqué jusqu'ici l'application en ses grandes lignes du principe adopté par l'écrivain. Après avoir conçu un point de départ aussi déterminé, il a été entraîné logiquement à se constituer une technique spéciale, à transposer certaines des ressources du peintre, et cela avec une présence d'esprit et un sens artistique simplement déconcertants.

Toutefois, nous nous refusons à supposer qu'il s'est livré là à un jeu d'imitation qui le séduisait ou dont pouvait bénéficier sa production littéraire. L'honnête et fier artiste n'était pas l'homme des concessions ou des sacrifices, il s'est fié à ses propres sensations, à ses observations ré-

fléchies, et nous les a transmises en toute loyauté ; il a su *regarder* autour de lui et, parce que « penseur et créateur », il a su *reproduire.*

Avant tout il lui faut une palette et il la simplifie, telle celle des maîtres, lui donnant pour base les couleurs primaires auxquelles il accole l'épithète juste qui précisera un ton, une nuance et, de ce fait, prendra la valeur d'une image. Il transpose ainsi dans la gamme voulue le rouge, le bleu, le jaune, les juxtapose pour réaliser l'accord parfait — suivant la loi des complémentaires — et provoquer le maximum de luminosité : l'éclat bleu des cheveux d'Emma est associé à sa robe de safran pâle et aux bouquets de roses pompon, le zaïmph est à la fois « bleuâtre comme la nuit, jaune comme l'aurore, pourpre comme le soleil » —

... Soudain la ville entière se dressa ; des voiles bleus, jaunes et blancs s'agitaient dans la rougeur du soir.

... des feux verts, jaunes, bleus, violets, couleur de vin, couleur de sang, tout à coup illuminèrent la salle...

Il emploie le « contraste simultané » : encadrée par le col et la cravate blanche étalée, la figure des paysans « a la couleur du cidre doux » ; il fait voisiner le ton jaunâtre des terrains et les *ombres violettes* qui s'allongent devant le péristyle des monuments, observation qui ne tourmentait guère les paysagistes réputés vers 1860 ! Il ne néglige pas de souligner l'opposition entre le sujet et le fond sur lequel il « s'enlève » et qui lui donne sa valeur : derrière le chignon noir de Mme Bovary, le papier jaune de la muraille « fait un fond d'or ».

Pour varier ses éclairages il choisit parfois « la lourde lumière blonde » diffusée, que laissent passer les rideaux jaunes chez Rodolphe, le velarium tendu sur les convives d'Antipas. Il est attiré par les reflets inattendus : pénétrant dans la patache l'*Hirondelle*, à travers les rideaux de calicot chocolat, la lueur de la lanterne pose des « ombres sanguinolentes » sur les voyageurs assoupis ; une « grande

couleur rouge » passe sur Emma assise près du feu de l'auberge ; le reflet des vitraux fait un « tapis bariolé » sur les dalles de la cathédrale gothique... Deux passages de *Madame Bovary*, dont le rapprochement est curieux, sont remarquables par la qualité de l'observation et l'extrême sensibilité qu'ils dénotent :

L'ombrelle de soie gorge-pigeon que traversait le soleil éclairait de reflets mobiles la peau blanche de sa figure.

La neige sur le toit des halles jetait dans la chambre un reflet blanc immobile.

Flaubert est séduit par la combinaison savoureuse des éclairages naturels et artificiels, — auxquels s'attarde le peintre, qu'il provoque dans ses arrangements d'atelier : à la ferme Rouault les flammes du foyer et les premières lueurs du jour se heurtent, « en un miroitement inégal », sur la batterie de cuisine et les ustensiles de fer poli ; les lueurs blanchâtres et violacées de l'aube luttent avec l'éclat des bougies expirantes dans la chambre de *Novembre*.

Il s'empare du rayon de soleil égaré pour accrocher d'une brosse alerte un éclat lumineux, vibrant, au bouclier suspendu dans le palais obscur, au baromètre doré de Bovary, aux chenêts brillants de l'hôtel... Avec sensualité il joue des mouvements, de l'esprit des flammes, qu'il fait se refléter dans les eaux, sur la cuirasse des Clinabares, les orfèvreries des festins, les accessoires militaires de Mâtho, sur l'éperon des galères dépassant les terrasses et les globes de verre au fronton des monuments, qu'il dirige pour faire scintiller, éblouissantes, les pierreries des idoles dans la pénombre des temples.

D'autres passages, nombreux, souligneraient davantage la persistance de Flaubert à user sans répit de la couleur et nous avons passé sous silence les visions fantastiques de *la Tentation de Saint Antoine*, où son imagination surexcitée s'abandonne en liberté à l'ivresse, à la folie de la couleur en d'étourdissantes fantasias. Et cette idée finit par s'imposer

qu'il pouvait avoir en peinture une compétence marquée ; des faits prouvent le contraire.

Certes, l'artiste admire avec intelligence les Maîtres de la Forme et de la Couleur, il est amoureux des Vénitiens, « coloristes et crânes poètes », amoureux des Vierges de Murillo, de la *Psyché* de Canova, à laquelle, en grand enfant sensuel, il donne un baiser pour embrasser dans le marbre « la forme, la Beauté elle-même ». Lorsqu'il visite les musées, les palais, les ruines antiques, il commente avec éclectisme et sûreté Rubens, Holbein, Albert Dürer, Callot, les fresques d'Herculanum ou certain torse grec dont le sein, « pesant dans la main », a « des douceurs d'amour à faire mourir ». Il écrit qu'il donnerait les glaciers des Alpes pour le Vatican : « C'est là qu'on rêve ! » il est épouvanté du *Jugement dernier* et Michel-Ange lui semble « quelque chose d'inouï ». Il sait faire disserter sur le Corrège, Velasquez, Reynolds, les rapins de l'*Education Sentimentale*... mais ne sait-il pas documenter *Bouvard et Pécuchet* sur toutes les connaissances humaines ?

Pourtant, ne nous y trompons pas, seule la signification qui se dégage de l'œuvre sculptée ou peinte l'émeut, l'empoigne, il y a communion artistique, mais Flaubert ne s'aventure jamais à discuter dessin, facture, procédés, *métier* et, lorsqu'il est sollicité dans ce sens, il refuse de « faire le salon » au *Rappel*, « n'admettant pas que l'on fasse la critique d'un art *dont on ignore la technique* ». D'autre part il se constitue devant nous lentement, tardivement, un acquit personnel, nous suivons ses recherches, ses hésitations devant un rocher noir qui brille au soleil et lui apparaît blanc, devant un paysage de Palestine sec, dur, gris, malgré la lumière d'Orient : « C'est pourtant très chaud de ton, je ne sais comment cela se fait » ; nous le voyons découvrir des certitudes : « Axiome : c'est le ciel qui fait le paysage »... Flaubert, répétons-le, n'a pas emprunté à l'autre art ses moyens d'expression, il les a créés en conformité avec ses sensations et sa conscience profonde.

Et le maître de Croisset nous donnera lui-même la conclusion de cette étude.

Poètes, sculpteurs, peintres et musiciens nous respirons l'existence à travers la phrase, le contour, la couleur ou l'harmonie, et nous trouvons tout cela le plus beau du monde !

Réflexion en concordance avec sa profession de foi :

Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés...

Gustave Flaubert avait « l'amour ardent de la matière vivante et des formes colorées » (Em. Faguet), il a confondu sa vision de coloriste et ses facultés de penseur en un art unique — le sien — auquel, sans faiblesse, il a donné toute sa volonté, toute son âme et sa vie.

PIERRE MONNIER.

LE GRAND SAIGNEUR[1]

XI

Marie Faneau avait pleuré son frère en des accès de désespoir d'autant plus violents qu'elle n'avait pas eu à soigner son fiancé, absolument indemne.

A la vérité, le marquis de Pontcroix semblait plus taciturne qu'avant la catastrophe et c'était bien naturel, mais Henri Duhat, l'examinant très attentivement au sujet des possibles lésions internes, ne découvrit rien de précis, à part une recrudescence de ses fièvres coutumières.

On enterra l'enfant gâté de l'atelier Fusard au milieu d'une assistance énorme, la foule du tout Paris des arts et des lettres, et on admira la tenue, correctement affligée de cet homme sombre, d'une élégance rare, marchant seul derrière le corbillard intensément fleuri, remplaçant toute la famille absente, puisque la sœur, cette sauvage, se sentait incapable de se donner en spectacle. S'il était vivant, lui, ou paraissait tel, ce n'était tout de même pas sa faute. Il faisait bien les choses, en tous les cas, et considérait déjà ce pauvre Michel comme son propre frère, puisqu'il conduisait le deuil. Le bruit courait qu'il s'était battu pour lui, le plus fort protégeant le plus faible, sous tous les rapports !

Ce qu'il avait surtout merveilleusement conduit, c'était l'effroyable mystification de son crime, qu'on pouvait étudier à la loupe sans que le plus minime détail révélât une imprudence, un illogisme, car, si le malheureux garçon avait survécu, estropié ou râlant, il n'aurait pu arguer,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 560, 561 et 562.

que d'un pressentiment, tout au plus d'une étonnante présence d'esprit de son conducteur ayant quitté le volant ou sauté, à propos.

Il ne profitait même pas du chagrin maladif de sa fiancée pour essayer des consolations intempestives.

Non, rien ne semblait accuser le fiancé.

Il resta un mois comme accablé, lui aussi, par la commotion morale de la catastrophe. Il s'effaçait, attendant un rappel et abandonnant à son médecin, qui voyait Marie tous les jours, le soin de lui signifier ce rappel.

Marie finit par s'étonner de sa réserve et elle lui écrivit une lettre débordante de tristesse, le suppliant de la tirer de sa misère mentale.

— Je crois, lui affirma Henri Duhat, que vous pouvez revenir sans craindre de l'émouvoir davantage. Elle en est à la période de dépression où l'on commence à sombrer dans l'inertie : un genre de *coma* du cœur.

Il vint et lui rapporta les quelques souvenirs que la police de province, ayant enquêté, pour la forme, sur ce terrible accident, avait recueillis dans les vêtements de la victime, un tout petit paquet, scellé soigneusement, contenant un porte-cartes garni de quelques coupures, une montre-bracelet, émail et or, un mouchoir de soie, un stylo et une boîte de *Muratti's*.

Quand Marie inventoria ce pauvre lot de jouets ayant appartenu à celui qu'elle appelait son enfant, elle fut, de nouveau, suffoquée par les larmes, ce qui la soulagea, renouvela sa sensibilité nerveuse et lui permit de remercier follement son fiancé, avec une émotion d'amante qui retrouve l'amant, l'unique consolateur.

Henri Duhat, par un secret instinct de pitié, essaya de remplacer le vigilant gardien qu'avait été Michel pour sa sœur, mais il ne possédait pas le mobile de la jalousie et il dut obéir au regard impérieux du maître comme il obéissait toujours par une sorte de soumission reconnaissante, de veulerie amicale, peut-être aussi de fatalisme, senti-

ments auxquels il ne désirait pas encore fausser compagnie. Lui, si on ne l'avait pas voulu acheter cent mille francs, il était cependant très largement et très régulièrement payé pour ses soins de médecin particulier attaché à la maison du marquis de Pontcroix.

Les fiancés demeurés face à face eurent une minute de cruelle émotion.

— Marie, murmura Yves, me pardonnerez-vous jamais d'être revenu seul ?

— Je n'ai qu'à m'accuser moi-même de ne pas avoir eu le courage de l'accompagner.

— Vous seriez donc morts ensemble, car vous auriez été assise avec lui à l'arrière. Moi, je suis tombé à l'eau, c'est ce qui a amorti ma chute.

Il disait cela fort simplement, et c'était l'évidence, étant donné qu'on l'avait trouvé ruisselant d'autant d'eau que de sang, à côté du mort. Comment avait-il pu se traîner jusque-là ? Il avouait n'en trop rien savoir, *ce qui était exact.*

Marie, à peine levée depuis une heure, se montrait pâlie et les yeux cernés. Vêtue d'un déshabillé de dentelles blanches, elle n'avait pris aucun soin de ses cheveux roux qui croulaient sur ses épaules dans un somptueux désordre. Très faible, prostrée sur le divan, sa petite Fanette serrée contre elle, ses mains pâles caressaient alternativement ces objets fragiles, qui sentaient la mort, et la chienne, doucement vivante, qui pleurait en les flairant.

Pontcroix, respectueusement debout, s'enivrait, malgré sa résolution de garder son sang-froid, de ce tableau charmant et attendrissant, mais il ne pensait pas à son crime. Sa jalousie le hantait.

— Marianeau, fit-il, la voix tremblante, m'aimez-vous encore ou dois-je comprendre que votre frère est plus que jamais entre nous deux ? Je me retirerai et je renoncerai à ce mariage, si vous l'exigez. Je ne suis plus que votre esclave.

C'était la première fois qu'il employait un mot semblable emprunté à la phraséologie ordinaire de cet amour humain qu'il réprouvait.

— Yves, ne me tourmentez pas. Je m'en remets à vous pour tout mon avenir, mais, de très longtemps, je ne pourrai supporter une cérémonie mondaine, la foule autour de moi pour me féliciter, la même foule qui l'a suivi et vous a suivi, alors que j'ai eu la lâcheté de lui manquer! Ah! des fleurs, qui me rappelleront les couronnes entassées dans cet atelier, des compliments, des souhaits, quand lui... Oh ! non, pas de longtemps... je n'ai plus peur de vous... j'ai peur de lui.

Il s'assit à côté d'elle, éloigna d'un geste rapide les objets funèbres et prit sa tête à deux mains, telle une coupe d'albâtre où nageaient, dans l'eau pure de ses larmes, la fleur double de ses beaux yeux.

— Regarde-moi bien, dit-il de sa voix sourde. J'ai toute la peine que tu as, parce que je suis assez fort pour la porter, *avec le reste;* mais t'es-tu doutée un instant du danger qui te menaçait perpétuellement dans l'étroite intimité où vous viviez, toi et lui ?

Il fallait l'intrépide audace de cet homme pour oser une pareille question, alors qu'il n'était déjà pas sûr de ses mouvements de haine ou de jalousie. Ce qui le poussait, c'était le féroce caprice de savoir si elle avait deviné un secret que lui avait trouvé sans le chercher et dont la découverte lui suffisait amplement pour condamner un rival, un monstre d'un autre genre que lui, peut-être aussi dangereux.

Elle soupira, sans indignation et sans aucune révolte contre le fantôme de ce pauvre gamin si léger, mais si passionnément dévoué :

— Connaissait-il bien l'étendue de ce sentiment-là, lui, l'être nerveux ou névrosé par excellence, qui ne vivait qu'en bondissant d'un sujet à un autre, ne s'arrêtait à rien, s'intéressait à tout ? Et puis, une affection, dans un

être maladif, c'est à la fois tous les amours et toutes les tendresses ! On ne lui avait pas appris à mesurer ses pensées. Il était toute imagination... et si désarmé devant la souffrance ! Vous voyez trop loin, ou trop bas, Yves, mon cher bourreau ! Ne me tourmentez pas de cette autre torture : le soupçon... et puis laissez-le dormir, la mort purifie tout. Mon honneur vous est la garantie du sien.

Pontcroix respirait l'odeur délicieuse de cette femme, qui, après les larmes, comme les fleurs après la pluie d'orage, sentait meilleur l'amour. Il lui apparaissait tout à coup que la volupté humaine pouvait être désirable.

— Comme vous êtes indulgente, dit-il amèrement, pour tout ce qui est faiblesse ! Nous n'en parlerons plus. J'en ai souffert, de ce soupçon, mais, cela ne m'empêchait pas de le voir tel qu'il vous plaisait, charmant et fou... seulement, non, pas digne d'être votre frère... Ma chérie, voici ce que je vous propose : un mariage tout intime, nos témoins et les personnes que vous me désignerez, à la mairie, le matin, de bonne heure, puis, notre départ immédiat pour notre maison de là-bas. Le deuil exclut la fête et même la cérémonie. Il ne doit pas exclure l'union... ou vous ne voulez plus être à moi, ce qui est votre droit de femme peureuse ou malheureuse.

Pour toute réponse elle lui tendit sa bouche sur laquelle il se penchait.

— Non, non, fit-il se reculant effrayé. Pas ainsi, car c'est moi qui aurais peur. Tes lèvres sont trop rouges. Moi, j'ai peur du rouge. Entends-tu ? J'en ai trop vu !

Fanette grondait ; elle regardait cet homme qui tenait sa mère par la tête comme on tient les agneaux dont on tend le cou pour pouvoir les mieux égorger.

Marie roula désespérément son front sur la poitrine de son fiancé qui la serrait, malgré lui, à l'étouffer et mordait ses cheveux, ses cheveux couleur de pourpre dorée, s'en grisait à tel point qu'il finit par se coucher à ses

genoux dans une furieuse crise de sanglots. Cette fois l'amour le terrassait avant le crime.

— Ah ! Je ne veux pas vous faire du mal... ne me tentez pas ! Tout l'amour ou rien ! Ça ne me suffirait pas, votre amour à vous. C'est trop peu !

Interdite, elle se demandait comment elle pourrait le consoler, puisqu'il redoutait toutes les tentations, même les plus naturelles, lorsqu'elle entendit Henri Duhat l'appeler, derrière le grand rideau qui masquait l'entrée de l'atelier.

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de venir ? Je vous apporte l'ordonnance que vous m'aviez demandée pour vos insomnies. Je l'ai rédigée en bas, pendant que votre bonne aérait votre chambre. Mademoiselle Marie ? Je suis là.

— Venez vite ! cria Marie ne sachant plus que décider.

Il entra, hocha le front, après avoir jugé la scène d'un coup d'œil, l'aspect fort calme d'un médecin qui prévoit tous les incidents au cours d'une maladie qu'il a longuement étudiée et qu'il estime représenter un cas intéressant, unique, la véritable bonne fortune du clinicien sérieux. En dehors des cartes, Henri Duhat était un fort honnête garçon, ne se fiant pas au seul hasard pour corriger l'infortune de ses clients. Il aimait son métier et ne fuyait pas devant les plus lourdes responsabilités. Il venait de vivre dans l'intimité de cette belle jeune femme, amoureuse et triste, il aurait donné beaucoup, même la plus sûre des martingales, pour pouvoir la tirer de la boue sanglante où elle allait s'enliser. Cependant, il avait aussi conçu l'espoir de voir guérir son ami par un véritable mariage d'amour !...

— Mademoiselle, chuchota-t-il en mettant un doigt sur ses lèvres, ne vous scandalisez pas. Je suis au regret de n'être pas monté plus tôt. Mon pauvre ami succombe à une succession d'émotions violentes qui ne valent rien pour son tempérament fiévreux. Il est très fort, c'est en-

tendu, mais, après de grandes dépenses nerveuses, il déraille un peu. J'aurais voulu rester ici. Par discrétion ou éducation j'ai dû sortir. Voulez-vous vous retirer à votre tour ? Il est préférable qu'il ne puisse pas vous voir en revenant à lui.

— Il est évanoui, vous croyez, monsieur ?

Henri Duhat fit oui, du front, en glissant un coussin sous la tête de ce grand corps effondré aux pieds de la jeune femme.

Elle se pencha sur lui.

— Yves ! Mon cher Yves ! dit-elle passionnément, je ferai tout ce qu'il sera possible de faire pour vous sauver... Je vous épouserai dans les conditions que vous m'avez dites. Yves, doutez de tout... pas de mon amour ! Ma vie vous appartient.

— Il ne vous entend plus. Ayez la bonté d'envoyer chercher Lucot et le coupé. Je m'occuperai du reste. Ces crises sont plus dangereuses pour vous... que pour lui, chère mademoiselle, il faut tout de même bien que je vous l'avoue.

Elle s'enfuit, emportant Fanette et les pauvres objets, désormais sacrés pour elle, qui avaient appartenu à son frère.

— Ah ! s'écria-t-elle, lorsqu'elle fut chez elle, enfermée à double tour, qu'est-ce que c'est donc que cet homme ? Je veux bien y perdre la vie, mais je veux le savoir... et l'avoir !

Henri Duhat se promenait de long en large dans l'atelier, s'arrêtant de temps en temps pour admirer le très beau portrait de Michel Faneau par sa sœur qui l'avait pieusement installé sur un chevalet orné de roses.

Le marquis se réveilla brusquement de sa torpeur et rampa vers le divan où il s'accouda dans une pose nonchalante, les paupières closes. Il avait l'air d'un fumeur d'opium sortant de sa léthargie.

— Marie chérie, où êtes-vous ? Je ne vois plus le torrent de sang de vos cheveux !

Puis il ouvrit les yeux et s'aperçut de sa méprise.

— C'est vous, Henri ? Bon, je comprends. Vous avez bien fait de la renvoyer. Est-ce qu'elle est encore irritée contre moi ? Si elle ne veut plus de ce mariage, qu'elle le dise ! C'est fatigant de se soumettre à tous les caprices d'une femme comme il faut !

Il bâilla ; ses dents, très blanches, irrégulières comme celles des tigres, se mirent à grincer. Il se courba, ramassa le coussin, le prit dans ses deux mains puissantes et, sans avoir la mine d'un qui ferait le moindre effort, le déchira en deux. Les plumes qui le gonflaient s'éparpillèrent sur le tapis. C'était un coussin de divan, en gros velours de laine, bordé d'une ganse, doublé d'une toile résistante, un objet mobilier et non pas fantaisie.

— Vous auriez dû faire attention, objecta le médecin. Elle ne s'expliquera pas ce désordre.

— Ecoute, Henri, dit l'homme énervé de sa voix sourde, j'en ai assez ! Ça pourrait encore aller si elle ne m'aimait pas... et le grand malheur c'est qu'elle me plaît à un point que je ne puis dépasser sans y rester moi-même. Il me la faut. Pourtant je voudrais agir convenablement et j'ai pensé ceci : prends-le sur le terrain sentimental, amène-la tout simplement à moi par la révélation de la vérité ou tout au moins de ce qui peut l'éclairer au sujet de mes sentiments personnels. Je ne suis pas fou. Je suis anormal selon ton expression, ce qui n'est pas du tout la même chose, ni le même genre de danger... Tu prétends qu'elle possède une santé superbe et qu'elle pourra réagir. Combien lui donnerais-tu de temps à vivre si elle m'appartenait... complètement ?

Henri Duhat regardait son client avec la curiosité bienveillante que peut éprouver un savant en voyant l'animal de laboratoire lutter contre le nouveau poison qu'on lui a fait ingurgiter. Celui-là titubait comme l'ivrogne, mais

il n'était pas ivre. Il se débattait contre l'agonie de ce qu'il lui restait de cœur. Cela battait donc encore sous le mamelon gauche ? Vraiment, on marchait de surprise en surprise avec cette très vigoureuse bête de proie ! Il venait d'échapper, comme par miracle, au plus formidable des accidents et il parlait d'amour comme si sa destinée fût d'être amoureux !

— Mon cher ami, je ne peux rien contre cette fatalité de ta passion pour une fille digne de tous les respects et qui est la plus douce, la plus saine des créatures. Elle n'a plus personne pour la défendre et il vaudrait mieux, en effet, lui dire la vérité qui, sûrement, l'empêchera de t'épouser, si éprise qu'elle puisse être.

— Je la veux.

— Oui, pour la condamner au sort de ce coussin. Ce n'est pas très facile d'arranger cela. Moi, j'espérais que tu... t'amenderais. Il n'y paraît guère.

— Henri, tu n'es qu'un médecin. Tu ne comprends l'amour que comme un cas de clinique.

— C'est que, probablement, ta manière d'aimer... est un cas de clinique. L'amour, c'est ce qui donne la vie, ce n'est pas ce qui tue.

Yves de Pontcroix éclata d'un rire strident :

— Et quand on a donné la vie, est-ce qu'on n'a pas augmenté les chances de la mort ? Je ne pense pas que l'on fasse des soldats pour autre chose, dans le camp de nos ennemis, sinon dans le nôtre. Tudieu ! Il y a des gens de ma trempe qui ne s'y sont pas mépris. Et tous ceux qui font, bourgeoisement, des névrosés, des infirmes, des malades à bout de souffle dès leur naissance ? Ceux qui mettent au monde des *cas de clinique ?*... Et cela, pour quelques secondes de plaisir vraiment inférieur dont je ne pourrais pas me contenter, moi, dont la puissance réside dans le cerveau, c'est-à-dire est illimitée. Vous donneriez tous votre part de paradis ou d'honneur pour la possession d'une femme ! Mais que ne donneriez-vous pas si

vous pouviez être à ma place ? Vous tueriez la femme, surtout si elle se permettait de vous aimer d'une autre façon ! Fi de la volupté qui risque le plus abominable des crimes au moins dix-neuf fois sur vingt ! Le crime de forcer quelqu'un, qui n'est pas prévenu, *à ouvrir les yeux !* Henri, si tu y réfléchissais, tu avouerais que, moi, Yves marquis de Pontcroix, descendant de toute une lignée d'individus plus ou moins illustres, j'aurais le droit, si je pouvais rencontrer mon père encore vivant sur mes terres de Bretagne, de le prendre à la gorge et de lui faire cracher son nom, son titre avec tout son sang ! Réponds-moi sans te souvenir que tu fus mon vassal, toi, en la personne de tes propres aïeux, c'est-à-dire sans avoir peur !...

— Malheureux, supplia le médecin effaré ! Tais-toi ! Calme-toi ! Si elle t'entendait ...je te promets de... de la prévenir dans la mesure du possible. Et il arrivera ce qui arrivera. Je m'en lave les mains !

Pontcroix redressa son grand corps souple et d'apparence si puissant :

— Vous autres, vous ne savez bien faire que ça. En attendant, tes mains sont aussi rouges que les miennes, car tu es mon complice, puisque tu arranges les vilaines histoires... Donc, mon cher, continue.

Henri allait peut-être se révolter, lorsque Ermance annonça Lucot, le chauffeur, qui venait aux ordres.

La simple Ermance, très humble et très triste dans sa robe de deuil, car elle regrettait son petit Monsieur un peu plus qu'elle n'aurait peut-être regretté le fiancé, s'arrêta perplexe devant le coussin fendu.

— C'est-y Dieu possible que ces Messieurs viendraient de plumer une poule ici ?

— Ramassez ! fit Pontcroix en riant, malgré ses rages récentes. Nous avons trouvé ça dedans, ma bonne femme. C'était une poule aux œufs d'or... ou de papier.

Il jeta un billet de banque sur le tas de duvet.

— Alors, fit gravement la servante, ce n'est ni à vous

ni à moi, c'est à Mademoiselle, parce que le coussin lui appartient.

Et elle fit de *la propreté*, selon son expression, après avoir posé religieusement le billet sur un coin de la table. Lucot entra.

— La voiture ?

— Elle est en bas, monsieur le marquis.

— Non, pas le coupé. Celle que je veux acheter pour remplacer *l'autre ?*

— Je suis en affaire, au nom de Monsieur, avec le chauffeur de M. le comte de la Serra, qui veut vendre sa grande limousine que Monsieur connaît. Sept places, carrossée en voiture de tourisme, conduite intérieure. Ça vaudrait mieux que les nouvelles marques, ça tient la route. Ah ! si Monsieur le marquis avait eu celle-là...

— C'eût été exactement la même chose ! fit pensivement le marquis en regardant le portrait de Michel qui lui souriait de son sourire à la fois pervers et puéril.

Il y eut un silence pénible.

Le chauffeur tremblait encore à l'idée qu'il aurait pu conduire *l'autre*.

—... Mais oui, Lucot, ajouta durement M. de Pontcroix, parce que vous auriez oublié de visiter les phares.

Lucot baissa le front. Avec un patron du genre de cet aristo il ne fallait pas s'aviser de vouloir discuter. D'ailleurs, ils avaient tous remarqué, dans son personnel, que jamais il ne réprimandait : il renvoyait simplement. Or, puisque Lucot était encore là et qu'on le chargeait de négocier au sujet de l'autre voiture, c'est qu'il y *avait du bon*.

Et le marquis de Pontcroix, prenant son médecin par l'épaule, descendit pour regagner son coupé, sans insister davantage.

Marie Faneau consentit à sortir un peu avec le médecin qu'on lui envoyait pour la conduire au Bois. Ce garçon respectueux, toujours calme, conservant toutes les élé-

gances de manières des mondains qu'il soignait, assez agréable de sa personne et dans sa conversation, quand il dissimulait le scientifique, ne lui déplaisait pas et elle pouvait parler avec lui de son chagrin ou de son amour. Ce qu'il avait à lui dire, de son côté, semblait si difficile à énoncer qu'il reculait le plus possible le moment de cette confidence. Il savait que cette amoureuse demeurait une vertueuse et il se doutait que tout ce qui passerait par sa bouche à lui n'aurait pas la puissance d'enchantement de celui qui évoquait si bien les légendes bretonnes.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de l'entendre, un matin, elle la réservée, la très forte, lui demander :

— Monsieur Duhat, je dois me marier dans quinze jours. Nous serons à Pontcroix le soir même de nos noces. Oserai-je vous prier, puisque vous êtes notre médecin et notre ami, de vouloir bien nous accompagner jusqu'à notre maison, d'y accepter l'hospitalité ? Je ne me sens plus le courage de voyager seule, en auto, avec M. de Pontcroix.

— Mais, mademoiselle, Yves m'avait justement permis de... voyager de mon côté. Pas en auto, mes moyens ne me donnant pas cette licence, en chemin de fer, jusqu'à Quimper, d'où je me tiendrai à sa disposition, et, naturellement, à la vôtre, tout en respirant l'air natal.

— Monsieur Henri, ne me refusez pas votre appui ni votre présence, je vous en prie... *au nom de mon frère.*

Ils étaient tous les deux dans l'atelier. Marie faisait un croquis de fleurs de Nice, arrivées le matin, un panier mi-ouvert d'où s'échappait, en un joli désordre, des narcisses et des jacinthes. Penchée sur son travail, elle semblait se passionner pour la recherche des tons et, fébrilement, cassait souvent des pastels sous ses doigts nerveux.

Très embarrassé, Henri tordait une tige qu'elle venait de jeter sur le tapis.

— Vous me prenez au dépourvu, mademoiselle. Je ne voudrais pas vous refuser ce... service... pourtant...

— Pourtant il est ridicule, n'est-ce pas, qu'une nouvelle

épousée n'aspire pas au tête-à-tête conjugal ! Vous savez combien j'aimais votre ami et cela vous étonne ? Vous croyez au retour de ma faiblesse nerveuse devant ses étranges attitudes à mon égard ? J'ai beaucoup trop pleuré en effet. Je ne pleure plus. Si M. de Pontcroix m'a posé des conditions, que j'ai acceptées, je lui en pose à mon tour, et je vous charge de les lui transmettre. Il me veut, il m'aura... et *je l'aurai aussi*, soyez tranquille.

Pendant qu'elle lui parlait, le jeune médecin essayait de la voir, parce que son visage lui échappait complètement et qu'il se sentait très frappé par son accent.

Cette belle fille saine, robuste et superbement douée pour être une vraie femme était en train de lui donner l'impression d'une autre créature qu'il ne connaissait pas. Une mystérieuse exaspération la dressait subitement devant un obstacle. Elle faisait front et peut-être allait-on s'apercevoir que le grand fauve en rencontrait un aussi fort que lui.

Elle portait, ce matin-là, délaissant les trésors de la corbeille de noces, cette blouse noire qu'elle avait le jour où elle avait crié son amour au marquis de Pontcroix et elle paraissait toute aussi vivante, toute aussi fière dans sa simplicité d'artiste qui n'a que son âme à offrir.

Marie Faneau se leva, secoua sa blouse poudrée de poudre multicolore, s'essuya les doigts, vérifia des mesures, des perspectives en plaçant un miroir en présence des fleurs qu'elle venait de créer, puis elle se tourna vers l'homme... qui recula. Marie Faneau était effrayante ! Ses prunelles flambaient noires dans ses yeux ordinairement si doux, comme phosphorescents, un cercle de bistre rejoignait ses sourcils d'un brun luisant, enfonçant le regard dans un puits d'ombre. La pâleur de son teint, qui devenait si facilement rosé, tournait au jaune ivoire et des veines bleues saillaient aux coins de ses tempes. Tout était si régulier dans ses traits que la moindre contraction les changeait. Elle devait avoir reçu la plus affreuse

des commotions cérébrales pour en conserver ainsi une marque d'épouvante et d'horreur.

— Oh ! mademoiselle, qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé ? Etes-vous malade, blessée ? Vous êtes certainement très souffrante ! Un médecin ne peut pas s'y tromper. Ayez confiance en moi, je vous en supplie. Dites-moi ce qu'il y a ? Yves est-il venu ici, sans que je le sache... répondez !

Marie Faneau alla vers l'entrée de l'atelier pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre. Elle revint à ce garçon, qui frissonnait malgré son flegme, et de ses lèvres séchées par une nuit de fièvre, elle proféra cette phrase brutalement :

— Je m'adresse, en effet, au médecin, qui, je l'espère, n'est pas le complice, s'il est l'ami, et qui a le devoir du secret professionnel : *Yves de Pontcroix a tué mon frère.*

Henri Duhat leva les deux poings, chancela :

— Vous êtes folle !

— Non. J'en ai la preuve, autant qu'une preuve morale puisse être admise en justice, car le bandit a pris toutes ses précautions pour établir son innocence, lui. Il s'est même battu en l'honneur de sa victime. C'est un crime bien fait.

Elle alla chercher, sur une étagère, derrière une petite statuette chinoise, une boîte de métal : c'était les *Muratti's*.

Ils s'assirent tous les deux, se penchant sur cette chose banale, cette vignette coloriée, où souriait une jolie miss bien aguichante, fumant le mince rouleau à bout doré. Marie ouvrit la boîte et souligna de son ongle, quelques brisures de papier enveloppant les cigarettes. On déchiffrait là des mots, mal tracés, écrits au stylo, hachant les lettres, comme ayant tâtonné et troué çà et là le papier fragile, mais cela pouvait parfaitement se lire et nul autre au monde que Michel Faneau n'avait pu les écrire :

« *Marianeau, il va me tuer !* »

Il avait dû crier cela dans l'ombre, au moment même où ce qui le menaçait allait s'accomplir. Il avait senti pas-

ser la mort sur lui et, comme un pauvre nerveux maladif qu'il était, au lieu de se défendre ou d'essayer de fuir, il avait crié inutilement au secours !

Henri Duhat demeurait immobile, ses poings fermés retombés sur ses genoux, accablé par cette révélation.

— Comprenez-vous, maintenant, monsieur ? On est parti sans chauffeur et sans témoin. On connaissait très bien la route, parcourue cent fois, et on put choisir l'endroit, bien désert et bien dangereux. Lui, a-t-il eu, dès le départ, cette idée de meurtre planant sur lui ? Il était si gai, il dansait ! Ou, au cours du voyage, lui a-t-on fait une injure, l'a-t-on brutalisé ? Comment a-t-il eu le temps d'écrire cela, certainement dans les ténèbres, et pourquoi n'a-t-il pas pu s'échapper? Nous l'ignorerons toujours. Mais, Michel a crié vers moi. Je l'entends, je le vois, et il a pensé à moi, en se croyant perdu, car personne ne pouvait avoir l'idée trop simple, du moment qu'il n'y avait aucun soupçon, de fouiller dans une boîte de cigarettes ! Sur un carnet, dans un portefeuille, un porte-monnaie, oui. Dans les *Muratti's*, ce n'était pas possible et, du reste, c'est le marquis lui-même qui est venu me rendre ces différents objets qu'on a trouvés sur le corps de mon frère, dont on a, d'ailleurs, tenu compte dans un procès-verbal *déclarant l'accident*, constatation que l'assassin ne pouvait ni ne désirait effacer... parce que le hasard exige terriblement sa part dans le calcul des assassins, monsieur !

Henri Duhat l'écoutait, médusé. Elle parlait comme un juge d'instruction et c'était bien le juge implacable qui se levait dans la belle amoureuse.

Toute la nuit, Marie Faneau, penchée sur le problème, l'avait étudié, pleurant toutes ses larmes, les dernières, et, à présent, elle ne pleurait plus : elle agissait.

— Hier soir, avant de m'endormir, en regardant l'heure à sa montre-bracelet, j'ai eu l'envie de compter ses cigarettes pour savoir combien il avait eu le temps d'en fumer avant de... Je le faisais quelquefois pour le gronder et lui

défendre d'en abuser... pauvre petit ! Et j'ai vu ! Ah !... (elle se prit les tempes à deux mains) j'ai cru que je l'entendais hurler à mon oreille, de là-bas, du ravin, de toutes ses forces :

« Marianeau, il va me tuer ! »

Et moi, moi, je n'étais pas là, moi, j'avais refusé de l'accompagner, ce qui l'avait condamné.

— Une observation, interrompit le médecin, qui sentait que son client était condamné aussi, pourquoi, selon vous, Yves de Pontcroix l'aurait-il tué ?

— Parce que mon frère lui avait signifié son intention formelle de vivre avec nous, après notre mariage. C'est aussi pour... la même raison que je vous supplie de remplacer mon frère. Rassurez-vous, M. de Pontcroix n'aura pas envie de vous tuer. Au moins, a-t-il confiance en votre aveugle amitié, monsieur.

— Mais cela ne durera pas longtemps, car je me refuse, moi, à rester dans la maison d'un assassin, s'il m'est absolument prouvé que je ne suis pas en présence d'un fou !

— Cela n'a pas besoin de durer longtemps, monsieur, seulement jusqu'à ce que j'aie pu venger mon frère, car, vous ne pensez pas que je veuille informer la justice de ce que je sais ?

Il la dévisagea, stupéfait.

— Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, que ce serait le plus simple et le plus loyal, si vous êtes convaincue. On l'arrêtera d'abord, sur votre dénonciation, cela est certain, et c'est à souhaiter pour vous comme pour tout le monde, et on éclaircira ensuite tout le mystère de cette abomination.

— Vous oubliez, monsieur, que j'ai aimé cet homme, répondit Marie Faneau, dont la voix s'étranglait dans sa gorge.

— Et qu'elle l'aime encore ! soupira le jeune homme, qui connaissait peut-être, maintenant, toute la puissance d'un amour inavouable.

XII

— Tu dis que Marie veut que tu viennes avec nous ? C'est inouï, mon cher! Mais elle va au-devant de mes secrets désirs, la pauvre belle ! Je n'aurais jamais espéré tant de sa docilité. Elle est unique, cette femme !

Henri Duhat, très honteux du rôle qu'il jouait entre ces deux êtres, formidablement ennemis l'un de l'autre, quoique liés par une passion non moins cruelle que la haine, se demandait comment il se délierait, lui, du fameux secret professionnel qui lui pesait lourdement sur la conscience, l'entraînait même dangereusement à sa propre perte.

— Oui. Je n'en suis pas plus fier. Toi, tu vas certainement à un scandale énorme, Yves. Je lui ai parlé, à mots couverts, de... névroses, pour être poli, et elle n'a pas très bien compris ce que je voulais dire. J'y renonce. Qu'elle devine, si elle l'ose. Tout ce que je puis faire, c'est soutenir le plus faible, le cas échéant.

Le marquis se promenait, tel un fauve en cage, dans son bureau du *Majestic* et il y était entouré de merveilleux cadeaux destinés à la fiancée : œuvres d'art, bibelots curieux, bijoux, dentelles, jusqu'à un coussin de soie rouge où il avait fait broder, par une ouvrière émérite, le dernier bouquet peint par la charmante pastelliste, afin de remplacer celui qu'il avait si cavalièrement fendu en deux.

— Je sais où je veux aller, Henri. Pourquoi cette divine créature ne me guérirait-elle pas, surtout depuis que son frère est mort ? Tu ne peux t'imaginer combien ce garçon-là était encombrant. Il l'aimait vraiment trop.

Duhat, les yeux baissés, n'osait pas répondre à cette nouvelle supposition. Un trouble grandissant s'emparait de lui en présence de l'assassin, car il n'y avait guère moyen de douter de sa culpabilité. Supprimer la vie humaine, *qui n'a pas d'importance*, c'était tellement dans ses manières... de voir.

— Ce pauvre garçon me paraissait plutôt frivole, courant les dancings et s'amusant très loin de l'affection raisonnable que tu lui prêtes, Yves.

— Affection raisonnable ? Alors, tu as fait toutes tes études de clinique pour aboutir... aux affections raisonnables ? Tu crois à la raison de l'humanité, quand l'homme est dépravé et la femme séduisante, qu'ils vivent tout près l'un de l'autre dans la plus entière des libertés ?

Duhat eut le frisson. De quel genre de morale aurait-il pu parler, maintenant ? Il ne lui en fallait pas connaître davantage des imaginations de son farouche client, pour être convaincu... Ce qu'avait dû lui coûter ce crime ? Une voiture de soixante mille francs à lancer dans un ravin et pas une hésitation mentale, car il conservait les bras tout chauds d'avoir brassé les œuvres de guerre, là-bas, dans la grande cuve où bouillaient toutes les chairs pantelantes des plus nobles humanités. Or, faire la guerre pour soi, c'est se débarrasser de son ennemi particulier; moins qu'un jeu pour Yves, qui ne concevait point qu'on pût tuer pour voler (peut-être parce qu'il n'avait pas besoin d'argent !) mais qui n'admettait pas que quelqu'un se mît en travers de sa route. Un lobe de son cerveau était engourdi. Il n'était pas fou, seulement privé de sensibilité. Une chose quelquefois bien gênante, la sensibilité. Henri Duhat s'en apercevait tous les jours !

Yves de Pontcroix reprit, le ton décisif :

— Il n'y aura donc qu'un faire-part dans les journaux et, à ce propos, tu iras voir Gompel qui te rédigera ça le mieux du monde. Moi, je ne veux pas revenir à Paris et je suis ravi de ne pas avoir à m'y créer un salon... qui serait celui de ma femme que l'on courtiserait sous mes yeux, naturellement. J'en ai assez. Pontcroix ou un yacht sur la mer. Elle n'a pas besoin de gloire et de toutes ses combinaisons louches. C'est Gompel, le marchand de tableaux, qui m'a présenté à elle. Il lui en présenterait d'autres. Non ! Fuir !... La marquise de Pontcroix n'a plus

à se soucier de son existence. Elle m'appartient. Oui, fuir... et très loin. J'ai tellement soif de solitude.

Henri Duhat s'occupa des derniers préparatifs *du sacrifice* pour épargner le plus possible les entrevues pénibles à la fiancée. Sans cesse dérangée par les couturières ou les bijoutiers, Marie vivait emportée dans une espèce de tourbillon où les objets lui semblaient tous teints d'un pourpre sinistre, depuis les fleurs jusqu'aux meubles. Elle ne regardait plus ni les écrins, ni les toilettes. Elle vivait en dedans pour écouter une voix lointaine, lamentable, lui crier : « Au secours ! Il m'a tué ! »

Le mariage se fit très simplement et civilement, un matin, de très bonne heure, selon les formelles volontés de Marie Faneau. Il n'y eut que l'assistance réglementaire des témoins, ce qui scandalisa le maire lui-même à cause de la qualité des époux. Le deuil récent expliquait le manque de cérémonie,mais point qu'on lui eût interdit le discours en lui adressant dix mille francs pour les pauvres de l'arrondissement. Ces grands noms sont d'un sans-gêne qui frise l'impertinence.

Marie abandonnait momentanément son atelier (qu'elle gardait comme pied à terre permis par le marquis) à la brave Ermance, dont les larmes ne tarissaient plus.

Avant de monter en voiture, Mme de Pontcroix, furtive et toute tremblante, vint embrasser la pauvre femme, lui recommander sa chère petite Fanette, qu'elle lui laissait en attendant de leur faire signe à toutes les deux. Ah ! les reverrait-elles jamais ?

— C'est bien pis que l'enterrement ! hoquetait Ermance, que la grosse augmentation des gages ne consolait pas et qui retenait Fanette, hurlant à la mort de toute sa petite voix suraiguë.

Lucot, le chauffeur, avait reçu des ordres sévères pour couper au plus court et ne traverser, sous aucun prétexte, les pays par où était passée l'*autre* voiture.

Henri Duhat ne prononça pas un seul mot durant tout

le voyage. Il assista au déjeuner, dans un immense et sombre hôtel de province, en refusant tous les plats sous prétexte d'une migraine causée par le vertige de la vitesse. Il déclara, d'un ton dur qu'on ne lui connaissait pas :

— Vous voudriez nous faire tuer que vous ne vous y prendriez pas autrement, mon cher Yves.

— N'es-tu pas là pour nous sauver ? répliqua le marquis, absolument sans inquiétude, probablement parce qu'il ne conduisait pas lui-même, cette fois.

Il prenait souvent la main de sa femme et roulait, sous son index impatient, l'anneau d'or, très lourd, qui la faisait sa prisonnière. Une étrange langueur s'emparait de lui, quand, par hasard, la ronde épaule de Marie heurtait la sienne.

Elle non plus ne parlait pas, mais ce n'était point pour étonner ce grand taciturne... qui redoutait tant le langage de l'amour humain. Elle se bornait à lui sourire, d'un sourire trop résigné pour être franc.

Malgré sa rapidité, le voyage lui semblait interminable; un supplice inédit qu'elle ne supporterait peut-être pas jusqu'au bout. Arriverait-on jamais ? Et ne valait-il pas mieux être précipités tous dans n'importe quel ravin que s'échouer dans le ténébreux abîme de la nuit nuptiale ?

Enfin, au soleil couchant, l'auto roula, plus doucement, sous la voûte d'une avenue d'ormeaux centenaires.

— Chérie, dit son mari, de sa voix sourde qui s'altérait un peu, voici Pontcroix. Le port et la ville sont loin. Nous sommes en plein désert, mais, vous le savez déjà, c'est un conte de fée que ce château, et puisque la fée y est venue, j'espère tous les miracles.

Elle répondit, très naturellement, cette phrase qui fit tressaillir Henri Duhat :

— Tous les miracles... excepté celui qui ressuscite les morts ?

Le château avait un aspect presque religieux avec son calvaire situé juste en face de la porte principale. Entouré

de landes en fleurs, il se dressait tout gris, d'un gris de lichen et de mousses argentées, sur un pan de roches dont quelques-unes affectaient des formes de moines. Des vaches à clarine et des petits moutons bruns broutaient paisiblement, gardés par des bergères en coiffes aux ailes mouvantes. On ne voyait presque pas de croisées du côté de ce calvaire, mais, de l'autre côté, vers le chenal qui blanchissait les fonds du paysage, le bordant d'un nuage tombé, il y avait les plus larges ouvertures, des galeries toutes à jour, festonnées de plantes grimpantes.

La limousine s'arrêta devant un perron où se trouvaient, dévotement rangées, comme à l'église, trois femmes en costumes du pays, pailletés de belles broderies au corsage, et trois hommes, d'air extrêmement sérieux sous leurs grands chapeaux. Cela formait trois couples qui étaient nés dans les dépendances du manoir, s'y étaient mariés et voulaient bien y mourir. Les femmes firent une révérence d'autrefois, les hommes se découvrirent, en agitant vigoureusement les rubans de velours de leurs chapeaux, puis, discrètement, les gens de Pontcroix se retirèrent sans même qu'on eût à leur demander leurs noms, parce qu'ils faisaient partie des pierres de cette demeure seigneuriale. Ils en étaient l'âme, qu'on ne devait pas voir.

En gravissant le grand escalier, Marie aperçut, par les ogives, le plus ravissant des jardins suspendus. Un fouillis de fleurs, d'arbustes, des orangers, des buissons ardents, des lilas blancs, des roses rouges y formaient une couronne touffue sous laquelle disparaissaient un petit préau monacal et une chapelle, dont toutes ces floraisons parfumées, forcées en serres ou poussées librement, formaient les encensoirs. La cour intérieure était dallée de marbre jaune et prenait un air italien aux reflets du couchant.

— Mon Dieu, bégaya Marie, un instant isolée avec Duhat sur la galerie d'où l'on pouvait contempler les merveilles de ce jardin éblouissant au sein de cette nature

sauvage, quel crime ai-je donc commis, moi, malheureuse fille, qui n'ai jamais rêvé rien d'aussi féerique, même le pinceau à la main, pour être condamnée à voir cela sous des voiles de deuil... et peut-être en mourir ?

Duhat s'inclina. Il semblait harassé de fatigue.

— Madame, je vous laisse ici. Je n'en peux plus. Ayez pitié de vous, sinon de lui, et souvenez-vous que je suis le plus humble de vos serviteurs, quoi qu'il arrive. Il a fait de Pontcroix, que j'ai connu le plus froid des monastères, un palais des mille et une nuits. Puissiez-vous y vivre en oubliant.

Elle dut visiter, son mari lui tenant le coude pour la soutenir dans les passages obscurs, tous les appartements meublés avec un luxe inouï, salons anciens ou boudoirs modernes, et elle finit par tomber, brisée d'émotion, sur le divan bleu de la chambre nuptiale, toute azurée comme un ciel de printemps, ronde comme un immense nid. Les deux larges fenêtres se commandant, le jour semblait traverser, de part en part, la fameuse tour de la légende. D'un côté, c'était le jardin terrasse aux parfums enivrants, de l'autre, la lande vaste et unie, l'horizon splendide qui ne se terminait que par la frange d'écume de la baie.

— Marianeau, fit Yves de Pontcroix, debout devant elle entre ces deux merveilles, haut et sombre, mais bien chez lui, effaçant enfin tous les souvenirs du monde nouveau pour ne rappeler que le seigneur ancien, maître absolu d'une destinée de femme, je suis heureux de vous recevoir ici, parce que le cadre est digne de vous. Ma belle chérie, vous êtes fatiguée, je vous laisse. Nous dînerons vers huit heures, n'est-ce pas ? Vous avez une heure encore pour vous reposer un peu. Si vous avez besoin des femmes que vous avez vues en arrivant, il n'y a qu'à les appeler. Il y en a une qui sait coiffer... Donnez-moi vos mains ! Oui, vous êtes très fatiguée ? Vous êtes triste ? Vous ne m'aimez plus ?

— A quoi bon ! soupira-t-elle accablée.

— C'est un peu vrai. Si vous m'aimiez encore, vous me feriez croire en Dieu et, alors, il me faudrait entrer dans les ordres.

Il avait dit cela d'un ton amer, non comme une ironie, mais comme la conclusion logique du drame intérieur qui le hantait.

Marie aurait voulu dormir ou se cacher, fuir dans l'inconscience ou courir vers une gare, prendre un train. Elle n'était pas chez elle, ni à sa place chez lui !

Elle sonna les servantes qui lui préparèrent un bain et l'aidèrent à revêtir une robe de soieries blanches qu'elle voila d'une écharpe noire, dès qu'elles furent parties. Ces femmes discrètes eurent la touchante attention de ne pas voir qu'elle pleurait. Sans un bijou, sans une fleur, elle avait relevé haut ses cheveux, en casque de guerrière pour ne rien abandonner aux surprises des caresses, puis, courageusement, parce que c'était l'heure et qu'elle ne voulait pas faire attendre, elle descendit dans la grande salle d'en bas, où elle se sentit toute petite, comme à jamais perdue.

Elle y retrouva son mari, en élégant costume d'intérieur, la boutonnière fleurie d'un bouton de rose. Henri Duhat l'écoutait, stupéfait, sous son flot de paroles étourdissantes. Il devinait cet homme criminel tellement détaché de tous les mondes civilisés qu'il en paraissait plus grand, moins coupable, hors du temps et de la réalité. Certainement, il n'avait aucun remords, était enfin très heureux, ou croyait à l'impunité ou touchait à la plus complète félicité de sa vie d'amour... et il y avait derrière lui le cadavre du frère de sa femme, de cette femme qu'il adorait !

Tous les trois ils mangèrent, ou firent semblant, dans une superbe vaisselle d'argent timbrée d'un très vieil écusson fleurdelisé, et ils burent un vin couleur de topaze brûlée dans des hanaps dont la hauteur fit un instant sourire la pauvre Marianeau.

Elle demanda de l'eau pure, car elle avait la fièvre.

Les servantes, timides, malgré leur costume rutilant de princesses de comédies, contemplaient à la dérobée la belle dame de Paris dont la chevelure d'or pourpré représentait toute la fortune.

Mais c'était la maîtresse. Il n'y avait rien à dire, sinon qu'elle était trop triste pour tant de bonheur.

Puis les deux hommes allèrent fumer un moment sur la galerie festonnée de lierre, se saluèrent correctement en échangeant la plus cordiale poignée de mains, et chacun rentra dans son appartement.

Marie attendait le fauve, en proie à une terreur sans nom. Il avait acquis tous les droits sur elle et elle devenait sa propriété légitime, une des statues de ce château où l'on rencontrait des dames de marbre aux beaux yeux morts ! Il l'avait d'ailleurs royalement payée, lui ayant fait dire, par son notaire breton, qu'elle serait l'héritière de toute sa fortune, de tous ses biens, s'il venait à s'en aller le premier, *selon l'usage*, même, avait ajouté maître Mahaut, toujours précis, dans le cas *où elle ne lui donnerait pas d'enfant.*

La chambre était calme, tellement bleue qu'elle se perdait dans le ciel d'azur sombre qui baignait la tour et la pénétrait par ses deux fenêtres ouvertes. Du midi montait l'odeur exquise des corbeilles fleuries et, au nord, on voyait la lune radieuse faire neiger le flot lointain de la baie. Ah ! la belle nuit d'amour, si on avait pu oublier l'horreur de la haine ! Etait-ce bien vrai, cette folie du meurtre ? Cela ne pouvait-il se reléguer dans l'antiquité de la légende ? Le cauchemar n'allait-il pas replier ses ailes noires pour laisser planer, enfin libre, le beau rêve couleur d'or et de saphir ? Ne vivrait-on pas entièrement le conte de fée qu'il avait évoqué lui-même en lui faisant les honneurs de sa maison, la vieille et religieuse maison des ancêtres qu'il transformait pour elle seule en un temple des voluptés païennes ?

Il frappa très doucement. Elle sauta sur une petite lampe d'opale dont elle alluma l'électricité, parce qu'elle redoutait cette caressante clarté de la lune inondant la chambre de ses rayons couleur de miel.

— Entrez! dit-elle, mise debout surtout par son irrésistible envie de fuir.

Son cœur battait à se rompre. Elle espérait bien que sa vie s'arrêterait là, devant le désespoir de ne rien oser tenter pour venger le mort. Que pouvait-elle, qui ne serait pas odieux ? Ce à quoi elle pensait la révoltait, mais lui laisserait-il le temps, voudrait-il regarder autre chose qu'elle-même ?

Il s'avança de son pas souple.

— Marianeau, fit-il, d'un ton relativement affectueux, vous êtes très fatiguée par ce dur voyage, tellement rapide qu'il vous a coupé le souffle. Je vous en prie, ne respirez pas en haletant comme si vous étouffiez. Tenez ! Vous tremblez si fort que vous allez tomber. (Il l'enveloppa de son bras et la fit se rasseoir auprès de lui.) Qu'est-il donc arrivé de plus que ma laideur ou ma brutalité pour vous éloigner de moi ? Il y a autre chose que votre frayeur de petite fille devant l'ogre ? Que vous a-t-on dit ? Vous n'imaginez pas ce que peut être le tourment d'un jaloux tel que moi. Allons, un peu plus de courage ! Avouez que vous continuez à me craindre... malgré que vous m'ayez permis toutes les audaces.

Il essayait de plaisanter de son irritante façon, très courtoise et très cruelle parce qu'elle dénotait une maîtrise au moins singulière de son tempérament passionné. Il faisait ce qu'il voulait de sa force et n'en était dominé que dans certaines occasions, heureusement très rares :

Marie répondit, d'une voix à peine disctincte :

— C'est nerveux. Je ne sais plus pourquoi j'ai peur. Je vous en fais mes excuses, monsieur, car je devrais pouvoir mieux vous remercier.

Il eut son habituel rire sourd.

— Monsieur ? Eh bien, *madame*, il va falloir que je vous fasse la cour, puisque nous ne nous reconnaissons plus !

Il jouait avec sa main et lui ôta son alliance qu'il mit à son petit doigt. Puis il gronda, entre ses dents :

— Comme leur amour, leur sale amour détruit toute la confiance et fait perdre la notion de l'absolu aux pauvres créatures qui en furent les victimes ! Marie, vous souvenez-vous que je vous ai dit un jour : Je vous aurai consentante... ou je vous tuerai ?

— Vous me tuerez, Yves, je n'implore plus que cette dernière grâce de votre part.

Elle venait de crier, malgré elle, son nom, car elle ne se souvenait que trop.

— Ma chérie ! Mais c'est vous qui êtes effrayante ! (Il glissa vivement à ses pieds, lui serra les genoux, et la regarda, un moment, silencieux :) Et pourquoi ne te ferais-je pas la cour, Marianeau ?... Oui, tu es très belle et tu me plais infiniment, mais ce que j'aime le plus en toi, c'est que tu es d'une race égale à la mienne en force, quoique bien différente... J'aime ta peau qui a la douceur de la fleur et ton sang qui coule dessous en lui donnant le reflet de l'aurore. J'aime tes yeux qui sont ouverts larges à toute lumière, d'une indéfinie couleur comme celle de la mer changeante. Sont-ils gris, sont-ils bleus, sont-ils verts ? Où sont-ils simplement, tes yeux, le plus beau regard du monde ? Tiens ! Je suis si doux et si heureux, ce soir, que je resterais enchanté, enchaîné à tes pieds toute la nuit ! Nous sommes seuls dans l'immensité, Marie. C'est l'heure unique, celle qui ne revient jamais, et nous avons le droit, tous les droits d'en profiter. Marie, je veux que tu m'aimes encore, moi. Je veux te reconquérir... Abandonnons un peu la terre et notre époque. On a tout détruit et tout tué, oui. Il ne reste plus que nous, rois d'un monde nouveau... que nous ne repeuplerons pas !... Marie, j'ai été violent, grossier, cela est possible. Je ne

m'en souviens plus du tout et vous l'oublierez parce que la vie commence aujourd'hui. Vous m'aimerez, tu m'aimeras, parce que tu m'as vu tel que je suis, ou que je veux être, quand mon masque est tombé. Pourquoi ne me comprendrais-tu pas, toi, qui peux si facilement reconstituer un visage d'après ses apparences ? Pourquoi aurais-tu le dégoût de celui qui t'a voulue tout entière, légitimement, pour ne pas t'offenser ou te désespérer ? Je ne suis pas fou, Marie, et mon amour, à moi, est d'une essence un peu plus rare que celui des humains, parce qu'il ne finit pas. La satiété ne le menace pas. Il n'a pas le but ridicule de la procréation. Il faut laisser ce soin à nos domestiques. La procréation est un usage de basse-cour ou d'étable, et elle fournit assez d'esclaves pour que les gens libres ne s'en occupent pas. Je ne crois pas que, maintenant, ceux qui sont doués de la faculté de réfléchir puissent songer à préparer, le plus sérieusement possible, de nouvelles hécatombes. Il n'y a pas d'autre raison aux grandes guerres que... le surpeuplement. Quand ces idiots-là sont trop, ils s'entretuent, ou tombent les uns sur les autres, parce qu'ils ont faim. C'est une illusion dangereuse qu'espérer de l'homme normal un sentiment normal de sa vraie force, qui serait de jouir de la vie telle qu'elle est, et elle est bonne quand on est le maître de sa volonté !... Il faut avoir vu le massacre de près pour se rendre compte que... les meilleurs chefs sont ceux qui savent sacrifier le plus d'esclaves et qui déblaient le terrain devant eux pour arriver le plus rapidement au but. (Il rêva, un instant.) Non, Marie, la vie humaine ne vaut pas la peine qu'on se donne pour la défendre, ni, surtout, celle qu'on prend pour la perdre. Une chose compte, puisque c'est sur cela que repose la loi de la vie : la volupté. Or, la volupté n'est belle qu'à l'état pur. Marie, je vous adore. Je ne veux être pour vous ni un maître, ni un esclave. Est-ce que Henri Duhat vous a dit ce que j'attendais de vous ?

Penchée sur lui, elle écoutait, affolée, buvant ses paroles

comme on boirait un poison enivrant, et dans cette atmosphère qui avait à la fois le goût de la fleur et celui du sel de l'océan, elle ne savait plus trop, en effet, si elle était encore de ce monde ou si le cauchemar, le rêve l'emportait dans une contrée d'affreuse solitude ou de divine joie.

— Non, fit-elle d'une voix étranglée par les larmes, votre médecin ne m'a rien dit. Je ne lui aurais pas permis une telle injure. Et lui, n'a pas osé.

Il éclata d'un rire franchement jeune :

— Une injure ? Et comment appelles-tu les recommandations de la mère à la nouvelle épouse ?... Comment faut-il nommer toutes les plaisanteries permises sur la robe blanche de la jeune mariée qui ne doit la mettre qu'une fois ? Vraiment, vous qui êtes, vous l'avez avoué, une femme et non pas une ignorante, comment appelez-vous tous les usages bien mondains qui tendent à inventorier les cabinets de toilette des gens qui s'aiment ? Tudieu, ma chère, je trouve enfin excessive cette pudeur, votre plus grand charme, je l'avoue, qui ne résiste pourtant pas à votre désir de vouloir être heureuse ! Vous êtes la plus jolie femme que je connaisse, mais vous êtes la plus naïve des amoureuses, si vous reculez toujours devant la force. Que signifient donc tous ces roucoulements, ces serments et ces promesses de folie, si nous ne jouons pas franc jeu le jour, pardon, la nuit des noces ? Marianeau, je vous aime assez, moi, pour ne pas vous imposer mon amour qui ne ressemble pas tout à fait à *l'autre*, mais, tout de même, rendez-moi cette justice, c'est que j'ai le droit pour moi. Sang pour sang ! J'ai le plein pouvoir de l'époux qui réclame celui d'une virginité !

Marie s'arracha, d'un mouvement violent, des bras qui la serraient. Elle se redressa, tremblante, mais bien décidée à rompre le charme féroce qui l'enveloppait. Son cerveau éclatait. Elle ne suivait plus le sens des mots. Tout tournait autour d'elle. Quelle était donc cette spéciale

espèce de meurtrier qui réclamait une virginité, ou le sang d'un nouveau meurtre ?

— Allons, fit-elle, en laissant tomber sur lui un regard de mépris horrifié, continuez ! Avouez ! Quelle victime vous faut-il encore et de quelle façon très lâche ou très ignoble désirez-vous tuer cette nuit ?

Il se leva à son tour, les mains crispées dans sa robe qu'il déchirait sans le savoir.

— Pourquoi parlez-vous de tuer ? Vous ne risquez la mort que si vous m'irritez par une résistance trop prolongée. Vous disiez m'aimer assez pour tout souffrir de mon amour ? Je vous ai crue... et qui sait si vous ne seriez pas devenue mon égale ? Qui sait si ce n'eût pas été vous qui eussiez fini par dominer ? J'avais mis, moi, toute ma confiance en vous !... Et puis, non, il y a autre chose ! Ne mentez pas ! Ah ! mon médecin n'a pas osé vous le dire ? Encore un timide amoureux qui tremble devant vous, n'est-ce pas ? Appelle-le donc à ton secours, ma très belle furie ! Personne, ici, n'entend jamais rien, les murs sont trop épais, la chambre est trop haute et tu es dans la tour de Brelande, la femme infidèle, celle qui est morte de faim. Ah ! non ! leur pudeur !... C'est édifiant !... Si seulement je t'avais dévêtue, si j'avais fait tous les gestes les plus ridicules de vos jolies petites passions honnêtes, je m'expliquerais tes airs très indignés, ça vaudrait la peine. Ouvre-moi ton corsage, là, seulement, au-dessus des seins, sans plus... (Et il ajouta, la voix frémissante, les yeux tout à coup lumineux :) Maintenant, j'ai soif. Je ne veux pas te défigurer ni toucher à ta bouche, parce que je tiens à la merveille de ton visage pâle, mais ne me mets pas en colère, dis !

Par un miraculeux effort de ses nerfs, Marie put répondre, froidement :

— Soit ! j'accepte. Mais j'ai sur la poitrine, en ce moment, tout près du cœur, une chose à laquelle je tiens beaucoup. Une lettre. Je l'avais cachée là, justement,

parce que, connaissant votre effroyable jalousie, je ne pensais pas que vous pourriez la trouver... puisque vous me laissiez... la liberté de ma personne.

— Une lettre ? Tu as caché une lettre d'amour dans ton corsage, toi ? Ce n'est pas vrai ou tu veux me rendre fou !

— Regardez vous-même.

Elle s'approcha de la petite lampe d'albâtre et, lentement, chastement, les yeux rivés à ses yeux, le tenant encore sous le magnétisme de la femme qui sacrifie même sa vie à sa volonté, elle lui désigna, collée à sa chair par la moiteur de la fièvre, un frêle morceau de papier, pas une lettre, un lambeau de lettre certainement.

Yves de Pontcroix se rua sur elle, prêt à mettre en pièces la femme avec la lettre.

— Lisez ! ordonna-t-elle en rattachant son corsage.

Il plaça sous la lampe ce lambeau de papier, le lissa, de son index rageur, le déchiffra, recula, puis répéta, d'un ton guttural comme le cri d'une bête blessée :

« *Marianeau, il va me tuer !* »

— C'est l'écriture de mon frère. Vous la connaissez.

Il y eut un lourd silence.

— Oui, dit-il de sa voix redevenue sourde, c'est bien l'écriture de votre frère !

— Vous avouez ?

— J'avoue quand il me plaît, madame, vous le savez bien.

Elle fut forcée de s'asseoir sur le divan, où elle parut si pâle, si morte, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Comme vous devez souffrir, Marie !

Elle ferma les yeux, mais ne pleura pas. Elle ne pouvait plus pleurer.

— Alors, fit-il d'un accent devenu subitement très doux, c'est pour cela que vous ne m'offriez plus vos lèvres ? Si je pouvais vous prouver que je n'ai pas tué votre frère, me les donneriez-vous encore ?

Elle répondit, tout bas, suffoquée par la passion qui débordait en elle :

— Oui.

Il prit sa main, y reglissa l'anneau d'or qui la refaisait sa prisonnière.

— Au revoir, Marie, dit-il reprenant son ton railleur et glacé d'homme du monde qui prend congé. Vous êtes fatiguée. Moi aussi... et nous avons toute la vie devant nous. A demain.

Et de son pas souple, nonchalant, il se retira.

Dans le corridor, sorte de pont couvert qui reliait la tour aux autres bâtiments, il rencontra son médecin qui errait comme une âme en peine, s'efforçant de calmer sa fièvre à la brise nocturne dont les parfums, au contraire, l'exaspéraient.

— Que faites-vous donc là, mon cher ? demanda le marquis souriant. Il est au moins deux heures du matin ! Vous n'êtes donc pas fatigué, vous, comme tout le monde, ici, de cette course aux abîmes ?

— Non, Yves, j'étais un peu inquiet.

— Ah ! quel cœur sensible vous avez depuis quelques mois ! Cette Marie Faneau, quelle enchanteresse ! Elle apprivoiserait un tigre... et même un médecin. Rassurez-vous (et il lui frappa durement sur l'épaule). Personne n'a besoin de vos services. Je suis guéri, mon cher ! (Il ajouta d'un ton très confidentiel :) Entendez-vous bien ? Me voici redescendu au rang de simple mortel, Henri. Réjouissez-vous. Il y a un imbécile de plus sur la terre. Je n'ai plus besoin de voir du sang pour être heureux ! Non, en vérité, je n'ai jamais été plus heureux que cette nuit ! A demain ! J'ai laissé dormir la marquise. Qu'on ne la réveille pas trop tôt, surtout.

Il mit un doigt sur sa bouche et s'éloigna de son pas élastique, peut-être un peu plus lent.

Le lendemain, vers midi, un domestique entrant chez son maître, car la marquise déclarait ne pas l'avoir vu, le

découvrait étendu, tout habillé, sur un fauteuil, le front troué d'une balle.

Il avait écrit ceci, pour sa femme :

Marianeau, *je n'ai pas tué votre frère.* Le pauvre névrosé m'avait montré ce papier, un jour que nous nous étions disputés à votre sujet, et, poursuivi par une de ces idées baroques hantant souvent les monomanes de la persécution, il m'avait dit, en riant : Si vous vouliez me supprimer, voilà qui empêcherait ma sœur d'être à vous.

Le malheur, c'est que, moi, je ne lui ai pas demandé de supprimer le papier, après notre réconciliation. Je n'y ai même pas pensé.

Tout mon amour.
Adieu.

Le médecin qui, le premier, lut la lettre, laissée ouverte sur un bureau, murmura, bouleversé :

— Si elle peut croire cela, et c'est possible, elle l'aimera toujours. Il vient de recréer *le vampire.*

RACHILDE.

3 septembre 1921.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

J. Barbey d'Aurevilly : *Lettres intimes* (Edouard-Joseph). —Emile Magne : *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux* (Emile-Paul) — Jean Epstein : *La poésie d'aujourd'hui, un nouvel état d'intelligence* (Editions de la Sirène). — François Mauriac : *Petits essais de psychologie religieuse* (Société littéraire de France). — Henri d'Almeras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature* (Albin Michel).

Voici des **Lettres intimes** de Jules Barbey d'Aurevilly, recueillies et classées par Mlle Louise Read, l'amie fidèle à la mémoire du grand écrivain normand. Ces lettres, qui s'espacent d'octobre 1844 à décembre 1880, sont le résumé de toute une vie qui se déroule devant nous comme un film cinématographique où les images cruelles sont plus nombreuses que les triomphantes. Livre émouvant jusque dans les détails de la vie quotidienne, de ce labeur quotidien dont Barbey demeura l'esclave orgueilleux ou hautainement résigné. « Je suis à ma forge », dit-il, et cette métaphore nous le montre bien, en effet, devant la forge où il martelait ses traits et ses flèches. Il écrit à son ami, le poète Saint-Maur : « *Du lundi au jeudi*, désormais, je lirai et j'articlerai...

« C'est assez gros qu'un article à faire quand on lit comme moi tout ce dont on rend compte, avec points et virgules, et quand on ne se contente pas de la table et de la préface, *comme d'aucuns.* »

On lui a fait espérer un héritage de famille qui l'eût libéré de quelques besognes littéraires, mais on l'a oublié dans la distribution des largesses posthumes, et Barbey explique avec simplicité : Moi « je ne l'avais *cramponné* que par un peu de gaîté, *le temps que j'étais là* ».

Maintenant, il ne m'est plus permis de compter sur *un autre que moi*. Votre amitié pour moi, écrit-il à son amie Elisabeth, de Saint-Sauveur, avait des espérances que je n'ai jamais partagées : mais on a beau être sagace, l'espérance, que l'esprit qu'on a repousse, est une

diablesse de couleuvre qui se glisse encore par-dessous la porte la plus hermétiquement fermée de nos cœurs... et on n'écrase pas facilement, sous son talon, la tête de ce reptile-là !

Il ajoute avec noblesse : « Il faudra mourir les armes à la main, c'est-à-dire la plume à la main, et c'est ainsi que je mourrai. Je n'aurai jamais eu de gagne-pain que mon cerveau, et le talent que j'ai n'est pas assez bas pour être une fortune, car le succès, la popularité, *la fortune*, n'appartiennent qu'aux *talents bas*, — au niveau de ceux qui les paient. » Il faut encore citer la fin de cette lettre, une des plus belles du recueil, parce qu'elle est de la plus intime et profonde sincérité :

Rien ne changera plus dans ma vie. Le travail ! Le travail, et encore le travail ! Cela ne m'épouvante pas, ma chère Elisabeth. Dieu m'a donné une si fière santé que je puis encore passer beaucoup de nuits ! Qu'il soit béni pour ce qu'il m'accorde et béni encore (quoique je le dise avec moins de reconnaissance) pour ce qu'il m'a refusé !

Puis les années passent emportant ceux et celles qu'il avait aimés, et il écrit à son amie Elisabeth : « Ma *dernière* amie de ce pays où je n'ai plus rien, ni personnes, ni choses : quelle solitude, il faut avoir du bronze sous la peau pour n'en pas devenir fou, mais, Dieu merci, j'ai un peu de ce bronze-là ! » Toutes les âmes qu'il a connues et qui sont parties dans l'absence ou dans la mort se pressent et s'accumulent autour de lui, et c'est ainsi, dit-il, « que l'invisible m'emplit le *visible* et donne un charme amer aux éternels paysages qui ne meurent pas, eux ! et qui n'ont pas bougé depuis ma jeunesse. Diable de domination exercée sur moi par ce pays, je ne l'aime plus, comme tant de choses qui furent aimés, mais j'y reviens et je crois bien que je n'en guérirai jamais, car c'est une espèce de mal que ce sentiment que j'ai pour lui. Cela ressemble à du désespoir ».

C'est encore à Paul Bourget qu'il écrit de l'Hôtel Grandval-Caligny, à Valognes, le 19 décembre 1877 :

Je m'apprends ici à vivre seul. Amère éducation ! que, cette année, je me suis terriblement donnée, dans cette ville *morte*, dont les pavés sont les tombes de mes premières folies de cœur et de mes souvenirs.

Mais le catholicisme de Barbey lui est une force et une forteresse dont la muraille le protège contre le désespoir. Ce catholicisme brandi comme une épée de combat, cette orthodoxie nuisirent, il

faut bien l'avouer, à sa critique des idées et des hommes, mais on doit aimer les écrivains pour leur sincérité, et il y a au moins une belle et orgueilleuse image, par exemple, dans cette critique qu'il adressait à Taine, dans une de ses lettres :

J'ai beau me monter la tête en vous lisant, votre Adam-loup ou singe, à qui la civilisation tond le poil et gratte la peau pour en faire un homme, ne ressemble pas du tout au mien, à qui on n'a pas appris à marcher progressivement sur ses pieds de derrière, et qui (peut-être pour cela) est tombé de toute sa hauteur, l'imbécile, et resterait par terre si la religion ne le remettait pas sur ses pieds.

Ces belles citations valent mieux que tout commentaire.

§

M. Emile Magne nous donne aujourd'hui d'après des documents inédits : **La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux**, et ce livre est aussi amusant que les « Historiettes » elles-mêmes de Tallemant. M. E. Magne nous fait pénétrer à la suite de son héros dans l'intimité de ce XVIIe siècle encore si mal connu, et on découvre avec lui, une fois de plus, que le siècle de Louis XIV ne fut pas un siècle guindé et solennel, mais vivant et passionné. La vie elle-même de Tallemant est déjà très romantique. Mais à cette époque on s'intéressait davantage aux êtres qu'aux choses et aux paysages. Il est curieux de constater, avec M. Magne, qu'en son voyage en Italie, Tallemant ne s'attarde pas à contempler et à décrire les merveilles qui l'environnaient. Huguenot, écrit M. Magne, Tallemant ne se plaisait point dans les églises où resplendissaient les fresques des Giotto, des Orcagna, des Fra Angelico. « Visita-t-il au moins la galerie des Médicis où vivaient les toiles des Titien, des Raphaël, des Corrège et reposaient d'incomparables antiques ? Cela est improbable. » Et Retz, son compagnon de voyage, « ne se préoccupait nullement, myope comme une taupe, de contempler ce qu'il ne pouvait voir sans lunettes». Sur son séjour à Rome, des Réaux ne relate, dans son œuvre, que des faits d'ordre burlesque. Il parcourut, par exemple, l'hôpital des fous : on lui montra, parmi les ensoutanés, toutes sortes d'aigrefins, dont le R. P. Bagnareo, augustin adonné à l'astrologie judiciaire, célèbre par ses friponneries et qui devait terminer sur un gibet son édifiante vie. Des Réaux, avide d'amusements, constate M. E. Magne, recherchait sans doute la rencontre de ces grotesques. Il se souciait peu — et d'ailleurs on ne

s'en souciait guère de son temps — d'accomplir des pèlerinages archéologiques : « Les gens de Rome, toute cette société cosmopolite au milieu de laquelle tant d'escroqueurs vivaient largement, attiraient, davantage que les ruines des monuments antiques, sa curiosité. » J'insiste sur cette nuance de la sensibilité au XVIIe siècle : elle nous aide à en comprendre la littérature plus psychologique que picturale. Peut-être parce qu'à cette époque tout le lyrisme s'était réfugié dans l'architecture, qui était une chose trop vivante pour que l'on puisse sentir la poésie des pierres mortes. Aujourd'hui, un voyageur de la qualité de Tallemant oubliera plutôt de pénétrer dans la vie intime de la société que de contempler et de décrire les vestiges du glorieux passé de Rome. Mais je pense que Tallemant, reçu à Rome, bien que huguenot, chez le cardinal Antoine Barberin, frère du pape Urbain VIII, dut emporter une image plus précise de la société romaine que tel voyageur actuel qui se contente de visiter les monuments et les musées, sans songer à interroger l'âme des hommes... et des femmes. Bien des années après ce voyage, examinant le passé, Tallemant écrivait mélancoliquement : « Je me divertis bien en Italie.... C'est belle chose que jeunesse. »

M. E. Magne nous montre Tallemant s'élevant par son intelligence et sa finesse ; il avait acquis droit de cité à l'Hôtel de Rambouillet.

On ne se souvenait plus de ses origines bourgeoises et qu'il était issu de ces financiers retors qui pressuraient les taillables et tenaient maintes fois le roi en tutelle

Graduellement, continue M. Magne, des Réaux qui nous apparaît dans cette maison, en dehors de l'intimité, comme un spectateur silencieux, découvrit les mille intrigues qui s'y nouaient et dénouaient. Il nous en a laissé l'histoire. Mais ici M. Magne y a ajouté l'historiette de Tallemant lui-même, en notant son roman vécu avec Marie Le Goux et son mariage avec Elisabeth Rambouillet.

Des Réaux n'avait pas rompu avec Marie Le Goux, il portait, comme le châtiment d'un forfait, le poids de cette liaison et cependant il ne pouvait se détacher d'une femme qui lui procurait, l'ayant vaincue après des combats acharnés, d'incomparables heures de félicité. Il achetait cruellement son fugace plaisir et peut-être était-ce la raison pour laquelle il y tenait davantage.

— Le moyen que les autres vous résistent, disait-elle, si je ne vous ai pu résister.

Elle l'accusait perpétuellement de la tromper et lui reprochait même de commettre d'ignobles incestes avec ses propres sœurs.

— Oui, lui criait-elle, courroucée, je ne voudrais pas jurer que même vous épargniez vos tantes !

— Mais, répondait des Réaux, comment est-ce donc que je fais? car vous savez que je vous sers assez bien.

— Ah ! répliquait-elle, il n'y a jamais rien eu de si brutal, de si animal que vous ; vous avez une sensualité infatigable...

Et quant à sa jeune fiancée :

— Vous aurez beau faire, moi seule suis votre femme, criait-elle, la petite Rambouillet ne sera jamais que votre garce ...

§

La Poésie d'aujourd'hui, un nouvel état de l'intelligence. Cette étude de M. Jean Epstein est sans doute la première où l'on ait tenté scientifiquement et philosophiquement une explication de la nouvelle poésie. Cette nouvelle poésie, on l'a appelée « cubiste » par analogie avec la peinture nouvelle, et ce qualificatif, quoique inexact et peut-être absurde, est celui qui lui restera et celui qui la caractérise le mieux. Il y a, en effet, chez les nouveaux poètes, comme chez les peintres cubistes, un même effort intellectuel pour se méfier de l'intelligence. Ils suivent tous le même courant anti-intellectualiste de la philosophie bergsonienne. Cette illusion de plonger dans les profondeurs sous-marines de l'instinct ou de la sensibilité, ou... (peu importe le mot, puisqu'il ne représente rien de précis) — est une suggestion qui peut être très excitante, au point de vue de l'art. C'est M. Cocteau qui a trouvé la formule de cette suggestion : « sentir avant de comprendre ». Car (l'homme en a toujours eu l'intuition) c'est l'intelligence qui gâte tout ; c'est notre raison qui, au réveil, démolit le palais des images de nos songes, en les classant et en les disciplinant. Mais les mots sont déjà de la sensibilité cristallisée, sont déjà de l'intelligence, et une vraie poésie de sensation pure ne serait qu'une succession de cris et de hululements. Les images de notre subconscient sont semblables à l'homme invisible de Wells ; nous ne pouvons les percevoir qu'habillées, et leurs habits sont les mots. Une image nue est inexistante ou invisible.

Il y a, écrit M. Epstein, des traces de torpeur cérébrale dans ces notations d'apparence décousue de la poésie moderne. Cette apparence de torpeur, explique-t-il, « peut être voulue dans le but de reproduire l'engourdissement intellectuel parfois délicieux » . Je pense aussi que cette torpeur est une sorte d'état nirvanique cherché et voulu pour chasser les mauvaises mouches de la raison, de l'intelligence et de la logique, les trois Parques de la poésie. Mais M. Epstein examine encore l'illogisme des lettres modernes dans ses formes et dans ses causes : la suppression de la composition et la suppression de la grammaire.

Pour s'évader de la logique, il fallait donc s'évader de la grammaire. C'était une fuite difficile. L'usage de la syntaxe est une si vieille habitude que beaucoup ont reculé devant le divorce... La phrase une fois amorcée, l'intelligence se trouve prise dans l'engrenage de la syntaxe, qui, quoi qu'on fasse, est toujours logique.

Il me faudrait de nombreuses pages pour exposer ici, chapitre par chapitre, la savante étude de M. Epstein. Que l'on comprenne déjà que les nouveaux poètes ont voulu échapper à l'engrenage mécanique de la grammaire et de la syntaxe, à ces meules traditionnelles qui broient toujours le même froment. Et j'écoute Blaise Cendrars qui déclare avec un bel orgueil elliptique, à la fin de ce volume : « Brisure nette. Nouveau départ direct sur ligne d'acier. »

§

Je veux signaler ces **Petits Essais de psychologie religieuse** de François Mauriac où le jeune poète des *Mains jointes* s'est penché sur le cœur inquiet de quelques écrivains tels que Lacordaire, Maurice de Guérin, Baudelaire, Amiel et Stendhal. Dans chacune de ses méditations, l'auteur précise ce que chacun de ces poètes (sauf Stendhal) a de chrétien ; et, au nom de la chrétienté, il les revendique : Verlaine nous appartient, dit-il, et Baudelaire : « Je ne suis point si désintéressé que les chrétiens qui ne voient aucun sujet de joie dans le prosternement des inspirés. »

Et il nous conte cette jolie histoire d'un prêtre catholique danois, débarquant à Paris, et s'inquiétant d'abord de découvrir les tombes de Verlaine et de Baudelaire « afin de s'y mettre à genoux ». Comme je m'en étonnais, écrit M. Mauriac, cet étranger s'étonna de mon étonnement.

Les catholiques français ont chassé Baudelaire et Verlaine de leurs bréviaires : ils ne récitent que les hymnes et motets de M. Henry Bordeaux.

§

En une étude psycho-physiologique, M. Henri d'Almeras traite de **La Femme amoureuse dans la vie et dans la littérature**. Son livre est à la fois une étude sur la femme et le soldat, l'amour et le mariage pendant la dernière guerre, et une sorte de pamphlet où l'auteur s'indigne de ce que les femmes aient dansé, court-vêtues, pendant la guerre et n'aient pensé qu'à l'amour. Et il découvre chez les femmes une obsession sexuelle qui semble bien être de tous les temps. Ce côté satirique me gâte un peu cet ouvrage, par ailleurs fort bien composé et documenté de M. d'Almeras, et dont un des chapitres : Ribaudes et autres femmes suivant les armées, m'a beaucoup amusé. Nous voyons ces ribaudes, à l'époque des croisades, traverser les mers et les déserts, non pour conquérir le Saint-Sépulcre, mais pour exercer leur profession.

Dans l'armée envoyée par Philippe II sous le commandement du duc d'Albe, contre les Flamands révoltés, il y avait « quatre cents courtisanes à cheval, belles et braves comme princesses, et huit cents à pied, bien en point aussi » (Brantôme). M. d'Almeras nous apprend encore que le maréchal Philippe Stozzi, sous prétexte que ces ribaudes étaient trop nombreuses dans son armée, en fit jeter huit cents du Pont de Cé et elles se noyèrent toutes.

Ce fut Carnot qui réclama du comité de salut public qu'on débarrassât l'armée de ces catins qui la suivent, « et tout ira bien, disait-il ».

Nos marraines de guerre ont avantageusement remplacé les ribaudes.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henri de Régnier : *Vestigia Flammæ*, « Mercure de France ».

Un soir de sagesse amère et de renoncement, le Poète tisonne au coin de l'âtre, et il voit, au jeu des flammes, s'élever, se confondre, tomber les souvenirs de sa jeunesse, ses élans d'amour,

si purs, si frais, les édifices de son ambition et de ses orgueils, les illusions de sa foi et de ses espérances sans cesse renouvelées.

Qu'est-il au bout du compte? N'est-ce pas vanité de se croire le front ceint d'un laurier éternel? Cette gloire même n'est-elle bien futile, au demeurant, et mensongère comme les autres?

Il se sent alourdi de déceptions et de lassitude. Le miraculeux mirage dont l'éclat décevant jadis provoquait sa ferveur et son essor ne le séduiront plus désormais; ses yeux ne retiennent plus la lueur des aurores prometteuses, sa bouche est amère d'avoir goûté à tant de fruits dépourvus de saveur; les tisons de son foyer s'éteignent dans la cendre, et jamais plus un être divin ne descend s'asseoir à ses côtés. Il est las, il est seul, désabusé, et sans espoir, pareil, en dépit de ces incursions magnifiques par les domaines de la terre, de la mer et du ciel, par les royaumes réels et imaginaires, à quiconque n'a rien pu saisir dans ses mains vaines, et qui de son passé désert se détourne désormais en pleurant, sachant « ce que fut vivre »,

Quand on n'est rien de plus que l'un d'entre les hommes.

Certes, M. Henri de Régnier ne nous a point accoutumés à ce ton de résignation et de renoncement. Jusqu'ici, même lorsqu'il désespérait, lorsque le trophée que ses doigts avaient cueilli désenchantait ses désirs et son élan, mille hauts emblèmes de vie un peu rêveuse apparaissaient encore comme en un songe dont la latente ardeur le vivifiait, et l'amertume de n'avoir pas saisi toute la grappe ou d'avoir goûté à des raisins moins qu'il ne se l'était figuré regorgeants de lumière et de beauté, ne l'empêchait pas de se tendre encore vers le vertige hallucinant de quelque trésor d'amour et de surhumaine grandeur.

Maintenant il regarde mourir la flamme. Ses regards ne palpitent plus aux frissons de l'avenir. La flamme meurt. Il remue du bout du tisonnier dans le foyer muet les cendres qui s'éteignent, **Vestigia flammæ**, et qui ne répandent autour de lui qu'une âcre fumée et qu'une odeur de mélancolie.

Il ne sied pas que l'on cherche en ce recueil nouveau la trace d'une composition savante comme en maints recueils de M. Henri de Régnier. Le courage lui a manqué. Nous ne sommes en présence ni de *Tel qu'en Songe*, ni de la *Cité des Eaux*, ni de la *Sandale Ailée*, ni de cette suite harmonieuse et fière de poèmes d'un même ton altier et sensible dont se lisent les reflets dans le

Miroir des Heures. Non, le poète, cette fois, accomplit, semble-t-il, d'un geste nonchalant, presque résigné, le geste suprême ; il ouvre son tiroir : voilà ce qui me reste, regardez, ce ne sont que vestiges, hélas ! d'une flamme qui se meurt.

Le titre sous lequel dans la première partie de son volume se rangent les poèmes traduit cette attitude d'abandon qui croit renoncer à soi-même : est-il vrai que ce ne soient ici que des *Poèmes divers*, sans lien visible, sans parenté spirituelle ? Non : mais M. Henri de Régnier dédaigne, cette fois, d'en établir de lui-même la portée et le sens. Il nous les présente l'un après l'autre, peut-être même au hasard, insoucieux de savoir s'ils acquièrent d'être ainsi rapprochés un complément de force et de signification. C'est à nous, lecteurs, de l'établir, si nous le pouvons.

Ce n'est qu'un leurre. Les thèmes des chants se succèdent sans être fort différents de ceux que M. Henri de Régnier a de tous temps préférés. Il a beau proclamer d'un ton déçu qu'il ne sied pas d'écouter la voix qui appelle, ni de répéter sans cesse le mot : *Encore,* alors qu'il suffit de répondre : *Assez*, car

> Le Bonheur est un Dieu qui marche les mains vides
> Et regarde la Vie avec les yeux baissés,

il ne peut s'empêcher d'attacher à son pied la Sandale ailée, et, sans attendre le soleil, sans attendre le jour, de s'élancer « d'un vol pur dans le ciel de l'Amour » ! Il y contemple « les exilés » qui s'acheminent, farouches, dans la paix du péché divin ; il retrempe son ardeur aux flammes de l'été qui a su faire une ville d'Orient de la ville banale où brûlent les places d'ombre et luisent des fontaines, et, malgré l'absence, il s'exalte dans la contemplation frémissante, par la vue, par l'odorat, le toucher et l'ouïe, de Celle qui lui est Psyché, de Celle qui, une dans sa pensée, dans sa foi, dans son amour, lui présente, avec le laurier de gloire, le souvenir ardent de sa beauté pure, tantôt proche, tantôt voisine, tantôt lointaine, selon les heures. Dans le décor d'art qui lui plaît, parce qu'il s'y souvient de Venise et des splendeurs du mystérieux Orient, il revoit la jeunesse de Celle qui lui a tout donné, il songe à ce qu'il a chéri, aux hommes admirables à côté de qui il a vécu, à la rive de Valvins où il écouta, avec Elémir Bourges, un jour, la voix de Mallarmé ; il apporte à Moréas l'hommage de stances qu'il lui dédie et de quatrains limpides et pensifs, — et, cependant, il se reproche de n'avoir pas donné au « beau laurier luisant » tous

les soins de sa vie, de n'avoir pas vécu uniquement à son ombre, et de n'avoir pas droit que l'amer feuillage s'enlace à son front, trop heureux si, dans ses faibles mains, en tombe en aumône une feuille, ô Laurier!

Certes, tandis que d'autres le regardent avec envie et convoitent le bonheur, que les dieux lui ont accordé, d'être né sous un signe favorable, d'avoir, dans une coupe étincelante, bu à toutes les fontaines, d'avoir, vivant, étant de ceux dont les ailes de Pégase éventent le visage, conquis l'immortalité refusée si souvent à ceux-là mêmes qui la recherchent sans défaillance, et de marcher de jour en jour plus certain de soi par la route éblouissante, il se peut bien que, lui, taciturne et désolé, renferme en soi-même le secret de son cœur douloureux. Du moins il est de ceux, non *qui sont ce que sont tous les hommes*, ce qu'est l'un d'entre eux au hasard, mais le soutien, le guide héroïque et constant de ceux que tente la lumière; il est aussi celui qui prépare les voies de l'avenir et qui entend les confidences du passé.

La voix harmonieuse de M. Henri de Régnier est séduisante à l'exaltation des hommes de son âge, mais elle possède ce prestige qui est le signe des grands et des sûrs artistes de la parole, du rythme, de l'image : on y entend à la fois résonner l'éternelle musique où se fondent la pensée et le rêve des plus hauts poètes d'autrefois et celle qui prépare pour les poètes à naître dans l'avenir la substance fondamentale et la plus certaine de leurs chants. Oui, la lignée claire s'éternise. Par des particularités de son temps non moins que de sa personne, M. de Régnier diffère de Pierre de Ronsard, d'André Chénier, de Lamartine, de Victor Hugo, mais le lyrisme des vers qui sont de lui continue et prolonge leur lyrisme, le trésor inépuisable du lyrisme français, et en transmet la tradition ardente, le frisson limpide et sacré à ceux qui doivent venir après lui, et qui viendront.

C'est pourquoi il n'est point véritable que M. Henri de Régnier ne soit qu'un quelconque parmi les hommes. Il est né de tous les poètes du passé comme les poètes des temps futurs fatalement vont naître de lui ; c'est pourquoi encore il n'est point véritable que les poèmes du présent volume ne forment que les vestiges suprêmes d'une flamme qui s'éteint parmi les cendres. La magie du lyrisme est en lui. Il a beau être las, ce ne saurait être pour plus d'une heure. Qu'il le veuille ou non, il est voué à

chanter. Il chantera : c'est à jamais, inexorable, fatal, providentiel, son destin ; jusqu'au dernier jour il l'accomplira.

Il l'accomplit, peut-être sans qu'il s'en doute, même lorsqu'il suppose qu'il se détourne du lyrisme sacré vers la prose. Qu'est-ce que ses romans où se reconstitue l'idée qu'il se forme de la vie au XVIIe siècle finissant, au XVIIIe siècle, ou, de nos jours, dans les *calli* et les *rii* de sa mystérieuse et éclatante Venise ? Et ses critiques mêmes, ses rêveries et ses réflexions au sujet des grands ancêtres et des contemporains qu'il a aimés, que sont-ce, sinon des poèmes, dont l'armature et le chatoiement musical se dissimulent peu aux yeux les moins clairvoyants ? Ce sont de fiers poèmes dont il soutient avec une maîtrise souveraine et amusée le paradoxe merveilleux au long de tant de pages.

Il chante toujours, il est lyrique partout, son œuvre est un bienfait des dieux. Ne croyez pas qu'il lui soit loisible de renoncer. Au surplus, mieux encore que ne s'enchaînent les poèmes dans la première partie de *Vestigia Flammæ*, le volume se complète d'autres parties où la continuité du chant s'ordonne de façon plus apparente, si bien que le poète n'a pu être dupe, dans son désespoir momentané : ce ne sont plus des poèmes pris au hasard dans des cartons d'autrefois, il les a écrits selon un dessein concerté et pour un but d'art très nettement défini.

Ce qu'ils m'ont dit, où le poète emprunte la douleur et l'ivresse de ceux qu'il n'a point connus, où il provoque et adopte leurs mots secrets et leurs paroles tendres, jusqu'à se substituer magnifiquement à leurs émois et à eux-mêmes, jusqu'à faire passer dans ses stances l'accent et la couleur, à son gré, des strophes baudelairiennes. Qu'on entende ceci en bonne part : il a décrété de se sentir, une heure, l'héritier sacré de Baudelaire ; il ne le pastiche ni ne le parodie ; il le continue ; il est lui, Baudelaire, sans cesser d'être Henri de Régnier, et il réussit cette merveille :

> Je veux chanter tout bas, ô beauté taciturne,
> Le silence divin de tes beaux yeux fermés
> En choisissant, parmi notre passé nocturne,
> Les instants que ma vie aura le mieux aimés...

Et ce n'est pas non plus simple jeu de virtuose, car l'émotion de ce poème est profonde ; c'est un prolongement au delà des temps du son baudelairien, c'est témoignage de compréhension prodigieuse, hommage très humblement et farouchement res-

pectueux, non d'un disciple à son maître, mais d'égal à égal.
Léon Dierx, pour honorer, à l'heure de sa mort, Théophile Gautier d'avoir été le poète uniquement, d'avoir été le prêtre pour qui ne frémit que la suprême gloire de la beauté, lui adressait cet éloge fervent et pieux :

Salut ! tu peux parler d'Hélène au grand Vieillard.

Henri de Régnier compte parmi ceux qui peuvent et pourront dans l'éternité parler d'Hélène au grand vieillard Homère.

Certains lui ont fait reproche, après avoir contribué à habituer nos oreilles à la cadence relâchée ou plus subtile des vers qu'on a appelés libres, d'être revenu à l'emploi exclusif de l'alexandrin classique ou de l'octosyllabe. N'a-t-il point souri lorsqu'il a écrit comme au temps lointain des *Jeux Rustiques et Divins* ces gracieuses, fraîches et ondoyantes *Odelettes* qui prouvent que, quoi qu'il en prétendît jadis, il n'a point brisé entre ses doigts la flûte de roseau, où son loisir méditatif s'était si longuement complu ? Il peut *feindre* toujours *que les dieux lui ont parlé !* La divine harmonie s'exprime diversement et sûrement par ses livres, soit qu'il revienne, par la série neuve de *Sonnets*, à la forme affectionnée dès ses débuts, dans *Les Lendemains*, dans *Apaisement*, dans *Sites* et dans *Episodes*, comme, plus tard, dans les *Médailles d'Argile* ou dans les *Passants du Passé* ; soit qu'il se retrempe à nouveau dans le silence fiévreux de Venise familière, éblouissante, dont le décor, le silence, la tristesse et le souvenir parfument de tendresse et de fraîcheur son âme farouche et songeuse. Il y retrouve, précédant les siens, la trace des pas de Gautier qui aima et célébra de Venise le même spectacle mouvant et durable qui lui est cher. Ah ! les beaux vers d'intelligence fraternelle et de chaleureuse ferveur qu'il lui dédie ! Et comme cela vaut mieux, écouter s'élever la voix du poète judicieux et frémissant, que de s'emplir l'oreille de ces rumeurs de dénigrement et d'absurdes dépréciations dont, depuis des années, Gautier est la victime de la part d'artistes qui ne le valent pas et de critiques qui ne l'ont pas lu.

M. Henri de Régnier ne méconnaît pas les œuvres ou les artistes qui ont enflammé son imagination d'un sursaut de joie, de pensée ou d'un élan héroïque. Il a arrêté son rêve à méditer devant les toiles illustrées de beauté peintes par les coloristes ou les dessi-

nateurs d'à présent ou de naguère. Ses *Médaillons de Peintres* rehaussent les pages du catalogue admirable où ils commentent les trésors d'une collection particulière. Plusieurs en ont été, pour notre délectation, heureusement extraits. Des visages d'autrefois, familiers et sensibles, y apparaissent, que plusieurs d'entre nous ont connus : Eugène Carrière, Paul Cézanne, Edgar Degas, Gauguin, Manet, Monticelli, Berthe Morisot, Odilon Redon, Renoir, le divin Seurat et Toulouse-Lautrec. Pourquoi a-t-il omis les trois quatrains consacrés au si délicat, au si séduisant et délicieux Henri-Edmond Cross, que nous trouvons ailleurs ?

Devant le vaste paysage
Avec son ciel et ses lointains,
Ses eaux, ses herbes, ses feuillages,
Tu regardes, peintre, et tu peins !

Sans pinceaux, une cigarette
Se consumant entre tes doigts,
Dans ta mémoire se concrète
La forme de ce que tu vois.

Toi qui fixes, avant que dure
Son prestige mystérieux,
L'éternité de la nature
Dans l'instant qu'elle offre à tes yeux !

Les amis délaissés depuis douze années déjà par le départ douloureux du charmant Cross seront reconnaissants à Henri de Régnier d'avoir en mots frêles et vrais évoqué si bien son attitude et caractérisé si finement son art. Après cela, le poète dira pourtant que ce médaillon ne lui paraît pas être un de ceux qu'il ait le mieux réussis. Soit ! car il y a autant de grâce vraie et plus de maîtrise dans le sonnet *Ingres et le Sphinx* ou *le Nu au Cavalier* (*Maurice Denis*), *l'Espagnole* de Matisse, dans les médaillons d'*Albert Marquet*, de *K. X. Roussel* surtout, qui, non moins que le poète, a senti que

Les dieux ne sont pas morts puisque l'homme est vivant

et qui, dans l'aurore où le crépuscule surprend leur foule apparaissant parmi les feuillages et disparaissant presque aussitôt, les Naïades, les Faunes, le Centaure au détour du hallier.

Enfin Henri de Régnier consacre au superbe vétéran de la lutte

impressionniste, Claude Monet, un tribut d'éloges parfaitement justes et déférents.

Tel ce livre, véhément, nostalgique, éclatant et tendre que M. Henri de Régnier nous offre. Il enrichit précieusement la collection de ses œuvres. Il prend place à côté des plus beaux, de ceux qui nous incitent le mieux à saluer en lui le plus sûr et le plus haut des poètes de notre âge.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

THÉATRE EDOUARD VII : *Jacqueline*, pièce en trois actes tirée par M. Sacha Guitry d'une nouvelle de M. Henri Duvernois (3 novembre). — THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : *Robert Macaire et Cie*, drame burlesque en 5 actes de M. Maurice Landay. — Incidents. — Memento.

Tout le monde est content de M. Sacha Guitry, tout le monde et son père et lui-même, qui, nous le savons, ne fonda jamais ses vertus sur l'humilité. On le dit ainsi fait que le blâme l'horripile tandis que nul éloge ne dépasse son espérance ; on le dit, je le crois volontiers. Et tant mieux ! Cela, justement, permet de flatter sans calculs cet homme si décidé à ne point faire le départ de la franchise et de la flagornerie. M. Sacha Guitry tient naturellement pour certain que **Jacqueline** est une très bonne pièce et sans doute il n'aimera pas à entendre dire que c'est une pièce meilleure que la plupart de ses autres pièces. Cela ne nous empêchera point de dire cette vérité, qui n'a du reste rien d'offensant. Allons plus loin, et disons à M. Sacha Guitry que, s'il obéit à sa nature, le dramaturge en lui se substituera bientôt à l'auteur comique.

Jacqueline est un drame, tiré d'une nouvelle de M. Henri Duvernois. J'ai dit ici (1) ce que je pense de cet écrivain abondant et choisi. M. Duvernois connut tôt le succès. Cela lui valut de trouver à l'aurore de sa carrière un beau concert de ricaneries et de grincements de dents. Il eut la sagesse précoce de comprendre que ce n'était point là seulement l'expiation de son bonheur. Certes, il est juste et conforme à la bonne marche de la société que le succès paie rançon. A y bien réfléchir, le contraire seul serait injuste. Cependant M. Henri Duvernois, chose admirable et peut-être sans exemple, ne fit point litière de critiques manifestement dictées par l'envie. Il comprit que leurs outran-

(1) *Mercure* du 1er novembre.

ces pouvaient n'être, après tout, que le grossissement de critiques bien fondées. C'est ainsi qu'il puisa la force de se renouveler dans une aventure où la plupart des écrivains n'eussent trouvé qu'un prétexte à leur obstination et des excuses de leur découragement. Je crois fermement que la haine des sots *avertit* M. Duvernois, et qu'il doit ses meilleurs ouvrages à l'animosité des brasseries littéraires. Et je pense que sa nouvelle : *Morte la bête*, dont M. Sacha Guitry tira *Jacqueline*, compte parmi ses réussites les plus parfaites.

Il y a, dans le public de la pièce, deux publics : celui qui a lu la nouvelle de Duvernois et celui qui ne l'a pas lue. Je ne pense point qu'ils reçoivent, l'un et l'autre, la même impression. Ce qui est certain, c'est que l'intervention de M. Sacha Guitry est si adroite, si ingénieuse, si subtile que, menant l'intrigue de la pièce dans les voies mêmes de l'affabulation romanesque, il parvient à attacher les lecteurs de M. Duvernois. Il y a mis une espèce de piété ; au point que les répliques dont il orna l'ouvrage ont la juste résonance du style de la nouvelle. J'en veux retenir une qui fut saluée, le soir de la première représentation, par les applaudissements du public : « Le bonheur est un courtisan, le malheur est un maître. »

Voici la pièce. Au premier acte, nous voyons M. Lucien Guitry, qui représente un homme sérieux, banquier, assez bon, massif, autoritaire, un personnage qui semble tout d'une pièce et qui est fort compliqué, enfin un homme comme on en rencontre dans la vie, un « vrai homme ». Nous le trouvons inquiet. Sa femme, Jacqueline, n'est pas rentrée pour dîner. Cela n'arrive jamais... Que se passe-t-il donc ? Nous le savons bientôt. Jacqueline a été assassinée par une femme jalouse. Un commissaire de police, que nous ne voyons point, apporte cette nouvelle. M. Lucien Guitry, qui l'a reçu dans une pièce voisine, rentre en scène. Il est calme, dur, orgueilleux : « Quelle honte, dit-il, et quel débarras ! » Il fera acquitter la meurtrière; et sa sérénité révolte un brave homme de peintre, son ami, qui s'en va en criant : « Vous êtes un homme abominable. Quand vous aurez besoin de pleurer, faites-moi chercher ! » Nous voyons ensuite M. Lucien Guitry dans une chambre d'hôtel, au bord de la Méditerranée. Une petite prostituée l'accompagne, qui a peur de lui. Elle veut s'enfuir et elle lui dit pourquoi, elle lui dit tout : les femmes ne peuvent aimer

un homme qui ne respecte ni la pudeur des femmes, ni leur fragilité : « Il y a quelque chose qu'on ne t'a peut-être jamais dit, c'est que tu fais l'amour comme une brute. On aurait envie de crier, de te gifler, de te mordre, de te tromper surtout ! ah oui ! de te tromper avec quelqu'un de gentil et de délicat (1)... » La femme ayant ainsi parlé se sauve : « Ma pauvre petite Jacqueline ! » dit M. Guitry. Nous le retrouvons dans son appartement à Paris. Il est changé. Il a fait venir le brave homme de peintre, qui, tout ému, lui apporte un pastel qu'il fit autrefois de la morte. La scène est belle, très haute, très dénuée des trémolos qu'un Bataille, par exemple, se fût bien gardé de nous épargner... Et voici la fin : une dame se fait annoncer ; c'est la meurtrière de Jacqueline : « Je la recevrai », dit M. Lucien Guitry. Il la reçoit. Elle vient le remercier de son témoignage au procès ; elle parle de « l'incident » avec aisance ; son air est douteux, pour ne pas dire suspect... mais oui ! c'est bien ce que l'on pense : elle vient s'offrir. Mais une colère de gros homme jette le sang aux yeux de M. Guitry. Colère, douleur, regrets, il a exprimé tout cela rien qu'en baissant la tête, le grand comédien. Et nous l'avons vu saisir au cou l'élégante meurtrière, la secouer « comme une sorte de mannequin à la mode, avec un chapeau ridicule qui basculait, des mèches éparses sur un visage si fardé que les affres de l'étranglement n'en modifièrent point la couleur rose (2)... » J'ai mal raconté la pièce et ne suis point seul à l'avoir trahie de la sorte. Cela, c'est le sort des bons ouvrages dramatiques, Voltaire l'a dit bien avant nous. La pièce est jouée par M. Lucien Guitry, avec des silences de fauve en embuscade et une encolure de taureau. On peut dire qu'il a foudroyé un public qui venait pour l'admirer et qui ne regretta point le voyage. Je dirai de cet acteur que le temps n'use point ce que Barbey d'Aurevilly disait de Frédérick Lemaître : « Il remplit ou vide la scène française quand il y paraît ou qu'il en sort. »

Le souvenir de Frédérick nous mène à l'*Auberge des Adrets* et à la Porte Saint-Martin. Sous le titre *Robert Macaire et Cie*, on y joue une sorte de mélo d'une bassesse et d'une imbécillité tellement inqualifiables que les critiques eux-mêmes en ont pris le mors aux dents. Je ne fais point mystère de mon goût pour le

(1) *Morte la bête* (Œuvres Libres, I, p. 347).
(2) *Morte la bête*, p. 356.

mélodrame. Il m'arrive d'aller l'entendre aux Gobelins ou à Montparnasse, et je suis de ceux qu'une reprise de l'*Auberge des Adrets* eût enchantés. Je pense au surplus que ce genre de résurrections s'adresse moins à la foule qu'à un public assez restreint de curieux, qui vont chercher au théâtre un plaisir analogue aux dilections d'un amateur d'imageries populaires. C'est ce qu'avait fort bien compris M. Poiret, qui, l'autre été, rendit une éphémère vie au beuglant de nos pères. Je doute que M. Hertz poursuive un dessein si délicat. Il a dû se contenter d'évaluer les recettes possibles d'une entreprise qui devait prolonger sur son théâtre un succès légendaire. Les directeurs sont gens fort occupés ; il n'ont point de temps à perdre dans l'étude de l'évolution des jeunes dramaturges : telle pièce, disent-ils, a toujours *fait de l'argent*, pourquoi n'en ferait-elle plus ? Ce raisonnement en vaut un autre, étant admis que le théâtre est une industrie.

Pour revenir, on eût pris une sorte de plaisir historique à revoir Macaire, le vrai, celui qui, des moulinets de sa canne, se faisait autour de la tête un nimbe de crapule et d'effroi. C'était un « type de passage », comme Jérôme Paturot et comme Giboyer. Ces types justement exhalent un mélancolique et attachant parfum d'époque.

Mais il faut nous les rendre tels qu'ils furent. C'est une absurdité sacrilège que de maquiller les momies. Cela n'arrêta point l' « auteur » de ce *Robert Macaire et Cie*, qui conçut le projet saugrenu de faire pérorer un coquin louis-philippard sur des vices propres à notre temps. Il nous l'amène en diligence pour faire la satire de l'âge où chaque malfaiteur roule auto. C'est proprement la conception « esthétique » du tailleur qui, pour sa réclame, vêt l'Apollon du Belvédère en boxeur américain. Mais je me laisse emporter. Tant d'insanité défie la critique. Le fait que l'on ait pu jouer cela de bout en bout sans provoquer un cyclone de protestations nous montre moins la turpitude de *Macaire* que la bassesse de *et Cie*. Après cela on viendra se moquer de Sarcey, de son temps et de son école !

On a dit que cette reprise, ou plutôt ce rapetassage avait pour but de donner un rôle à M. Max Dearly. Cela ne pouvait servir d'excuse, mais c'était une acceptable explication. Le fâcheux est que M. Max Dearly a déçu notre attente. De ce fantaisiste, qui n'a d'autre égal à présent que l'acteur anglais George Robbey,

nous espérions une ample caricature, un Daumier vivant, quelque chose de sinistre, de burlesque et de singulier. Il nous a donné une pâle lithographie, où des tons plombés couvrent mal un dessin plein d'emphase. Il eut certes des « instants ». Un comédien tel que Max Dearly ne saurait composer rien de médiocre. Ses moyennes sont faites de meilleur et de pire. Mais M. Dearly est comme les autres : il lui faut un texte, et, s'il lui arrive de nous amuser avec des incohérences, il faut du moins que ce soient des incohérences voulues. C'est aux fureurs de Melpomène et de Thalie que M. Landais, l'auteur, doit le grossier comique de cette pièce ingénument définie : « drame burlesque ».

§

Incidents. — M. Yves Mirande écrit, dans un journal hebdomadaire, que « les ratés et les envieux » seuls ne furent pas éblouis par les rayons de la *Gloire* que vous savez. Il fallait s'attendre à ce que cela fût dit. Mais il est tout à fait heureux que ce soit par l'auteur du *Chasseur de chez Maxim*. Nous voilà fixés sur le sens de certains mots et d'autant plus qu'en matière de probité littéraire le nom de M. Yves Mirande fait, comme chacun sait, autorité.

— Vingt-deux candidats briguent, à l'Odéon, la succession de M. Gavault, qui se retire après fortune faite. On dit que M. Léon Bérard hésite entre deux hommes dont il pèse les mérites dans une balance ministérielle. Mais l'un deux, Gémier, écrase le plateau. Cela ne veut pas dire qu'il sera jugé plus lourd. Antoine a dit là-dessus tout ce qu'il fallait.

— Rouveyre publie chaque lundi, dans *Comœdia*, d'admirables portraits de comédiens.

Memento. — Gymnase : *Amants*, pièce en 4 actes, de Maurice Donnay (reprise), 26 octobre. — Déjazet : *Ernest et son loupiot*, vaudeville en 3 actes de M. Bertal (4 novembre). — Bouffes Parisiens, *Dédé*, opérette en 3 actes de M. Willematz (5 novembre). — Maison de l'Œuvre : *Représentation de M. Alfredo Sanctis* (10 novembre et jours suivants). — Art et Action : Essai de mise en scène composé par Mme *Lara sur le Partage de Midi*, de M. Paul Claudel (12 novembre). — Nouveau Théâtre : *Le Val l'Evêque*, pièce en 3 actes de M. A. Ruffenach, traduction de M. L. Moussinac (9 novembre). — Théâtre des Mathurins, le *Verbe aimer*, pièce en 3 actes de M. Pierre Mortier.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Urbain : *Les Disciplines d'une Science ;* La Chimie ; Bibliothèque d'histoire et de philosophie des sciences, Encyclopédie scientifique, G. Doin. — Michel Pétrovitch : *Mécanismes communs aux phénomènes disparates,* Nouvelle Collection scientifique, Félix Alcan.

Dans mon récent livre, *le Mouvement biologique en Europe* (voir ma dernière chronique), j'ai essayé de montrer les dangers de la spécialisation en science. Ainsi les chimistes, absorbés par l'apprentissage et la pratique d'une technique compliquée, n'ont guère le temps de penser aux problèmes de l'univers. Ce sont des *spécialistes,* et en tant que spécialistes, ils ont rarement exercé une grande influence sur le mouvement des idées. Il y a pas mal de réactionnaires parmi les chimistes : des finalistes, des spiritualistes, des croyants en des pouvoirs ou forces surnaturels, des esprits à culture restreinte, et la chimie elle-même en pâtit.

Mais ceci ne s'applique pas, bien au contraire, à M. Georges Urbain, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Paris. Savant, philosophe, artiste, M. Urbain est un esprit des plus curieux, et le livre qu'il vient d'écrire, pour inaugurer la *Bibliothèque d'histoire et de philosophie des sciences,* **les Disciplines d'une Science**, est destiné à avoir beaucoup de retentissement, même en dehors des sphères scientifiques.

Dans ma jeunesse, dit M. Urbain, je me proposais d'être un savant, comme d'autres se proposent d'être prêtres. J'étais en quête de perfection et d'absolu. L'idéal scientifique d'alors exerçait sur mon esprit une attraction irrésistible et religieuse. Le laboratoire me paraissait un temple où la science était Dieu. Mes idées ont changé depuis. Il ne faudrait pas croire que la science elle-même m'ait déçu. Elle m'intéresse et je l'admire plus que jamais, mais d'une autre manière. Ce que j'en pense aujourd'hui me paraît être très supérieur à ce qu'on m'en avait dit autrefois, et c'est la conscience de ce progrès qui m'a décidé à écrire ce livre.

M. Urbain s'efforce de communiquer aux autres son amour de la science, et il y réussit. Trop souvent, elle nous apparaît sèche et rebutante. Si on la connaissait mieux, on l'apprécierait davantage, et on ne tarderait pas à s'apercevoir qu' « un savant doit déployer au moins autant d'imagination qu'un artiste ou un poète pour faire une œuvre durable ».

L'œuvre de science, comme l'œuvre d'art, évoque des images. Elle a les mêmes droits à la beauté.

Les savants, du moins ceux qui font des découvertes, sont souvent en même temps des artistes ; et, si les poètes n'ont guère d'aptitude pour les sciences, c'est que leur imagination est trop impulsive.

Elle est souvent charmante, parfois sublime, toujours *indisciplinée*. On ne se figure pas plus Banville ou Verlaine pesant le bien fondé de leurs perceptions que Lavoissier ou J.-B. Dumas prenant des troncs d'arbres pour des loups-garous.

Certes, sans imagination, il ne saurait y avoir de recherches scientifiques.

Supprimer l'hypothèse, c'est paralyser l'intelligence ; c'est condamner l'esprit à ne donner aucun corps aux sensations ; c'est dessécher l'imagination sans laquelle on ne peut prévoir. C'est tuer la science non seulement dans sa partie théorique, mais encore dans sa partie expérimentale. C'est condamner l'homme à une irrémédiable déchéance.

Mais, le savant doit apprendre à *discipliner* son imagination ; or, il n'est pas aisé de contenir la fougue d'une pensée constamment en quête d'avenir.

La recherche scientifique est déterminée par la passion de l'inconnu, qui engage le chercheur à brûler les étapes et à se détourner des saines méthodes qui exigent une parfaite maîtrise de soi.

La science expérimentale apparaît à M. Urbain comme « une adaptation de nos moyens intellectuels aux données sensibles de l'Univers ». L'expérimentateur, subissant la *discipline* des faits, doit y soumettre son imagination toujours prompte à s'égarer dans le domaine incertain du probable et du possible.

M. Urbain se montre plein d'enthousiasme pour Lavoisier, et déplore qu'on ait eu si souvent à le défendre contre les critiques des esprits malveillants. Ce grand esprit était un grand théoricien, un grand expérimentateur, un grand philosophe ; sa pensée scientifique, ignorant toute barrière, était réellement libre ; de vastes espaces étaient nécessaires au vol de cet aigle. Il faut lire le *Discours préliminaire* que Lavoisier a mis en tête de son *Traité de chimie*. Ce discours est pénétré des idées de Condillac ; l'illustre novateur expose l'application de ces idées à la science chimique, et cite ce philosophe pour débuter et pour conclure. Lavoisier est un grand homme, non seulement parce qu'il a établi le principe de la conservation de la matière et qu'il a sub-

stitué à la doctrine métaphysique du phlogistique la théorie positive des combustions, mais encore et surtout parce qu'il a introduit dans la chimie une « admirable *discipline* », discipline intellectuelle d'abord, expérimentale ensuite.

M. Urbain exprime le regret que les sciences physiques ne disposent encore que d'un petit nombre de disciplines théoriques. Les plus grands savants sont ceux qui ont doté les sciences de nouvelles manières de penser, et une science aussi riche de contingences que la chimie doit nécessairement admettre différents corps de doctrines et se montrer hospitalière.

Il n'y a pas longtemps, les chimistes se partageaient encore en deux écoles rivales, les écoles atomique et énergétique. Celles-ci sont toutes deux florissantes, et « ce serait mutiler la science que de sacrifier l'une pour l'autre ».

La *théorie* présente deux aspects. Sous l'un, elle est belle et austère comme la Minerve antique. Sous l'autre, elle est pimpante, et jolie comme une coquette de Watteau. Austère ou pimpante, elle mérite d'être aimée. Les savants grecs l'auraient divinisée et lui auraient dressé des temples. Les savants contemporains ont trouvé le moyen de honnir au moins l'un de ses aspects. Ils n'ont construit en son honneur que deux petites chapelles où chacun s'efforce de pontifier. L'une, sévère et hautaine, s'appelle l'Energétique ; l'autre, souriante et gracieuse, s'appelle l'Atomisme. Les fervents de l'une et l'autre se battent entre eux sous le regard intéressé des philosophes.

M. Urbain remarque que les atomistes les plus ardents qu'il a connus étaient tous épris de beauté littéraire.

Un des chapitres du livre est consacré aux *origines de la théorie atomique*, un autre à *l'énergie chimique et l'idéal comtien*. Le jeune professeur de la Sorbonne, admirateur de Condillac, paraît très versé dans la littérature philosophique, et avoir médité l'œuvre d'Auguste Comte. Dans les milieux scientifiques, il n'est plus guère de mode de parler d'Auguste Comte, mais M. Urbain n'est pas un homme à suivre la mode ; d'ailleurs, il ne se montre guère respectueux vis-à-vis du fondateur du positivisme et il pense qu'« il vaut peut-être mieux avoir des idées métaphysiques que de n'avoir aucune idée ».

M. Urbain n'hésite pas à s'attaquer aux opinions régnantes. En ce qui concerne le *déterminisme* il fait des réserves : est-ce vraiment la loi intransgressible de l'Univers physique (p. 14-15) ?

M. Urbain ne rejette pas les *approximations* et les *généralisations outrancières*. Il est préférable de savoir à peu près ce qui peut se passer que de rester dans une ignorance systématique et complète. N'assiste-on pas à la renaissance et au rajeunissement de certaines idées d'alchimistes ? M. Urbain ne craint pas de scandaliser les esprits sages, de semer des doutes. Et il a raison, car seuls les esprits inquiets sont capables de faire des découvertes vraiment neuves.

Mais, il y a tant de faits et d'idées dans le livre de M. Urbain qu'il m'est impossible d'analyser les divers chapitres ; de la matière même du livre je ne puis dire que quelques mots.

Après avoir poursuivi durant vingt-trois ans des recherches sur le groupe des Terres rares, groupe que les chimistes persistent à ignorer, M. Urbain est arrivé à des vues très originales sur la systématisation des propriétés physico-chimiques, et à la notion d'homéomérie. L'étude des rapports entre les propriétés physiques des corps et leurs propriétés chimiques se présente sous des aspects nouveaux et prend de plus en plus d'importance, comme en témoigne un récent travail de M. P. Pascal. Pour M. Urbain, la distinction entre propriétés physiques et chimiques est arbitraire ; c'est la chimie physique qui est la science de l'avenir.

§

M. Michel Pétrovitch, professeur à l'Université de Belgrade, lui aussi, n'est pas un spécialiste ; esprit ouvert et original, il s'intéresse aux diverses manifestations de l'activité humaine : non seulement aux mathématiques, mais encore à la physique, à la chimie, à la biologie, à la psychologie, à la sociologie, aux questions économiques.... Dans son livre, **Mécanismes communs aux phénomènes disparates**, il cherche à édifier une « phénoménologie », et il semble bien que cette branche encore jeune de la philosophie nouvelle permettra de prévoir des faits, de suggérer l'explication de faits inexpliqués, de conduire à des expériences, à de nouvelles recherches.

M. Petrovitch passe en revue toute une série de phénomènes disparates : phénomènes électriques, action photochimique de la lumière, formation et coagulation des colloïdes, réactions chimiques normales homogènes, transposition des éléments dans des composés chimiques, ondulations d'excitabilité des diverses parties

de l'organisme, d'évolution une maladie, variation de la pression et de la vitesse dans la circulation du sang, variations périodiques de l'intensité du parfum des fleurs, périodicité vitale de certains organismes marins (d'après mes propres travaux), retours périodiques des crises agricoles, multiplication rythmique des espèces organiques, oscillations des phénomènes économiques, processus de production des actes volontaires..... Puis il cherche à dégager les analogies phénoménologiques, analogies d'abord qualitatives et ensuite quantitatives, et il fait intervenir ce qu'il appelle les « noyaux d'analogie ».

Voici un exemple (p. 231). D'après la loi généralisée de Gibbs et Le Châtelier, la modification produite dans un système à l'état d'équilibre par la variation de l'un des facteurs d'équilibre est de telle nature qu'elle tend à s'opposer à la variation qui l'a déterminée. Or, la loi de Lenz, qui régit les phénomènes d'induction électrique, n'est qu'un cas particulier de cette loi générale : le courant induit a toujours un sens tel qu'il tend à s'opposer à la variation du flux inducteur. D'autre part, un certain nombre de phénomènes biologiques présentent la même particularité. Ainsi les recherches expérimentales de Richet et Broca sur l'excitabilité des centres nerveux chez les chiens choréiques ont mis en évidence l'existence dans la substance grise cérébrale d'un processus physiologique donnant des impulsions réactives de sens toujours inverse à celles qui produisent l'influx nerveux, s'opposant à celles-ci et ramenant rapidement à l'équilibre le système quand l'excitation qui a produit la rupture d'équilibre cesse. Moi-même, dans le cas des animaux qui se déplacent guidés par la lumière, dans celui des plantes qui croissent, j'ai constaté que la loi de Gibbs et Le Châtelier s'appliquait. Enfin, dans les phénomènes d'économie politique, on attribue la rupture de la production à un fait analogue aux précédents : toute hausse du prix courant au-dessus du prix d'équilibre stimule un accroissement de la production qui finit par déprimer le prix ; tout avilissement du prix courant provoque un ralentissement de la production qui finit par faire remonter le cours.

M. Pétrovitch a beaucoup d'imagination ; il saisit et met en évidence des ressemblances, souvent curieuses, entre phénomènes qui paraissent très éloignés les uns des autres. Ainsi l'analyse du processus de la production des actes volontaires fait ressortir

l'analogie du phénomène psychologique avec les péripéties d'un combat de deux armées opposées.

Les deux assemblages de causes impulsives et dépressives, représentées dans le phénomène psychologique d'un côté par les tendances motrices rattachées à divers états de conscience et passant à l'acte, de l'autre par des tendances antagonistes rattachées particulièrement à des éléments affectifs de la conscience et s'opposant au passage à l'acte, peuvent être assimilés à deux armées ennemies mises en présence, l'une d'offensive, l'autre de défensive.

M. Pétrovitch montre l'intérêt théorique et pratique des analogies. Ainsi les analogies mathématiques ont facilité l'édification de diverses théories de la Physique mathématique ; elles ont conduit à la découverte de faits, de phénomènes nouveaux. Les analogies constituent des guides pour les chercheurs. Mais il ne faut pas abuser des analogies, il faut s'en méfier. « Comprendre un phénomène, a dit sir William Thomson, c'est pouvoir établir son modèle mécanique. » En émettant cet aphorisme, le grand physicien avait surtout en vue les phénomènes physiques. A vouloir l'étendre littéralement à des phénomènes *quelconques*, on ferait penser aux grossiers automates de Vaucanson, imitant les animaux vivants avec des combinaisons de ficelles et des morceaux de bois, ou bien aux iatro-mécanismes à la mode chez les médecins du XVIIe et du XVIIIe siècle, où les muscles étaient des ressorts et les viscères des fibres. M. Pétrovitch a su éviter de tomber dans de pareilles erreurs. Chez lui, l'imagination est tempérée par l'esprit critique.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Robert Chauvelot : *L'Inde mystérieuse*, Chapelot. — Charles B. Maybon : *Histoire moderne du pays d'Annam*, Plon. — Id. : *Le Tonkin et la Cochinchine de M. de la Bissachère*, Champion. — Dominique Durandy : *Mon pays*, Van Oest. — André Maurel : *L'art de voyager en Italie*, Hachette. — Id. : *Paysages d'Italie*, ib. — Pierre Denis : *La République Argentine*, Armand Colin. — Jules Humbert : *Histoire de la Colombie et du Venezuela*, Alcan — Jean Thévenet : *Trois villes, Trois âges, Trois esprits*, Emmanuel Vitte, 5, rue Garancière. — Dr A. Pannetier : *Au cœur du pays Khmer*, Fayot.

L'Inde mystérieuse, c'est le titre qu'aurait aimé prendre autrefois un roman de Jules Verne. C'est aussi un intéressant récit de voyage de M. Robert Chauvelot et qui promène le lec-

teur à travers les régions souvent curieuses du grand empire anglo-indien. L'auteur débarque à Bombay, la ville des Parsis, — avec ses tours du silence, — des rotondes basses où ils déposent leurs cadavres que viennent dévorer les vautours, — les Parsis n'inhumant pas leurs morts de crainte de souiller la terre, tandis que pour se purifier ils absorbent « de l'urine de taureau délayée dans de l'eau puisée au clair de lune ». Après Bombay, nous visitons les célèbres grottes d'Ellora, au nombre d'une trentaine, — quelques-unes lugubres avec leurs sculptures taillées à même le roc et qu'empoisonnent partout des excréments de vampires. C'est ensuite le pays Rajpoute avec Jeypore, bariolée de couleurs tendres, et la ville morte d'Amber, — des palais de féerie, des ruines, des décombres, des quartiers urbains envahis par la verdure. En passant, le récit s'occupe du sort lamentable des veuves hindoues, ainsi que de la destinée des femmes selon la loi de Manou et les usages du pays. Puis ce sont de curieuses études sur les personnages divers des Radjâhs, certains vivant à l'européenne dont ils importent jusqu'à l'architecture et l'ameublement, tandis qu'ils maintiennent les coutumes de la féodalité. On assiste aux prodigalités d'un *durbar* à Kapurthala et, lors d'un second passage de l'auteur, à des cérémonies d'épousailles. Le voyage continue cependant jusqu'à la frontière afghane, en passant par Amritsar, Lahore, Peschawar, où défilent d'interminables caravanes. C'est ensuite le rocher de Gwalior, Agra et Delhi; une petite ville pittoresque, — Mistra-la-Sainte, — puis des souvenirs de la grande insurrection de 1857; des aspects de Bénarès et du Gange avec ses bûchers funéraires; des excursions dans l'Himalaya, vers Darjealing et ses bonzes thibétains, le Gaurisankar, enfin à Haiderabad et Golconde. On peut signaler ensuite des notes sur les débris de l'Inde française avec Pondichéry, Mahé; sur la côte de Coromandel en passant à Tanjorec, Trichinopoly, Sri-Ragham — avec un temple peuplé de 20.000 brahmes; la côte de Malabar, où l'on visite Madura et sa grande pagode, — après quoi M. Robert Chauvelot raconte un passage rapide à Ceylan, à Java et au Cambodge.

D'ailleurs les descriptions se trouvent souvent écourtées dans son récit et il donne plutôt des commentaires sur l'art religieux de l'Orient, le régime des castes aux Indes, le rôle à la fois profane et sacré des bayadères, les crémations du Gange, les

curieux et énigmatiques personnages que sont les fakirs, etc. En passant il a fait de même quelques réflexions sur l'« inconfort » des voyages dans le pays. Mais il faut savoir ne pas trop demander. Les merveilles de l'Inde existent ; elles n'ont pas été surfaites, mais sont parfois déroutantes, et de même on doit les rechercher au prix d'un effort souvent pénible et coûteux ; et il faut non seulement les découvrir, mais les comprendre, — ce dont bien peu de voyageurs, en somme, se donnent véritablement la peine.

§

Chez Plon, M. Charles H. Maybon publie une **Histoire moderne du pays d'Annam** (1592-1820), ouvrage abondant et puisé aux meilleures sources, qui donne d'abord une nombreuse documentation, puis raconte la suite des faits concernant la dynastie de Lê, avec les luttes des seigneurs du nord et du sud (1620-1674) ; l'arrivée des missionnaires jésuites, les Missions étrangères, les relations commerciales établies au XVIIe siècle ; l'histoire d'Annam de 1674 à 1775 sous les Trinh au Tonkin, les Nguyen en Cochinchine et au Cambodge ; les Missions au XVIIIe siècle; les entreprises et projets de commerce des nôtres ; la révolte des Tay-son ; l'histoire de l'évêque d'Adran de 1787 à 1789 ; le triomphe des Nguyen et la fondation de la dynastie ; enfin le règne de Gia-Long (1802-1820). En appendice sont donnés des documents divers et deux cartes.

M. Charles B. Maybon encore a fait paraître à la librairie Champion la **Relation sur le Tonkin et la Cochinchine** *de M. de la Bissachère, missionnaire français* (*1807*), qui eut des vicissitudes curieuses et nous arrive maintenant précédée de notes biographiques et bibliographiques. En appendice, du même auteur, c'est un « Récit abrégé de quelques circonstances de la conquête du Tonkin par le cy-devant roy de la Cochinchine » ; d'autres « notions sur le Tonkin », etc. L'ouvrage se termine par un précieux lexique « des noms et des expressions annamites contenus dans le texte ».

§

Nous avons présenté avec plaisir naguère un volume de M. Dominique Durandy sur la région de Nice, auquel fait suite maintenant une deuxième série, d'ailleurs sous le même titre : **Mon pays**, *villages et paysages de la Riviera*. C'est d'abord l'acro-

pole niçoise, le château où s'élevait la cathédrale Sainte-Marie-de l'Assomption, — château dont il n'est resté que des tours et des murailles croulantes, mais dominant la côte ensoleillée, — la ville pleine de jardins et qui ne s'occupe que de luxe et de plaisirs. Il en subsiste la tour Bellegarde — restaurée — ainsi que le donjon devenu une terrasse-belvédère et d'où l'on a une vue admirable, — tandis qu'en bas grouille le vieux Nice, plein de vestiges précieux et de coins pittoresques. A côté c'est le mont Boron, avec le Montalban, ouvrage fortifié qui date de Vauban, — dont se complète le décor et d'où l'on découvre un immense panorama; plus loin la colline de Saint-Roman-Bellet, Aspremont. Mais la région abonde en coins curieux, et ce sont d'anciennes cités guerrières comme Saorge, qui est un véritable décor de théâtre, avec ses églises, les ruines du castel de Malamort juchées sur un roc et celles du châtau des Salines au sommet du village; Biot, Bonson, Tourettes-Levens et Tourettes-du-Château; Mougins, ancien refuge de la peuplade ligure des Oxidiens, qui occupait la région; la station romaine d'Auribeau, Sainte-Agnès; des villes féodales, qui s'appellent Levens, Saint-Césaire, Coaraze, Châteauneuf-de-Grasse, Villars, Berri-les-Alpes, Châteauneuf-des-Comtes; enfin des coins et sites pittoresques comme Saint-Vallier, Isola-de-Tinée, Saint-Jean-Saint-Hospice, le village trinitaire de Valdeblore et le fantastique paysage de Peillon. — Tout le volume de M. Dominique Durandy est à lire, en somme; il aime le pays qu'il nous raconte et en a recueilli patiemment les légendes, les traditions, la chronique comme les anecdotes. C'est une bonne contribution à l'histoire régionale en même temps qu'une agréable promenade.

§

De M. André Maurel, dont nous avons eu déjà nombre de publications sur la péninsule, voici encore un volume sur **l'art de voyager en Italie** où il raconte les pérégrinations de Rabelais et la Rome qu'il a connue; de Gœthe, avec l'influence du pays sur son œuvre; de Ruskin, qui ne comprit rien à la Renaissance et accumula bien des erreurs; de Stendhal, écrivain toujours curieux, mais plutôt sec, dont l'œuvre, d'ailleurs, marque réellement une époque. — Il indique ensuite aux lecteurs de bonne volonté la manière dont il faut visiter Rome, et les curiosités des environs, — à Tivoli, Frascati, Ostie, etc; puis c'est le pittoresque et le grouillement du port de Naples, Pompéi, la promenade de Sa-

lerne à Sorrente, qui est un enchantement; Florence avec ses musées, les excursions à faire dans la région ; enfin Venise avec le Lido, le Grand Canal, les îles, etc... — Malheureusement, la période que nous traversons est peu favorable aux déplacements, sans parler de l'état d'esprit qui règne actuellement en Italie, le prix des chemins de fer, le change, les difficultés de la vie sont des calamités générales en Europe, et qui ne sont pas pour agrémenter et favoriser les déplacements, — surtout à distance.

Un autre volume de M. André Maurel, dans la série des *Paysages d'Italie*, mène le touriste **de Trente à Trieste** par le lac de Garde, Bolzano, Merano, les Dolomites, Pieve di Cadore qui fut la patrie de Titien, Bellune et Bassano, Udine et Cividalé, Gorizia, Aquiléa, etc. Tous ceux qui ont suivi l'auteur dans ses précédentes excursions tiendront à lire ce nouveau livre qui les mène dans une région intéressante, malheureusement remise d'actualité par la dernière guerre.

§

Sur **la République Argentine**, M. Pierre Denis a écrit un ouvrage abondant et qui parle des régions naturelles du pays ; des oasis du nord-ouest et de la vie pastorale dans la brousse; des grandes cultures industrielles ; de l'exploitation des forêts. C'est ensuite la Patagonie et l'élevage du mouton ; la plaine pampéenne, les routes et voies ferrées, les cours d'eau, la population aux types très divers sur un territoire qui a six fois l'étendue de la France ; « bûcherons des régions forestières, cultivateurs des oasis irriguées dans les Andes désertiques, bergers des steppes patagoniennes, éleveurs de bœufs de la brousse, marchands de mules parcourant avec leurs convois les vieilles routes espagnoles ont des mœurs particulières et que l'histoire et la géographie contribuent à expliquer. — Le volume de M. Pierre Denis est illustré d'une série de cartes qui contribuent à élucider le texte. Mais on peut surtout indiquer que c'est de ces régions de l'Amérique du Sud que viennent les conserves de viande, que les troupiers appellent communément du *singe*, et dont le déballage dans divers quartiers de Paris a plutôt fait faire la grimace.

De M. Jules Humbert on peut signaler encore une **Histoire de la Colombie et du Venezuela**, régions dont on nous décrit l'aspect physique; la population indigène avec les Caraïbes, les Goajires, les tribus de la Colombie. C'est ensuite l'his-

toire de la conquête, les expéditions à l'intérieur, l'établissement des Européens au Venezuela ; la colonisation à la Nouvelle-Grenade, dans la province de Caracas, à la Guyane. Puis vint la période révolutionnaire avec Miranda et Bolivar, Miranda et Monteverde, l'indépendance de la Nouvelle-Grenade, de longues luttes et enfin la victoire. Dans la Colombie on vit également la libération du territoire, et là aussi ce fut la dictature de Bolivar, mais qui se trouva bientôt exilé et peu après mourut. Ce fut aussi la séparation du Venezuela et de la Colombie. Deux chapitres enfin s'occupent de la période contemporaine. — Une carte de la région accompagne l'ouvrage, en tête duquel on trouve également un portrait du héros, le libérateur Simon Bolivar, qui n'est pas sans rappeler notre Charles X.

§

Trois villes, trois âges, trois esprits, par M. Jean Thévenet, est un curieux livre de notations et concernant des civilisations aussi différentes qu'incompatibles. Avec Pompéi retrouvé sous les cendres du Vésuve, — ses rues étroites, ses maisons dont il ne reste parfois que des vestiges, son forum, ses temples, ses théâtres et arènes, — c'est le cadavre pétrifié d'une ville antique, Pise, où se retrouve le moyen âge italien, se survivant avec sa cathédrale, son baptistère, sa tour penchée, son Campo Santo, en un coin abandonné qui est presque un cimetière; Florence, enfin, est présentée comme une ville mystique, — mais restée bien vivante et encore qu'on la puisse voir sous bien d'autres aspetsc. Or, de la physionomie si différente des trois cités, l'auteur, qui paraît connaître abondamment l'Italie, a donné le commentaire plutôt que des descriptions —et bien qu'il y ait des pages, sur Pompéi par exemple, qui en évoquent non seulement l'aspect, mais jusqu'à la couleur, l'atmosphère, l'ambiance, — tant que le volume apporte une curieuse note d'art et mérite d'être signalé parmi les bonnes publications de ces derniers mois.

Au cœur du pays Kmer, par le Dr A. Pannetier, conte un séjour au Cambodge, la population, les fonctionnaires indigènes et coloniaux, la question chinoise, traite de questions économiques et sociologiques, etc... Des notes sont données en appendice sur la civilisation du pays, l'art, la religion, l'éthique, les lois ; traitent de questions sociales, — prestations réquisitions, esclavages, — de l'opium, de l'alcool. — Le volume du Dr A Pannetier

offre d'intéressantes observations. Comme médecin, il fut appelé ainsi nombre de fois à soigner des indigènes et constate que, lorsqu'il se présentait au moment d'un repas, il devait en attendre la fin pour donner sa consultation. C'est que, pour les indigènes, le repas est une fonction sacrée ; le tonnerre lui-même, pensent-ils, respecte celui qui mange.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Card. Dominique Ferrata : *Mémoires*, 3 vol., Desclée.

Dans l'usage ordinaire, le mot diplomatie n'est pas synonyme de loyauté, de franchise, de sincérité. Comme on ne veut accorder ces qualités ni à Bismarck, ni à Talleyrand, ni encore moins à Machiavel, on est peu disposé à les regarder comme inhérentes à la profession de diplomate.

Les **Mémoires** du Cardinal Ferrata nous apprennent qu'une diplomatie peut être très forte, très influente, et marquer une empreinte profonde dans l'histoire, tout en restant simplement loyale, sincère, et en ne mettant au service de la vérité et du droit que les armes de la logique, de la persuasion, de la force morale, et en y ajoutant l'étude attentive des faits et des caractères. Il est vrai, ces armes de la justice et de l'honnêteté, au service de la Curie Romaine, n'ont pas les triomphes rapides qu'obtiennent parfois les armes matérielles. Elles ont besoin d'efforts persévérants et pénibles pour imprimer la vérité et le droit dans la conscience des hommes d'Etat et des citoyens d'une nation. Mais du moins les résultats acquis sont solides, et demeurent aussi durables que peuvent l'être des combinaisons politiques dans la vie perpétuellement mobile de nos sociétés modernes.

On trouvera dans ces Mémoires une véritable école de diplomatie. Les règles de conduite et les méthodes que l'Eglise applique aux nations parlementaires et démocratiques s'y trouvent présentées de la façon la plus claire et la plus apparente. Nulle dissimulation. Franchise et clarté d'un bout à l'autre.

Et ces Mémoires serviront de préface à la diplomatie du nouveau Nonce à Paris. Le Prélat éminent dont Benoît XV a bien voulu se séparer pour nous l'envoyer s'inspirera sans doute des principes et des méthodes suivis par l'ancien Nonce vis-à-vis du gouvernement français. C'est ce que Benoît XV prend soin de sou-

ligner d'ailleurs dans l'approbation signée de lui et imprimée en tête de ces trois volumes : « Ils serviront de guide et d'exemple aux Ecclésiastiques appelés à la carrière diplomatique. »

Je me propose de rappeler ici les règles politiques tracées par Léon XIII à son représentant en France, et de signaler de quelle façon magistrale Mgr Ferrata comprit la diplomatie qu'il avait à réaliser.

§

Mgr Ferrata, archevêque de Thessalonique, arrive à Paris le 16 juillet 1891, à l'âge de 44 ans, pour une mission qui devait durer six ans Ce n'était pas un inconnu pour le monde diplomatique et politique. Ses négociations avec la Confédération Helvétique et sa nonciature en Belgique l'avaient signalé à l'attention. Ancien collaborateur et confident intime de Mgr Czacki à la Nonciature de Paris, ancien secrétaire des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, il avait noué des relations précieuses avec les personnalités les plus influentes.

Les instructions qu'il apportait à Paris n'étaient pas sorties, pour ainsi dire, d'un seul jet du cerveau de Léon XIII. Elles avaient été longuement élaborées. On peut dire que Mgr Czacki en avait été, sinon l'initiateur, du moins l'un des inspirateurs les plus intelligents et les plus habiles. Plus tard, Mgr Ferrata, dans les fonctions qu'il remplissait à Rome, à la Secrétairerie d'Etat, avait fourni à Léon XIII la plupart des éléments dont le Souverain Pontife avait eu besoin pour formuler ses décisions définitives.

Le problème politique et diplomatique, posé entre la France et le Saint Siège par l'avènement du parti républicain et par le déchaînement des passions anticléricales, était angoissant et souverainement délicat. En octobre 1879, Mgr Ferrata, alors auditeur à la Nonciature, l'exposait tel qu'il se présentait à Mgr Czacki : de par ses fonctions, le Nonce devait être, en quelque sorte,

> le directeur ou, du moins, le modérateur de l'opinion catholique. Et il devait représenter le Pape auprès du gouvernement républicain. La situation paraissait inextricable, fausse par définition. Il semblait que, nécessairement, le Nonce dût être en conflit avec lui-même, qu'il dût avoir comme deux consciences, l'une pour satisfaire les catholiques, l'autre pour satisfaire le gouvernement.

Au milieu de cette lutte qui paraissait sans issue, entre deux

adversaires également irréductibles, le Saint-Siège pouvait opter, — et il avait le droit d'hésiter, — entre deux lignes de conduite :

Attendre de pied ferme l'assaut des républicains; organiser partout, à leur encontre, une résistance religieuse étroitement coalisée avec l'offensive des partis monarchiques; rendre au pouvoir laïque, systématiquement, menaces pour menaces, hostilité pour hostilité; créer ainsi dans tout le pays un conflit aigu et en affronter d'avance toutes les conséquences, c'était une première politique que d'aucuns pouvaient trouver opportune.

Mais en se laissant rattacher et presque identifier à la fortune des anciens partis,

la cause religieuse courait le risque d'être gravement compromise. On élargissait ainsi le terrain de la lutte : en cherchant contre le gouvernement républicain des alliances antirépublicaines, on s'exposait à aigrir le conflit et surtout, ce qui était plus fort encore, à en faire oublier la vraie portée, comme il arrive, en général, quand on confond les intérêts spirituels et transcendants avec les intérêts politiques, qui sont, par définition, contingents et secondaires; on s'engageait enfin sur un terrain glissant et, devant l'opinion de la France et de l'Europe, une sérieuse responsabilité pèserait sur l'Eglise, et l'on pouvait lui reprocher d'être une perturbatrice de la paix.

Dès 1879 le Saint-Siège ne jugea pas opportune une telle politique.

En prenant une attitude de provocation, l'Eglise eût paru s'insurger contre les deux Chambres, puisqu'il ne restait, à la Chambre des députés, qu'une centaine de conservateurs, et que, même au Sénat, ils avaient perdu la majorité.

A cette raison s'en ajoutait une autre, d'ordre international, qu'il est bon de souligner aujourd'hui :

Si l'on avait pu faire retomber sur l'Eglise la responsabilité de la guerre religieuse, son rôle eût donné lieu à de vives attaques. On lui aurait reproché d'affaiblir et de discréditer une nation catholique qui, malgré ses errements, avait toujours bien mérité de l'Eglise, et cela, au moment où des nations protestantes, ennemies de Rome, pouvaient seules profiter de cet affaiblissement et exploiter ce discrédit. Le Saint-Siège ne voulut pas être complice de certaines hostilités, qui guettaient des troubles en France.

Il fallait donc essayer d'une autre politique. On la pourrait définir ainsi :

En ce qui concerne les principes, garder cette fermeté que la dignité commande, mais, tout ensemble, observer une attitude avisée, prudente, patiente, modérée dans la forme ; attendre avec quelque longanimité,

que le moment le plus critique fût passé, en escomptant ces brusques résipiscences de l'opinion, qui souvent se produisent en France, aider tout doucement ce noble pays, dont les Missionnaires et les Sœurs de Charité entretiennent dans l'univers entier un ferment de christianisme, à sortir de la crise où il se débattait, au lieu de le lancer, de gaieté de cœur, dans une guerre religieuse plus âpre encore ; épier les changements de maximes auxquels forcément ses gouvernants seraient peu à peu conduits par les événements, par la réflexion, par le sentiment des responsabilités du pouvoir, essayer tous les moyens de conciliation, avant d'arriver à une lutte religieuse d'une implacable acuité.

Toute la finesse d'esprit, toute la séduction de caractère de Mgr Czacki ne réussirent pas, de 1879 à 1882, à surmonter les obstacles que les partis monarchiques d'une part et les passions antireligieuses d'autre part opposèrent à sa mission diplomatique. Il fallait que le temps apportât d'autres enseignements ; que les catholiques se rendissent compte du préjudice causé à la religion par leur union avec les partis anticonstitutionnels et que le pays commençât à se fatiguer de la persécution religieuse. Il fallait surtout que Léon XIII, par des actes décisifs, eût engagé à fond le Saint-Siège dans une affaire qui affectait si profondément les sentiments les plus respectables des monarchistes catholiques français. Il fallait aussi façonner l'organe de cette diplomatie difficile. Et c'est à la Nonciature de Paris, à la Secrétairerie des Affaires ecclésiastiques extraordinaires que cet organe éminent et, on peut le dire, admirable de la diplomatie pontificale en France se forma peu à peu, de 1879 à 1894, dans une collaboration assidue avec Léon XIII. Ce grand pape eut tout le mérite de l'avoir préparé lui-même à la mission de premier ordre qu'il devait lui confier au moment choisi par la Providence.

Quelques mois après son arrivée à Paris, le matin du 19 février 1892, l'Encyclique *Inter innumeras sollicitudines*, adressée à tous les Evêques catholiques de France, paraissait dans tous les journaux religieux de Paris. Ce document a été trop souvent reproduit, analysé, pour que nous ayons besoin de le commenter longuement. L'Encyclique avait deux parties : l'une déplorait le complot organisé contre l'Eglise de France et les mesures qui avaient porté un préjudice si grave aux intérêts religieux. L'autre était d'ordre doctrinal et rappelait les principes qui dirigent l'Eglise à l'égard des formes de gouvernement, que les catho-

liques doivent reconnaître, quelles qu'elles soient, quand leur acceptation est réclamée « par la nécessité du bien social qui les a faites et qui les maintient ». Elle indiquait aussi la distinction que les catholiques doivent faire entre « les pouvoirs constitués et la législation ». Reconnaître le premier n'implique pas le devoir d'accepter la législation les yeux fermés. Ne restait-il pas aux catholiques le moyen de lutter par la presse et par l'agitation électorale, pour envoyer au Parlement des hommes qui pussent modifier les lois contraires à la religion ?

Une lettre de Léon XIII adressée, le 3 mai 1892, aux Cardinaux français, en les félicitant de leur adhésion filiale aux directions de son Encyclique, constatait avec tristesse, mais sans découragement, les difficultés angoissantes d'une attitude qui se heurtait aux oppositions acharnées des partis de droite et de gauche : les unes plus ou moins dissimulées sous les dehors de la courtoisie, les autres plus ou moins violentes et haineuses.

L'opposition de la droite était souvent la plus dangereuse, car, tantôt elle combattait, confondue avec les catholiques, tantôt elle s'alliait ouvertement aux anticléricaux de gauche.

Entre les deux camps, les alliés de la politique pontificale étaient rares et peu unis entre eux. La tâche assumée par Mgr Ferrata exigeait un courage vraiment héroïque et une ténacité indomptable. Malgré la simplicité du récit et l'objectivité des observations recueillies le long des Mémoires, on doit reconnaître, — pour être juste, — ce que sa position avait de véritablement dramatique.

Si l'on veut bien comprendre la suite des négociations diverses auxquelles il fut mêlé, il faut se rendre compte qu'il reste constamment fidèle à deux règles de conduite, qui ne sont énoncées nulle part dans ces Mémoires en termes formels, mais qui se dégagent cependant avec une netteté parfaite de la ligne politique tenue par lui.

La première consistait à voir la France telle que l'histoire des deux derniers siècles l'ont faite et pour longtemps. La France n'est pas catholique en tant qu'État, elle ne veut pas l'être. Il y a en elle deux camps irrémédiablement ennemis l'un de l'autre, avec des intervalles de paix et de guerre, de compromis et de sourdes dissensions. En matière de gouvernement surtout, avec une susceptibilité extrême, elle est rebelle aux influences reli-

gieuses. Cette susceptibilité s'est manifestée à différents degrés sous tous les régimes politiques qu'elle a traversés.

Il s'en faut de beaucoup que ce fait fondamental fût admis par les catholiques de France. Ils s'imaginaient volontiers que, si la partie était perdue pour eux, on verrait bientôt la fortune se retourner en leur faveur. — Et beaucoup plaçaient leurs espérances à une échéance rapprochée.

Une politique avisée et prudente devait faire bon marché de ces préjugés. — Le nonce avait à traiter avec les républicains au pouvoir comme avec une puissance établie et décidément dominante. Ce n'est pas que le catholicisme en France ne fût pas aussi une puissance, mais ses forces étaient dispersées, ses partisans habitués à la défaite sous le drapeau des partis politiques. Elle avait à se reconstituer sur des organisations toutes nouvelles, auxquelles la politique du Saint-Siège offrait un plan et des méthodes.

Ce plan et ces méthodes existent. L'Eglise, qui est une puissance réaliste, autant qu'elle est un pouvoir doctrinal, les a tracés et appliqués depuis longtemps dans les Etats protestants, neutres ou païens, partout où elle a rencontré la liberté, déjà établie, partout où elle l'a conquise. Et c'est précisément le sentiment de son admirable souplesse d'organisation qui, depuis le Pontificat de Léon XIII, lui a attiré tant de sympathies de la part des républiques et des démocraties, et, depuis la guerre de 1914-1918, de tant d'Etats ayant des minorités catholiques. — Les Mémoires de Mgr Ferrata sont la démonstration victorieuse de cette puissance d'adaptation de l'Eglise aux mœurs et aux idées des démocraties et des Etats le plus étrangers à la religion catholique.

§

Avec un gouvernement composé d'hommes, éloignés pour la plupart du catholicisme, quelle attitude un négociateur avait-il à prendre ? C'est ici que nous admirons avec quelle sûreté Mgr Ferrata applique une méthode diplomatique, qui paraît toute nouvelle en France. — Il va à ces hommes d'Etat avec toute la simplicité de sa loyauté et de sa droiture. Il ne leur demande pas d'être des amis de la religion, mais il réclame d'eux qu'ils respectent les droits des catholiques ; il plaide pour la justice envers tous les Français ; il montre les préjudices que certaines mesures et certaines lois apportent à l'influence de la France dans le

monde. — Toujours courtois, souvent très ferme, quelquefois même quelque peu vif, il traite des intérêts qui lui sont confiés avec une richesse d'arguments, avec une fertilité d'idées et une souplesse de caractère qui conquièrent l'assentiment et, souvent, forcent l'admiration de ses interlocuteurs.

Qu'y avait-il de nouveau dans ces procédés ? Ceci, qui était alors très important : il traitait avec des républicains, même francs-maçons, souvent sectaires, comme avec *des hommes dont la loyauté doit être présumée jusqu'à preuve du contraire*, et dont les vues politiques méritent d'être discutées avec autant de sérénité d'âme que de modération dans la forme.

Tout cela était nouveau, car le parti pris vis-à-vis des personnes et les préjugés à l'égard des idées avaient toujours dominé jusqu'ici en France dans les relations entre les catholiques et les républicains au pouvoir.

Mgr Ferrata s'était imposé pour règle de saisir toutes les occasions de s'entretenir avec les personnages ayant une influence sur les affaires publiques. Il faisait bon marché de sa santé quand cet intérêt professionnel était en jeu. Il faut lire attentivement ses conversations avec les Présidents de la République, Carnot, Casimir-Périer, Félix Faure, avec les ministres et présidents du Conseil, Freycinet, Ribot, Loubet, Dupuy, Brisson, Combes, Poincaré, Spuller, Hanotaux, Bourgeois, Berthelot, etc... On sent, à travers les notes, très brèves et très sobres, laissées par le Nonce, une compréhension nette et juste des caractères, un sens très sûr de la mesure à garder vis-à-vis de chacun de ces personnages, si diversement impressionnés par la politique nouvelle du Saint-Siège. On se rend compte ainsi que le Nonce, si ouvert, si intelligent, si plein de tact, attirait singulièrement la sympathie de ses interlocuteurs, Brisson et Combes non exceptés.

M. Combes, dès le premier entretien, me parut accessible à certaines considérations d'ordre général et élevé. Il parla avec respect du Saint-Père.

Il convint avec moi, que

pour la nomination des évêques, le critérium à suivre par les deux pouvoirs devait être de choisir des sujets de grande valeur intellectuelle, morale et administrative, afin qu'ils ne fussent dominés par personne et capables de diriger les diocèses avec sagesse et prudence.

En somme, bien qu'il fût notoirement imbu de principes sectaires, il

ne se départit jamais, dans ses rapports avec le Nonce, de manières correctes et même courtoises (III, 297).

Un intérêt mutuel semble avoir attiré l'un vers l'autre M. Bourgeois et Mgr Ferrata. M. Bourgeois, intelligent, cultivé et déjà habitué à compter avec les difficultés et les exigences qu'entraîne la direction des affaires publiques, était personnellement plus conciliant et plus raisonnable que ses collègues et amis radicaux, et plus accessible aux idées d'ordre, d'équité et de justice.

Un doute pourrait surgir : le Nonce s'est-il laissé duper par des paroles courtoises et des apparences loyales dans ses relations avec des hommes qui, notoirement, menaient la guerre contre ce qu'ils appelaient le « cléricalisme », en réalité contre les intérêts, souvent les plus vitaux, de la religion catholique ?

Les Mémoires dissipent entièrement cette inquiétude. Voyez ce passage (III, 302) :

Je ne pouvais oublier que ces hommes étaient le plus souvent esclaves de la secte et de leur parti, et se laissaient ordinairement pousser plus loin qu'ils ne l'auraient voulu eux-mêmes.

Parcourez ces argumentations fermes, ardentes, incisives, par lesquelles il répond aux conceptions politiques des ministres les plus anticléricaux, comme Berthelot, comme Ricard, les plus « ondoyants et divers », comme Ribot.

Qu'on lise ses appréciations sur Casimir-Périer :

Je dois déclarer que, sous le ministère Casimir-Périer, j'eus à passer des moments très pénibles, et, si j'ai conservé de bons souvenirs de l'homme, toujours courtois et de la meilleure éducation, j'en ai conservé de moins bons du ministre des Affaires Etrangères et Président du Conseil. Sous les apparences d'un caractère ferme et décidé, il me parut, dès les premiers entretiens, faible et hésitant, extrêmement sensible aux attaques des radicaux et souverainement dominé par la crainte de passer pour clérical.

Ses négociations relatives aux suppléments des catéchismes (II, 158), au monopole des Pompes Funèbres (II, 336), à la loi des Fabriques (II, 428), à l'impôt sur les Congrégations (III, 53), témoignent de sa ténacité et de son énergie.

Grâce à ses efforts, des résultats sont obtenus ; la loi sur les Associations est ajournée de session en session parlementaire, le budget des Cultes et celui de l'Ambassade auprès du Vatican sont votés par des majorités de plus en plus compactes, de bon-

nes nominations épiscopales sont obtenues, l'apaisement religieux se produit dans une partie du Parlement autrefois hostile et dans les journaux naguère réfractaires à la politique du Saint-Siège. — Plusieurs événements, tour à tour, semblent récompenser ses efforts et fonder la paix religieuse.

Le 3 mars 1894, M. Spuller, ministre des Cultes, déclare à la Chambre qu'un esprit nouveau doit désormais régner en France :

Oui, dans ces questions religieuses, un principe supérieur doit nous dominer, le principe de la tolérance, non pas de la tolérance au sens étroit du mot par opposition à la liberté, mais du véritable esprit de la tolérance éclairée, humaine, supérieure, qui a son principe non seulement dans la liberté de l'esprit, mais dans la chaleur du cœur. Il est temps de lutter contre tous les fanatismes et contre tous les sectaires. Vous pouvez compter sur la fermeté avec laquelle nous continuerons la politique conforme aux traditions de ce pays, celle de l'indépendance du pouvoir civil dans son domaine, vis-à-vis de l'Eglise, et aussi sur ce que j'appelle « un esprit nouveau », l'esprit qui tend, dans une société aussi profondément troublée que la nôtre, à ramener tous les Français autour des idées du bon sens, de la justice et de la charité.

Ces idées de « bon sens, de justice et de charité » sont des éléments indispensables à une société qui veut vivre régulièrement ; elles ne peuvent être, dit Mgr Ferrata, considérées comme une nouveauté, moins encore comme une offense aux principes d'un régime démocratique. Mais la démocratie établie en France n'était pas encore mûre pour les accepter.

Les changements, d'ailleurs, ajoute Mgr Ferrata, ne se produisent pas en un instant dans la vie d'une nation. Les idées mûrissent lentement, et quand les nouvelles se rencontrent avec les anciennes, il se manifeste nécessairement un conflit qui peut durer de nombreuses années.

Un autre fait paraît un instant donner une stabilité meilleure aux principes évoqués par M. Spuller :

Autour de Casimir-Périer, nommé Président de la République par une coalition de modérés, des espérances se sont groupées ; on attend de lui l'énergie nécessaire pour « défendre, sous la forme du gouvernement constitué, les principes sans lesquels, de son aveu, un gouvernement ne pouvait subsister. La France, sans distinction de partis, ne demandait pas autre chose ».

Mais c'est un « roseau peint en fer », et il se montre inégal à sa tâche.

L'élection de Félix Faure, par 430 voix contre 361 à M. Brisson, ranime un instant les espérances de la Nonciature.

C'est un républicain de vieille date, de tendances modérées et conservatrices, et qui, dans certaines circonstances, avait eu le courage de voter contre la majorité républicaine. Les catholiques n'avaient pas oublié qu'il s'était prononcé contre la loi sur le divorce et contre la taxe d'accroissement.

Mais il commence par faire appel à un ministère Bourgeois, malgré le sentiment unanime de ses électeurs, et le Nonce ne trouve pas en lui la fermeté de caractère qui est une qualité essentielle aux hommes d'Etat, comme elle est indispensable aux négociateurs.

Cependant, au bout de six ans, le représentant du Saint-Siège à Paris est arrivé à un double résultat, que ses adversaires comme ses amis reconnaissent : *il a contribué à raffermir le pouvoir établi en France, et c'est ce que lui reprochent les monarchistes. Il a entravé et paralysé tous les projets violents de séparation et consolidé l'Eglise dans la position concordataire que les lois et les traités lui ont faite depuis un siècle, et c'est ce que lui reprochent les radicaux sectaires.* Sur ces deux points, le négociateur avait répondu à l'attente de Léon XIII

Mais sa santé était usée, ses forces déclinaient, et il aspirait à un repos bien mérité. Léon XIII accède à son désir, et le Cardinal Rampolla, en lui faisant connaître sa prochaine promotion au Cardinalat, se réjouit « de voir ainsi rémunérés les longs services qu'il avait rendus au Saint-Siège avec autant d'intelligence que de zèle », et il tient à constater « combien il avait souffert de la pénible gestion de cette Nonciature ».

§

Il me reste à conclure. Voulant éviter les longueurs, j'ai laissé de côté tout ce que les Mémoires nous apprennent des divers moyens employés par Mgr Ferrata pour agir sur l'opinion publique française. Un diplomate accrédité auprès d'un gouvernement étranger est tenu à une certaine discrétion dans l'emploi de ces moyens d'action. Mais ils ne sont pas à négliger, étant de plus en plus nécessaires dans nos démocraties modernes. Un diplomate doit les manier avec la plus grande loyauté ; on trouvera la mesure la plus parfaite et la franchise la plus absolue dans les

agissements du Nonce à Paris, vis-à-vis de la presse (voyez en particulier le procès Plessis-Bellière, III-256), et l'Encyclique sur le ralliement II-203). Je n'ai rien dit non plus des relations de Mgr Ferrata avec les Evêques de France et avec les Congrégations.

Je me suis surtout étendu sur la mission du diplomate. Elle peut se résumer en deux mots : Mgr Ferrata a réussi, comme je l'ai dit plus haut, au bout de six ans, à relever, aux yeux du gouvernement de la République, le prestige de l'Eglise catholique et du Saint-Siège, et à grouper étroitement autour du Pape les catholiques français.

En second lieu, et ce point est de la plus grande importance, cette politique, à mesure qu'elle s'accrédite en France, réhabilite nos institutions républicaines en Europe. En même temps qu'elle excite la jalousie et le mécontentement de l'Allemagne et de l'Autriche, elle modifie les sentiments de la Russie. Nicolas II venant s'allier à la France ne cache nullement les raisons nouvelles qui l'attirent vers l'Etat républicain et lui inspirent confiance (III, 386).

Et cependant, beaucoup de Français ne comprennent pas l'utilité d'un Nonce à Paris.

Les uns, parmi les meilleurs catholiques, ont des préventions singulières vis-à-vis de la Nonciature. Ils ne voient pas que les principes absolus sur lesquels est bâtie l'Eglise catholique ont besoin d'une diplomatie, c'est-à-dire d'une méthode de diffusion et d'appropriation délicate et laborieuse. Ils croient volontiers qu'il leur suffit d'exister, pour s'imposer à la conscience des peuples. Ils ne sentent pas tout ce qu'il faut d'efforts, de luttes, de démarches, et de peines pour créer un courant d'idées favorables à l'acceptation de ces principes absolus et éternels qui forment la mission de l'Eglise. Les Mémoires du Cardinal Ferrata le leur apprendront aussi clairement qu'il est possible.

Les autres, les ennemis de l'Eglise, n'aiment pas sentir la présence à Paris d'un représentant du Saint-Siège. A quoi bon posséder en France et recevoir avec égards « le représentant officiel de l'imposture » ? (III, 295.)

Il serait difficile de chercher à modifier ces sentiments profonds d'antipathie. Mais ces Français et ces républicains ne sauraient oublier la leçon des faits : l'autorité morale de la France a besoin

de s'appuyer sur des relations amicales avec l'Eglise catholique et le Saint-Siège. Après l'alliance russe, fruit de ces relations, la guerre, qui nous a donné la victoire, mais une victoire dure à conserver, nous offre des possibilités d'alliances avantageuses pour lesquelles ce concours de l'Eglise est encore nécessaire.

Il y a plus : la justice dans les transactions politiques, l'honnêteté dans les mœurs publiques sont indispensables à une démocratie. Sa force morale et son prestige au dedans et au dehors dépendent de ces règles de conduite. Dans cette société française, de plus en plus démocratique, par ses conceptions intellectuelles et son gouvernement, où les intérêts matériels et les jouissances de la vie menacent et débordent l'ossature de nos disciplines morales et sociales, une puissance spirituelle, qui ne s'appuie pas sur les intérêts de ce monde, mais dont le royaume propre est celui de la conscience, est une alliée nécessaire : Démocratie et Papauté ne peuvent vivre désunies. Sous le régime établi depuis la dénonciation du Concordat, qui fait de ces deux puissances des Etats séparés, la France démocratique a tout intérêt à se pénétrer largement des idées de justice et d'équité qui émanent de l'Eglise et de fortifier ses vertus civiques au contact des principes qui sont les éléments constitutifs de la conscience catholique. Une nonciature est indispensable pour organiser pacifiquement, progressivement cette transformation spirituelle.

ABBÉ CHAPTAL.
Curé de Notre-Dame-du Travail de Plaisance.

LES REVUES

La Connaissance : M. Frantz Jourdain conte un beau trait d'Alphonse Daudet. — *La Revue de France* : Edmond Rostand, d'après Mme de Noailles et M. Henri de Gorsse. — *La Revue hebdomadaire* : Rodin et M. Anatole France parlent de la beauté menacée de Paris. — *L'Aube* : poème de M. J. Delteil. — *La Revue de l'Afrique du Nord* : naissance. — *La Revue de la Semaine* : M. Paul Bourget parle du roman. — Memento.

La Connaissance (octobre) publie un « Alphonse Daudet » de M. Frantz Jourdain, qui est un bien joli portrait. Nous en détachons cette historiette qui montre une belle action du tendre auteur de *Jack* et du maître de *Sapho* :

Pendant que j'étais en visite, rue de Bellechasse, une lettre d'Arles annonça que T... était gravement malade, presque perdu. T... était le vieil ami chez lequel, dans sa jeunesse, Daudet avait écrit les *Lettres de mon Moulin*. Riche et garçon, brouillé à mort avec son frère, son

unique parent, il avait l'intention de laisser sa fortune au compatriote illustre dont la notoriété le flattait et qu'il aimait comme un fils. « Diable, fit Alphonse, il n'y a pas de temps à perdre ; il faut que je file à Arles afin de tout arranger. » Le voyage fut décidé pour le soir même et le valet de chambre courut à la gare retenir un coupé. Compatissant à l'inquiétude de Mme Daudet, qui ne pouvait aussi brusquement abandonner sa maison et ses enfants, Lucien et Edmée, encore fort jeunes, et qui voyait avec angoisse partir seul son mari dont l'état de santé était déplorable, je m'offris à accompagner le voyageur et, le soir, nous prîmes le train. Mon pauvre ami passa, en wagon, une nuit atroce, tellement inquiétante que je fus sur le point de tirer la sonnette d'alarme pour solliciter du secours. Mais le patient me supplia de n'en rien faire et, comme lui, de prendre courage. Au petit jour, la crise s'apaisa, et mon compagnon recouvrit sa sérénité. « Touchez-moi la main, me dit-il, et laissez là cette vilaine figure ; je ne souffre plus, c'est fini. »

Au premier arrêt, je descendis acheter des fruits assez ordinaires qu'il déclara merveilleux et tels qu'on n'en voit pas de pareils à Paris. Son pays le reprenait. Au fur et à mesure que le train avançait et dépassait Valence, puis Tarascon, ses traits altérés et douloureux se détendaient.

Malgré l'affreuse nuit passée sans un moment de sommeil, Daudet courut, en descendant du train, chez son ami T... qu'il me présenta et que je laissai seul avec lui, par discrétion.

Je ne sais comment il s'y prit et quels arguments il employa pour éteindre ces farouches haines de petite ville que la parenté semble exacerber; mais, le soir même, le testament qui faisait d'Alphonse Daudet un légataire universel était déchiré et les deux frères ennemis étaient réconciliés...

§

On a beaucoup médit d'Edmond Rostand, même certains qui n'avaient lu ni vu jouer son œuvre. Un grand nombre de censeurs n'avaient point approché l'homme parfait qu'il fut, et, cependant, ils le critiquaient.

Une femme, qui est un des grands poètes de ce temps : Mme la comtesse de Noailles, a renseigné M. Joseph Bédier sur Rostand, son prédécesseur à l'Académie Française, par une lettre admirable que publie **La Revue de France** (1er novembre). C'est, en prose, un poème d'une pureté de forme, d'inspiration et d'intelligence, dont on n'a peut-être pas d'exemple. Ces citations le prouvent :

J'ai souvent pensé, dans la calme maison d'Arnaga, que ne vient

réveiller aucun chant du coq, — où l'aube et l'aurore se lèvent silencieusement, apportant seulement un muet ouragan de lumière qui tombe dans des stores orangés, que rien ne permettait d'y concevoir la création du grand poème humain de *Chantecler*. Quelle puissance de rêverie active suppose cette composition minutieuse et frénétique, née dans une demeure paisible, protégée contre toute rumeur, et qui fait songer à un voilier nonchalant, voyageant imperceptiblement sur l'azur chaud d'une mer du Sud !

..... sa gloire était involontaire, elle s'était organisée autour de lui sans son concours. Combien cela est vrai ! C'est parce que je lui parlais d'une de ses poesies charmantes des *Musardises*, avec de vives louanges, simples et sincères, que notre amitié faillit être rompue dès l'abord. Il ne croyait pas et n'admettait pas immédiatement qu'on l'admirât, ou du moins, pour le convaincre individuellement de ce sentiment que l'univers lui avait si abondamment apporté, fallait-il chaque fois briser en lui une douloureuse et fière résistance. On ne parvenait à l'amitié qu'après avoir feint d'oublier sa prodigieuse célébrité. Il en fuyait les témoignages, et elle ne le touchait que noblement, par exemple chez les humbles, les malheureux, chez les soldats blessés, à l'hôpital, où je le vis ému du ravissement que sa présence suscitait, de ce je ne sais quoi de *pas possible* qui apparaissait parfois dans les regards incrédules, qui le contemplaient sans certitude, et situaient déjà sa personne dans la légende.

Dans la même revue, M. Henri de Gorsse, l'auteur dramatique, qui fut l'ami d'enfance de Rostand et, certes, le plus ancien, le plus enthousiaste, le plus fraternel de ses admirateurs, — évoque le poète à l'âge des premiers jeux, jusqu'aux premiers rayons.

Voici, d'après ce témoin précieux, le fait qui décida de la vocation d'Edmond Rostand :

Parmi les hôtes du Luchon d'été, il en était deux dont la gloire, à nos yeux, éclipsait celle de tous les autres : Pedro Gailhard, futur directeur de l'Opéra, et Victor Capoul, qui promène aujourd'hui, sur les Quinconces, ses extraordinaires quatre-vingt-deux ans, et qui tournait alors les plus jolies têtes de femmes de l'époque.

Tous les matins, nous courions à la piscine de l'Établissement thermal, où nos idoles, tout en barbotant dans l'eau opalisée par le soufre, chantaient à plein gosier leur répertoire, ne se refusant jamais à « pousser », notamment, à la requête des baigneurs, ce duo du *Chalet* qui était leur triomphe. Nous étions beaucoup plus leurs amis que ne le supposaient nos parents. Cette amitié nous procura une de ces joies qui comptent dans des vies d'enfants.

Un jour, en effet, le bruit se répandit qu'au Guignol du tout récent

Casino une représentation unique dans les annales de ce menu théâtre allait être donnée. Au programme : *Carmen*, poème de Meilhac et Halévy, musique de Georges Bizet, l'opéra-comique si âprement discuté depuis cinq ou six ans. Comme machiniste actionnant les poupées, un journaliste de quelque renom, Edouard Philippe, dont le Théâtre de Cluny joua *les Boussigneul*. Le clou, enfin, comme chanteurs : Heilbronn (la créatrice de *Manon* plus tard), Carmen ; Victor Capoul, Don José ; Pedro Gailhard, Escamillo ! Nous ne vivions plus !...

Or, à la bienheureuse piscine des Thermes, Edmond Rostand et moi, nous entendons Capoul dire à Gailhard : « Cherche donc des gamins pour chanter le chœur du un ! » Ensemble, nous joignons les mains : « Prenez-nous ! » Les deux artistes font quelques difficultés : « Vos parents n'y trouveront-ils rien à redire ?... » Nous nous faisons forts d'obtenir toutes les autorisations d'usage. En réalité, notre parti est pris. Nous ne livrerons pas une si belle aventure à l'arbitraire familial.

Le grand jour venu, sans remords, nous entonnions, d'une voix claire, le chœur célèbre : « Avec la garde montante... Comme de petits soldats !... » Certes, comme de petits soldats, radieux d'avoir réussi un coup de main, sans mandat de l'autorité supérieure !

Cette assertion peut paraître aventureuse, mais je la tiens pour très véridique : c'est de ce jour-là qu'Edmond Rostand, — et, ma foi, moi aussi, — nous fûmes voués au théâtre par un destin malicieux. Après avoir figuré dans la troupe occasionnelle d'un si illustre Guignol, notre pauvre guignol privé ne pouvait nous intéresser qu'à condition d'être envahi d'une vie nouvelle. Nous ne pouvions plus nous satisfaire des bluettes, si souvent ressassées, de notre librettiste de bazar. « Sois tranquille, me dit Edmond Rostand. Désormais, c'est moi qui ferai nos pièces ! »

§

M. Paul Gsell rapporte, dans **La Revue hebdomadaire** (29 octobre), une conversation entre Rodin et M. Anatole France, à la table du sculpteur, à Meudon, devant une gibelotte de lapin. Les deux grands hommes déploraient les enlaidissements de Paris. Parmi les projets qui menacent, est le prolongement de la rue de Rennes qui doit éventrer le quai Malaquais, une des merveilles de Paris par ses beaux hôtels, l'hôtel, notamment, du Maréchal de Saxe, condamné par les démolisseurs. Si la parole des artistes compte pour un peu encore, que l'on entende la voix de Rodin et celle de M. Anatole France :

Rodin. — On a oublié que l'architecture, comme la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, est un langage de l'âme. Le goût se

meurt. Et le goût, c'est l'esprit d'un peuple exprimé dans sa vie quotidienne, c'est son caractère rendu sensible dans ses costumes, ses foyers, ses jardins, ses places publiques. Notre société déteste l'esprit. Elle tue le rêve.

Il poursuivit.

Ne parle-t-on pas de substituer, devant le Louvre, à la légère passerelle des Arts un énorme pont de fer ?

C'est à hurler ! En face du Palais des Rois, il ne faudrait que de la pierre.

Cet amas de ferraille, dont on nous menace, enjamberait le fleuve tout près de la pointe du Vert-Galant, paraît-il.

On gâterait ainsi le prodigieux paysage composé par les deux berges de la rivière, le Louvre, le Palais Mazarin, la Monnaie, la verdoyante proue de l'île de la Cité et le Pont-Neuf majestueux comme une tragédie de Corneille ou une toile de Poussin.

Si cet ensemble est parfait, c'est que, de génération en génération, les Parisiens se léguèrent le devoir de l'embellir. Comme les accords de la lyre d'Amphion soulevaient les pierres dociles qui d'elles-mêmes formaient de divins monuments, une secrète mélodie a groupé dans un ordre irréprochable tant de rayonnants édifices autour de la Seine où tremble leur image.

Et tout à coup, on veut saccager ce large chef-d'œuvre !

France. — Utilité pratique, dit-on. Mais y a-t-il rien de plus utile pour une nation que le charme d'une ville où se traduit visiblement son esprit sociable, hardi, bien équilibré, clair et allègre ? Voilà une leçon qui, dans la vie d'un peuple et pour son avenir, vaut mieux que tous les ponts de fer, je pense !

§

L'Aube, « organe de la Société Littéraire et Artistique de l'Ouest », publie ce joli poème de M. Joseph Delteil :

LE SOUVENIR D'EUROPE

Qu'importe que ce soit à la Jamaïque ou
Au Zambèze ? Ton âme est couleur d'indigo.
Elle est menue en toi comme un grain de café.
Tu t'en iras un soir d'été,
Sur la frégate Capricorne.
Et tu verras un jour s'avancer vers ta vie
Des pays de palmiers, de thés et de girofles.
Qu'importe que ce soit à la Jamaïque ou
Au Zambèze ? Il y a ton âme au bord de l'eau
Qui cultive du rêve et de la cochenille.
Et sur le quai, près d'elle, il est trois jeunes filles

Qui regardent la Mer vierge comme leurs cœurs.
Elles ont les seins bruns et des yeux de langueur.
Elles attendent, leurs fronts pâles ornés d'algues,
Le vaisseau qui devant elles fera escale;
Et le beau capitaine en les voyant si minces
Et si roses, sous leurs chapeaux, leur offrira
Pour toujours un souvenir d'Europe et son cœur.

§

La Revue de l'Afrique du Nord, publiée par « l'Association des Ecrivains algériens », a paru pour la première fois le 1er novembre, sous la direction du colonel Godchot. Adresse : 14, rue de Constantine, Alger. Périodicité : mensuelle. Objet :

Nous voulons *servir la France* d'abord, puis *l'Afrique du Nord*, et toutes deux ensemble, puisque, maintenant, notre chère France se prolonge naturellement, au delà du *Lac Méditerranée*, depuis la frontière de Tripoli jusqu'après Agadir.

La France est là! Son drapeau flotte glorieux, seul en Algérie, protecteur en Tunisie et au Maroc; et de ses plis tombent sur les trois *Provinces françaises* la civilisation, la liberté et la fraternité.

C'est une proclamation plutôt qu'un programme. Ce qui vaut mieux : le premier sommaire est excellent. On y trouve de très bonnes choses. M. Octave Depont, entre autres, y commence un récit de « l'Insurrection en Algérie », en 1916.

§

La Revue de la semaine (28 octobre) a invité M. Paul Bourget à lui donner « quelques notes sur l'avenir du roman français et le service qu'il peut être appelé à rendre ».

M. Bourget écrit des choses fort justes. Il a toujours été un critique supérieur à ses propres romans. Ces lignes, sous sa plume, sont particulièrement intéressantes :

Balzac n'a pas écrit un seul *roman à thèse*. Son œuvre, tout entière, n'est qu'un immense *roman à idées*. La différence est radicale. Le romancier à thèse est celui qui part d'une conviction à priori et qui organise sa fable en vue d'une démonstration; le romancier à idées est celui qui part de l'observation et qui, par delà les faits, dégage les causes. Il aboutit ainsi « à ces décisions sur les choses humaines » dont parle le maître. C'est dire que tout grand roman devient par définition un roman social. L'analyse psychologique est le procédé par excellence pour ce dégagement des vérités profondes. On ne saurait trop désirer que les romanciers contemporains pratiquent ainsi leur art. Ce

dont la France actuelle a le plus besoin, c'est d'éducateurs de sa pensée, je n'ai pas dit sermonneurs. La prédication n'a rien à voir avec la littérature d'imagination. Mais cette littérature, qui n'imagine bien que ce qu'elle observe bien, a le droit, disons mieux : le devoir, de suggérer des hypothèses sur les faits humains qu'elle a enregistrés. Ces hypothèses, elles-mêmes, sont des suggestions pour le lecteur à qui elles apprennent à mieux comprendre son pays. Voilà notre *service* à nous. La *Comédie humaine*, à laquelle il faut toujours revenir, est là pour nous prouver que ce *service* est compatible, qu'une telle manière de comprendre l'art du roman, non seulement n'est pas une diminution de la puissance de l'artiste, mais qu'elle en est une exaltation.

Memento. — *Le Monde Nouveau* (octobre) : M. Jean Finot : « Le nivellement des races et l'avenir du monde ». — M. A. de Bersaucourt : « Le théâtre chinois et notre théâtre ». — M. Jean Héritier : « Le lyrisme féminin. »

L'Europe Nouvelle (29 octobre) : « Les confessions de Strindberg », par M. Dominique Braga.

L'Opinion (29 octobre) : Germanicus : « Hugo Stinnes et la presse ». — « Un plaidoyer pour le Français », par M. Jacques Boulenger.

Les Marges (15 octobre) : « Les derniers jours d'A. Jarry », par M. le Dr Saltas. — « Trois poèmes », de M. Ph. Chabaneix. — « La comtesse de Noailles », par M. Pierre Lièvre. — (15) : « Les Voleurs de livres », par M. A. de Bersaucourt. — « La fête de Jacquot », par Marmouset. — « Dumollard ou le Spiritisme », par M. P. Billotey.

L'Action nationale (25 octobre) : M. J. Norel : « Le conflit du Pacifique et les flottes cuirassées ».

La Revue de Paris (1er novembre) : « Opinions littéraires », inédits de Victor Hugo. On y trouve cette belle maxime : « La poésie, pas plus que l'amour, ne connaît le trop. » — « Renan au Séminaire », par M. Pierre Lasserre. — La fin du beau roman de M. Gilbert de Voisins : « La conscience dans le mal ».

La Revue des Deux Mondes (1er novembre) : « Edmond Rostand et la Provence », par M. Emile Ripert. — « Ondine Valmore », par M. Edmond Pilon. — « Impressions et fantaisies », par Mme Gérard d'Houville.

Pour le Plaisir (15 octobre) : « Petit Poème », par M. Tristan Derême. — « Vol plané », par M. Fagus. — « L'annonce à Paris », par M. A. Thérive.

Choses de Théâtre (novembre) : « Cahiers mensuels », très vivants et combatifs : « Se maquiller », par M. Gabriel Signoret. — « L'idée et le verbe dramatique », par M. Henri-Marx. — « Le cas Lenormand », par M. René Jeanne.

Je sais tout (15 octobre) : d'une consultation sur « la plus grande force du monde », il résulte que cette force peut être l'une des suivantes : Conscience ; Intelligence ; Amour ; Travail ; Bon sens ; Volonté, Bonté ; Inertie ; Bêtise ; Peur ; Argent ; Orgueil ; Nature ; Démocratie ; Science ; Evolution ; Puissance créatrice. — Remarquons que personne n'a nommé Dieu, ni le Mal, qui, par exemple, peuvent produire la Guerre, ni la Mort, laquelle domine toutes les forces nommées. M. José Germain invite les lecteurs à choisir d'entre ces dernières celle qui est, vraiment, la plus grande. Il y a 34 prix.

Le Progrès Civique (22 octobre) : « L'or bolchevik en France », par MM. F. Delaisi et R. Chenevier.

Le Correspondant (25 octobre) : « Le cardinal Mathieu », par M. Ed. Renard. — « G. Papini », par M. Paul Guiton.

Le Crapouillot (16 octobre) : « Opinion sur la rentrée », par M. Henri Falk. — « Courteline aux Champs », par M. Claude Roger-Marx. — « Le « Joffre » d'Hanotaux », par M. J. Galtier-Boissière. — (1er novembre) : « Le Salon d'Automne », par M. L. Léon Martin.

L'Amour de l'Art (octobre) : « La Prescience de Tintoret », par M. Elie Faure. — « Daumier », par M. André Fontainas. — « René Durey», par M. Louis Vauxelles. — « Vermeer de Delft », par M. T. Klingsor. — « Cézanne à l'atelier », par Joachim Gasquet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Congrès international d'histoire de l'art. — Conférences gratuites au Musée du Louvre. — La donation Edward Tuck au Petit Palais. — Vente des Rembrandt de la collection Youssoupoff, du *Blue Boy* de Gainsborough et de la *Mrs Siddons* de Reynolds. — Memento bibliographique.

Le **Congrès international d'histoire de l'art,** qui, sous les auspices de la Société de l'histoire de l'art français, s'est tenu à Paris du 26 septembre au 5 octobre sous la présidence d'honneur de M. Henry Lemonnier et la présidence effective de M. André Michel assisté de MM. Raymond Koechlin, Paul Durrieu et Emile Mâle et où, sauf l'Allemagne, toutes les nations, même l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie et la Turquie, avaient été conviées, aura eu pour notre pays les plus heureux résultats : aucune propagande n'aurait mieux réussi à nous faire connaître tels que nous souhaitons l'être. Au lendemain du formidable bouleversement dont notre pays a tant souffert, au moment où la France est si méconnue par les uns, si injustement calomniée par les autres — parmi lesquels, à côté de nos anciens ennemis, quelques-uns de nos chers « amis » alliés — il était bon et même

nécessaire de montrer à tous ceux qui devaient répondre à son invitation (et il en était venu jusque de la Chine et du Japon) son vrai visage, de la présenter avec l'auréole glorieuse de son passé — et cela fut réalisé par des visites à Chartres, à Reims, à Chantilly, à Fontainebleau, aux châteaux de Vaux et de Courance, à l'hôtel Lambert à Paris — et sous son aspect actuel, avec son application au travail, sa vaillance à reprendre, malgré ses blessures, les œuvres de paix. Et il était juste en même temps — il n'est pas inutile de le dire en réponse aux regrets de certains congressistes « neutres » — que la nation qui a brutalement interrompu il y a sept ans ces travaux de la paix, qui a, par ses méthodes sauvages, fait rétrograder le monde à une barbarie dont il n'est pas près de sortir, qui, dans l'impudent manifeste des Quatre-vingt-treize, a érigé le mensonge à la hauteur d'un principe, ait été exclue pour l'instant de ces *templa serena* où elle ne devrait pouvoir rentrer qu'après avoir rétracté le monstrueux factum, si contraire à toute méthode scientifique, qui l'a déshonorée devant le monde. C'est à ce sentiment sans doute qu'obéissait le délégué de la Belgique, applaudi par la grande majorité de l'assemblée, lorsque, dans la séance de clôture, il proposait à ses confrères de fixer le lieu du prochain Congrès à Bruxelles — où, certes, les approbateurs des incendiaires de la Bibliothèque de Louvain, des destructeurs des Halles d'Ypres ne sauraient se présenter sans avoir fait due et complète amende honorable.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des nombreuses communications qui furent faites au congrès (1); seules, d'ailleurs, nous intéressent ici celles de la section « Muséographie et Enseignement ». Plusieurs lectures intéressantes y furent faites : par miss Edith R. Abbott, du Metropolitan Museum de New-York, et M. Lybbey, sur les méthodes d'enseignement employées dans les musées américains; par M. Jean Capart, des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, sur celles des musées belges; par miss Spiller sur les promenades dans les musées, particulièrement au point de vue de leur utilité pour les enfants; par M. René Schneider, de la Faculté des Lettres de Paris, sur l'enseignement de l'art moderne dans l'Université, et par M. Giraud-Mangin, conservateur de la Bibliothèque municipale de

(1) On en trouvera l'énumération à peu près complète dans le compte rendu détaillé qu'a donné la *Chronique des Arts* dans son numéro du 15 octobre.

Nantes, sur l'enseignement de l'histoire de l'art en province ; par M. A. Joubin, conservateur de la Bibliothèque d'art et d'archéologie de Paris, sur la composition de cette précieuse bibliothèque, qui rend tant de services aux travailleurs ; par M. Marcel Aubert sur le si utile *Répertoire d'art et d'archéologie* publié par ce même établissement; par M. F. Courboin, conservateur du Cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale, sur les instruments de travail de ce dépôt; par M. Van Puyvelde, professeur à l'Université de Gand, sur la mesure dans laquelle il convient de restaurer et de nettoyer les tableaux anciens, à quoi M. Gratama, conservateur du Musée de Haarlem, ajouta des remarques sur le récent nettoyage des Frans Hals dont il a la garde et sur le résultat de ses recherches dans cet ordre d'idées, etc. Mais trois questions méritent d'être mentionnées tout particulièrement : celle des répertoires de catalogues de ventes d'art et de photographies; celle de la restauration des œuvres et des monuments artistiques ; celle de l'enseignement de l'histoire de l'art. La première, traitée par M. Fiérens-Gevaert, conservateur en chef du Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles, M. Seymour de Ricci, M. André Joubin et M. Frits Lugt, a donné lieu au vote par le Congrès d'un vœu tendant à la création d'un répertoire bibliographique complet et détaillé (les catalogues publiés par G. Duplessis, M. Louis Soulié et M. Jean Schemit en constituent déjà une partie), dressé soit par pays, soit simplement par ordre chronologique, des catalogues de ventes d'art jusqu'à ce jour (on n'en compte pas moins d'une cinquantaine de mille, et la Bibliothèque d'art et d'archéologie de Paris en possède, pour sa part, plus de moitié) avec l'indication des bibliothèques où sont conservés des exemplaires annotés donnant les prix d'adjudication et les noms des acquéreurs. On voit tout de suite de quel intérêt et de quelle utilité serait pour les historiens d'art un pareil répertoire qui permettrait d'établir un *pedigree* des œuvres d'art au cours des derniers siècles. Non moins désirable serait l'établissement d'un autre répertoire général des photographies d'œuvres d'art existant dans le monde : c'est continuellement que les historiens et les critiques se demandent où trouver la reproduction d'un tableau, d'une sculpture, d'un objet d'art célèbres ; aussi le Congrès a été bien inspiré en émettant cet autre vœu que dans chaque pays

soit créé un office de renseignements sur les collections de clichés existants, les organisations capables d'en établir, et en invitant la Société d'histoire de l'art français à se mettre en rapport avec ces offices étrangers pour centraliser toutes leurs indications. (Ouvrons ici une parenthèse pour déplorer qu'au moment où se trouve ainsi proclamée l'utilité pour les travailleurs de pareilles collections de matériaux un organisme comme notre Service photographique des Beaux-Arts — transformation heureuse de l'ancien Service photographique de l'armée — qui s'était proposé d'exécuter des clichés non seulement des richesses de nos musées nationaux, mais encore de toutes les œuvres conservées, ou plutôt enfouies dans nos musées de province et avait, sous l'active direction de M. Ratouis de Limay, commencé à mener à bien cette tâche, se soit vu privé, par un vote du Sénat, lors de la discussion du dernier budget des Beaux-Arts, de la subvention qui lui avait été allouée l'année précédente et soit ainsi condamné à périr dès sa deuxième année d'existence du fait de l'ignorance ou de l'insouciance de nos hommes politiques).

A la suite des communications dont nous parlons plus haut sur la remise en état des tableaux anciens et d'une autre de M. Fabrizi sur les règles à suivre dans la restauration des édifices historiques, — ce qui donna lieu à une assez vive discussion entre certains membres partisans d'une restauration franchement moderne et ceux qui, à bon droit selon nous, estiment que le rôle des architectes des Monuments historiques doit se borner à entretenir et consolider ces monuments, — le Congrès émit un autre vœu en faveur de la réunion prochaine d'un Congrès destiné à établir une entente internationale sur ces questions de restauration, de protection et de conservation des œuvres d'art et des monuments anciens.

Enfin, en ce qui concerne l'enseignement de l'histoire de l'art, le Congrès émit les vœux suivants : 1° qu'il soit donné à l'art moderne, à tous les degrés de l'enseignement, un rang équivalent à celui qui est donné à l'enseignement des arts antique et médiéval ; 2° qu'à tous les degrés de l'enseignement, c'est-à-dire même dans les écoles primaires, l'histoire de l'art soit introduite et professée avec les garanties de compétence nécessaires ; 3° que les pouvoirs publics favorisent les sociétés créées dans le but de développer chez la jeunesse le goût du beau sous toutes ses for-

mes, et que les États et municipalités subventionnent des cours d'histoire générale de l'art et de promenades-conférences qui seraient créées partout où des personnalités qualifiées pourront en assurer la direction; 4° que dans les séminaires soient organisés des cours et conférences sur l'histoire de l'art, et que, dans ce but, il soit fait appel aux évêques pour inculquer aux jeunes ecclésiastiques le goût de notre art national, afin qu'ils contribuent à la conservation des œuvres d'art se trouvant dans les églises.

§

Ce vœu en faveur de la diffusion de l'enseignement de l'histoire de l'art vient de se trouver réalisé de façon notable par une nouvelle et heureuse initiative de la direction des Musées nationaux : à côté des cours de l'École du Louvre, qui ont pour but de former des érudits et des spécialistes, à côté des conférences-promenades instituées l'an dernier, qui guident les amateurs et les travailleurs dans les salles du Louvre et de Versailles, M. d'Estournelles de Constant a voulu fournir au grand public, empêché par ses occupations quotidiennes de se donner le luxe de semblables études et désireux cependant de connaître l'histoire de l'art, la possibilité de se procurer cette instruction, et, avec l'aide généreuse de Mlle Rachel Boyer, présidente-fondatrice de l'Union des Arts, il vient de créer une suite de **conférences gratuites au Musée du Louvre** qui, en trente leçons faites par des spécialistes, archéologues éminents, attachés des Musées nationaux, élèves diplômés de l'École du Louvre ou critiques d'art autorisés, feront, avec l'aide de projections, défiler sous les yeux du public toute l'histoire de l'art depuis les peintures des grottes préhistoriques et les gravures de l'âge du renne jusqu'aux plus récentes tentatives de nos « fauves » et de nos « cubistes ». Le succès a été tout de suite très vif : dès la première semaine, plus de 1.200 demandes d'inscription étaient parvenues au secrétariat des Musées nationaux, et actuellement plus de 2.500 cartes ont été distribuées, ce qui a obligé à répéter quatre fois chaque conférence (les dimanche matin, mardi, jeudi et samedi soir). C'est, comme toujours, la classe moyenne et le public intellectuel qui forment cet auditoire, et aucunement la classe populaire et les artisans auxquels on avait songé. Savent ils, d'ailleurs, l'existence de ces cours ? Et puis, le peuple tient-il à s'instruire autant que certains l'imaginent et ne préfère-t-il pas, la plupart

du temps, le café-concert et le cinéma au Théâtre-Français et aux conférences littéraires ou artistiques, même mises à sa portée? L'échec des Universités populaires, sur lesquelles on fonda jadis tant de beaux espoirs, autorise à cet égard tous les scepticismes.

Quoi qu'il en soit, le résultat est heureux, et ce succès a donné l'idée au directeur des Musées nationaux d'étendre le bienfait de cet enseignement à la province : des tournées auraient lieu dans les principales villes pour répéter ces mêmes conférences avec leur accompagnement de projections. C'est là un projet plus louable encore que l'essai qui se poursuit en ce moment au Louvre : la nourriture intellectuelle, on le sait, n'abonde pas en province. Puisse donc la tentative y être bien accueillie et réussir !

Qu'on nous permette maintenant d'exprimer deux souhaits : le premier, c'est que les conférenciers sachent mettre clairement leur science à la portée du public — comme l'ont fait, par exemple, M. Pézard en parlant de l'art en Chaldée, en Assyrie et en Perse, et M. Théodore Reinach en parlant de l'art grec et de l'art romain — sans s'embarrasser de détails de pure érudition ; le second, c'est qu'on améliore le système des projections : on a cru devoir renoncer aux anciens clichés sur verre pour leur substituer un nouvel appareil dû à un ingénieur, M. Dussaud (application d'une vieille invention faite chez nous au XVIIIe siècle par le physicien Charles et que l'Allemagne a reprise ces temps derniers) qui a l'avantage de pouvoir, par un système de miroirs, projeter directement sur l'écran des photographies, des gravures, des cartes postales et les objets eux-mêmes quand ils sont de petite dimension, sans recourir à l'intermédiaire coûteux des positifs sur verre ; mais, les dimensions de cet appareil étant assez réduites, on ne peut jamais voir un édifice, une statue ou une peinture dans son ensemble : des Pyramides on nous a montré d'abord la base, puis le milieu, puis le sommet ; du *Scribe accroupi* nous n'avons vu que la tête et le haut du corps, etc. ; quand on veut faire passer l'œuvre entière sous les yeux des auditeurs, on est obligé de glisser la photographie ou la gravure à droite, à gauche, en haut, en bas ; l'intérêt est considérablement diminué, et ces opérations successives occasionnent une perte de temps que doivent déplorer les conférenciers eux-mêmes, obligés de faire tenir en une heure l'histoire de toute une civilisation. Nous demandons qu'on revienne à l'ancien système des clichés sur verre et qu'on réserve

l'appareil Dussaud exclusivement aux menus objets (tels les bijoux égyptiens) dont il a l'avantage de faire apprécier non seulement la forme, mais les couleurs. Une innovation plus heureuse a été l'emploi du cinématographe pour la projection des sites et des monuments : dans les conférences sur la Grèce on nous a montré des vues de l'Acropole et de divers édifices antiques auxquels le décor vivant, arbres mouvants, couchers de soleil, ciels nuageux, ajoutait encore plus de charme et de beauté.

§

Le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** vient de bénéficier de nouveaux dons importants : de riches Américains, amis fervents de la France, M. et Mme Edward Tuck, qui avaient réuni une importante collection d'œuvres d'art d'une valeur considérable, ont eu la générosité de l'offrir à la Ville, mais en s'en réservant la jouissance jusqu'en 1931. Cette réunion d'œuvres, presque toutes de premier ordre, savamment constituée par des amateurs de grand goût, comprend des spécimens de tous les genres et formera au Petit-Palais comme le pendant de la collection Dutuit. On y admire une série de tapisseries aussi précieuses par leur beauté qu'importantes pour l'histoire de cet art ; en premier lieu, deux pièces hors ligne, tissées à Beauvais d'après les cartons de Boucher : *Psyché conduite par Zéphyre dans le palais de l'Amour* et *Psyché montrant ses richesses à ses sœurs* ; puis sept autres Beauvais non moins séduisants appartenant aux séries des *Pastorales* de J.-B. Huet et Boucher ; un mobilier orné des tapisseries des *Jeux russiens* de J.-B. Leprince ; un autre, également orné de Beauvais d'après Boucher, et plusieurs autres meubles de choix, entre autres une chaise à porteurs d'un modèle rare avec panneaux de Jean Bérain en vernis Martin, exécutés par Mlle de Chartres, nièce de Louis XIV. Viennent ensuite des tableaux : un Cima da Conegliano, un Cranach, un Mostaert, et surtout deux exquis panneaux du peintre tournaisien du xve siècle, Jacques Daret : *L'Adoration de l'Enfant Jésus* et *La Présentation au Temple* ; puis la *Belle Jardinière* de Boucher, deux scènes galantes de Fragonard, et un admirable Greuze : le *Portrait de Benjamin Franklin*, dont un beau buste en terre cuite par Houdon reproduit également la physionomie. La collection se complète par une importante série de porcelaines de

Chine, de Sèvres et de Saxe d'une qualité exceptionnelle et par une réunion de montres émaillées composée de quarante-sept charmants joyaux allant du règne de Louis XIV à la fin du XVIIIe siècle.

Au même musée M. Joseph Duveen — dont ce n'est pas la première générosité — avait donné précédemment une toile significative d'Alfred de Dreux (1) représentant, sur un fond de forêt, la célèbre écuyère Kippler montant une jument noire, et deux œuvres modernes : la *Nausicaa* de M. Lucien Simons et *Floréal*, peinture décorative de M. Jaulmes.

§

Une des principales collections privées de Pétrograd, **la collection du prince Youssoupoff**, contenait trois Rembrandt, dont deux comptaient parmi les chefs-d'œuvre du maître : les portraits, peints vers 1662, d'un homme coiffé d'un haut chapeau et de sa femme tenant un éventail de plumes. Leur possesseur, qui fut, comme on sait, le meurtrier de Raspoutine, ayant réussi à les emporter avec lui en quittant la Russie, les a vendus dernièrement à un des principaux collectionneurs américains, M. J. Widener, de Philadelphie, pour la somme de 7 millions et demi de francs.

D'autre part, on annonçait en même temps la vente, en Angleterre, par le duc de Westminster, à MM. Duveen, pour la somme de 200.000 livres sterling (soit, au cours actuel du change, 10 millions de francs) de deux autres œuvres capitales : le célèbre **Blue Boy (l'Enfant Bleu)** de Gainsborough et le **Portrait de Mrs Siddons en Muse tragique**, par Reynolds. La première de ces toiles est l'effigie, en costume du temps, de Van Dyck, d'un adolescent, Jonathan Buttall, fils d'un riche marchand de fer de Soho et fut peinte par Gainsborough pendant son séjour à Bath. Ce tableau a une légende. Reynolds, dans un discours, le 10 décembre 1778, avait défié le plus audacieux coloriste, se nommât-il Rubens ou Titien, d'employer le bleu comme couleur dominante, de créer, avec ce qu'il appelait catégoriquement une couleur froide, une peinture éclatante et harmonieuse. Le portrait de Master Buttal, s'il date, comme l'affirment certains, de 1779,

(1) Sur cet intéressant peintre de chevaux et de sport on lira avec fruit la très intéressante étude que vient justement de publier Mme Jeanne Doin dans la *Gazette des Beaux-Arts* (livraison d'octobre 1921).

aurait été la réponse de Gainsborough : il est, en effet, basé entièrement sur un concert de bleus allant du lapis-lazuli au bleu turquoise, et le peintre a réussi à en faire une page de couleur de la plus rare saveur, et, en même temps, une effigie d'une grâce et d'une élégance telles qu'Ernest Chesneau ne craint pas d'évoquer, pour en donner une idée, les meilleurs souvenirs de Watteau et de Van Dyck combinés. Il existe de cette toile deux répliques, dont une, qui figure dans une collection parisienne, a été admirée à l'Exposition des portraits de femmes et d'enfants organisée en 1897 à l'École des Beaux-Arts. Quant au portrait de Mrs Siddons par Reynolds, il représente la célèbre tragédienne assise sur un trône supporté par des nuages et accompagnée des personnifications du Crime et du Remords.

Memento. — Un magnifique recueil intitulé, *50 dessins de Nicolas Poussin*, vient d'être publié par les éditeurs d'art Helleu et Sergent (in-folio, 50 pl. av. 8 p. de texte; 160 ou 200 fr.). C'est le premier d'une série consacrée aux dessins de maîtres français, et où figureront successivement : Clouet et les portraitistes du XVIe siècle, Claude Lorrain, Prud'hon, Hubert Robert, David, Ingres, Delacroix, Chassériau, Puvis de Chavannes et Barye, c'est-à-dire les plus représentatifs de nos maîtres. On ne saurait trop louer une semblable entreprise qui, pour le plus grand profit des historiens et la jouissance des amateurs, met ainsi sous leurs yeux l'œuvre la moins connue d'un artiste, celle où se reflète le mieux sa pensée intime, et c'est une heureuse idée d'avoir débuté par les dessins de celui dont se sont réclamés tous nos grands peintres et qui nous apparaît plus que jamais, suivant l'expression de l'excellent connaisseur qui s'appelait Ph. de Chennevières, comme « l'homme de notre génie français, la source éternellement féconde et fortifiante, celui qu'il faudra toujours interroger en ses œuvres et en ses enseignements pour une marche en avant ». Choisis très judicieusement par M. Charles Martine, bibliothécaire de notre École des Beaux-Arts, ces 50 dessins ont été empruntés aux diverses périodes de la vie du Poussin, depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie (et nous aurions souhaité les voir ainsi classés chronologiquement au lieu de l'être par collection); 19 appartiennent au Musée du Louvre, 10 à l'École des Beaux-Arts, et 21 au Musée Condé à Chantilly. Les reproductions, exécutées dans les dimensions exactes des originaux, sont dues à l'artisan et artiste impeccable qu'est Léon Marotte, c'est-à-dire qu'elles donnent l'illusion absolue des originaux, et les excellentes et très complètes notices historiques et critiques dont les a accompagnées M. Martine aident, à leur tour, à les mieux goûter et à tirer de leur étude tout le

profit désirable. Souhaitons que le succès de ce recueil incite les éditeurs à nous donner prochainement une suite à ce premier album.

L'éditeur H. Laurens vient de publier une nouvelle édition, revue et mise à jour par le conservateur actuel du Musée céramique de Sèvres, M. Maurice Savreux, du *Guide illustré* qu'avait publié son prédécesseur, le regretté Georges Papillon (in-8°, 245 p. av. 24 planches; 15 fr.) Le Musée céramique de Sèvres n'est pas seulement une réunion des productions de la Manufacture, mais encore un musée d'enseignement qui groupe, en dehors de ces œuvres, des collections de toutes sortes de céramiques appartenant à toutes les époques, classées de telle façon que le visiteur puisse se rendre compte du développement progressif de ces arts de feu. Un excellent abrégé de l'histoire de la céramique, placé en tête de ce guide, se complète par des tableaux des principales marques de faïences ou porcelaines françaises et étrangères et par une bibliographie complète des ouvrages publiés sur la matière, tandis qu'une suite de 24 planches en photogravure donne la reproduction de quelques vitrines et des pièces les plus caractéristiques du musée.

A la même librairie vient de paraître également, dans la charmante petite collection des *Memoranda* (*Collections publiques de France*), que nous avons déjà signalée ici, un nouveau volume consacré au *Musée d'Aix-en-Provence* (in-18, 64 p. av. 52 reprod., 3 fr.). C'est un de nos plus riches musées de province et un des principaux attraits de la vieille et noble cité que son charme mélancolique et grave rend si chère aux amoureux du passé et aux artistes. Tous ceux qui l'ont visité n'ont pas oublié ses trésors : la charmante *Bacchante* antique, le *Buste de jeune femme* en bas-relief de l'école de Donatello, les bustes de *Cagliostro* et du *Bailli de Saffren* par Houdon, l'émouvant *Portrait de Rembrandt* par lui-même, *La Vierge avec l'Enfant Jésus entre saint Pierre et saint Augustin* du « Maître de Flémalle », les pompeuses effigies de *Gaspard de Gueydan* et de *Mme de Gueydan* par Rigaud et par Largillière, *le Duc de Villars* par La Tour, le *Portrait de jeune garçon* de David, les savoureuses études de Granet et son portrait par Ingres, le curieux *Jupiter et Thétis* de ce dernier, etc. On a plaisir à les retrouver dans cette jolie brochure, avec une notice historique sur le musée et un guide à travers les salles, qui dus tous deux à l'érudit conservateur de la bibliothèque Méjanes de cette ville, M. E. Aude, constituent le plus excellent des *memoranda*.

Un autre musée de province, celui de Colmar, vient, de son côté, d'être l'objet d'une belle publication : *Le Musée d'Unterlinden à Colmar*, par M. Claude Champion (Paris, « Gazette des Beaux-Arts », in-4, 20 p. av. 15 fig. et 1 planche; 5 fr.). S'il n'a pas la richesse et la variété de celui d'Aix, il est néanmoins des plus intéressants et a une importance capitale pour l'étude de l'art allemand ; il renferme, en effet, toute une série de peintures de Schongauer et de son école, d'artistes rhénans ou alsa-

ciens primitifs comme Gaspard Isenmann, et surtout il contient un joyau rare et précieux entre tous que les Allemands — qui, l'on s'en souvient, l'avaient évacué à Munich pendant la guerre, — ne se consolent pas d'avoir dû nous rendre : le retable sculpté et peint de l'ancien couvent des Antonites d'Isenheim, dont les panneaux dus à Grünewald comptent parmi les œuvres capitales de la peinture allemande. Un des officiers qui furent envoyés à Munich au lendemain de l'armistice pour en obtenir la restitution, M. le capitaine Claude Champion, chez qui le soldat se double d'un délicat écrivain, a eu l'heureuse idée de faire connaître les trésors si particuliers de ce musée dans la brochure que nous signalons. Il y analyse avant tout, avec une pénétration et un talent descriptif qui rivalisent avec la couleur des célèbres pages de Huysmans sur *Les Grünewald de Colmar*, les panneaux du maître d'Aschaffenburg, puis passe successivement en revue les plus intéressantes des autres œuvres du musée, et 16 belles reproductions, dont une excellente phototypie hors texte d'après la saisissante *Crucifixion* de Grünewald, ajoutent encore à l'intérêt de cette brochure que les historiens d'art et les touristes d'Alsace voudront tous se procurer.

Signalons aussi l'apparition d'une nouvelle édition, qu'on attendait depuis longtemps, du *Catalogue du Musée Jaquemart-André* (Paris, Bulloz, in-16, av. 1 repr., 4 fr. 50, mise au courant des récents remaniements opérés dans ce magnifique musée, qu'un volume publié à la veille de la guerre par la *Gazette des Beaux-Arts* avec le concours de spécialistes comme MM. Georges Lafenestre, le comte Durrieu, André Michel et Léon Deshairs (in-8, 139 p. av. 48 fig. et 9 pl. ; 10 fr.) permettra d'étudier plus en détail.

Notons, enfin, dans le *Bulletin de la vie artistique* du 1er août dernier, de très intéressants souvenirs de M. Tabarant sur le peintre impressionniste Caillebotte, dont une exposition d'ensemble a lieu en ce moment au Salon d'Automne et sur les discussions passionnées et les difficultés auxquelles donna lieu le legs de sa collection au Musée du Luxembourg (8 reprod., dont 2 d'œuvres refusées par l'État).

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une déesse égyptienne dans « Salammbô ». — Il est certainement vain et presque sacrilège de critiquer Flaubert au nom de l'archéologie et l'on n'a que trop contesté de menus détails auxquels lui-même attachait peu d'importance. Comme il est aisé et de mœurs courantes de relever les erreurs, il est possible de découvrir, dans une œuvre aussi vaste que *Salammbô*,

de belles vérités et des exactitudes. Ce souci, plus pieux, nous a fait joie de retrouver, en un des plus beaux livres qui soient, une déesse très vénérable et semble-t-il, par les sévères critiques non reconnue. Ce n'est point dans une imagination sans secours que Flaubert a puisé les dieux de Carthage, et nous pouvons, quoique elle ne soit point punique, insister sur le caractère exact d'une divinité.

Telle est la déesse qui se trouvait dans le temple de Tanit et que Flaubert décrit ainsi :

L'appartement où ils entrèrent n'avait rien qu'une peinture noire représentant une autre femme. Ses jambes montaient jusqu'au haut de la muraille. Son corps occupait le plafond tout entier. De son nombril pendait à un fil un œuf énorme, et elle retombait sur l'autre mur, la tête en bas jusqu'au niveau des dalles où atteignaient ses doigts pointus (1).

Un critique (2), attaquant naguère l'exactitude archéologique du roman, reconnaît l'origine orientale de quelques divinités, mais ne comprend pas cette figure et la réprouve. La description est très précise, mais la déesse aveugle le mortel, archéologue et blasphémateur du temple... Cette déesse est fort ressemblante, c'est Nouit, l'Egyptienne. Nous savons que Flaubert a séjourné en Egypte, et ce voyage l'a si profondément influencé que la description du Temple de Tanit avec ses peintures murales à figures de divinités est inspirée par les nécropoles de Thèbes (3). Il n'est donc pas surprenant que l'auteur de *Salammbô* ait transporté cette figure remarquable de la vallée du Nil à Carthage. Il n'y avait pas très loin, et cette hardiesse d'artiste trouvera une justification dans les travaux de Renan, qui reconnaît dans la cosmogonie phénicienne une invasion d'idées égyptiennes (4).

Nouit ou Nout est une des déesses les plus antiques et les plus connues de l'Egypte. Son image était classique depuis les premières explorations (5). C'est une divinité du ciel et de l'espace, épouse de Seb (la Terre) et séparée de lui par Shou ; son corps est le plus souvent étoilé ; on la représente sous la forme d'une vache ou d'une femme, et dans ce dernier cas sa

(1) Flaubert : *Salammbô*, Tanit.

(2) M. Pézard : *Salammbô et l'archéologie punique*. (*Mercure de France*, 16 février 1908).

(3) Louis Bertrand : *Gustave Flaubert*, p. 58.

(4) Renan, (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1868).

(5) Vivant Denon : *Voyage en Egypte*, Atlas.

pose est telle que nous la voyons sur la muraille du temple de Tanit. Elle est figurée de même sur le couvercle des cercueils, s'étendant au-dessus de la momie qu'elle protège : les bas-reliefs et les hiéroglyphes nous en fournissent des représentations identiques (1). Dans le roman carthaginois, l'œuf qui pend de son nombril est un détail ajouté. L'auteur peignant Nouit en noir semble avoir voulu symboliser la nuit et par l'œuf un astre, la lune ou une étoile. Même ici le procédé iconographique respecte la tradition. En effet, dans la cosmogonie égyptienne, le ciel est un plafond de fer auquel les étoiles sont suspendues par des fils (2). Le hiéroglyphe de la nuit représente une étoile ainsi attachée au signe du ciel. Le soleil lui-même est parfois figuré sortant du ventre de Nouit et montant à son visage sous forme de disque (3). L'œuf joue un grand rôle dans la religion égyptienne (4) ; il est parlé dans les textes d'œuf cosmique, d'œuf du soleil (5) et d'œuf lunaire. De même dans le livre phénicien Sanchoniathon le limon originel a la forme d'un œuf. Par ces notions de divinité céleste, d'astres suspendus et d'œuf sacré, le procédé de Flaubert se justifie amplement.

Nouit à Carthage n'est point une exactitude, inutile d'ailleurs dans une œuvre d'art, mais ce n'est pas vraiment une fantaisie. La déesse étoilée n'est point déplacée dans le sanctuaire de Tanit; de tels emprunts existaient dans le monde antique et les prêtres carthaginois ne s'en seraient peut-être pas indignés. Flaubert, empruntant une déesse à l'Egypte, ne pouvait trouver ailleurs des dieux plus favorables.

Il est plus difficile de contester à un écrivain sa documentation en histoire des religions qu'en archéologie. Les croyances furent toujours matière à littérature et il est à peu près impossible de faire revivre des mythes dans leur vérité première. Les peuples contemporains déjà ne comprenaient pas les croyances de leurs voisins ; mais, hostiles ou amis, les transformaient. Ou bien ils retrouvaient partout leurs propres dieux comme les Romains ; ou bien ils prenaient pour des sacrifices humains ce qui n'était que rites inoffensifs. Les religions sont en perpétuelle genèse ; elles

(1) Pierret : *Dictionnaire d'archéologie égyptienne.*
(2) Maspero : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique,* tome I.
(3) Pierret : *Le Panthéon égyptien.*
(4) Lefébure : *L'œuf dans la religion égyptienne* (œuvres diverses, tome I).
(5) *Livre des morts,* ch. XVII, ligne 50 (traduction Pierret).

sont infiniment plastiques. Cette instabilité, cette imprécision fait la valeur artistique des croyances. Flaubert ne les a guère plus altérées que les anciens poètes grecs. Un écrivain, s'il est impuissant à rétablir dans leur intégrité, d'ailleurs relative, des cultes mal connus, les recrée vivants, ce qui est plus littéraire que la découverte de précieux cadavres. Les dieux sont habitués à changer de place. Isis s'est aventurée bien loin de l'Egypte, suivie d'Anubis, de Sérapis et d'autres qui se transformaient dans de nouvelles demeures. C'est peut-être une erreur analogue à celles de Flaubert qui d'Horus enfant a fait naître un dieu nouveau : Harpocrate. Car Flaubert, dans ce domaine si incertain, devait se tromper, il n'a pû éviter quelques inexactitudes telles que, dans la *Tentation de Saint Antoine*, le « cynocéphale Anubis », le « globe de la terre entre deux ailes ».

Ce qui est une science à peine formée où des autorités diverses se disputent tout le terrain ne saurait imposer des lois à l'imagination d'un artiste. Il faut dissocier l'art de la science et accepter, esthétiquement, la légende de Tanit qu'a tissée Flaubert comme plus vivante que le symbolisme de ses idoles aniconiques. Ce qui fait la force des cultes, ce sont les formules et les incantations, et si la phrase est capable d'enlacer les fidèles, soyez sûrs que sa magie est bonne et que le dieu va venir.

***

§

Le discours de réception du père de Flaubert à l'Académie de Rouen. — J'ai colligé dans une vieille et rare collection des précis de l'Académie de Rouen l'extrait du discours de réception prononcé, en 1815, par Achille-Cléophas Flaubert (à qui on a reproché de n'avoir presque rien écrit), dans le but de faire figurer ce document au Musée de Croisset.

En voici une copie. Les lecteurs lettrés pourront apprécier s'il est admissible de pressentir en ce style académique et paternel quelque germe ancestral du style de l'auteur de *Madame Bovary*, en vertu du vieil exemple grammairien : *qualis pater talis filius !...*

G. A. LE ROY.

Conservateur du pavillon et musée Flaubert à Croisset.

DISCOURS DE RÉCEPTION
A l'Académie de Rouen
Séance du 9 août 1815
ACHILLE-CLÉOPHAS FLAUBERT (D.M.)
Extrait.

M. Flaubert, D.-M., à Rouen, admis à partager les travaux de la Compagnie, a donné lecture de son discours de réception.

Après avoir remercié l'Académie de lui avoir donné une place parmi ses Membres, notre nouveau confrère s'est attaché à établir les rapports nombreux et la liaison intime de la médecine avec toutes les branches des connaissances humaines.

« La métaphysique, dit M. Flaubert, fournit au médecin cette méthode précieuse de l'analyse, sans laquelle il devient le jouet des troubles pathologiques, comme le pilote, sans boussole et sans voile, est livré aux caprices et à la fureur des vents... La métaphysique épure le langage en rectifiant les idées ; ce n'est qu'autant qu'il marche à la lueur de son flambeau, que le médecin peut espérer de traiter avec succès les délires, les manies, l'hypocondrie, la mélancolie et toutes les maladies de l'organe pensant...

« L'étude de la morale, cette science qui nous apprend à diriger nos passions vers un but honnête, n'est pas moins nécessaire à celui qui exerce l'art de guérir. C'est elle qui lui indique les moyens qu'il doit employer contre le trouble moral qu'il a à combattre. Ici c'est un homme tombé du faîte des grandeurs qu'il faut ramener à des goûts plus simples, à des désirs plus modérés ; là c'est un ambitieux qu'il faut guérir de la passion funeste qui le dévore ; un avare dont il faut amollir le cœur et rendre sensible aux besoins de l'indigence ; des parents intéressés, stupides ou prévenus qu'il faut fléchir pour arracher à la mort une jeune fille victime d'un amour innocent ; une mère désolée, pleurant sur le tombeau de son époux, d'un fils unique, d'une fille chérie, qu'il faut plaindre et consoler en lui montrant, avec la Religion, un avenir heureux pour l'objet de ses regrets, qui déjà habite la demeure éternelle des âmes pures.

« La jurisprudence elle-même n'est pas sans influence sur l'art de guérir : elle sert à guider le médecin dans l'exercice de la médecine légale ; mais c'est surtout dans l'étude des sciences physiques que le médecin peut espérer de trouver les moyens les plus puissants que l'exercice de son art lui rendent utiles ou nécessaires.

« La géologie lui montre les changements que les inondations, les grandes catastrophes du globe ont dû apporter dans la constitution de l'homme.

« La météorologie l'éclaire sur les degrés de chaleur et de froid, de sécheresse ou d'humidité, de pression atmosphérique, nuisibles ou favorables au développement et à l'exercice des fonctions de l'économie animale.

« La statique et la dynamique lui apprennent à calculer la force des puissances musculaires.

« L'optique lui révèle les secrets de l'action de la lumière directe réfléchie ou réfractée sur l'œil, et lui fournit des moyens aussi sûrs que précieux pour remédier aux vices qui peuvent affecter cet organe admirable de la vision. . . . .

« La physique est surtout utile au chirurgien dans le traitement des chocs, des contre-coups, des fractures, des luxations ; dans la construction, le perfectionnement et l'emploi de ses instruments.

« Quel immense dépôt de connaissances la chimie n'offre-t-elle pas au médecin ? La nature et les propriétés utiles ou malfaisantes des différentes espèces de gaz, la composition de l'air commun, les qualités qu'il doit avoir pour être propre à la respiration des animaux, les moyens d'en reconnaître la pureté et d'en corriger l insalubrité, les procédés à suivre pour détruire l'effet délétère des miasmes putrides, la préparation des médicaments de toutes espèces, la nature des poisons minéraux, végétaux et animaux, leur manière d'agir, les méthodes les plus sûres pour en arrêter les pernicieux effets, les altérations que subissent les liquides ou les solides animaux, sous l'influence de telles ou telles maladies, la marche la plus certaine et la plus prompte pour s'opposer à leur progrès ou remédier aux désordres qu'elles ont déjà produits ; tels sont les objets importants sur lesquels le médecin ne peut attendre des connaissances exactes qu'en étudiant les principes de la chimie.

« La botanique se recommande à l'étude du médecin sous le rapport des secours précieux qu'elle fournit à la thérapeutique.

« La zoologie peut seule le conduire à la connaissance parfaite de l'organisation de l'homme.

« L'art du dessin sert, dans les descriptions, à offrir des détails que la parole ne pourrait rendre qu'imparfaitement : cet art devient indispensable dans les affections organiques et les monstruosités. »

Puisque le médecin ne doit être étranger à aucune des sciences, M. Flaubert conclut que s'il est appelé à observer et à s'instruire partout, c'est particulièrement au milieu des Sociétés savantes qu'il peut espérer d'acquérir des connaissances solides, soit en s'éclairant des lumières de ceux qui s'occupent à étendre le domaine des sciences physiques ou morales. . . . .

Tant d'avantages dont l'Académie l'a mis à portée de profiter, en l'appelant dans son sein, lui inspirent pour cette Compagnie une reconnaissance sans bornes et le dévouement le plus absolu.

ADDENDUM

— L'Académie doit encore à M. Flaubert trois observations dont le mérite sera senti de tous les gens de l'art.

La première est relative à une nouvelle manière de pratiquer la lithotomie chez les femmes.

La deuxième a pour objet un individu mort à la suite d'une carie à la colonne vertébrale. Cette observation est doublement intéressante et par l'étendue de la carie, et par la présence de trois lombrics de six pouces de longueur, entre le périoste et l'os.

La troisième roule sur un anévrisme de l'origine de l'artère aorte communiquant avec l'artère pulmonaire, de sorte qu'une partie du sang rouge se mêlait au sang noir contenu dans la dernière artère, et allait aux poumons.

L'Académie a délibéré l'impression de ces trois observations.

M. Flaubert a fait aussi un rapport sur un Mémoire concernant une rupture du ventricule gauche du cœur ; par J.-F.-S. Worbe, D.-M. à Dreux, département de l'Eure.

Extrait du Précis Analytique des Travaux de l'Académie des Sciences, des Belles-Lettres et des Arts de Rouen pendant l'année 1815.

—

1815. — FLAUBERT, D.-M., Chirurgien en chef de l'*Hospice d'Humanité*, membre du *Jury médical, rue de Crosne, près l'Hospice*.

(D'après le Tableau de l'*Académie* liste des membres.)

RÉGIONALISME

Les fêtes de Montpellier. — Montpellier vient de fêter le septième centenaire de sa faculté de Médecine, d'inaugurer un monument à Rabelais qui y fut écolier ès science hippocratique, cependant que les étudiants de France à qui s'étaient joints les représentants des Associations d'Europe (Allemagne exclue) y tenaient leur annuel Congrès. M Millerand, M. Bérard, un nombre imposant de politiciens, des poètes, des journalistes, des médecins, représentant les facultés françaises et de l'étranger, étaient présents.

Il y eut volonté de régionalisme. Le Midi a de ces sursauts et le deuil qu'il porte d'avoir perdu son âme cache un drapeau qu'il brandit toutes les fois qu'il le peut. Il est, du reste, tricolore et en cette occasion il l'a déployé le long des avenues, autour des places, aux fenêtres de Montpellier pour célébrer en une vaste unité Rabelais, la Médecine, les étudiants et le Président de la République.

La faculté de Médecine nous a, par la bouche autorisée de son doyen, des professeurs Vire et Forgues et du recteur Coulet, vanté ses titres de noblesse. Elle remonte au moins au XIIe siècle ainsi que l'atteste une ordonnance de janvier 1180 où Guillem, seigneur de Montpellier, permet à « tout homme, quel qu'il fût, d'où qu'il

vînt, de tenir école de physique » sans être inquiété. Au XIIIe siècle, l'évêque de Maguelone fut placé par le chef de l'Eglise catholique et romaine à la tête des écoles de médecine existantes, leur laissant une certaine autonomie, mais dans le dessein d'unifier les enseignements des très disputants maîtres ès art hippocratique. L'évêque décidait en dernier ressort du mérite des escholiers et du droit qu'ils avaient d'exercer médecine De cette salutaire organisation date le port des robes qui fit croire, l'autre jour, lorsque le cortège des professeurs se rendit de la Faculté à la Préfecture, que les très fameux médecins de l'antique Montpellier étaient descendus de leur cadre pour défiler dans la cité moderne.

Depuis le XIIe siècle, la Faculté de Médecine de Montpellier a constitué un centre d'études original, ayant le souci de ses traditions et s'adaptant progressivement aux nécessités nouvelles. Si les professeurs y portent le collet de chanoine que l'Eglise leur a octroyé en reconnaissance des soins prodigués aux pestiférés d'une date incertaine, on nous a rappelé que toutes les spécialisations modernes de la médecine s'y trouvaient représentées : études microbiologique, antirabique, antidiphtérique sont venues s'ajouter aux chaires. Des laboratoires se sont ouverts d'histologie, de thérapeutique, etc. Il était bon d'ajouter que l'antique faculté était en état de répondre aux exigences modernes et que les étudiants de tous pays qui viennent y chercher des lumières n'entrent pas dans une maison de ténèbres. Il était bon de l'affirmer au moment surtout où Marseille s'apprête à transformer son Ecole en Faculté de Médecine. Cette menace aux privilèges sept fois centenaires de Montpellier donne à la question de régionalisme une acuité nouvelle.

Aix-en-Provence oublie le siècle présent dans la méditation de ses gloires et s'est retirée de l'arène. Montpellier et Marseille se regardent comme deux lutteurs. Le sable — ce sable méditerranéen que les poètes ont chanté et que le soleil dore toujours — a grincé sous leurs pas. Montpellier a gagné la première manche, victoire plus morale que réelle, plus belle que durable. Le Président de la République l'a proclamé, M. Bérard l'a redit : Le Gouvernement s'emploiera par tous ses moyens à maintenir et à développer la Faculté de Médecine de Montpellier. Les Facultés de Paris, de Padoue, de Londres, de Barcelone, de La Haye, etc., ont dépêché vers leur aînée des personnages aussi considérables par

la robe et le bonnet que par la science. Marseille, elle-même, a envoyé vers l'aïeule un modeste représentant de son Ecole. Discours, hymnes, drapeaux... et Montpellier s'est remise au travail, pleine de confiance, le front lauré. Marseille saura attendre. Montpellier est assez forte pour se préparer à la concurrence future.

Il était naturel que Rabelais, qui fut étudiant dans la très joyeuse cité, eût sa part de gloire. M. Bérard, M. Aussel, président de l'Union générale des étudiants, ont prononcé des discours pleins de soleil et de ferveur. Le ministre de l'Instruction publique a abordé avec un esprit « moult limpide et serein » l'œuvre de Rabelais, exaltant en lui le philosophe de la mesure, ce qui était un paradoxe, et le protagoniste du bon sens, ce que chacun reconnaîtra volontiers. Il faut à une région le plus grand nombre de gloires pour justifier son existence. Sans doute est-ce pour cela que Rabelais figure désormais avec un sourire avisé sur le drapeau des étudiants de Montpellier.

Jusqu'à quel point l'Université peut jouer un rôle actif dans le régionalisme, c'est le thème que M. Bérard a effleuré dans une fine improvisation qu'il a prononcée à la Faculté de médecine. Il y a à la Faculté des lettres une chaire d'histoire du Languedoc. Il pourrait y avoir une chaire de provençal et de catalan (la région dont Montpellier veut être capitale allant jusqu'aux Albères). Mais ce n'est pas aux études désintéressées que le ministre a songé, il a visé, ainsi que M. Millerand devait le redire le lendemain, les services que la science peut rendre à la terre. Avec cette idée, nous revenons au régionalisme géographique, le plus solide, le plus gouvernemental, c'est-à-dire, dans les conditions actuelles, le seul possible. C'est pourquoi l'école d'Agriculture, bien que n'étant point rattachée au ministère de l'Instruction publique, fut de la fête. Ici, Montpellier remporte une victoire certaine. Son école d'Agriculture est admirablement située au centre des terres d'où le cep jaillit ; son domaine s'étend jusqu'aux plantes parfumées de Provence et jusqu'aux amandiers du Roussillon. A l'école ont été annexées une station d'essai de semences, une station de recherches viticoles, une station céricicole, une station de physiologie végétale, d'entomologie agricole, etc. M. Millerand a célébré le vin, « par excellence un produit français », il a vanté les travaux de l'école d'Agriculture, ses recherches du virus vaccin de la clavelée, ses études des races de vers à soie,

ses analyses des conditions climatériques intéressant toute la région.

Oui, il y eut vraiment volonté de régionalisme. Et le soleil fut plus régionaliste que de coutume ; car il noya de splendeur la ville et son jardin royal où évoluèrent les antiques symboles de la gaieté méridionale, le « chevalet », le « bœuf » de Mèze, le « loup », de Loupian, Tarasques locales que la tradition conduit au-devant des rois, des princes et des présidents qui viennent apporter au Midi l'assurance que le pouvoir central respecte son âme fervente.

Nous eûmes heureusement pour clore ces journées mémorables une manifestation d'art au théâtre. Je ne veux point parler, pour ne pas en dire le mal qu'il mérite, du ridicule gala que l'administration théâtrale offrit au président, aux ministres et à ses hôtes : un morceau de *Guillaume Tell*, un morceau de *la Favorite*, un morceau de *la Tosca*, quel plat réchauffé et indigne de Montpellier capitale! Comme je demandais à quelqu'un pourquoi cet indigeste repas de fade musique, il me fut répondu : « Il doit y avoir plusieurs contre ut là-dedans. » Mais, le lendemain, *Cassandre* fut créée sur cette même scène où tant de fois mourut Caravadossi, devant une salle comble et recueillie. L'œuvre est de Mlle Jeanne Galzy, qui publia ses premiers vers au *Mercure de France* en 1910. *Cassandre* est une belle œuvre, dont l'alexandrin ne manque pas de finesse ni quelquefois de fermeté. Elle fut jouée avec conviction par Mme Segond-Weber et une compagnie d'acteurs parisiens. L'auteur, du moins, est Montpelliéraine, ce qui peut consoler que sa tragédie ne le soit point. *Cassandre* n'est autre chose que l'aventure de cette étrange et malheureuse fille qui meurt pour avoir trahi le secret d'Apollon, son amant.

Il était bien que Montpellier terminât des fêtes régionales par une pièce apparentée à une tradition qu'illustrent noblement les demeures du XVIIe siècle et la belle ordonnance du Peyrou où chevauche Louis XIV devant l'Arc de triomphe orné d'allégories languedociennes.

JEAN CATEL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Réouvertures. — L'exposition Henri Binard au Cercle artistique. — Un poète wallon : M. Henri Simon. — La retraite de M. Jules Destrée. — Memento.

La fin des vacances coïncide, ici comme ailleurs, avec la réouverture des théâtres et des salons de peinture.

On rouvre! La ville retrouve son grand mouvement souple et paresseux des soirées inutiles, de bonne flemme, et toutes ces réouvertures (en particulier celle des huîtres que j'avais oubliée) nous conquièrent et nous plaisent, disait Jean de Tinan.

Lasses du prestige des horizons marins et de la vaste rumeur des forêts, nos âmes vont donner asile aux pauvretés des broyeurs d'ocre et au lyrisme conventionnel des auteurs dramatiques. Les poumons imprégnés d'iode et d'essences sylvestres réaspirent avec une évidente joie des relents d'huile et la poussière des fauteuils mal brossés. Tel familier des plages et des montagnes, hier encore extasié devant d'incessants mirages, se replonge voluptueusement dans la trouble atmosphère des couloirs et raille le chasseur obstiné qui néglige, en faveur d'une salubre randonnée, le spectacle absurde d'un théâtre à la mode.

Les premiers froids ont sonné le retour des plaisirs compliqués et des joies frelatées..

Après avoir tourné le dos aux fastes d'un couchant, on se presse devant un pauvre paysage, farci de recettes, et la dernière des cabotines arrache aux mains les plus rebelles des applaudissements refusés à ces deux jeunes filles — souvenez-vous-en, Grégoire Le Roy — qui, ingénument divines, dansaient, un dimanche de septembre, devant la mer du Nord.

Théâtres, concerts, cirques, music-halls et salons de peinture nous étourdissent d'un tintamarre de sons et de couleurs.

Au premier **Concert Populaire**, la « Pétrouchka » de Stravinsky déchire de son tumulte orchestral l'héroïque angoisse de la « Septième symphonie » et les grâces assourdies de la « Fantaisie sur un thème populaire wallon » de ce pauvre Théo Ysaïe.

Au **Théâtre du Parc** la belle et sobre pièce de M. Paul Raynal, « Le Maître de son cœur », fait place, après quelques représentations, à la triomphante « Bataille » de M. Frondaie, que l'ingéniosité de trois décors sauve du néant où elle rentrera demain.

Sacha Guitry, despote des élites et souverain temporaire du **Théâtre des Galeries**, entache d'inutiles cabrioles le souple dialogue de ses pièces dont il compromettrait le triomphe, si Lucien Guitry [ah ! que ce père a donc raison !] ne les ramenait, d'un geste avisé, à leur juste mesure.

Les peintres semblent, eux aussi, entraînés par une sorte de destin outrancier qui plaît aux dieux du jour.

Plus soucieux des succès immédiats que des rigueurs d'une nécessaire discipline, ils corrodent de tons exaspérés leurs hâtives esquisses et se confinent, à de rares exceptions près, dans la sempiternelle interprétation d'accessoires mal groupés ou de paysages sommaires.

Que l'un d'entre eux, fidèle au vieil idéal baudelairien,

> Là, tout n'est qu'ordre et beauté
> Luxe, calme et volupté,

se complaise dans quelque sereine contemplation, étrangère aux problèmes de l'heure, et voilà toute la meute des confrères et des critiques qui lui aboie aux chausses.

Le culte du coup de poing dans l'œil ne pardonne pas à l'amour des nuances et l'instant semble redoutable aux derniers attardés du songe.

H. Binard, qui expose au Cercle artistique une quarantaine de toiles, vient d'en faire la dure expérience.

A première vue, l'art d'Henri Binard ne gagne pas à un examen d'ensemble : chacune de ses toiles est un poème impondérable, une sorte de variation sur un éternel thème intérieur qui ne parvient pas à imposer la continuité et l'incessante perfection d'un rêve tout en vibrations et en subtilités.

La peinture de Binard semble tissée de rayons d'aube et de clair de lune.

Qu'il évoque Venise, un coin de port, des dunes sous la neige ou une nymphée, toujours Binard emprunte à son imagination une sorte de lumière spirituelle qui baigne chacune de ses œuvres d'une atmosphère enchantée.

Aussi ne trouve-t-on jamais chez lui de vision directe. La vie s'y noie dans une buée d'argent et d'or et se subordonne à ce lyrisme ineffable qui fait la gloire d'un poète comme van Lerberghe, mais que l'on interdit aux peintres, soumis, comme chacun sait, par d'inflexibles lois, à l'interprétation scrupuleuse du monde extérieur.

Aux truculences de la palette Binard oppose la souveraineté de l'esprit : son royaume n'est pas de ce monde.

Les formes n'y sont plus que visions, les paysages, mystérieuses apparences.

Tout s'y ordonne en vue du mystère, de la grâce et de la sérénité, non pas comme chez Puvis ou chez Ménard, esclaves de la

stylisation décorative, mais lyriquement, comme dans une féerie shakespearienne ou un poème des *Entrevisions*.

Sans doute est-ce cela qui vaut à Binard le dédain de ses confrères : car il y aura toujours antinomie entre la plasticité et le rêve et le coloriste habile à transposer un coin de nature ne pardonnera jamais au visionnaire, maître de son métier et capable de le surpasser de toute la hauteur de son inspiration.

Rares sont les poètes de la plume et du pinceau qui parvinrent à capter dans leur œuvre une parcelle d'infini et cette rareté stupéfierait l'esprit assez téméraire pour restreindre, par amour de l'absolu, ses curiosités et ses admirations à leur culte.

Pour avoir chanté leur chanson dans un coin familier épinglé de souvenirs et parfumé de fleurs fraîches, des peintres et des écrivains se sont acquis une juste gloire et la joie de les découvrir est d'autant plus grande que fort souvent, indifférents à la consécration du monde et préoccupés surtout de chanter pour eux-mêmes, ils se cantonnent dans une solitude d'où seul le hasard les fera sortir.

Une revue liégeoise, *La Vie wallonne*, que dirige avec un soin attentif un écrivain délicieux et trop peu connu, M. Charles Delchevalerie, vient précisément de publier une fort belle étude sur un remarquable poète de terroir, M. **Henri Simon**, dont la notoriété n'a pas dépassé jusqu'ici les frontières de Wallonie.

M. Henri Simon a écrit en dialecte liégeois des pièces de théâtre qui sont célèbres dans la cité mosane et, à la veille de la guerre, il a fait paraître un recueil de poésies wallonnes : *Li Pan dé bon Diu* (le pain du Bon Dieu), auquel M. Charles Delchevalerie rend un enthousiaste et juste hommage.

H. Simon, dit M. Jean Haust dans sa préface au *Pan dé bon Diu*, fit de solides études à l'Athénée de Liége. Horace, Virgile, Homère exercèrent sur lui une influence profonde. L'*Iliade*, en rhétorique, était son livre de chevet, ainsi que les *Epîtres* d'Horace que, dans la suite, il tentera de traduire en liégeois. De Virgile, la douce sensibilité, le parfait équilibre des qualités, la *venustas* et l'harmonie éveillaient en lui de secrètes correspondances. Il se pénétra de ces maîtres et resta toujours à leur école.

Il pensa même s'orienter vers l'étude exclusive des lettres classiques. Après l'examen de gradué, il suit un an les cours universitaires et obtient le diplôme de candidat en philosophie Brusquement, il change de voie : la peinture l'attire invinciblement. Six ans, il fréquente à Liége l'acadé-

mie des Beaux-Arts, puis il va passer un an à Rome : il y prend contact avec les chefs-d'œuvre de l'art classique et aussi avec le peuple, qui lui rappelait ses chers Wallons.

Bientôt, cependant, la nostalgie le saisit de la « douceur » wallonne et le ramène à Liége en 1884. Il ne quittera plus cette ville que pour faire des séjours prolongés à Lincésprimont, où il vit de la vie champêtre et se met définitivement à l'école de la Nature. Dans ce village, situé sur la marche de l'Ardenne, au contact des êtres simples qu'il aime pardessus tout, il s'imprègne avec passion des senteurs, des voix et des traditions de la terre natale. L'aspect des choses se révèle à son œil de peintre et de contemplateur. Pour traduire son émotion d'artiste, il a de moins en moins recours au pinceau ; il lui faut la musique et la valeur picturale des mots. C'est ainsi qu'il devient poète de la terre : il peint plutôt qu'il ne chante cette vie rustique qui a toutes ses tendresses, où il se replonge dès qu'il le peut et dont il goûte intensément la douce gravité, la santé calme et robuste, les gestes familiers, qu'il transpose à merveille dans ses vers.

Li Pan dè Bon Diu réunit les poèmes écrits par Henri Simon de 1883 à 1909 et l'on peut y suivre, conjointement à une perfection formelle de plus en plus grande, l'évolution d'une pensée éprise, dès l'adolescence, des métamorphoses innombrables de la nature.

Requise, au début, par le trouble des premières amours, elle se lasse bientôt du spectacle d'elle-même pour se pencher vers les êtres et les choses. Se divertissant d'abord à la contemplation des sites familiers qu'elle enchâsse comme des toiles précieuses, dans le cadre rigoureux de petits poèmes tantôt narquois, tantôt émus, elle s'élargit peu à peu, en passant par l'inévitable nostalgie des souvenirs, jusqu'à la pathétique interprétation des mystères de la vie. Qu'elle chante les primes tourments amoureux, les sept jours de la semaine, les sites pittoresques de son pays, la mort de l'Arbre ou le Pain du Bon Dieu, l'inspiration d'H. Simon garde toujours une fraîcheur et une émotion sans pareilles. La Nature s'offre à son enfant élu dans sa magnificence ingénue et il en traduit les émouvantes confidences avec une filiale ferveur.

Jeune homme, il soupire aux pieds d'une éphémère bien-aimée ces stophes parfumées comme une fleur des champs.

Parmi les prés, Nanette,
Voulons-nous aller ?

C'est la saison des violettes,
Vous les cueillerez,
A votre blanche collerette
Vous les mettrez,
Et quand elles seront mortes
Vous me les donnerez.....

. . . .

Adieu donc, belle, adieu, Nanette !
Voilà nos amours bien finis.
Pour vous ce ne sera pas une grande perte ;
Elle ne sera grande que pour moi.
Partout vous pourrez dire
Que jamais vous ne m'avez considéré.
Je ne vous aurai jamais toute entière
Mais je vous aurai du moins chantée !

Pour illustrer la songerie d'une fillette (*A quinze ans*), il use de cette délicieuse trouvaille :

Quand je vois les oiseaux, s'approchant sur une branchette,
Dire leur chanson,
Mon âme s'ouvre, à pleurer je suis toute prête ....
Pourtant, je suis heureuse.

Qu'il attarde sa flânerie devant un vieux moulin à eau et voici le rondeau — ou l'aquarelle — qu'il en rapporte :

Dans la fraîche buée qui s'élève
Toute blanche entre les buissons d'aunes,
Le moulin couvert de mousses,
A califourchon sur le ruisseau, tourne.
Entendez-vous la première paire de meules qui claquette
Et l'eau de la vanne, le bruit qu'elle fait,
Dans la fraîche buée qui s'élève
Toute blanche entre les buissons d'aunes ?
Tout à coup, le soleil fait une trouée
Dans le ciel, qui s'ouvre comme une barrière
Réchauffant les fleurs, les oiseaux,
Le long de l'eau qui court en aval,
Dans la fraîche buée qui s'élève.

Mais la vision s'amplifie : *Nosse veye* célèbre la gloire paisible de l'épopée paysanne en fresques d'un intense accent :

La nuit est venue.

Le vieux censier est assis sur le pas de sa porte ; il fume sa pipe, le dos appuyé contre l'huis. Au-dessus de sa tête, la « beauté » (la lune) s'avance sur son char paisible au milieu des étoiles ; mais, lui, ne la voit

pas, il songe. Il repasse sa pauvre vie pleine de si longues peines et de si courtes joies. Et soudain, il penche la tête, laisse éteindre sa pipe et s'endort. — Et il demeurera là, tant qu'une main s'appuie sur son épaule et qu'une voix lui dise qu'il est temps. — La nuit est venue...

Il y a la terre... Il y a la vie... Il y a les ténèbres et la mort. Voici deux fragments de *Li mwert di l'Ebe* (La mort de l'arbre):

Là sur la crête qui fait saillie entre les deux vallons telle l'échine d'un vieil animal gigantesque, l'arbre a grandi, fort et vigoureux, droit comme un i. Ses branches, comme autant de bras, ont l'air d'agripper le ciel, cependant que ses racines, pareilles à des mains de fer, écartent les roches dures pour atteindre au cœur de la terre.

. . . .

Aussi, voilà que dans le calme de la matinée on entend gémir quelque chose, lentement, comme une plainte.

Le chêne s'abat tout d'une pièce, la crête retentit et la terre tremble, cependant qu'un grondement de tonnerre, s'épandant sur les bois, va mourir dans les vallons. Et sur la campagne, le laboureur, pris comme d'un effroi, arrête ses deux chevaux pour regarder vers les collines. — A la place du géant, c'est comme un trou sur le ciel.

Ce n'est pas à tort qu'à propos de ces poèmes puissants et purs, M. Delchevalerie, à qui j'ai emprunté les traductions qui précèdent, évoque les grands noms d'Hésiode et Virgile.

Leur souvenir s'impose davantage encore à la lecture de *Li Pan dè Bon Diu*, qui a donné son titre au volume et où M. Henri Simon célèbre le miracle du blé « depuis le labourage et les semailles jusqu'au repas où la famille du campagnard s'assied autour de la table, tandis que la mère découpe en tranches le beau pain doré issu de la graine jetée au cœur de la terre généreuse. Le respect fervent des labeurs agrestes, ardus, inquiets et bienfaisants, imprègne le Cycle de poèmes qui s'enchaînent à travers l'année sous la suite diverse des soleils et des jours ». (Charles Delchevalerie.)

Les grains d'or, grésillant hors de la main qui les lance,
s'abattent en jaillissant sur la terre qui les attend et
tressaille de retrouver les enfants qu'elle porta.

De l'heure des semailles à l'heure de la cuisson, c'est une suite d'admirables tableaux où la gravité biblique s'unit à une sorte de lyrisme populaire qui trouvent leur magnifique épanouissement dans cet épisode terminal:

La nuit est venue: on vient d'allumer la lampe dans la pièce où l'on se tient et sur la vieille table de chêne on a dressé tout pour le souper. Parmi les tasses à fleurs, le beau pain doré étale ses blanches baisures qui mettent l'eau à la bouche aux petits enfants qui en ont des envies. Aussi, c'est un ouvrage de les vouloir maîtriser! Que de fois la mère doit-elle menacer les petites mains qui pointent pour l'agripper!

Mais, tout à coup, voilà qu'on entend dans la cour un grand bruit d'attelage qui vient leur faire changer d'idée, car les voilà tous sur le seuil: C'est le père! — Vite, il faut qu'on s'active! La femme prend le pain, fait une croix sur la croûte avec le couteau, comme pour le bénir; et, pendant qu'elle coupe les tranches, l'homme rentre avec ses bambins, qui se bousculent pour l'approcher. Il a trimé encore plus que ses chevaux; il est exténué, harassé de fatigue; il n'en peut plus; il meurt de faim, et c'est d'un œil de consentement qu'il voit qu'on a tenu le repas prêt. Tout de même, voici qu'on est à table! Et tandis que le pauvre censier fait sa tartine, il me semble qu'il doit songer bien loin, en se rappelant ce qu'elle lui coûte et de peines et d'échecs et de contretemps! Pourquoi donc faut-il qu'il soit dit: « C'est à la sueur de ton front qu'il te faudra gagner ta croûte? » Mais, jetant les yeux sur sa nichée d'enfants vermeils, forts et sains, il oublie ses idées noires; et, avant de se mettre à manger, d'un geste tout simple et sans mômerie, d'un geste qui vient de ses aïeux, que sa mère lui enseigna et que tout le monde répète autour de lui, — il se signe, comme pour remercier le bon Dieu.

On pourra regretter que les dons merveilleux d'un poète comme M. Henri Simon se soient condamnés, malgré l'excuse de la fidélité au vieux langage du pays, à l'étroite prison d'un dialecte local.

Si des traductions bien faites, comme celles de M. Delchevalerie, font ressortir la pureté et la noblesse des poèmes d'H. Simon, elles ne parviennent pas à mettre en relief leur virtuosité rythmique et abolissent délibérément les subtilités imagées d'une forme toujours parfaite.

On imagine aisément la place qui serait dévolue à H. Simon dans l'admiration du nombre, s'il avait écrit en français, constate M. Delchevalerie à la fin de son article...

Tous les lettrés ne manqueront pas de faire leur ce mélancolique aveu.

Je m'en voudrais de clore cette chronique sans saluer au passage M. **Jules Destrée**, qui abandonne le ministère à la suite

d'un incident politique auquel il fut du reste tout à fait étranger.

Jules Destrée laissera le souvenir d'un grand ministre et son passage au département des sciences et des arts s'illustra d'initiatives marquées au coin de la plus lucide intelligence et de la plus parfaite équité.

Rangeant à l'arrière-plan de ses préoccupations les vieilles querelles de partis, il sut, par des mesures énergiques autant que sages, se concilier l'admiration et la sympathie de tous les libres esprits, à qui il ne reste, après l'absurde tourmente qui l'emporte, qu'à déplorer la perte d'un défenseur avisé et d'un parfait ami.

Memento. — *Le théâtre de la Monnaie* a inscrit à son répertoire *La Fille de Roland*, de M. H. Rabaud.

A *Sélection*, le peintre C. Permeke expose, dans de bien mauvaises conditions d'éclairage et de présentation, quelques tableaux d'un art volontairement élémentaire, mais d'un indiscutable sentiment tragique.

Au Cercle Artistique: M. Allard-L'Olivier éparpille son enthousiasme dans des toiles variées où s'avèrent surtout un amour ardent de la couleur et de louables préoccupations décoratives.

M. Fernand Lantoine a rapporté du Midi des interprétations tantôt éblouissantes, tantôt recueillies : Aiguesmortes lui a inspiré quelques vues auxquelles s'accrochent impitoyablement des souvenirs barrèsiens qui en complètent l'ardeur un peu superficielle; Marseille, en revanche, lui livre avec générosité sa merveilleuse lumière et « le Bateau rose » est une page dont on se souvient.

Le poète Ramaeckers a repris ses mardis littéraires qui obtiennent un succès marqué.

Revues. — *Signaux* (octobre) : Alfred Jarry ou le Père Ubu en liberté, par André Salmon.

Le Thyrse (novembre) : Chroniques de Léon Chenay et d'Armand Eggermont.

La Bataille littéraire : « Aujourd'hui », par H. Vaudeputte, Poèmes d'Eugène Herdies.

La Renaissance d'Occident (octobre) : « La vérité sur le mot de Cambronne », par C. Pitollet.

Le Prisme : Hommage à A. Donnay, d'A. Fontainas, Fernand Séverin et Charles Delchevalerie. — « Elégie » de Noël Ruet.— « Introduction à la Poésie moderne », par J. Bouchary.

La Nervie (octobre) reproduit les très curieuses toiles de Foujita que l'on vit l'an dernier à *Sélection* et de fort beaux dessins de M. Masui-Castrique.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Gabriel Miro. — Dernières publications de la collection *Atenea*.

Gabriel Miro est un romancier d'une quarantaine d'années de l'œuvre, déjà nombreuse, duquel quinze pages peut-être ont été traduites en français : je fais allusion à un chapitre des *Figuras de la Pasión*, traduit par Mme B.-M. Moreno dans le premier numéro de la revue *Hispania*. C'est vraiment peu. Mais il n'a pas à se plaindre plus que n'importe quel écrivain de ses compatriotes : les traducteurs auront fort à faire lorsqu'on sera parvenu à découvrir la littérature espagnole contemporaine.

Miró, à ses débuts, suivit la voie tracée par Azorín : brisant, assouplissant la prose espagnole, enrichissant la langue de formes archaïques et de formes nouvelles. Mais il avait une sensibilité poétique, une réceptivité aux émotions des lieux et des âmes, toute originale.

Le *Libro de Sigüenza*, publié en 1917, le représente promenant sa sagesse et sa mélancolie à travers des paysages maritimes ; certaines de ces paraboles sont d'une pensée parfois inachevée et frôlant le lieu commun, mais d'autres pages sont troublantes, comme ce récit d'une visite d'un bateau norvégien où palpitent, mêlés à de légères ironies, le mystère et le charme de l'étranger. Les histoires du livre intitulé *El Angel, el Molino, el Caracol del Faro* (*L'Ange, le Moulin, le Coquillage du Phare*) me paraissent plus pleines. Quelques-unes font penser aux fables que contait Oscar Wilde : c'est la même noblesse, la même religion de la beauté, le même sentiment de la dignité de l'artiste : ainsi cette histoire de l'aigle que des bergers ont capturé et muselé, et qui s'échappe et monte dans le ciel avec sa muselière de chien. J'ai déjà parlé ici du livre intitulé *El Humo dormido* (*La Fumée endormie*), où revivent, dans les mêmes lointains, des souvenirs d'enfance et de petits villages agonisants et des personnages, fantasques ou misérables, comme rencontrés en rêve. J'en viens à une entreprise plus vaste.

Il s'agit de toute une œuvre qui s'appellera *Estampas Viejas* (*Vieilles Estampes*). Les deux premiers volumes ont paru sous le titre *Figuras de la Pasión del Señor* (*Figures de la Passion du Seigneur*). Alors qu'à Barcelone il collaborait à la confection

d'un dictionnaire religieux, Miró, entraîné par les suggestions poétiques de son travail, commença à broder autour des Saintes-Ecritures d'adorables imaginations. Ces *Figuras de la Pasión* ne sont pas un nouvel Apocryphe, mais le très respectueux commentaire d'un romancier. Un formidable effort de reconstruction à la Flaubert. Et Miró a plusieurs des qualités de Flaubert : la patience et une extraordinaire faculté de création plastique.

C'est une œuvre lente et raffinée ; mais chaque mot soulève une couleur et un parfum, et le décor est peut-être plus vivant encore que les personnages. Le ciel, les pierres et les plantes se meuvent ; la phrase est puissante de saveur terrestre, de sensualité, de concrétion, elle emporte l'objet avec elle et l'impose, la description est animée à son degré extrême d'intensité. Une science parfaite de toutes les ressources de la langue espagnole nous vaut cette merveille. Toutes les richesses, depuis les trésors traditionnels jusqu'aux hardiesses modernes, de cette langue sonore et émouvante sont utilisées. A chaque instant une invention, une association de mots simple et étonnante font de cette prose ce que Mallarmé voulait que fût l'œuvre d'art « où tout est miracle ». De sorte qu'il faut très attentivement s'appliquer si l'on veut analyser la beauté de ce style.

Après Judas, Hérodiade, Pilate, la Samaritaine, après la figure de Jésus pieusement, fervemment reconstituée, Miró nous donnera des figures de disciples, de saints, de patriarches, de moines, et ce sera comme une de ces processions d'images coloriées et précieuses, habillées de velours et de satin et rayonnantes de bijoux, qui défilent pendant les semaines saintes espagnoles, ou comme ces dramatiques joujoux de crèches dont la réapparition, à chaque nuit de Noël, nous enveloppe, selon Miró lui-même, d'une délicieuse tristesse.

C'est tout autre chose que *Nuestro Padre San Daniel* (*Notre Père Saint Daniel*) ; c'est un roman réaliste, un « roman de chapelains et de dévots ». L'action se déroule à Oleza, une petite ville cléricale. On est séduit d'abord par la bonhomie de cette atmosphère d'encens et de fumée de cierges, la lenteur de ces vies lointaines, cachées, monotones, la belle campagne, la charmante province. Puis l'humanité ordinaire de ces existences apparaît, les masques tombent l'un après l'autre, les intrigues, le mensonge et la passion se font jour. Et ce sont des drames atroces qui se

jouent dans ce calme. La maîtrise de l'auteur ici est absolue. Il manie avec une adresse égale l'horreur et l'enchantement, la poésie et la vérité. On pénètre dans des âmes obscures, fanatiques, ardentes, prêtes au sang et à la folie, comme celle de ce malheureux dont une épouvantable scène de la dernière guerre carliste a fait un idiot, peint comme les idiots de Velazquez, et dont les tremblements sauvages traversés de divinations déchirent tragiquement le recueillement et les médisances de la petite ville. Et l'on se sent petit à petit vibrer de la même angoisse qui saisit une des protagonistes de Miró, lorsque, à la dernière page du livre, elle manque de se faire enfermer pour toute la nuit, dans l'église de Saint-Daniel, dans la grande église silencieuse, hallucinante, aux pieds de l'énorme idole.

§

Les livres de Gabriel Miró sont édités par la **Collection Atenea**, que dirige M. Federico Cervantes. Ce sont des éditions de goût, cartonnées à l'anglaise, dont la typographie et le papier ne laissent rien à désirer. Elles se sont augmentées récemment d'œuvres de Turró et d'Eugeni d'Ors, deux auteurs catalans qui ressortissent au jugement de notre confrère Camille Pitollet. C'est de Ramón Turró les fameuses *Origenes del Conocimiento* (*Origines de la Connaissance*), une singulière monographie psycho-physiologique de la faim qui se développe jusqu'à une philosophie de la connaissance. Cette étude, que l'on a pu qualifier de géniale, a paru d'abord en allemand et en français, et c'est Miguel de Unamuno qui en préface l'édition castillane. Quant au livre d'Eugeni d'Ors dit *Xenius*, c'est *El Valle de Josafat* (*La Vallée de Josaphat*), traduit en espagnol par R. Marquina, qui prit aussi le soin de traduire *La Ben Plantada*, cet évangile du Catalanisme. *La Vallée de Josaphat* est une série de médaillons de grands hommes, et l'on retrouve dans le texte espagnol la perfection brillante et concise et la hauteur d'âme de ce très grand écrivain.

A part ces auteurs autochtones, la collection *Atenea* continue son effort de diffusion d'œuvres étrangères, en publiant des traductions de Dostoïevski, Gide, Ch.-L. Philippe, Stevenson, Wells, Hardy, D'Annunzio, etc... Il semble que les Espagnols n'aient jamais autant lu d'auteurs étrangers : outre la collection *Atenea*, il est des maisons d'édition, comme *Calpe*, qui se sont consa-

crées presque entièrement à publier des traductions, — surtout de romans français.

JEAN CASSOU.

LETTRES BRÉSILIENNES

Graça Aranha et l'esthétique de la vie. — Tout homme qui pense (cela arrive à peu de gens) revit pour son compte, en raccourci, la tragédie de l'esprit humain. Tout à côté de la merveilleuse contrée de rêve qu'est l'enfance, il trouve un pays d'épouvantes et de douleur. C'est le royaume dualiste de la conscience opposée à l'univers. Une goutte d'eau a été séparée de l'Océan. Elle le sait, en souffre, et veut y rentrer. Tous les profonds courants de l'âme tendent à ce retour, les ruisseaux comme les grands fleuves. L'extase amoureuse ou musicale, l'ivresse de l'alcool ou de l'action, toutes les ivresses, tant mondes qu'immondes selon la hiérarchie consacrée, nous mènent au nirvana, à l'oubli de la personnalité, à l'abolition de la conscience. Les systèmes religieux et philosophiques ne sont guère que des compromis entre celle-ci et le cosmos. Ils placent la réunion dans la mort ou l'après vie. La pensée esthétique s'efforce vers une harmonie supérieure, la communion dans la vie.

Il règne encore là-dessus toute sorte de malentendus. Il y a la confusion de la religion et de la morale, celle-là un instinct humain initial, celle-ci une utilité policière et transitoire, souvent opposée à l'autre. Il y a aussi le malentendu de l'art social, vraie inversion des données philosophiques. La plupart des esprits en vivent à l'heure qu'il est. Ceux qui le font dans l'inconscience sont heureux. Les autres en souffrent, mais s'y accommodent. Ils subissent les œillères de la convention, et suivent en geignant les trottoirs civils. D'aucuns, ne pouvant ni accepter ni corriger les choses, restent de vains revoltés. Il en est finalement qui connurent la libération et découvrent le monde esthétique et volontaire, où une nouvelle création remplace le paradis perdu. Pour ceux-là, tout converge vers l'unité esthétique et l'art. Le désir, l'imagination, le mysticisme, la philosophie, tout mouvement ressortit de l'art. Chaque manifestation cherche la re-création, la formation d'une atmosphère génératrice où l'esprit renaît adapté et lucide, redevenu à la fois enfant et sage, c'est-à-dire

dieu. Là il ne souffre plus de la séparation et il flotte, heureux et familier, comme la cellule vitale dans l'eau marine.

L'activité critique est, pour de tels penseurs, un travail préparatoire, un chantier intellectuel qui façonne les blocs dont sera bâtie l'œuvre synthétique et harmonieuse. Ceux-là savent que l'art est le but, et non pas le moyen. Ils ne tiennent pas de Tolstoï, mais de Gœthe.

Mon ami Graça Aranha est chez nous un admirable exemple de cette mentalité émancipée. Il est à la fois analyste et constructeur, chose fort rare en ces temps de spécialistes, surtout parmi notre littérature où domine souvent la pure sensibilité sentimentale et imprécise. Chez Graça Aranha la finesse de la pensée critique ne nuit nullement à l'imagination créatrice. Il est un grand poète, malgré qu'il n'ait jamais écrit qu'en prose. Plus soucieux de penser que d'imprimer, il n'a publié jusqu'ici que trois livres. Ce sont trois maîtres livres. Ils illustrent son évolution des tourments de la conscience dualiste à la sérénité esthétique. Le premier en date, *Chanaan*, fut composé sous la règle sociologique. Les deux autres en liberté.

Dans *Chanaan* il pose un problème social, qu'il tâche de résoudre en homme de goût, sans prêcher, simplement en mettant aux prises deux partisans hostiles et raisonneurs. Mais cela, malgré la valeur intellectuelle du dialogue, c'est la moindre partie du livre. Ce qui en fait la beauté durable est du ressort de l'art pur et désintéressé : l'imagination magnifique, l'évocation lumineuse du paysage, l'émotion simplement humaine, la précise notation de la vie. C'est une superbe succession de tableaux, comme il n'y en a pas de plus riches de ton ni d'un dessin plus ferme dans notre littérature. L'émerveillement du voyageur devant le fleuve ensoleillé, le sacrifice propitiatoire du vieux cheval sur le sol vierge, le calvaire de la fille-mère et sa transfiguration nocturne par la magie des vers-luisants, les reflets de la vie dans l'âme poétique et obscure du faune indigène, chanteur et danseur — sont autant de visions inoubliables.

Vint ensuite *Malazarte*, poème dramatique. Là, plus de débats sociologiques, mais bien la tragédie de l'âme humaine. Edouard est l'esprit qui prend conscience de la réalité par douleur, mais qui ne réussit pas à la transformer en joie supérieure. Il représente l'humanité moyenne, sensible et mal-

heureuse. Sa libération ne s'achète qu'au prix de la violence et du désespoir. Par contre Malazarte (de son vrai nom Malasartes, *mala artes*, les males arts, le lutin joueur de mauvais tours des forêts brésiliennes) est le symbole de l'inconscience et du changement, de la vie elle-même, subtile et élémentaire. A la mort de son père, dans un sombre deuil domestique, Edouard se réfugie dans un amour puéril et chaste. Mais la douce enfant qu'il aime disparaît, attirée par l'eau mystérieuse, car, sur la margelle du puits, lui est apparue l'Uyara, la Mère de l'Eau, la sirène fluviale qui mène l'homme à la mort par son chant. Elle est Dionysia, l'amour vainqueur et tragique. Mais toutes les eaux vont à la mer, et l'Uyara fatidique, évanouie en emportant la vierge sacrifiée, va reparaître au bord de l'océan, comme Aphrodite. Edouard veut tout quitter pour la suivre, car en elle il sent inclus et ses regrets et ses désirs d'amour. Il ne l'appelle pas en égal vainqueur, mais en révolté forcené et trouble. C'est pourquoi la femme, qui aime l'affirmation et veut être dominée, lui préfère Malazarte, Malazarte le joyeux diable, antérieur et étranger à la conscience morale, menteur et enchanteur, créateur de mirage vital, ne regardant jamais en arrière. Au dénouement du drame elle abandonne Edouard pour s'enfuir avec Malazarte sur la mer libre.

M. — Viens, Dionysia, tu seras la voix de la mer.

D. — Je serai sa voix éternelle .. je serai le murmure infini de l'amour et du désir .... O joie! si Dionysia mourait .....

M. — La voix de la mer chantera éternellement.

Ce sont les derniers mots du poème, dont ils renferment le sens. La joie consciente n'est qu'un éclair, mais qui se sait immortel dans les choses mouvantes. La goutte d'eau, diamant d'un matin de soleil, rentre finalement dans la mer divine.

Ce poème est écrit avec une grandeur et une simplicité antiques. Il détonne presque parmi la littérature encombrée de nos jours. Une chaîne de symboles clairs le traverse, d'une beauté marine, à la fois lumineuse et mystérieuse, et qui en font une œuvre méditerranéenne, de la famille bleue de l'Odyssée et des Lusiades.

Après avoir donné ces deux livres d'art pur, Graça Aranha a voulu nous faire en quelque sorte le commentaire de son œuvre, en expliquer les symboles et nous proposer sa philosophie pra-

tique. C'est le volume qui vient de paraître sous le titre *Esthetica da Vida*. Cette esthétique de la vie se compose de plusieurs essais de métaphysique et de critique. Ils font théorie, étant tous reliés par une idée conductrice et tous répétant le motif principal, à savoir l'unité universelle de la conscience esthétique du monde. Dans des pages attachantes sur la Fonction psychique de la Terreur, sur la Religion, il examine longuement les troubles de l'homme devenu conscient, et par là différencié de l'univers, voyant celui-ci en ennemi terrible, se sentant abandonné parmi des formes d'épouvante ; sur quoi, poussé par la terreur, il s'est ingénié à trouver des combinaisons propitiatoires capables de lui rendre la sérénité, en rétablissant une communication métaphysique avec le mystère menaçant. Alors est née la religion, la première et la plus profonde parmi les créations de l'âme.

Si on dressait la carte morale de la religion, on verrait le fétichisme irréductible chez les peuples les plus scientifiquement outillés pour dompter la nature....

Cet élan mystique, cette soif sentimentale de communication métaphysique, est devenu effort intellectuel expérimental. De la religion est née la philosophie, tout d'abord dualiste, consacrant l'opposition de la conscience et du cosmos. L'expérience est fragmentaire, préparatoire. En combinant les résultats séculaires de ces expériences scientifiques spécialisées, le philosophe a pu en venir à opposer au dualisme, pessimiste par définition, ce que Graça-Aranha nomme le radieux monisme esthétique, seul capable de nous donner, avec une explication empirique de l'univers, la sérénité morale que recherche toute philosophie. Mais il y a loin de là au vieux monisme bouddhiste, plaçant la communion dans le renoncement et la mort. Il faut la réaliser dans la vie, car, remarque l'auteur, la passivité est en contradiction avec la nature elle-même, qui est action perpétuelle. Au surplus, la notion de l'unité une fois acquise, le sens de la mort en est renversé, celle-ci n'étant plus envisagée comme destruction, mais comme changement, mutation de formes, prolongement et aboutissement de l'identification déjà obtenue dans la vie, du fait de la conception esthétique. Par là on détruit la terreur métaphysique.

Cette manumission de notre esprit, la libération de la douleur et de l'Allégresse, nous l'obtenons lorsque ce concept philosophique se transforme en sentiment .... *Beatus quia in natura unus.*

Celui qui a éliminé la terreur du cosmos et qui fait de l'anéantissement de la vie une raison de beauté, celui-là vit dans la perpétuelle allégresse.

Je voudrais transcrire cette page de *la douleur perpétuelle et la perpétuelle allégresse*, sorte de litanie philosophique, à la façon de Zarathoustra, laquelle clôt ces chapitres comme un beau commentaire musical et synthétique.

Naturellement, une philosophie esthétique doit faire la part de l'art, la plus grande.

Le sens esthétique étant inné dans l'homme, l'art ne saurait être moral ou amoral, utile ou social.

Avant la société il y a l'esprit de l'homme, avec ses forces mystiques, indépendantes et désintéressées.

Graça Aranha nous avertit aussi qu'il faut dissocier l'idée d'art de celle de beauté. Il tient ce vieux malentendu pour nuisible à l'intelligence du sentiment esthétique. Il voit l'essence de l'art dans ces vagues sentiments de l'unité universelle transmis par les contacts sensibles, et qui ne sauraient se restreindre au concept abstrait du beau. Là-dessus je dois dire mon impression personnelle, qui m'éloigne un peu des paroles de l'auteur, quoique au fond nous soyons certainement d'accord. Affirmer que l'idée de l'art tient à celle de beauté ou qu'elle s'en éloigne, c'est présumer une définition de la beauté. Or celle-ci est fort mal définie. Il est évident, si on se renferme dans les formes consacrées, que l'art tantôt implique la beauté et tantôt l'ignore. La Vénus de Milo, la Danaé du Titien seraient des images de beauté. La Leçon d'Anatomie, telle nature morte de Chardin ne le seraient pas. Or, ce n'en est pas moins là du grand art, et comme tel il possède une beauté.

L'art, c'est la création, la fixation ou l'évocation des formes changeantes de la vie. C'est une immortalité. C'est pourquoi il semble toujours raisonnable d'attribuer le sens artistique à ce trop plein de vie, à ce débordement d'énergie, qui nous fait jouer, danser, aimer, et qui veut se réaliser en de nouvelles formes de vie. L'art et l'amour sont frères.

Or il est clair que, ce faisant, l'homme obéit à un besoin de sa nature, que sa sensibilité y trouve son compte, car cette création l'entoure d'une fantasmagorie favorable, produisant des états de volupté, y compris la volupté mystérieuse et subtile de la douleur

et de la peur. Ceci posé, on pourrait serrer de plus près le concept de beauté, et, du même coup, l'élargir. La beauté n'est pas que cette promesse de bonheur qu'a bien vue Stendhal, incomparable psychologue. Elle est cela et bien plus. Elle est en soi-même un bonheur, le bonheur dans la contemplation, le contentement esthétique plénier, désinteressé et suffisant dans sa projection infinie. C'est le moment divin, la minute heureuse que le docteur Faust a voulu arrêter, la trouvant bonne, tout comme le Seigneur avant lui. Cette beauté-là déborde la notion classique de la forme. C'est la beauté de la *Raie Ouverte* et de la *Leçon d'Anatomie*, la beauté indéfinie de la vie et de la création. Elle peut tenir même dans une certaine laideur, dans quelque chose de sombre et d'étrange, et qui recèle la beauté comme les nuages cachent le soleil. Alors l'art, qui est création esthétique, rejoint la beauté dans sa définition. Il est la beauté, ou une promesse de beauté.

Je remarquerai en passant que l'association de l'idée d'art à celle d'harmonie me semble la plus légitime, pourvu que l'on considère celle-ci non point comme une convention géométrique, mais en tant qu'économie physique, équilibre des parties. Alors elle est inséparable de l'idée même de création, de forme, partant de l'idée d'art. Tout poursuit l'harmonie pour se réaliser. Elle est la danse circulaire de la nébuleuse cherchant la sphère, comme la danse humaine cherche la plénitude de l'extase. Le corps féminin, qui sera toujours le grand régulateur de beauté et le perpétuel motif d'art, parce que l'objet du plus grand désir, est une harmonie de surfaces courbes et de leurs prolongements. Tant qu'il y aura des hommes et que vivra Eros, dont le but est surhumain, la géométrie anatomique et l'eurythmie du monde équilibré se rejoindront et rejoindront l'art.

Et j'ajouterai que l'idée d'harmonie appuyée sur l'esprit géométrique de la Grèce semble, psychologiquement, on ne peut plus juste. Si c'est un artifice que la droite euclidienne, sa norme logique répond selon toute apparence au profond besoin constructif de notre sensibilité, soumise partout aux mille mouvements des courbes. La merveilleuse droiture de la colonne est incluse dans des courbes subtiles.

D'ailleurs, ces sentiments vagues, dont l'expression concrète est, selon Graça Aranha, la substance de l'art, constituent bien l'élan de l'informe vers la forme, le désir de l'image, de la réalisation

spectaculaire. Or, dès que cette réalisation contente notre sensibilité et nous procure une joie désintéressée, j'estime qu'il y a beauté. Et c'est à quoi travaille l'art. Et il n'est pas jusqu'à la définition métaphysique en termes esthétiques, base de la philosophie de l'auteur, qui n'implique cette association essentielle.

Donc il faudrait, à mon avis, entendre l'opportune remarque de mon ami dans ce sens qu'on doit dissocier l'idée d'art, concept de beauté immuable et classée. On ne saurait la confondre avec la vraie laideur, laquelle est quelque chose de négatif, de vide et de sans espoir.

Dans ce domaine de l'art, qui est infini, Graça Aranha, qui est un grand artiste, développe certaines pensées riches et rares qui élargissent la notion courante de l'artiste et du rôle de l'art dans la vie.

La vie est une perpétuelle et intégrale création artistique... L'homme peut cesser d'être l'animal religieux; il ne cessera jamais d'être l'animal artiste.

L'œuvre d'art est une création qui représente la vie, mais l'interprétation de l'œuvre d'art en est une autre.

Dans l'art il y a toujours le secret de l'artiste ... Ce que l'art exprime clairement est comme un pont entre deux mystères, celui qui vit profondément dans l'âme de l'artiste et celui qui vient à la suite de l'œuvre d'art et qui n'a pas de fin.

Pour l'artiste, les sons musicaux de la nature, le murmure du vent, le bruissement des arbres, le chant des oiseaux, la musique des eaux sont aussi suggestifs d'émotions intellectuelles que les harmonies d'un orchestre.

Graça Aranha signale avec joie ce retour à la nature, ce panthéisme artistique qui est le propre de notre âme contemporaine.

Dans la Grèce il y avait les dieux, à la Renaissance l'homme, aujourd'hui la nature

A propos de l'amour, il va plus loin que le génie de l'espèce. Il se souvient du symbole de l'Androgyne, dont il suit la projection cosmique. Non seulement l'individu sent le besoin de se fondre dans un corps aimé, mais cette soif dépasse les limites de la forme humaine. A travers l'amour nous subissons la nécessité de nous perdre dans l'unité universelle.

Esprit infiniment varié, Graça Aranha, créateur de synthèses

hardies, se double d'un observateur minutieux et lucide, et tel que nous n'en avons pas de plus fin.

Il étudie la psychologie brésilienne, dans laquelle il voit la marque d'une *implacable sensibilité*, le reflet de la prodigieuse nature tropicale agissant sur l'esprit portugais, issu d'un petit pays héroïque et nostalgique, tenté par la mer.

> Dans les yeux, doux et tristes des femmes portugaises, on voit encore le regret des caravelles.

Or, cette mélancolie celtique, et qui déjà noyait dans les brumes océaniques la tranquillité forte de l'esprit latin, a été affolée par la grandeur inhumaine de la nature tropicale. C'est pourquoi les travaux de l'homme pour lui résister et pour la dompter ont été admirables et silencieux. Et c'est pourquoi Graça Aranha avertit avec justesse qu'après l'avoir conquise matériellement, l'homme doit la dominer spirituellement, en substituant à la métaphysique délirante, qu'elle lui avait imposée, la possession esthétique où il trouvera la joie de la communion dans l'incomparable lumière.

> Le Brésil cessera d'être une atmosphère d'élégie pour inspirer les accords de l'hymne dionysiaque à la force, à la beauté, à cette joie de naître qui y sourit partout dans l'irrépressible germination de la vie merveilleuse.

Je voudrais citer toutes ces pages, d'excellente observation, et qui sont en même temps un beau chant à la louange de la lumineuse nature brésilienne, où « *tout est magie dans le silence vert* ».

Graça Aranha aime le paysage du Brésil, il l'aime physiquement selon cet amour auquel il trouve « *la saveur capiteuse d'une voluptueuse union* ». Et il y entre aussi un peu de nostalgie, à cause de la distance, de cet éloignement sans séparation, lequel est comme la gravitation harmonieuse d'un satellite, et remplace tous les accidents de la présence assidue par le pieux regret.

Faute de cette communication intellectuelle avec le milieu, certains des nôtres en sont encore à manipuler péniblement une littérature livresque, que le critique accuse d'être une littérature de pédants, *tournée de façon étrange et maladroite vers le classicisme « barbare » des Portugais.*

Il n'y voit d'exception que chez Machado de Assis (j'en connais

d'autres, pour ma part, et d'admirables, dont Graça Aranha lui-même). Machado de Assis aurait renoncé à refléter le milieu physique pour n'avoir pu s'allier la nature et la faire servir à des fins d'art. Intelligence au-dessus des compromis de l'art social, Assis a pourtant manqué de cette sensualité extra-humaine, de cet amoureux panthéisme qui en eût fait un artiste plastique. Il a été notre moraliste, au sens où l'on entendait ce mot aux âges de pensée, c'est-à-dire un homme qui ne moralisait jamais et qui s'amusait des hommes. Mais Graça Aranha voit encore très bien les restrictions qu'ont imposées à la vision du maître son parti pris pessimiste et son mirage féminin. C'est qu'au fond il était artiste, et qu'il regrettait la vie et l'amour, que sa trop grande attention aux hommes lui avait cachés. Sa vitalité n'était pas assez riche pour tout embrasser. C'est pourquoi il n'a pas laissé une création synthétique, ce qui, dit Graça Aranha, échut à José de Alencar, dont « *l'éclair de génie que fut* « *Garany* » *a fixé le cycle de la formation nationale du Brésil, au point de ralliement de l'âme portugaise et de l'âme tropicale* ». Il fut, selon la juste remarque du critique, l'écrivain foncièrement américain, car Gonçalves Dias ne faisait que soumettre des thèmes indiens au rythme classique de son esprit.

Graça Aranha nous donne de fines impressions sur des choses d'Europe, sur la *tristesse des naturalistes*, à laquelle il oppose le retour à la joie, au paganisme, qui remplit l'œuvre de Renoir, de Monet, de d'Annunzio; sur le réalisme de Velasquez, de race portugaise, en contraste avec l'exaltation mystique et tourmentée de la peinture espagnole; sur Rabelais, le grand individualiste, qui a montré aux génies de la foule l'entrée du château de l'art; sur Flaubert, qu'il tient avec Gœthe pour un créateur incomparable. Mais il oublie Shakespeare. C'est une trinité. Il nous parle de la mort de Renan, mais il y va tout de même un peu fort, ce me semble. Renan est-il bien mort? Le philosophe, le pseudo-savant, soit, auquel Graça Aranha reproche avec raison le virtuosisme intellectuel, se complaisant à des questions surannées. Mais il y a encore l'artiste, le moraliste. Il est certain qu'il subit une éclipse. Nous vivons des jours terriblement pragmatistes et affirmatifs, où il n'y a guère de place pour des attitudes critiques telles que la sienne. C'est d'ailleurs le sort de la plupart des écrivains. La clarté des esprits est une sorte de clarté lunaire, dont le cycle

comporte des temps d'absence et presque d'oubli parmi les hommes. Renan n'est pas celui de l'heure, mais les heures changent. La sensibilité humaine est tournante. Il y a chez lui un humanisme, une grâce aimable devant la vie, une harmonie d'expression qui l'empêcheront de disparaître.

Je trouve mon ami aussi dur pour Nietzsche, qu'il assimile vraiment trop à cette épaisseur germanique dont le créateur de Zarathoustra a si bien noté les défauts. Il s'en faut qu'il ait réussi à secouer toute poussière nationale. Mais si un peu du lourd sol borusse s'attache à ses pieds, n'oublions pas qu'il a su voler bien haut avec.

Graça Aranha n'est pas tendre pour M. de Curel, à qui il en veut d'être *le génie des demi-cultivés et des demi-savants.*

Les conclusions éthiques de Graça-Aranha s'accordent avec celles de Spinosa. Comme lui, il prêche l'Allégresse, cet *état supérieur de l'âme.* Il sait que dans l'allégresse il y a la sympathie, laquelle rapproche les hommes pour les mener à l'unité. La sociabilité est un aspect de l'eurythmie totale. C'est une morale noble. Le jour où les esprits atteindront à l'harmonie, l'homme n'aura plus besoin des lisières dont il s'appuie dans notre vallée de confusion. Il aura le pied ferme et marchera sur des sommets. Telles sont les déductions normatives de la philosophie esthétique.

L'œuvre de Graça Aranha est bien le reflet de son attitude envers le monde, la fleur et le fruit de son panthéisme cordial. La critique chez lui est positive, exempte de scepticisme et de malice, et s'il montre les fautes, c'est pour en indiquer le remède avec confiance. Ses travaux sont pleins de suggestions heureuses, et ils obéissent au *grand amour*, que réclamait le génie du *Gai Savoir.* Son style, d'une aimable gravité, a la force, l'invention, l'expression. Il suffit de parcourir quelques pages de lui pour rencontrer une de ces périodes précieuses, voire une simple phrase, qui sont comme le prix lapidaire de longs efforts silencieux. Je le tiens un esprit génial. Je n'en connais pas d'autre, parmi notre littérature actuelle, qui soit doué d'autant de force créatrice. Du point de vue de l'art d'écrire, on pourra lui trouver des inégalités, de l'inachevé, comme du reste à presque tout ce qui porte beaucoup de vie nouvelle. Mais le tourbillon de sa pensée jaillit de sources profondes et monte très haut dans le ciel. Souvent il s'épanche amoureusement sur la terre, où il nous fait voir des

formes claires et douces. Il est original, tumultueux, parfois volcanique, doué d'une jeunesse perpétuelle. Il garde l'enthousiasme, la possession divine. C'est un dionysiaque, à la façon de Nietzsche, et, comme lui, un penseur musical. Il fait danser au soleil les myriades de molécules intellectuelles qu'il entraîne. Il ne saurait contenter tout le monde. Il a chance de mécontenter quelques-uns. Mais j'estime qu'il sera toujours une joie magnifique pour les libres esprits et pour les artistes.

TRISTAO DA CUNHA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Bernard Lavergne : *Le Principe des Nationalités et les Guerres*, Alcan. — Stuart Henry : *Villa Elsa*, New-York, Dutton. — Oliver M. Sayler : *The Russian Theater under the Revolution*, Boston, Little Brown. — William Roscoe Thayer : *Theodore Roosevelt*, Boston, Houghton Mifflin. — Agnes Repplier : *William White M. D.*, Boston, Houghton Mifflin. — H. C. Wallace : *Discours*, Plon.

En commençant son livre, **Le Principe des Nationalités et les guerres**, M. Bernard Lavergne fait remarquer que ce principe est toujours demeuré inétudié, et que c'est en somme pour une formule qui n'a jamais été tirée au clair que des flots de sang ont été versés pendant quatre ans. D'où son désir très louable de rendre ce principe « saisíssable au raisonnement ».

Il est exact qu'aucune grosse monographie savante n'a été consacrée, ni chez nous, ni ailleurs, au principe des nationalités ; toutefois, on voit assez clairement les deux tendances opposées qui se sont fait jour sur sa conception, la tendance française qui, avec Renan et Fustel de Coulanges, fait reposer la nationalité sur la volonté d'en constituer une, et la tendance allemande qui la fonde sur la réalité objective et historique, donc en somme sur la force. M. Bernard Lavergne, tout en se rattachant, bien entendu, à la première, a voulu pousser l'analyse plus loin que ceux qui se contentent de reproduire la thèse renanienne : *Qu'est-ce qu'une nation ?* et après avoir distingué la forme active de la théorie des nationalités (cas d'une nationalité opprimée qui veut renaître, comme la Pologne) de sa forme passive (cas d'une partie de nation détachée de l'ensemble qui veut s'y rattacher, comme l'Alsace-Lorraine) il précise les conditions auxquelles lui semble subordonné le droit pour un groupe d'hommes de s'ériger en nation.

Ces conditions sont, à son avis, au nombre de cinq : 1° que le groupe veuille former une nation ; 2° qu'il ait une indiscutable formation historique originale ; 3° qu'il possède la capacité de se gouverner ; 4° que son indépendance politique et économique soit assurée par une population, un territoire et des richesses naturelles suffisantes, et enfin 5° qu'il dispose d'une certaine culture scientifique moderne.

Or, je crains bien qu'en voulant très loyalement élucider la question, M. Bernard Lavergne l'ait au contraire obscurcie, ou, ce qui revient au même, permis de l'obscurcir à ceux qui ont intérêt à le faire. Ses cinq conditions permettraient à la thèse allemande de se réveiller dans toute son arrogance et je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux s'en tenir au critère, quelque sentimental et subjectif qu'il soit, de Fustel ou de Renan, quitte à lui apporter certaines réserves de détail, comme on a toujours droit de le faire en matière de science sociale où les principes doivent être entendus avec l'esprit de finesse et non avec l'esprit de géométrie.

Il me semble excessif, par exemple, d'exiger qu'une nation ait une indiscutable formation historique originale ; les « insurgents » d'Amérique, quand il ont fondé les Etats-Unis, les créaient de toutes pièces et leur création n'en a pas moins été très légitime ; de même ce n'est pas parce qu'elles n'ont jamais formé d'État indépendant qu'on peut refuser à l'Ukraine ou à l'Irlande le droit de demander leur liberté ; l'Irlande, au surplus, a été bel et bien indépendante jusqu'au XIIe siècle ; quant à l'Ukraine, si elle voulait vraiment constituer un Etat à part, je ne vois pas au nom de quel principe on l'anathématiserait, mais j'ajoute tout de suite que cette volonté paraît très douteuse, et que l'ukrainisme semble n'avoir jamais été qu'une manœuvre d'aventuriers faisant le jeu des Allemands ou des Austro-Polonais.

Non moins exagérées sont les autres exigences que la future nation ait une culture scientifique moderne, dispose d'un territoire peuplé et pourvu de houille ou de pétrole, et justifie d'une capacité suffissante de se gouverner : il serait si facile à un Etat puissant de déclarer que ses voisins sont trop mal gouvernés, pour les gouverner, lui ! Ce que l'auteur dit de la Finlande, qu'elle ne pourra jamais avoir que l'illusion de l'autonomie, semble bien sévère, et la Finlande pourra toujours dire : Et si je m'en contente ?

En réalité, pour qu'une nation ait droit à l'existence, il faut et il suffit qu'elle veuille sérieusement l'avoir. Si l'Ukraine ne le veut qu'à moitié, qu'elle se contente de l'autonomie dans le grand Etat russe, mais si la Finlande le veut tout à fait, ou l'Esthonie, ou la Lettonie, ou la Lithuanie, qu'elles se séparent, comme elles l'ont fait, du grand corps russe ! C'est donc la thèse française, conforme à la démocratie et à la liberté, qui est juste, et toutes les exigences autres que ladite volonté sérieuse sont à rejeter.

Tout ceci en principe, et sauf les réserves de détail dont je parlais. Non seulement l'Etat, aux dépens de qui une nation nouvelle veut se former, a le droit de vérifier si cette volonté est bien sérieuse (ainsi l'Espagne aurait droit de vérifier le sérieux du séparatisme catalan, ou la Belgique le sérieux du séparatisme flamingant), mais encore cet Etat aurait le droit de s'opposer à cette naissance si la volonté de naître, tout en étant générale et profonde, était pourtant immorale, tel le cas d'une ville qui voudrait se séparer du reste du pays pour ne pas payer d'impôts tout en jouissant des avantages ambiants, ou pour remplacer ses impôts par le produit d'une maison de jeu à l'imitation de Monaco, ou pour conserver des institutions contraires à la liberté humaine comme les Etats sudistes. Et ceci, je le reconnais, soulève bien des difficultés, mais poser un principe très net n'est pas nier la complexité des dérogations possibles. Une région n'a pas le droit de se séparer du reste du pays pour conserver l'esclavage, mais n'aurait-elle pas ce droit pour supprimer chez elle cet esclavage ? (ce qui aurait pu se faire, aux Etats-Unis, s'il n'y avait eu que deux ou trois Etats abolitionnistes), ou pour se soustraire à un véritable esclavage ? (tel serait le cas de l'Ukraine et de la Sibérie cherchant à se libérer du joug bolcheviste), ou pour échapper à une domination étrangère que le gros du pays accepterait ? ou pour se délivrer d'un gouvernement trop tyrannique ? (ainsi un séparatisme vendéen, lyonnais ou toulonnais en 1793, qu'il serait bien difficile de condamner si on approuve le séparatisme belge de 1830 ou norvégien de 1900). Et que dire des petits séparatismes locaux, celui des éléments allemands à l'intérieur de la Bohême, ou des éléments anglo-écossais à l'intérieur de l'Irlande ? Faut-il admettre que l'Ulster soit un énorme Gibraltar anti-irlandais ? que les avant-postes allemands soient en plaine tchèque couvrant la citadelle des montagnes ? M. Bernard Lavergne doit être ras-

suré s'il craignait que l'application du principe de la volonté des peuples fît méconnaître la complexité du problème, elle la maintient tout comme l'application de son principe mixte, à lui, qui le fait aboutir à des solutions discutables. Pourquoi, s'il refuse à l'Italie le droit d'occuper des *presidios* dalmates, lui reconnaît-il celui d'occuper le glacis tyrolien, jusqu'à la ligne de partage des eaux ? Pourquoi, s'il permet aux Autrichiens de chercher à se rattacher à l'Allemagne, interdit-il aux Irlandais de se détacher de l'Angleterre, ou aux Albanais de se constituer en pays indépendant ? Aucun principe ne permettra de résoudre toutes les difficultés de détail.

De l'application de la théorie des nationalités au problème colonial, que traite aussi l'auteur, je ne dis rien, la question ressortissant ici à mon ami Carl Siger, mais sur le pacte de la Société des Nations, je dois noter en terminant que le silence gardé par le pacte sur le principe des nationalités ne semble pas avoir l'importance que dit l'auteur ; il y a des guêpiers où il vaut mieux ne pas mettre le pied, et le meilleur moyen de s'entendre, entre gens loyaux bien entendu, est de ne pas trop chercher à le faire. Essayer de constituer un sur-Etat, même sans armée ou police sur-nationales, eût été le meilleur moyen de tout compromettre. C'est d'ailleurs la menace de ce sur-Etat qui a fait renâcler les Etats-Unis et M. Bernard Lavergne a peut-être raison *sub specie juris* de les condamner ; mais, en fait, les États-Unis n'avaient pas tort de vouloir réserver leur pleine liberté. La Société des Nations n'a chance de réussir qu'à la condition d'être une société spirituelle, une Eglise cordiale, sans bras séculier et avec un syllabus aussi bref que possible ; qu'elle cherche d'abord le royaume de Dieu, c'est-à-dire ici la paix, la concorde et le respect du droit d'autrui, et tout le reste lui sera donné par surcroît.

HENRI MAZEL.

§

Stuart Henry, l'auteur de **Villa Elas**, est un Américain qui a fait de longs séjours en France et en Allemagne, de sorte qu'il connaît bien les deux pays. Quand la guerre éclata, ses sympathies allèrent à la France ; le moment de la paix venu, il tourna un regard critique du côté de l'Allemagne afin d'expliquer quelles furent les causes de ses erreurs. Ce volume se présente sous la

forme d'un roman, « une histoire de la vie d'une famille allemande », ainsi que nous informe le sous-titre, mais c'est en réalité un réquisitoire, un sévère réquisitoire contre la mentalité prussienne. « Je sais ce dont je parle », me dit un jour, M. Henry, et M Emile Boutroux fut si frappé du caractère de ce volume qu'il attira sur lui l'attention de ses collègues dans une des réunions du jeudi de l'Académie.

L'ouvrage de M. Sayler, **The Russian Theater under the Revolution**, est aussi une œuvre littéraire, mais avec un fort caractère politique. Ce sont des notes personnelles et critiques sur les théâtres de Moscou et de Pétrograd durant l'hiver 1917-1918, pendant les mois qui succédèrent à la révolution bolchevik, prises par un critique américain, et où on lit : « Malgré le chaos social et politique, j'ai trouvé des conditions à peu près normales dans le théâtre russe. » Même, la situation fit sur lui une si favorable impression, qu'il déclare sans hésitation: « Le théâtre russe occupe la première place dans le monde entier. »

Deux amis si chauds de la France, feu Théodore Roosevelt et William Roscoe Thayer, l'historien américain, ne pouvaient se trouver associés dans une biographie, l'un comme sujet de l'ouvrage, l'autre comme auteur, sans que ces pages soient hérissées de notes politiques, surtout en ce qui concerne la Grande Guerre. **Theodore Roosevelt** n'est donc pas seulement « une biographie intime », ainsi que l'exprime le sous-titre, mais une analyse qui éclaire puissamment et souvent avec des lumières nouvelles la transformation de l'opinion publique américaine pendant les premières années de la guerre, passant d'une neutralité impatiente à l'hostilité ouverte envers les Etats centraux. « Les vues de Roosevelt sur la guerre sont aussi mes vues, m'écrit M. Thayer ; j'ai donc été en pleine sympathie avec le sujet de mon livre. » Ce fait ajoute de la valeur à ce volume, car nous trouvons là les opinions de deux esprits supérieurs sur les questions du jour.

Une autre biographie excellente d'un excellent Américain, un célèbre chirurgien cette fois, a été écrite par miss Agnes Repplier, écrivain d'origine française. La devise même qui accompagne le titre, prise dans la *Grande chirurgie* de Guy de Chauliac, nous prépare à la saveur toute française de **William White**. On n'est donc pas surpris de l'opinion du docteur White sur les *poilus* qu'il soigna à l'hôpital militaire américain de Neuilly pour lequel

il recueillit des fonds s'élevant à plusieurs milliers de dollars.

Je n'ai jamais vu un groupe d'hommes aussi plein d'espoir, aussi souriant de satisfaction. Certains d'entre eux étaient à demi démolis par des balles, et jamais un murmure ou une plainte. C'est merveilleux. Leur principal désir semble être de retourner au front.

Après un vol en avion avec des autorités militaires françaises, le Dr White écrivit dans son journal :

Si je pouvais laisser tomber quelques bombes sur les ponts du Rhin, les usines Krupp, Potsdam et Unter den Linden, ce serait pour moi une joie délirante.

Ces rapports du docteur White avec le service aéronautique français firent sur lui une si profonde impression, qu'il me déclara un jour chez moi, à Passy, que dès son retour aux Etats Unis, il était décidé à pousser le côté aéronautique de l'effort militaire américain, dont on commençait seulement à sentir tout l'effet au moment de l'armistice. Que de remercîments, à ce point de vue, nous devions à l'énergie et à l'enthousiasme de cet homme remarquable, il est difficile de l'estimer.

THÉODORE STANTON.

§

Mr Warrington Dawson publie les **Discours** de Mr Hugh C. Wallace, qui fut ambassadeur des Etats-Unis en France de 1919 à 1921. Tous ceux qui sont conscients que le premier principe de notre politique extérieure doit être de maintenir l'intimité de nos relations avec nos alliés lui en seront reconnaissants. Les discours de Mr Wallace « cristallisent sa pensée pour la France ». Son but était « d'établir les relations les plus amicales possibles » avec nous... Collaborateur et porte-parole de Wilson, « il n'a jamais trouvé son patriotisme et l'esprit de ses ancêtres américains incompatibles avec son amour pour la France ». Ce beau volume est le fruit d'une souscription des amis de Mr Wallace ; ils ne pouvaient mieux trouver pour montrer combien leur admiration pour lui est justifiée.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

L. Capello : *Per la Verità*, Milano, Treves. — L. Capello : *Note di guerra* vol. II, Milano, Treves. — L. Cadorna : *La Guerra alla fronte italiana*, Milano, Treves, 2 vol.— Léon Bocquet : *Courages français*, Payot. — Michel

Georges-Michel : *Le Bonnet rose*, l'Edition, 4 rue de Furstenberg. — R. A. Reiss : *Lettres du front macédono-serbe*, Edit. d'art Boissonnas, à Genève. — Commandant Henri Carré : *La véritable histoire des Taxis de la Marne*, Chapelot.

Le général Cadorna, dans **La Guerre sur le front italien**, rend compte de son activité comme chef d'état-major de l'armée italienne de 1914 au 9 novembre 1917. Le tome I des **Notes de guerre** du général Capello allant jusqu'à l'armistice, on possède maintenant pour la guerre sur le front italien deux relations dues aux hommes les plus à même d'en parler. Résumons ce qu'ils disent pour la période du 11 août 1916 au 9 novembre 1917.

On a vu (*Mercure* du 15-VII-1921) que le 11 août 1916 fut arrêtée l'offensive qui avait amené la prise de Goritz. Elle avait prouvé que « le succès positif ne s'obtient qu'au delà de la dernière tranchée ennemie. Les réseaux défensifs étant généralement organisés en compartiments étanches entre lesquels l'ennemi essayait de contenir l'attaquant », il fallait en enfoncer d'un coup plusieurs pour conduire l'action à fond.

Malheureusement, la diminution des moyens et des effectifs ne permettait pas d'attaquer sur un large front. Et pourtant, il fallait profiter de la répercussion morale de la victoire de Goritz et donner satisfaction aux Alliés. De là les trois poussées (14 septembre-4 novembre) sur le Carso. Contrariées par le mauvais temps, elles n'aboutirent qu'à une avance de 8 kilomètres. La centralisation excessive de l'artillerie avait aussi rendu son action moins efficace.

L'hiver 1916-17 fut consacré à l'exécution de travaux énormes pour résister aux intempéries et à la préparation d'une nouvelle offensive. M. Lloyd George préconisait d'en faire l'offensive principale des Alliés, mais les états-majors anglais et français ne l'acceptèrent pas. 300 bouches à feu furent cependant offertes, mais sous conditon de restitution en avril 1917, époque où l'offensive était impossible. L'offre ne put être acceptée. Pourtant, de mai en septembre, « quelques belles et puissantes batteries » furent envoyées. Elles contribuèrent au succès des deux offensives de 1917.

La première commença le 12 mai. L'armée de la « zone de Goritz » (Capello, 4 corps d'armée dans Goritz et plus au nord jusqu'à Bodrez-Loga) devait, d'après le plan primitif, attaquer

sur tout son front, prenant à revers les défenses ennemies à mesure qu'elle progresserait. Mais quand on se rendit compte qu'elle ne disposait que de 441 compagnies contre 360, l'action de son aile nord fut restreinte à une diversion de 2 bataillons qui traversèrent l'Isonzo à Bodrez-Loga dans la nuit du 15 au 16 et se retirèrent pendant celle du 18 au 19.

L'action de l'aile sud avait commencé par l'attaque du Monte Santo ; il fut pris par un bataillon dans un premier élan, mais les renforts n'ayant pas suivi en temps, ce bataillon fut entouré et capturé à son tour. Deux attaques subséquentes échouèrent. Plus au nord, le IIe corps réussit, le 15, à occuper le Kuk et, le 24, le Vodice.

L'attaque dans la zone de Goritz n'avait pu être continuée, faute de munitions, et parce qu'une notable partie de l'artillerie de cette zone devait être envoyée à la 3e armée. Celle-ci, qui attaquait plus au sud, avança de 4 kilomètres et parvint jusqu'au pied de l'Hermada, mais ne put conserver ses avantages contre une attaque des troupes autrichiennes renforcées d'éléments rappelés du front russe. Pour la première fois, un affaiblissement grave de l'esprit de résistance se manifesta dans la troupe ; trois régiments se rendirent presque sans combattre. Les pertes avaient d'ailleurs été grandes, en partie parce que « l'infanterie italienne ne savait que mal manœuvrer et marchait à l'attaque en formations denses » (Capello).

Après ce demi-échec, Cadorna proposa des attaques partielles, mais le duc d'Aoste et Capello les déclarèrent inopportunes. Il fut donc décidé de les fondre dans la future offensive générale.

Celle-ci devait être effectuée de Tolmino à la mer par 46 divisions avec 1.700 pièces de moyen et gros calibre. Pour la première fois, les projectiles à gaz asphyxiants allaient être employés largement et après de minutieuses études sur leur emploi. La partie la plus originale de l'attaque fut le 19 août le passage de l'Isonzo sous les yeux de l'ennemi dans la région où (entre Anhovo et Rouzina) il coule dans une gorge profonde que les tranchées italiennes dominaient complètement. Le feu précis de la ligne italienne et des nuages de fumée permirent d'effectuer le passage au centre, mais la destruction de son matériel de pont par l'éclatement d'une bombarde entrava plus au nord l'action du XXVIIe corps, d'ailleurs mollement conduit par le général Bado-

glio. Il fut forcé de passer plus au sud sur les ponts du XXIVe et son action se trouva fort gênée. La tête de pont de Tolmino ne put par suite être enlevée. Au centre, le XXIVe corps, énergiquement poussé en avant, enleva d'abord le vallon de Vhr, puis s'empara du Kobilek. Le Monte Santo, étant ainsi tourné, fut abandonné par l'ennemi, mais le San Gabriele, d'abord enlevé par le VIe corps, fut reperdu le 26. La prise du Volnik, le 28, marqua la fin des succès, car si le plateau de Bainsizza était conquis, et si l'on combattait désormais en rase campagne, la difficulté de faire suivre l'artillerie et l'épuisement des réserves empêchèrent de poursuivre l'ennemi, d'ailleurs renforcé du front russe.

Au sud de Goritz, la 3e armée avait enlevé quelques positions, mais les reperdit le 4 septembre et les jours suivants.

Les Autrichiens avaient conservé le Carso. Capello croit qu'on les aurait forcés à l'abandonner si, au lieu d'attaquer partout du Mrzli à la mer, on avait renforcé davantage les troupes qui s'étaient emparées de Bainsizza. Quoi qu'il en soit, Cadorna revint à son plan d'attaque directe du Carso. Capello dut donc faire attaquer le San Gabriele et le San Daniele. Enlevés d'un premier élan, ils furent reperdus aussitôt, les renforts ayant encore suivi trop lentement. Un bombardement méthodique exécuté ensuite allait, d'après Capello, les faire prendre, quand l'ordre vint de suspendre ce combat, une grande offensive ennemie étant à craindre.

Celle-ci, comme celle du Trentin en 1916, fut annoncée avec précision par des déserteurs. Capello voulait y parer par une contre-offensive partant du plateau de Bainsizza quand l'ennemi sortirait du bassin de Tolmino. Cadorna ordonna la défensive pure. Il prescrivit aussi des substitutions de batteries qui diminuèrent l'efficacité de l'artillerie. Sauf sur ces deux points, Capello et lui furent d'accord sur les mesures à prendre, et là où elles ne le furent qu'incomplètement, il semble que la faute en fut due aux commandants de corps d'armée. Capello souffrait d'ailleurs d'une néphrite en octobre et dut même être remplacé du 20 au 23 au matin.

Les forces en présence étaient à peu près égales sur la portion du front italien qui allait être enfoncée. Les Italiens avaient même une supériorité indéniable si, tenant compte des réserves, on considère tout le front de la 2e armée commandée par Capello.

Celle-ci comptait au milieu d'octobre 488.776 rationnaires.

Dans son cours moyen, l'Isonzo fait deux grands coudes à Saga et à Tolmino. Dans le coude nord, celui de Saga, sur la rive gauche se trouvait la tête de pont italienne du Monte-Nero ; dans le coude sud, sur la rive droite, la tête de pont autrichienne de Santa-Lucia Santa-Maria. Le plan allemand était de couper la ligne italienne dans la tête de pont du Monte-Nero à plusieurs endroits et par ces trouées d'aller en toute hâte occuper les points de passage de l'Isonzo par où les troupes de la tête de pont auraient pu retraiter ou par où on aurait pu venir à leur secours. C'était un plan qui devait donner de grands résultats, s'il réussissait, mais qui semblait irréalisable, trois ou quatre lignes italiennes situées sur des hauteurs escarpées s'appuyant l'une l'autre et prodigieusement fortifiées devant être percées avant de pouvoir combattre en rase campagne. Malheureusement, près de Tolmino, les lignes italiennes étaient si rapprochées qu'on pouvait toutes les battre simultanément des lignes autrichiennes (Cadorna).

Le 24 octobre, à 2 heures du matin, le bombardement austro-allemand commença, « moins violent qu'on ne l'avait prévu, sauf en quelques secteurs choisis pour la trouée. Vers 4 heures, il se ralentit, puis vers 6 heures 30 reprit le caractère « tambourinant ». La neige rendait impossible aux Austro-Allemands l'observation de leur tir, mais ils purent constater après la victoire qu'il avait été bien repéré. Pendant ce temps-là, l'artillerie italienne, malgré les ordres de Cadorna, restait presque inactive, en particulier sur le front du XXVIIe corps (Tolmino). Il semble que, n'ayant pas reçu l'ordre d'agir spontanément contre des objectifs désignés d'avance, elle attendit en vain les ordres de tirer, que la rupture des fils et l'impossibilité de traverser les terrains bombardés l'empêchaient de recevoir.

L'attaque d'infanterie commença de 6 heures 30 à 9 heures, selon les points ; conduite avec une grande vigueur, elle perça. « L'apparition à l'improviste de nos colonnes à travers la neige qui tombait, dit la *Gazette de Francfort*, bouleversa et déprima les impressionnables Italiens... Fantassins et artilleurs, sauf de rares exceptions, se rendirent sans combattre. » En beaucoup de points, de simples patrouilles ennemies purent percer les lignes et leur apparition sur son flanc décida le défenseur à se retirer ou même à capituler. Les obus à gaz asphyxiants avaient aussi fait beau-

coup de victimes parmi les artilleurs, dont les cadavres furent retrouvés en tas sur le Monte Nero et le Krad Vrh. Enfin, au moins sur deux points, on vit briller l'explosion de mines.

L'attaque principale était celle de la division Lequis, qui, partant de Tolmino, remontait l'Isonzo. Elle « l'effectua sans se soucier d'une attaque de flanc qui aurait dû venir », a écrit Cramon, et qui ne vint pas, quoique une brigade eût été mise en réserve au point d'où il était le plus facile de la déclancher et le VIIe corps fut tout entier à portée de la soutenir. Lequis atteignit sans combat Caporetto, coupant ainsi la retraite aux 43e et 46e divisions, qui furent capturées presque entièrement.

Plus au sud, d'autres troupes avaient attaqué et pris les trois lignes fortifiées du Monte Jeza, tête de la vallée du Iudrio, où une voie carrossable descend vers Cividale. Une partie de la nombreuse artillerie de cette région semble avoir été abandonnée par les artilleurs, faute d'armes pour se défendre quand elle fut tournée.

Des positions attaquées refluaient des masses d'hommes qui, en général, avaient abandonné leurs armes, mais gardé soigneusement leurs masques. Ils ne tardaient pas à rencontrer des colonnes de mulets et de voitures qui refluaient aussi. Le fleuve humain qui se formait ainsi empêchait l'arrivée des renforts et les démoralisait. « C'est la paix », disaient les fuyards. Ils marchaient paisiblement. Ni la honte, ni le désespoir ne se lisaient sur leurs visages tranquilles. Aucun indice d'indiscipline. Il n'y avait pas désertion concertée, mais lassitude générale. « Le désir de bien vivre ayant paralysé toute ardeur » chez beaucoup de chefs, ils manquaient d'ascendant sur la troupe (Capello). Il y eut d'ailleurs quantité d'actes de dévouement.

Sans s'être concertés, Cadorna et Capello décidèrent que l'armée devait tenir ferme sur la ligne des monts Maggiore, Stol, Le Zuffine, Janer, Juanes, Craguenza, Madlessena, Purgessimo, Castel del Monte, Korada, Sabotino, Santo (soit un recul de 15 à 20 kil.). Sur le plateau de Bainsizza, on reculerait sur la 2e ligne.

Le 25, avant même la pointe du jour, les Allemands reprirent l'attaque. Les Italiens réussirent cependant à reprendre le Golobi où 11 canons de 105 avaient été abandonnés la veille. Mais, au sud-est de celui-ci, la brigade Arno se laissa surprendre sur le Kolovrat, et plus au sud, la brigade Roma, « sourde aux appels

et invocations des chefs », laissa enlever Auzza et le bataillon qui le défendait. La retraite de Bainsizza était ainsi compromise. Un peu plus tard, le Globocak et le Matajur tombèrent entre les mains de l'ennemi. La défense du Stol faiblissait. Toute l'artillerie des IVe et XVIIe corps était perdue.

La santé de Capello ce jour-là redevint mauvaise. Le soir, il se fit transporter à Udine et « exposa avec calme à Cadorna son opinion : il s'était produit une chute du moral à laquelle il était difficile de remédier ». Il fallait battre en retraite sur le Torre ou mieux sur le Tagliamento. « On devait faire le vide d'abord, la crise inévitable [du revirement moral] suivrait et alors on ferait l'attaque de flanc [à gauche par le Fella]. Au concours de ces éléments avait été due la victoire de la Marne. » Cadorna donna l'ordre de la retraite. Capello retourna à Cividale et le communiqua à son état-major. « Ayant ainsi dégagé le chemin » pour son successeur, il quitta le commandement. Quelle est sa responsabilité dans les événements du 24 ? Deux fautes lui ont été reprochées. 1° D'après Cadorna, il n'aurait pas exécuté complètement l'ordre de retirer le plus possible l'artillerie en arrière ; 2° Il avait placé les réserves trop en arrière. Il répond qu'il les avait placées aux croisements de route d'où elles pouvaient le plus facilement se porter aux points menacés. Il semble cependant qu'après les avis des déserteurs sur l'intention de l'ennemi d'agir par Plezzo et Tolmino, il eût dû garnir davantage le défilé de Saga. Ses réserves étaient trop du côté de Bainsizza où, à vrai dire, un échec eût eu des conséquences terribles.

Le soir du départ de Capello, un envoyé de Cadorna arriva à la 2e armée. « L'ordre de repliement fut changé en ordre de résistance à outrance. Les dernières réserves furent jetées dans le gouffre... Ce fut indubitablement une erreur. Les dernières brigades (non engagées) et les divisions (de renfort) qui rejoignirent, employées en chipotant et successivement, ne fournirent qu'un nouvel aliment à l'incendie. » (Capello.) Le 26, au soir, la division autrichienne Edelweiss enleva le Maggiore. Cadorna se décida alors à reculer jusqu'au Tagliamento. Mais, le 27, avant que les Italiens eussent battu en retraite, leur ligne fut enfoncée plusieurs fois. Ils ne purent tenir non plus derrière le Tagliamento et durent reculer jusqu'à la Piave.

ÉMILE LALOY.

§

Il semble toujours qu'on en a fini avec les histoires des prisonniers de la grande guerre et il reste toujours à dire, à raconter des aventures et des épisodes, — des évasions le plus souvent dramatiques comme celles que nous apporte le volume de M. Léon Bocquet, **Courages français,** qui en met en scène un certain nombre et raconte les misères, la détresse des malheureux contre lesquels s'acharna la lâcheté allemande. C'est le calvaire des détenus envoyés « en représailles », — en représailles de quoi? — ou forcés aux durs travaux des mines; les persécutions organisées contre ceux qui n'ont pas voulu s'y rendre, malgré quinze jours de « mise au piquet », — le soldat Duchâtelet, par exemple, dont on nous raconte les aventures, et la fuite. Il se proposa « pour le rabot, — menuisier; — quand on demanda des volontaires il réussit à déguerpir bientôt avec un camarade, mais dut traverser des régions marécageuses, aux terrains détrempés, spongieux, fut repris et jeté dans un cachot. Ramené au camp, il ne songea qu'à recommencer, en attendant quoi, il dut travailler dans une mine de sel, dans des conditions atroces. Une seconde tentative le conduisit près de la frontière, mais échoua encore. Chaque fois la captivité se faisait plus rigoureuse. Duchâtelet essaya encore de s'enfuir, avec un petit fantassin belge. Il fut de nouveau repris et roué de coups quand il réintégra la mine. Avec deux compatriotes qui se trouvaient dans une ferme des environs il fit un quatrième essai ; mais l'un, malade, dut abandonner en route ; le deuxième renonça également bientôt et Duchâtelet seul parvint enfin à franchir la frontière de Hollande. — La place me manque pour analyser les autres histoires que contient le livre de M. Léon Bocquet, à commencer par les aventures du lieutenant Chaigneau, qui entreprit de simuler la folie après diverses tentatives d'évasion, joua longtemps et courageusement son rôle, et se fit rapatrier enfin, — après quarante et un mois de captivité. C'est encore l'histoire du prisonnier alsacien Schœnenberger, en service chez des fermiers, et dont les aventures forment un long chapitre ; les évasions d'Antoine Buffet; de Papoul et Tascher qui réussirent à gagner les cantons helvétiques, mais dont un compagnon se noya dans le Rhin; enfin le roman de l'aviateur Bordeaux, qui se présente avec un actif de onze évasions, cent vingt-huit nuits de marche et près d'un demi-millier de jours d'arrêts et de sé-

vices, et qui finit par être interné en Suisse, après avoir organisé une société pour favoriser les évasions, juste 48 heures avant l'armistice qui allait lui rendre la liberté. — Chacune de ces histoires est, en somme, un véritable roman d'aventures. Mais l'auteur, s'il en a collectionné d'intéressantes, n'a pù que faire un choix parmi les documents qui traitent des évasions de prisonniers. En effet, on en a compté 16.000 dans les camps d'Allemagne, malgré la surveillance, les fils barbelés, les sévices divers, — qui d'ailleurs excitaient plutôt les détenus à prendre le large sitôt qu'ils trouvaient l'occasion favorable. Il reste toujours que M. Léon Bocquet a publié un livre « édifiant » en somme, — et si l'on voulait le prendre en bonne part, j'irais jusqu'à dire que très volontiers je le mettrais sur une liste d'ouvrages à donner en prix dans les Ecoles ou dans la librairie d'étrennes, — pour ceux qui ne veulent pas absolument offrir à leurs fils de simples amusettes. C'est bien, en effet, un tableau du courage français, et devant lequel nous ne devons jamais oublier ce que fut, dans la plupart des cas, la lâcheté et la méchanceté de l'Allemand.

Le Bonnet Rose, *Carnet d'une Comédienne,* que publie M. Michel Georges-Michel, est une sorte de journal des années de guerre (1914-1918), mais qui ne parle que de choses, de faits qui se sont passés à côté, de personnes ou de personnages qui en furent les simples spectateurs et qui ne pouvaient le plus souvent en comprendre l'importance et le caractère tragique. C'est le désarroi du « monde chic » devant la perspective du conflit ; la cohue et les criailleries sur les boulevards à la nouvelle de l'agression allemande, et tandis qu'on défonce quelques boutiques ; puis les dames se lamentent parce qu'elles ne pourront pas aller mettre leurs robes neuves à Deauville ; certaines se présentent comme infirmières, mais au moment de la bataille de la Marne encore, la plupart n'étaient occupées que de robes, de toilettes, — de même que longtemps elles se désolèrent parce qu'on éteignait à dix heures et que Paris rentrait dans le noir. On voit passer un moment le falot personnage de Trotzky et l'auteur donne un bien amusant portrait de M. Bergson ; ensuite c'est le déménagement à Bordeaux, la noce et la spéculation sur les fournitures de guerre ; la « belle Société » poursuit ses potins et ses grimaces à Arcachon comme sur la Gironde et pousse même jusqu'à Saint-Sébastien, dont nous avons la physio-

nomie curieuse pendant le séjour du roi Alphonse. Mais le « Tout Paris » revient, se réinstalle dans la capitale, reprend ses occupations, ses habitudes, ses bavardages. C'est l'invasion des étrangers et l'on rouvre les théâtres, à commencer par l'Opéra ; on nous transporte sur la Riviera, puis à Rome, avant de revenir à Deauville. Ailleurs, il est question de la mort d'Octave Mirbeau comme du tsar des Boulgres; du voyage de Paul Adam en Russie, de Raspoutine, de la rentrée des Chambres et de la nouvelle offensive de la politique ; de Maurice Barrès, et, ailleurs, de Gabriele d'Annunzio, de la mort du Dr Doyen et même de la mort de La Jeunesse. J'en ai passé, on peut le croire. Mais il y a surtout des histoires du peintre Henry de Groux qu'on peut retenir, — sans toutefois qu'en soient autrement surpris ceux qui le connaissent. La plus amusante de ces histoires est sans doute celle du banquet offert par Bartholomé aux artistes belges réfugiés en France et dont de Groux fut chargé de faire les invitations. Il en désigna quarante-huit ; mais, le soir du banquet, au Grand Hôtel, lorsqu'il pénétra dans la salle, il n'y trouva que Bartholomé avec le grand cordon de la Légion d'honneur, sa femme et sa fille en grande toilette et qui attendaient les convives avec le personnel de la maison. De Groux avait bien préparé les lettres d'invitation, mais elles étaient restées dans ses poches. — On peut d'ailleurs indiquer qu'il est assez peu question de théâtre dans ce « Carnet d'une comédienne », et seulement comme c'est la guerre, on voit divers particuliers se promener en des costumes militaires avec lesquels ils paradent. Une remarque encore doit être faite concernant ce livre qui donne les idées, les mœurs, les travers d'une certaine classe de la population. On montre surtout des gens qui fréquentent les restaurants, les cafés « chics » ; c'est le monde où l'on s'amuse, le Paris fêtard des acteurs, des journalistes, des peintres, des politiciens, des grandes et petites cocottes, — mais un monde factice qui vit entre soi, aux lumières, dans des endroits spéciaux ; ce n'est pas la population qui a tout de même d'autres goûts, d'autres préoccupations, — une autre tenue, — et qui resta dans Paris, tandis que l'Allemand, à deux reprises, arrivait jusque sur la Marne et arrosait la ville des obus monstrueux de ses Berthas.

Dans ses **Lettres du front** (*Macédoine-Serbie, 1915-1918*), M. R.-A. Reiss, attaché suisse, et qui accompagnait les armées

d'Orient, a voulu montrer le grand rôle joué par les armées franco-serbes sur cette partie du front, dans la débâcle finale et définitive de l'ennemi. De fait, la lutte fut longue. Il en raconte la préparation à Corfou et Salonique, où vinrent rejoindre quelques Grecs du parti de Vénizelos sur lesquels il se fait quelques illusions. La Grèce, en effet, devait ensuite nous montrer, on peut dire avec cynisme, de quel côté se trouvait son cœur. Bientôt, d'ailleurs, ce fut l'assaut des troupes franco-serbes qui chassèrent les Bulgaro-Allemands de Monastir et ensuite de toute la Serbie. Les troupes du roi Pierre avaient enlevé d'abord le Kaïmaktchalan, après six jours de combats, et l'auteur décrit le champ de bataille qu'il traverse, encore couvert de morts et d'épaves. Monastir-Bitolj est bientôt occupé, — après quelques jours de lutte ; mais les Bulgaro-Allemands restés dans les montagnes prochaines la bombardent avec rage, — comme il arriva sur notre front pour Reims et Arras. Après l'hiver de 1916-1917, la lutte recommence ; M. R.-A. Reiss raconte une nouvelle visite à Monastir, toujours sous les canons de l'ennemi ; puis l'incendie de Salonique, qui fut un spectacle terrifiant, mais splendide ; les combats de 1918 et la dévastation du pays, etc. Mais on arrivait au dénouement. Il ne manque que quelques pages à ce livre, intéressant d'ailleurs. Mais on sait ce que fut la débâcle de ce côté, la capitulation de la Bulgarie qui voulait éviter la dévastation de son territoire et préféra crier : Camarade ! — préparant ainsi la fin de la grande guerre qui avait mis à feu et à sang une grande partie de l'Europe.

La Véritable histoire des taxis de la Marne, que raconte le Commandant Henri Carré, était jusqu'ici un épisode presque légendaire ; on les voyait embarquant en hâte les troupes de l'armée de Paris que le général Gallieni jetait sur le flanc de l'armée d'invasion et qui culbutaient les divisions de von Kluck, tandis qu'au sud-est le général Foch arrêtait une autre armée allemande qui s'enlisait dans les marais de Saint-Gond. — L'ennemi, toujours est-il, dut rétrograder et ne se reprit qu'au nord de l'Aisne. La vérité, en somme, est assez peu différente de la légende. Les taxis réquisitionnés par le gouverneur de Paris eurent à transporter des troupes et principalement 6.000 hommes, jetés par groupes de cinq dans les voitures à Gagny-Villemomble et qui furent dirigés du côté de Nanteuil-le-Haudouin. Ce furent les

troupes qui attaquèrent de flanc les colonnes allemandes. L'ennemi dut rétrograder, faire face à l'ouest tant qu'on se battit depuis Boissy-Betz (9 septembre), mais principalement du côté du bois de Montrolle, de Bouillancy, Etavigny, Rouvres, comme plus bas du côté de la Marne, vers Barcy, Etrepilly, Puisieux, — à la frontière du Meldois et de la Goèle, et l'âpreté de la lutte a été indiquée par ce fait que la brigade marocaine de la VIe armée perdit 2.000 hommes en 36 heures et la 55e division à peu près autant. Mais l'ennemi fut arrêté dans la marche triomphale qu'il poursuivait depuis Charleroi et la frontière de Belgique. Les taxis qui avaient été utilisés pour le transport rapide des troupes — qu'on n'osa pas risquer par chemin de fer, dans l'incertitude où l'on se trouvait de l'état de la voie — furent d'ailleurs ramenés en triste état après cette randonnée des 6,7 et 8 septembre, si les chauffeurs qui avaient contribué à la victoire, en somme, se trouvèrent justement félicités. Les vivres avaient fait défaut, ou s'étaient trouvés insuffisants, et la plupart ne s'en étaient tirés qu'au petit bonheur. Nombre de voitures, détraquées, étaient restées sur les routes, et il y eut même un moment deux colonnes de véhicules, les uns montant vers le front avec des troupes, les autres redescendant à vide. L'embouteillage se produisit bientôt, certains ayant voulu passer devant, gagner de vitesse, si bien que tout finit par s'arrêter. Mais les aviateurs de l'ennemi signalèrent sur ce point une forte agglomération de matériel et des forces avec lesquelles il faudrait compter. Encore le 7 septembre, d'ailleurs, on continuait à Paris la réquisition des autos pour envoyer de nouvelles troupes à la rescousse. Mais l'ennemi s'était retiré au nord de l'Aisne et il fallut entreprendre la guerre de siège qui devait si longtemps durer. — Le retour à Paris des taxis-autos, plutôt éreintés, couverts de la poussière des routes, provoqua, d'ailleurs, une certaine curiosité et plus d'un chauffeur eut à raconter ses exploits. Certains aussi étaient restés dans les lignes, où ils s'occupaient du transport des éclopés, et, avec le goût des aventures, on a même cité le chauffeur Germain, qui eut à conduire après la bataille un « client» au delà de l'Aisne, d'où il fut envoyé encore prendre des blessés près de Tracy-le-Mont. Attaqué par une patrouille allemande, il put cependant ramener sa voiture, qui se trouvait criblée de balles, et fut cité à l'ordre de l'armée.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

Vers un nouveau gouvernement. — Au moment où ces lignes paraîtront, le résultat des élections générales aura été proclamé depuis une huitaine de jours. Ce n'est point dire que la crise ministérielle sera dénouée. Elle peut durer aussi longtemps que celle qui précéda la constitution du Cabinet Carton de Wiart : la confusion des partis, née du coup de Lophem, est arrivée, en effet, à un point si grave qu'il touche à la paralysie.

Le parti le plus divisé est le parti catholique, qui, de 1884 à 1914, gouverna la Belgique. Une lourde faute pèse sur sa majorité, à qui, sous le rapport de la gestion financière, des initiatives sociales et de la prospérité nationale d'antan, on ne saurait marchander des résultats, réellement trop tangibles pour être discutables. Cette faute est d'avoir négligé les questions extérieures, de s'être trop longtemps et si profondément assoupi sur le mol oreiller de la neutralité que l'entendement des masses du parti catholique demeura hostilement fermé, durant des lustres, aux problèmes de la Défense nationale, jusqu'au moment où M. de Broqueville s'efforça courageusement, mais, hélas, un peu tard, de remonter ce funeste courant. Et cependant les avertissements ne firent pas défaut au gouvernement, ni de la part du feu roi Léopold II, dont la tenace volonté parvint à imposer la construction des forts de la Meuse, sans lesquels notre petite armée se fût trouvée impuissante à accrocher pendant quelques jours la ruée allemande devant Liége, ni de la part des vieux libéraux, dont ce sera l'honneur historique de n'avoir cessé de proclamer, en dépit de l'impopularité qui s'attachait à leur virile et clairvoyante campagne, la nécessité de sérieuses précautions militaires.

Si, dans le cours des tragiques journées d'août 1914, l'armée belge s'est trouvée hors d'état de prolonger son héroïque résistance, il n'est pas injuste d'en faire retomber la responsabilité sur le parti catholique pris en bloc, encore qu'au sein de cette majorité se soit trouvé un noyau assez important de protestataires recrutés dans l'élite.

Mais la tactique dominante du parti catholique obéissait à un souci bassement électoral en même temps qu'un obscurantisme épais dégradait son esprit. Il combattait le service militaire non

seulement pour conserver à ses électeurs paysans ou fermiers la main-d'œuvre de leurs fils, mais aussi dans la crainte qu'en entrant à la caserne les jeunes gars n'échappassent à la tutelle des petits vicaires ignares et fanatiques, qui pullulent dans les Flandres où ils constituent actuellement les cadres de l'activisme flamingant. Dans le même dessein, il s'opposait à la diffusion de l'instruction et à celle de la langue et de la pensée françaises, instruments maudits, à ses yeux, d'affranchissement intellectuel.

Il se trouve malheureusement des hommes instruits, cultivés, comme MM. Poullet, Helleputte et Vandevyre, mais déformés par la politicaillerie au point de flatter et d'encourager les « aspirations » de cette tourbe; et M. Henri Jaspar, notre actuel ministre des Affaires étrangères — chargé, ô ironie, de resserrer les liens de notre alliance avec la France, — y sacrifiait en 1907, alors que simple « clérical amateur », éloigné encore des hautes ambitions gouvernementales où devait le mener la puissante protection du financier Francqui, grand animateur du coup de Lophem, il prononçait à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles une rétrospective, ardente et injuste diatribe contre la domination française, qui, après les batailles de Jemappes et de Fleurus, ouvrit pour la Belgique, de l'avis de la majorité des historiens, une ère de prospérité et la fit sortir de la sombre léthargie où l'avaient plongée des siècles d'oppression espagnole et autrichienne. Tant il est vrai que les hommes les plus intelligents ne se soustraient pas aux pires concessions et abdications de pensée quand ils cherchent à faire figure de partisan. Le geste, d'ailleurs, ne fut pas perdu : quand le francophile M. Carton de Wiart, au moment de la constitution de son gouvernement, voulut prendre le portefeuille des relations extérieures, les journaux belges nous apprirent qu'il se heurta au double veto du groupe obscurantiste et du groupe internationaliste ; prenant ombrage l'un et l'autre de l'admiration professée par M. Carton de Wiart pour la France de la Marne et de Verdun, et aussi certainement des amitiés politiques françaises — elles eussent pu cependant devenir d'une grande utilité pour la Belgique — que cet homme d'Etat avait contractées pendant son passage au gouvernement du Havre, ces dignes ou véhéments messieurs de l'Obscurantisme ou de la Sociale-Démagogie entassèrent objections sur objections, exprimant notamment leur crainte de l' « impérialisme » français et d'une

« portugalisation » éventuelle de la Belgique, si bien que, finalement, ils parvinrent à imposer aux Affaires étrangères M. Henri Jaspar, qui, de sa vie ne s'était jamais occupé de politique extérieure, mais « leur » apparaissait, nonobstant, comme le seul homme présentant des garanties suffisantes ! Il est vrai que, outre le discours un peu lointain de 1907, M. Henri Jaspar avait acquis à leur estime des titres plus récents en protégeant de son autorité de ministre de l'Intérieur du cabinet Delacroix, tombé de la veille, les manifestations antifrançaises des flamingants, en défendant devant la Chambre la loi dissolvante sur l'emploi des langues et en s'opposant au passage par la Belgique des munitions destinées à aider notre alliée, la France, à sauver son alliée, la Pologne, de l'étreinte bolcheviste.

Je crois opportun de rappeler ces souvenirs au moment précis où l'homme politique, investi de la confiance du chef de l'Etat, procède à la constitution d'un nouveau ministère et revise, en même temps que nos directives politiques, l'attribution des portefeuilles. Dans l'intérêt de nos bonnes et saines relations avec la France, il est indispensable qu'aucune équivoque ne puisse planer sur le passé et les sentiments intimes du chef de notre diplomatie, en des contacts avec le parti hostile à la France. Qui pourrait prétendre qu'une telle solution de netteté ne serait préférable aux démarches un peu honteuses par lesquelles l'ambassade de Belgique, agissant vraisemblablement sur les instructions du ministre des Affaires étrangères, s'efforce, malgré une série d'insuccès peu reluisants auprès du Quai d'Orsay et des directeurs de certains grands journaux parisiens, de faire pression sur les publicistes qui se permettent de critiquer M. Jaspar ou même plus simplement, tel M. Gauvain, l'éminent rédacteur des « Débats », d'indiquer les conséquences de la confusion que produisit pour la Belgique le coup de Lophem, sans lequel, évidemment, M. Jaspar ne serait pas né à la vie gouvernementale ? Une autorité morale ne se fabrique pas artificiellement.

— Un fait à noter, à cause de sa signification, c'est que quelques-unes des plus effervescentes associations sur lesquelles s'appuie l'Obscurantisme viennent de répudier l'étiquette de catholique pour s'en tenir à celle de chrétienne. Entendons par là qu'elles entendent rejeter l'universalité d'ordre, de mesure et de raison introduite dans l'Eglise par le génie romain et qu'elles

rêvent l'instauration d'une petite chapelle flamingante, intransigeante, ignorantine et démagogique. Tout de même, le christianisme, c'est autre chose ... et ces manœuvres sentent le schisme ou l'hérésie.

Heureusement pour mon pays, le catholicisme y compte de plus distingués, voire de plus éminents représentants, et si je n'ai pas la foi, ce n'est pas sans fierté que, dans les milieux éclairés de Paris, j'entends célébrer notre grand patriote, le cardinal Mercier, comme le restaurateur du thomisme et l'une des intelligences philosophiques les plus élevées de notre époque. On conçoit donc la haine que lui porte l'Obscurantisme, haine d'autant plus vive que le Primat de Belgique est d'origine wallonne et compte parmi les meilleurs écrivains français. Aucune compromission n'était possible entre les catholiques flamingants, qui cherchent à diviser le pays, et les catholiques traditionnels, parmi lesquels, du reste, de nombreux flamands, qui veulent maintenir l'unité nationale. Dans de nombreuses circonscriptions, ces frères ennemis présentent des listes séparées. Il ne paraît cependant pas impossible que, dans l'ensemble, les catholiques ne gagnent un certain nombre de sièges.

Quant au socialisme, qui constitue aussi une sorte d'Eglise, ayant ses dogmes, ses conciles et sa gnose, il est pareillement divisé en socialistes nationaux et en socialistes marxistes, qui placent la chimérique Internationale au-dessus de la patrie. On s'attend en conséquence dans ce parti à une déperdition de quelques sièges.

A moins d'un extraordinaire revirement du corps électoral, que rien ne fait prévoir, aucun parti ne disposera d'une majorité suffisante pour assumer le pouvoir.

Il est donc probable qu'on en reviendra au système du gouvernement des trois partis. Les fauteurs du coup de Lophem prétendent qu'on leur doit cette formule de gouvernement. Rien n'est moins exact. Dès le début de la guerre, le catholique M. de Broqueville, qui disposait de la majorité parlementaire, fit largement appel à la collaboration des libéraux et des socialistes. Tous les esprits sensés, y compris les adversaires les plus énergiques de la politique de Lophem, souhaitent que continue la participation des socialistes au pouvoir. C'est la garantie des réformes sociales réclamées par les ouvriers belges et qui leur sont dues,

dans la limite où elles ne strangleraient pas l'industrie belge qui est surtout constituée en vue de l'exportation.

Mais cette participation n'est possible que sur un programme précis et sous un Président du Conseil assez ferme pour ne pas se laisser déborder. Tel ne fut pas assurément le cas du ministère de Lophem, où s'étaient introduits des hommes sans passé et sans expérience politique, qu'aucune compétence particulière ne destinait au gouvernement du pays, qui étaient possédés d'une phobie du bolchevisme, et qui avaient fini par devenir de simples jouets entre les mains de M. Vandervelde.

On parle également d'un ministère de techniciens appelé à redresser les erreurs et les abus du ministère soi-disant « tripartite », mais qui réunissait à merveille toutes les conditions nécessaires d'indécision et d'incohérence pour être retenu par l'histoire comme un ministère Triplepatte.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Tristan L. Klingsor : *La peinture*, avec 24 pl. hors texte. (L'art français depuis vingt ans) ; Rieder. 8 »

André Michel : *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*. Tome VI : *L'art en Europe au XVIIe siècle*. Avec de nombr. reproductions ; Colin. 50 »

Quelques toiles de Charmy, quelques pages de Colette ; Galerie d'art ancien et moderne. » »

P. Ratouis de Limay : *Les artistes écrivains*. Avec 16 planches ; Alcan. 10 »

Esotérisme

G. Bourniquel : *Les témoins posthumes*. Préface de Jean Finot ; Leymarie. 6 »

Henri Durville : *Voici la lumière* ; Durville. 8 »

Paul Heuzé : *Les morts vivent-ils ?* Enquête sur l'état présent des sciences psychiques ; Renaissance du livre. 6 »

Histoire

Prince de Bismarck : *Pensées et Souvenirs*, tome III ; Impr. Strasbourgeoise. 12 »

Henri Cordier : *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue* ; Geuthner, 4 vol. 100 »

Edouard Driault : *Les leçons de l'histoire* ; Alcan. 8 »

Louis de Launay : *Une famille de la bourgeoisie parisienne sous la Révolution* ; Perrin. 10 »

Ernest Lavisse : *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*. Tome VIII : *L'évolution de la 3e république*, par Ch. Seignobos ; Hachette. 30 »

Souvenirs du général Comte de Rusmigny (1789-1860), publiés par R. M. Gouraud d'Ablancourt, Emile-Paul. 12 »

Littérature

Serge Barraux : *La petite ville qui dormait* ; Le Passant. » »
Bourdaloue : *Sermons sur l'impureté, sur la Conversion de Madeleine et sur le retardement de la pénitence.* Introduction et notes de Gonzague Truc. Portrait gravé par Ouvré ; Bossard. 12 »
René Cabannes : *Tableautins* ; Libr. du Populaire. 1 »
Louis Cario et Ch. Régismanset : *La Pensée française*, anthologie des auteurs de maximes du XVIe siècle à nos jours ; Mercure de France. 12 »
Abbé Gaston Dartigues ; *Le traité des études de l'abbé Claude Fleury, 1686* ; Champion. 20 »
Divers : *Poésie française 1850-1920*, publiée et annotée par Kr. Nyrop ; Gyldendalske, Copenhague. » »
Charles Dolfus : *En regardant vivre les hommes*, pensées et fragments précédés d'une introduction par M. René Berthelot ; Fischbacher. 6 »
Cécile Douard : *Impressions d'une seconde vie* ; Sand, Bruxelles. » »
André Gide : *Morceaux choisis.* Avec un portrait de l'auteur ; Nouv. Revue franç. 7 50
Victor Giraud : *Ecrivains et soldats* ; Hachette ; 12 »
J. Annette Godin : *Au pays du myrte* ; Lemerre. 6 75
Remy de Gourmont : *Lettres à Sixtine* ; Mercure de France. 6 50
Paul Gsell : *Propos d'Anatole France* ; Grasset. 6 75
Gérard de Lacaze-Duthiers : *La tour d'ivoire vivante.* Introduction par Marcel Clavié ; Alcan. 15 »
Jean de La Fontaine : *Adonis*, Introduction de Paul Valéry ; Devambez. » »
Camille Mauclair : *Paul Adam, 1862-1920.* Avec 3 portraits ; Flammarion. 7 »
Ronsard : *Sonnets pour Hélène.* Introductions et notes de Roger Sorg, portrait gravé par Ouvré ; Bossard. 12 »
Maurice Talmeyr : *La nouvelle légende dorée* ; Perrin. 7 »

Musique

Georges Edgar Bonnet : *Philidor et l'évolution de la musique française au XVIIIe siècle* ; Delagrave. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Jean Galtier-Boissière : *Loin de la Rifflette* ; Crès. 5 »
Georges Gaudy : *L'agonie du Mont-Renaud*, mars-avril 1918 ; Plon. 7 »
Comt Laure : *Au 3e bureau du troisième G. Q. G. 1917-1919.* Préface du général Buat. Avec 9 cartes ; Plon. 9 »
Louis Lefebvre : *Poulot en Italie* ; Renaissance du Livre. 6 »

Philosophie

Bouglé, Bréhier, Delacroix et Parodi : *Du sage antique au citoyen moderne* ; Colin. 7 »

Poésie

Elvire Bricout : *Une vie et la vie* ; La Nervie, Belgique. » »
Fagus : *La guirlande à l'épousée* ; Malfère, Amiens. 7 50
André Fontainas : *L'allée des glaïeuls* ; Libr. de France. 2 50
Tristan Klingsor : *Humoresques* ; Malfère, Amiens. 7 50
Francis Jammes : *Le Tombeau de Jean de La Fontaine* suivi de *Poèmes mesurés* ; Mercure de France. 6.50
Francis Jammes : Œuvres, Tome II. Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogues. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de Feuilles ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 15 »
Paul Labbé : *L'oubli de l'heure*, Lemerre. 6 »
Théo Martin : *Sur un vieux thème* ; Revue des Indépendants. 5 »
Fernand Mazade : *L'ardent voyage* ; Libr. de France. 2 50
Henry Mustière : *La nouvelle Franciade ou le Pou bolchevik* ; Malfère, Amiens. 7 50
Gabriel Paris ; *Prémices* ; Lemerre. 5 »
Aurèle Patorni : *Le feu* ; S. n. d'édit. » »
Pierre Richard : *Fleurs héroïques* ; Art et littérature. 3 »
Jean de Servières : *Les sœurs retrouvées*, poème dramatique suivi d'un poème, *Au soldat inconnu* ; Revue de Marseille, Marseille. » »

Politique

Jacques Bourcart : *L'Albanie et les Albanais*. Avec 19 photogr. et une carte ; Bossard. 12 »
Serge de Chessin : *L'apocalypse russe*; Plon. 7 »
Maurice Lecat : *Relations intellectuelles avec les Centraux?* Chez l'auteur, Louvain, Belgique. 10 »
Dmitri Mérejkowsky : *Le règne de l'antéchrist*. Z. Hippius : *Mon journal sous la terreur*. D. Philosophoff : *Notre évasion*. Traduits du russe ; Bossard. 4 50

Questions militaires

F. Noray : *La bataille continue* ; Figuière. 6 50

Questions religieuses

Charles Guignebert : *La vie cachée de Jésus* ; Flammarion. 4 50
Lanoé-Villène : *Les sources de la symbolique chrétienne* ; Fischbacher. » »
Abbé de Margon : *Lettres sur le confessorat du P. Le Tellier* avec une introduction et des notes sur *la Politique des Jésuites et l'Oratoire* par I. de Récalde ; Libr. moderne. 5 »

Roman

Henri Amic : *Un bon garçon*; Calmann-Lévy. 4 90
Henry Asselin : *Rapetisse ton cœur*; Perrin. 7 »
André Bregeault : *Vers le dernier secteur* ; L'Effort, Nîmes. o 50
Paul-Emile Cadilhac : *L'Héroïque* ; Férenczi. 6 75
Jacques Chardonne : *L'épithalame*; Libr. Stock, 2 vol. 11 50
Léon Daudet : *L'entremetteuse*; Flammarion. 7 »
Georges David : *Bérangère*. Bois gravés par André Lavenin ; Les Humbles. 3 »
Alfred Détrez : *L'Eternel* ; Libr. franç. et étrangère. 8 50
Martial Douël : *Le charmeur de serpents* ; Boccard. 6 75
François Duhourceau : *Un homme à la mer*. Préface de Maurice Barrès ; Bodiou, Bayonne. 6 50
Albert Dulac : *La danse aux enfers* ; La Sirène. 7 »
Raymond Escholier : *Cantegril* ; Renaissance du Livre. 6 »
Charles Foley : *La folie de l'or* ; Férenczi. 6 75
Claude Gével : *Une femme, une ville* ; Flammarion. 6 90
Giraud-Mangin : *Ceux de jadis* ; Renaissance du Livre. 6 »
Georges Imann : *Les nocturnes* ; Grasset. 6 75
Octave Joncquel et Théo Varlet : *Les Titans du ciel*; Malfère, Amiens. 7 50
E. de La Guérinière : *Le Grand d'Espagne* ; Grasset. 6 65
Maurice Level : *L'ombre*; Flammarion. 7 »
O. J. A. Lebry : *Les provinciaux*; Berger-Levrault. 6 75
André Lorulot : *Chez les loups*, mœurs anarchistes ; L'idée libre.
Pierre Mac Orlan : *La cavalière Elsa*; Nouv. Revue franç. 7 »
Dmitri Mérijkowski : *Quatorze décembre*, traduit du russe par Michel de Grammont ; Bossard. 6 50
Guy Palut : *Noël Mens* ; Jouve. 6 50
Ernest Pérochon : *Le chemin de la plaine* ; Plon. 7 »
G. Réval : *La Bachelière* ; Flammarion. 7 »
Georges Spitzmuller : *Poil de brisque* ; Férenczi. 5 »

Sciences

Marcel Boll : *L'électron et les phénomènes chimiques*; Hermann » »
Capit. Stéphan Christesco : *La relativité et les forces dans le système cellulaire du monde*. Avec 10 fig. et 4 tableaux ; Alcan. 12 »
Marcelin Dubroca : *Quelques illusions des sens et leur explication* ; Gauthier-Villars. » »
A. S. Eddington : *Espaces, Images et gravitations*. Traduit de l'anglais par J. Rossignol. Introduction de P. Langevin ; Hermann. 28 »

Sociologie

Georges Valois : *D'un siècle à l'autre*, chronique d'une génération, 1885-1920 ; Nouv. librairie nat. 7 »

Théâtre

Nozière : *La cour mauresque*; Messein. » »

MERCVRE

ÉCHOS

Le Centenaire de Flaubert. — Société des Amis de Verlaine. — Le Prix Nobel de littérature pour 1921. — Clésinger jugé par Remy de Gourmont. — Flaubert à Ry et les origines de « Madame Bovary ». — Les deux voyages du roi George V aux Indes. — Le serment d'Hippocrate à Montpellier. — La peinture primitive portugaise retrouvée. — La Bibliothèque de la ville de Paris. — Les optimistes et Remy de Gourmont. — La complainte de Landru. — La « Ruche » et son miel. — Lettre d'une abeille. — Le mystère de la « Marie-Céleste ». — Errata. — Publications du « Mercure de France ».

Le Centenaire de Flaubert. — Les Comités de patronage et d'initiative du Centenaire de Gustave Flaubert ont été ainsi constitués :

Président, M. Edmond Haraucourt, Président de la Société des Gens de Lettres.

COMITÉ DE PATRONAGE. — MM. Autrand, Préfet de la Seine ; Maurice Barrès, de l'Académie Française ; Louis Barthou, de l'Acad. Française ; René Bazin, de l'Académie Française ; Louis Bertrand ; Léon Bonnat, de l'Institut ; Henry Bordeaux, de l'Académie Française ; Léon Bourgeois, de l'Institut, Président du Sénat ; René Boylesve, de l'Académie Française ; Paul Bourget, de l'Académie Française ; César Caire, Président du Conseil municipal ; Alfred Capus, de l'Académie Française ; Henry Céard, de l'Académie Goncourt ; André Chevrillon, de l'Académie Française ; Romain Coolus ; René Doumic, de l'Académie Française ; Léon Daudet, de l'Académie Goncourt ; Lucien Descaves, de l'Académie Goncourt ; Maurice Donnay, de l'Académie Française ; Edouard Estaunié ; Emile Fabre, administrateur de la Comédie-Française ; Robert de Flers, de l'Académie Française ; Anatole France, de l'Académie Française ; Gustave Geffroy, de l'Académie Goncourt ; A. Giraud, de l'Académie Royale de Belgique ; Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française ; Léon Hennique, de l'Académie Goncourt ; Abel Hermant ; Gustave Lanson ; Henri Lavedan, de l'Académie Française ; Gustave Le Bon ; Georges Lecomte ; Charles Le Goffic ; Lescouvé, Procureur Général de la République ; Pierre Loti, de l'Académie Française ; Pierre Mille ; Raoul Péret, Président de la Chambre des Députés ; Raymond Poincaré, de l'Académie Française ; Marcel Prévost, de l'Académie Française ; Henri de Régnier, de l'Académie Française ; Jean Richepin, de l'Académie Française ; J.-H. Rosny, de l'Académie Goncourt ; Camille Saint-Saëns, de l'Institut ; J. et J. Tharaud ; G. Vanzype, de l'Académie Royale de Belgique ; M. Wilmotte, de l'Académie Royale de Belgique.

COMITÉ D'INITIATIVE.— Mmes Ed. Adam ; Alphonse-Daudet ; Franklin-Grout ; Gyp ; Gérard d'Houville ; Lauth-Sand ; Delarue-Mardrus ; Comtesse de Noailles ; Baronne de Pierrebourg ; Colette Yver ; Emile Zola.

MM. Antoine Albalat ; André Billy ; Adolphe Boschot ; Adolphe Brisson ; Comte Louis de Blois ; René Descharmes ; René Dumesnil ; Pierre Dupuy ; J. de Gaultier ; Jean de Gourmont ; H.-A. Hébrard ; H. de Jouvenel ; Lafond ; Henri Lapauze ; Arthur Meyer ; E. de Nalèche. Docteur Pennetier ; Marcel Proust ; Comte G. de la Rochefoucauld ; Gaston Rageot ; Jean Revel ; Henry Simond ; Paul Souday ; Marquis de la Soudière, secrétaire ; Eugène Fasquelle, trésorier.

Enfin, la COMMISSION DU MONUMENT est ainsi composée :

MM. Paul Léon, Directeur des Beaux-Arts ; Falcou, Directeur des Beaux-Arts de la Ville de Paris ; Bartholomé, Président de la Société Nationale des Beaux-Arts ; Frantz Jourdain, Président du Salon d'Automne ; V. Laloux, Président de la Société des Artistes Français.

§

Société des Amis de Verlaine. — Le projet de transformer en une société régulièrement constituée le groupement bénévole des « Amis de Verlaine » est réalisé. La déclaration de la Société des Amis de Verlaine a été faite à la Préfecture de Police le 17 mai 1921, sous le nº 160 224, et la publication légale a paru au *Journal officiel* en date du 10 juin 1921.

Voici le texte intégral des statuts de la société.

I. But et composition de la Société.

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite *Société des Amis de Verlaine* a pour but de grouper tous ceux qui, s'intéressant au Poète et à ses œuvres, veulent célébrer ou servir sa mémoire.

Elle a son siège à Paris.

ARTICLE II. — La Société se propose notamment d'organiser, sous l'invocation et aux anniversaires de Verlaine, des fêtes de la Poésie, d'éditer un bulletin, d'entreprendre ou d'appuyer toutes manifestations relatives à Verlaine et à la Poésie.

ARTICLE III. — L'Association se compose de membres adhérents, qui doivent être présentés par deux membres et agréés par le conseil d'Administration. Ils acquittent un droit d'inscription de 5 francs. Pour être membre adhérent, il faut payer une cotisation annuelle de 5 francs ou faire un versement unique de 50 francs.

ARTICLE IV. — La qualité de membre de l'Association se perd :

1º Par la démission ;

2º Par la radiation prononcée par le conseil d'Administration.

II. Administration et fonctionnement de la Société.

ARTICLE V. — La Société est administrée par un conseil composé de 12 membres élus pour quatre ans et rééligibles.

Le Conseil choisit parmi ses membres un Bureau, composé du Président et du Secrétaire-Trésorier.

ARTICLE VI. — Le Conseil d'Administration se réunit deux fois par an, et chaque fois qu'il est convoqué par son président ou sur la demande du tiers de ses membres.

Les délibérations du Conseil d'Administration ne sont valables que lorsque six de ses membres au moins sont présents. Si cette condition n'est pas remplie, la décision sera valablement prise, quel que soit le nombre des membres présents, dans une seconde réunion convoquée sur le même ordre du jour.

Il est tenu un procès-verbal des séances.

Les procès-verbaux sont signés par le Président et le Secrétaire-Trésorier.

ARTICLE VII. — Les fonctions de membre du Conseil d'Administration et du Bureau sont gratuites

ARTICLE VIII. — L'Assemblée générale se compose de la totalité des membres de la Société. Elle se réunit une fois par an et chaque fois qu'elle est convoquée par le Président.

Elle peut délibérer valablement, quel que soit le nombre des membres présents.

Son ordre du jour est réglé par le Conseil d'Administration.

Son bureau est celui du Conseil.

Elle entend les rapports sur la gestion du Conseil d'administration, sur la situation financière et morale de l'Association.

Elle approuve les comptes de l'exercice clos, vote le budget de l'exercice suivant, délibère sur les questions mises à l'ordre du jour et pourvoit au renouvellement des membres du Conseil d'Administration.

Le rapport annuel est adressé chaque année à tous les membres et déposé selon la loi.

ARTICLE IX. — Les dépenses sont ordonnancées par le Président. La Société est représentée en justice et dans tous les actes de la vie civile par le Président. Le représentant de la Société doit être en pleine possession de l'exercice de ses droits civils. Le Président peut toujours se faire suppléer par un membre du Conseil choisi par lui.

III. Ressources de la Société.

ARTICLE X. — Les recettes de la Société se composent :

1° Des cotisations de ses membres ;

2° Des subventions qu'elle pourrait recevoir, soit dans un intérêt général, soit avec affectation spéciale ;

3° Des libéralités qu'elle serait autorisée à accepter après la demande en déclaration d'utilité publique, si le bureau formule cette demande.

ARTICLE XI. — Tout fonds de réserve est placé soit en banque, soit en bons du Trésor, et doit porter intérêt.

IV. Modification des statuts et dissolution de la Société.

ARTICLE XII. — Les statuts ne peuvent être modifiés que sur une proposition du Conseil d'Administration. L'assemblée extraordinaire, spécialement convoquée à cet effet, ne peut modifier les statuts qu'à la majorité des deux tiers des membres présents ou représentés. L'assemblée doit se composer du quart au moins des membres de la Société. Si ce quorum n'est pas atteint, les décisions

seront valablement prises, quel que soit le nombre des membres présents, dans une seoncde réunion convoquée sur le même ordre du jour.

ARTICLE XIII. — L'Assemblée générale appelée à se prononcer sur la dissolution de la Société doit comprendre au moins la moitié plus un des membres en exercice. Si cette proportion n'est pas atteinte, l'Assemblée est convoquée à nouveau, mais à quinze jours au moins d'intervalle, et, cette fois, elle peut valablement délibérer, quel que soit le nombre des membres présents. Dans tous les cas, la dissolution ne peut être votée qu'à la majorité des deux tiers des membres présents.

ARTICLE XIV. — En cas de dissolution, l'Assemblée générale désigne un ou plusieurs commissaires chargés de la liquidation des biens de la Société. Ses délibérations sont adressées sans délai à l'autorité compétente.

Le premier conseil d'administration est ainsi composé : Président honoraire, M. Georges Izambard ; Président, M. Gustave Kahn ; Secrétaire-Trésorier, M. Elie Vidal ; Secrétaire adjoint, M. Pierre Izambard. Membres : MM. Jean Bourguignon, F.-A. Cazals, Fernand Gregh, A.-Ferdinand Herold, Charles Houin, Ernest Raynaud, Alfred Vallette, Valmy-Baysse.

Les adhésions sont reçues chez M. Elie Vidal, Secrétaire-Trésorier, 9, rue du Havre, Paris-VIIe.

Ainsi que les « Amis de Verlaine » l'avaient naguère décidé, la Société des Amis de Verlaine reporte aux premiers beaux jours de l'année, en mai, la cérémonie commémorative annuelle.

§

Le prix Nobel de littérature pour 1921. — Nous avons déjà signalé plusieurs fois les informations fantaisistes auxquelles donne lieu l'attribution du prix Nobel de littérature. Cette année la fantaisie a été particulièrement piquante.

Dans les premiers jours de novembre, tous les journaux reproduisaient une dépêche de l'Agence *Est-Europe*, datée de Stockholm, 30 octobre, et où il était dit :

Stockholm, 30 octobre. — L'institut Nobel s'occupe activement de l'attribution des prix littéraires pour l'année 1921.

La commission littéraire vient de terminer son rapport.

Elle met en première ligne l'écrivain anglais Thomas Hardy ; en deuxième Henry Bergson, et en troisième M. Emile Boutroux.

L'aréopage littéraire de l'institut Nobel a examiné aussi les titres d'Anatole France, mais d'une façon très désobligeante pour le grand écrivain qu'il considère comme « indigne » d'une telle distinction.

Le 11 novembre suivant, le prix Nobel de littérature pour 1921 était officiellement attribué à M. Anatole France.

§

Clésinger jugé par Rémy de Gourmont. — Comme suite à l'écho que nous avons donné dans notre précédent numéro sur le buste

de Flaubert par Clésinger, nous jugeons intéressant de reproduire ici *in extenso* la préface que Remy de Gourmont publiait en 1903 en tête d'un catalogue des œuvres du fameux sculpteur :

Dans l'histoire de la Sculpture française au XIXe siècle, Clésinger est un nom ; et plus, une date ; et plus encore, une époque.

Il personnifie, comme tailleur de marbre, l'Art romantique.

En est-il le Victor Hugo ? Nul statuaire du siècle ne fut un Hugo. L'Alexandre Dumas ? Cela et quelque chose de plus, car avec la perpétuelle fécondité Clésinger eut le perpétuel style. Il fut mauvais, souvent, mais avec fougue, avec folie.

Pour maîtres, Thorwaldsen et (par l'intermédiaire de son père, sculpteur provincial) Bosio, deux classiques ; pour maîtresses, l'Italie, Rome, et toutes ces pierres de jadis éparses au Vatican et chez les Cardinaux et chez les Princes : l'élève devint maître à son tour le jour où, toutes les traditions niées, il façonna cette *Femme Piquée*, neuve et « moderne », vision exaspérée et pourtant douce d'une volupté supérieure et royale. Le marbre dur ployait comme du jonc, la femme blanche aux yeux clos mourait sous les impérieuses caresses de l'amant suprême, Oxvaroc, un tout petit serpent, joyau roulé au bras de Cléopâtre.

Cette femme piquée par un serpent, si elle n'est pas vraiment Cléopâtre, évoque la reine : Clésinger compléta l'évocation par ce pur marbre polychrome clairement dit, cette fois, *Cléopâtre devant César*, et qui offre au maître du monde la fleur de l'oubli : inoubliable merveille de grâce et d'amour.

Persée et Andromède — avec cette mélancolie on aura dit trois grandes œuvres de gloire. La tête de Persée est belle, belle et triste ; elle ne parle pas, elle songe, muette, à l'inutilité des délivrances, au fardeau que l'héroïsme impose à l'épaule du héros. Trouvée en des terres de labour par un paysan de Délos, recueillie sur un velours rouge dans un Louvre, cette tête justifierait des pèlerinages ; — mais Kléomène oublia de la signer.

J'ai écrit, là, mon goût et peut-être pas toute la vérité, ni toute la pensée, car il faudrait de plus longs sillons que ceux que je veux creuser, — et je sens l'inutilité de refaire personnellement le catalogue chronologique que l'on va lire, cette page tournée. Mais il faut dire, pourtant, la victorieuse beauté des *Taureaux*, la baudelairienne philosophie de *Hibou et Crâne*, la pleine grâce de *Phryné*, la décorative grandeur d'*Ariane sur le Tigre*, de *Nessus et Déjanire*, et la sévérité de tous ces bustes impérieux qui vous regardent avec le dédain naturel à la beauté, — et cette Cléopâtre morte, dont le bras si doucement s'allonge vers l'infini.

Rude, Clésinger, Carpeaux, voilà, parmi les morts, les trois grands derniers sculpteurs français. REMY DE GOURMONT.

§

Flaubert à Ry et les origines de « Madame Bovary ». — Sous ce titre M. E. Leroux donnait, à l'occasion des fêtes de Flaubert à Rouen, dans le *Messager de Darnétal* du 21 mai 1921, d'intéressants détails sur les personnages du roman. Flaubert avait eu une double raison d'en reconstituer l'intrigue : l'histoire du suicide d'Emma l'inté-

ressa quand elle lui fut racontée à Ry, canton de Darnétal (Seine-Inférieure), où il venait assez souvent voir les amis qu'il y avait, puis il avait connu Charles Bovary, qui avait été à Rouen l'élève et le protégé de son père.

Charles Bovary, de son vrai nom Eugène Delamare, était né en 1811 à Mesnil-Esnard, canton de Boos. Ses parents devaient aller se fixer ensuite à Catenay, canton de Buchy, d'où partit l'étudiant pour faire sa médecine à Rouen. Etabli officier de santé à Ry, il avait épousé en premières noces Louise Mutel, son aînée de quatre ans, qui mourut le 12 novembre 1837. Deux ans plus tard, il épousa Emma — en réalité Delphine Couturier — née à Ry en 1821. La noce décrite par Flaubert eut lieu à la ferme des Berteaux, à Blainville-Crevon, où s'étaient fixés les parents de la fiancée.

Delphine, jolie brune de dix-huit ans, avait une sœur et deux frères; l'un est mort tout jeune, l'autre s'est, par contre, marié deux fois, la seconde avec une receveuse des postes qui prit sa retraite à La Bouille.

Le ménage du médecin s'installa dans la maison, aujourd'hui disparue, où avait vécu la première Mme Delamare ; plus tard seulement il alla habiter l'immeuble occupé présentement par une pharmacie.

Nous ne reviendrons pas sur l'aventure d'Emma Bovary. Flaubert l'a immortalisée. N'osant citer les patronymes exacts de Léon, le clerc de notaire, et de l'élégant Rodolphe, dont il existe des descendants, M. Leroux s'est borné à en divulguer les initiales : Léon était un M. B.., et Rodolphe un sieur Louis C...

Delphine avait, en 1842, mis au monde une fille Alice, qui a été mariée à Rouen et y est morte. Elle avait été placée en nourrice ; sa mère, qui tenait à conserver les apparences, l'allait voir d'abord et, après l'avoir embrassée, prenait le sentier la menant à la Huchette, aujourd'hui propriété d'un Américain, où elle retrouvait Louis C...

Après une rupture suivie de l'intermède du clerc de notaire, elle revint à son premier amant ; le désir de lui plaire et de le conserver semble avoir provoqué les dépenses exagérées qui amenèrent la catastrophe. Menacée de poursuites par un marchand de nouveautés de Ry, Delphine s'adressa en vain à Louis C..., et au notaire Leclerc ; affolée, elle résolut alors de mourir et s'empoisonna à l'aide d'arsenic dérobé à la pharmacie Jouanne, patronyme réel de M. Homais.

Devant les effets du poison, Charles Delamare appela en consultation son ancien maître — le docteur Larivière n'est autre que le docteur Flaubert — et le docteur Mille, de Croisy-sur-Andelle. Les soins furent impuissants, et la désespérée mourut le 7 mars 1848, à cinq heures du matin.

L'inhumation de Mme Delamare eut lieu un samedi, après le marché. Elle fut enterrée religieusement, ayant reçu les sacrements de la main

de l'abbé Party. Le père d'un épicier de Ry, M. Ducrocq, qui, comme enfant de chœur, portait l'eau bénite à la cérémonie, a même fourni ce détail singulièrement macabre : la fosse n'étant pas assez longue pour le cercueil, on le dut enterrer avec une assez forte inclinaison, les pieds seuls touchant le fond de la fosse. Jusqu'en 1887, on put lire dans le cimetière, désaffecté au lendemain de cette inhumation, cette inscription sur la pierre tombale d'Emma Bovary : « Ci-gît le corps de Delphine Couturier, épouse de Delamare, médecin, décédée le 7 mars 1848. Priez Dieu pour Elle. » Cette pierre a depuis disparu.

Charles Delamare, dans la réalité comme dans le roman, survécut peu à sa femme ; il mourut l'année suivante et le bruit courut qu'il s'était également empoisonné.

La notoriété que leur valut le chef-d'œuvre de Flaubert ne semble d'ailleurs avoir porté fortune à aucun de ses personnages. Ruiné, Louis C..., l'irrésistible Rodolphe, mourut à Paris, à l'hôpital ; tout juste si on ne parla pas également d'un suicide. Ayant acheté, dans l'Eure, une étude de notaire, Léon fut terrassé à Beauvais, en pleine rue, par une embolie ou une congestion.

Ainsi qu'il a été indiqué, M. Homais s'appelait Jouanne ; seul il survécut aux héros du drame, et, ayant cédé son officine à son fils, se retira à Rouen, où il mourut en 1874. La maison qu'occupait la pharmacie, à Ry, est habitée aujourd'hui par M. Ernest Leconte. M. Jouanne aurait, paraît-il, mieux valu que l'inoubliable Homais dont il a fourni le type à Flaubert ; fouriériste, il se serait plu à discuter avec l'abbé Party, mais n'aurait pas été le sectaire étroit du roman, monument de sottise et type inoubliable de primaire à peine supérieur.

Les personnages épisodiques, non moins vrais, avaient également été dessinés d'après nature ; leur souvenir est demeuré et on retrouve la trace de leurs maisons. Démolie, l'auberge du voiturier, le père Thérin, mort à quatre-vingt-dix-sept ans, est devenue l'Hôtel de Rouen, cependant que, en la maison où s'alignaient les cartons du notaire, vient de s'ouvrir un magasin de chaussures. — PIERRE DUFAY.

§

Les deux voyages du roi George V aux Indes.

Courbevoie, le 15 novembre 1921.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de vous signaler que l'écho publié dans votre numéro d'aujourd'hui (page 279) *A propos du prince de Galles*, si parfaitement documenté qu'il soit sur le voyage d'Edouard VII aux Indes en 1875, est tout à fait erroné en ce qui concerne George V.

Celui que les Anglais ont surnommé le roi-marin, le « sailor-king », et dont le principal mérite est d'avoir, premier de tous les souverains anglais, visité toutes les parties de son empire, aurait eu cette incroyable

négligence de ne pas visiter le plus peuplé, le plus fructueux, le plus attirant de ses domaines ! Il aurait fait escale à Ceylan, sans plus ! Vraiment, ç'eût été faire un étrange voyage que d'aller insulter l'Inde chez elle ; lui refuser sa visite n'eût pas été moins. Non, les Anglais font plus de cas et des traditions et de l'Inde. Le précédent établi par Edouard a été déjà suivi deux fois, et amplement surpassé.

Non seulement le Prince George a visité toute l'Inde en 1906, de Ceylan au Népaul et de Calcutta à Bombay, mais il y était accompagné de la Princesse Mary. Et le moment de sa visite fut choisi. Le Bengale, centre du *Swadeshi* (exact équivalent du *Sinn Fein*), venait d'être brutalement coupé en deux provinces par Lord Curzon. Calcutta, création des Anglais, mais aussi ville d'élection des « babous », marchande, bavarde et turbulente, était profondément humiliée par cet acte de force. On espérait que la visite du prince ramènerait la confiance et la concorde.

Il n'en fut rien. Les Anglais, peu d'années après, décidèrent d'en finir avec les prétentions et les ingratitudes de Calcutta, et de rendre à l'Inde sa capitale historique, Delhi, ville des Mogols. Calcutta, hindoue et marchande, était découronnée ; l'Inde musulmane et militaire retrouvait sa gloire ancienne. Pour mieux marquer ce changement d'orientation, George, devenu roi en 1910, se faisait couronner empereur des Indes à Delhi, le 12 décembre 1911. A son tour, il créait un précédent ; il est le premier prince régnant d'Angleterre qui ait mis le pied sur le sol hindou.

Si je me permets de rappeler ces quelques détails de l'histoire indo-britannique, c'est parce que l'Inde « agit » l'Angleterre, et par elle le monde, depuis deux cents ans. Ce qui s'y passe n'intéresse pas que les Anglais. C'est contre Dupleix, au fond, que l'Angleterre s'alliait à Frédéric II. Napoléon aux Pyramides, c'est l'Inde en péril ; l'assassinat de Kléber permet la paix d'Amiens. La prise de Sébastopol par Mac-Mahon, c'est la route de l'Inde barrée aux Russes. Et si Constantin vient de retrouver un trône et de faire tuer quelques nouveaux milliers d'hommes, c'est encore parce que l'Empire Turc est trop voisin de Suez et de l'Inde. J'exagère ? Peut-on exagérer le rôle dans la vie d'un peuple, d'un territoire aussi fabuleusement fécond, peuplé de 310 millions de serfs ? Un homme sur cinq est Hindou. Que ne ferait pas l'Ile brumeuse pour conserver l'Inde ? Que deviendrait-elle si elle la perdait ? « Les Anglais sans l'Inde », qui nous donnera ce livre ?... La réalité tarderait peu à en fournir les éléments, le jour où un prince de Galles, en route vers l'Australie, bornerait ses curiosités et ses devoirs à visiter Colombo...

Comme boursier de voyage autour du monde, j'ai visité, il y a quinze ans, tout l'Empire Britannique (1), et si l'Echo de votre collaborateur m'a

(1) Voir *Mercure de France*, 1910, nos 319-320.

si vivement surpris, c'est que j'étais à Calcutta précisément au moment de l'arrivée du prince. J'eus même l'avantage de lui être présenté, certain soir, au Palais du Vice-Roi, avec divers membres de la colonie française de Calcutta. Déjà alors (tel nous l'avons revu sur le front français) il semblait gauche, malheureux d'être là, prisonnier de son rôle, combien différent de sa toute royale moitié, et de leur intelligent et alerte héritier...

Veuillez agréer, etc. EM. SAILLENS.

§

Le serment d'Hippocrate à Montpellier. — Les lecteurs des écrits d'Hippocrate dans l'édition de Littré accompagnée d'une traduction française et parue de 1839 à 1850 se souviennent-ils du fameux « serment d'Hippocrate » qui y fut donné en 1844 ? Le voici :

Je jure par Apollon, médecin, par Hygie et Panacée, par tous les Dieux et toutes les Déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants :

Je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours. Je partagerai avec lui mon avoir, et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères et, s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur apprendrai sans salaire, ni engagement.

Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître et aux disciples liés par un engagement et un serment, suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice.

Je ne remettrai du poison à personne, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion. Semblablement je ne remettrai à aucune femme de pessaire abortif. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille ; je la laisserai aux gens qui s'en occupent.

Dans quelque maison que j'entre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves ; quoi que je voie ou entende dans la société pendant l'exercice, ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes ; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire !

Et voici maintenant le serment qu'en l'an de grâce et de victoire sur les forces du passé 1921 on prononce, quand la Faculté de Médecine, à Montpellier, qui conserve sous vitrine la « robe de Rabelais », a jugé digne du grade de docteur un jeune morticole :

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant

l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui lui seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respecteux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères. Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes collègues, si j'y manque !

Ces choses-là seraient touchantes, si elles n'étaient galéjade pure et ridicule anachronisme ! Mais il importe de ne point oublier que ce fut à Pézenas que certain comédien du Prince de Conti, de son nom Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, eut vent du grotesque cérémonial usité à Montpellier et en tira le parti que l'on sait dans l'intermède qui termine le *Malade Imaginaire.*

§

La peinture primitive portugaise retrouvée. — En écho au récent Congrès de l'histoire de l'Art qui vient de réunir à Paris les sommités du monde entier en matière de critique d'art, il convient de rappeler une grande découverte effectuée quelques années avant la guerre par M. José de Figueiredo, Directeur du Musée National d'Art ancien à Lisbonne. Par ses efforts assidus fut révélée une œuvre de premier ordre, jusqu'alors complètement ignorée, celle du peintre portugais Numa Gonçalves, qui vécut au xve siècle et qui nous a transmis les figures de quelques-uns des personnages les plus marquants de son époque. Un certain nombre de reproductions fidèles, placées dès 1910 sous les yeux du public, montrèrent que l'on était en présence de véritables chefs-d'œuvre et l'attention de la critique dut ainsi se tourner de façon toute particulière vers la peinture primitive du Portugal.

Malheureusement, il est certain que des images de premier ordre font encore défaut, alors que les connaissances exactes des chefs-d'œuvre de l'Art primitif portugais s'imposent désormais à tous ceux qui étudient l'histoire de la Peinture.

L'Art est toujours une manifestation supérieure de la vitalité d'un peuple. Or, si l'Art a fleuri surtout au Portugal durant les xve et xvie siècles, qui furent, en effet, la grande époque de cet admirable pays, il ne laissa pas de briller en des temps plus voisins de nous. Les manifestations de cet art, généralement ignorées, vont prendre place à côté des chefs-d'œuvre importés dont le Portugal est resté le gardien, en un recueil vraiment digne de leur beauté et de leur intérêt d'art ou d'histoire. — P. L.

§

Les Bibliothèques de la ville de Paris.

Mâcon, le 17 novembre 1921.

Monsieur le directeur,

La lettre de M. Ernest Coyecque sur les Bibliothèques municipales de la ville de Paris m'aurait fait un vif plaisir si, répondant à la mienne, il avait bien voulu ne pas se contenter d'écrire : « Peu importent pour l'instant les inexactitudes et même certaine erreur fondamentale de M. Rougerie. »

Mais, au contraire, il importe beaucoup de savoir si ce que j'ai écrit est exact ou est faux, et j'ai lieu de croire que, dans le second cas, M. Coyecque aurait consenti à s'attarder sur mes « inexactitudes ».

Mais, voilà le diable ! c'est que ma critique constructive, si je puis dire, était basée sur des chiffres fournis par M. Albessard, collaborateur évident de M. Coyecque, et sans doute « cher camarade », chartiste, comme lui, veux-je dire.

Quant à ma critique qui n'était pas chiffrée, j'eusse été très heureux d'avoir la preuve qu'elle est fausse, car depuis le temps que j'ai définitivement quitté Paris pour m'installer à Mâcon, j'aurais su que des améliorations avaient été apportées aux errements anciens.

Depuis un certain temps quelques bibliothécaires de la périphérie m'avaient documenté et m'avaient prié de faire une campagne contre la mauvaise gestion des bibliothèques de la ville ; mais, outre que je n'en avais pas les moyens pratiques, ça ne m'intéressait que médiocrement.

Sans doute n'aurais-je jamais dit ce que je savais, et j'en sais plus que je n'en ai dit sans l'article de M. Albessard, paru dans le *Mercure* du 15 août.

Impatienté de voir crier misère par des gens que j'étais autorisé à croire de médiocres administrateurs, de les voir faire des comparaisons évidemment défavorables aux bibliothèques de la ville, sans s'être préalablement demandé si, avec les crédits actuels, il ne leur aurait pas été possible de faire mieux qu'ils ne faisaient, j'ai pris ma plume, et j'ai écrit ma critique à laquelle j'ai le regret de voir que M. Coyecque n'a pas répondu.

Recevez, etc... ROUGERIE.

§

Les optimistes et Remy de Gourmont. — Une note communiquée aux journaux annonce que « la Société des optimistes, qui compte parmi ses membres les personnalités les plus parisiennes de la médecine, de la littérature et du barreau, après avoir vu son optimisme recevoir de rudes coups durant sept années, renaît aujourd'hui plus optimiste que jamais ».

Bien entendu, les optimistes manifesteront leurs sentiments par un banquet.

Bravo. Mais...

Mais leur servira-t-on les meilleurs mets, les meilleurs vins, dans la meilleure salle à manger ?

Auront-ils avec eux les plus spirituels hommes d'esprit, les plus jolies femmes ?

Auront-ils les meilleurs estomacs, les meilleurs palais ?

Ces questions furent posées aux optimistes, le 7 mai 1913, dans *la France*, par Remy de Gourmont.

Les optimistes se gardèrent bien de répondre.

C'est qu'ils savent peut-être, comme leur disait Gourmont, « qu'optimisme et pessimisme ne dépendent pas des impressions ni des sensations. Ce sont des états d'esprit, et souvent volontaires, et souvent de bravade... »

§

La Complainte de Landru. — Comme toutes les formes populaires de la poésie, la complainte a souvent été traitée par des lettres ; il suffit de consulter le recueil de Leroux de Lincey pour s'en convaincre, et Louis Veuillot professait que la complainte est l'équivalent de la parodie pour les pièces à succès.

Or, il est bien certain qu'aucune pièce n'a obtenu, ces temps-ci, autant de succès que l'affaire Landru.

C'est pourquoi sans doute M. Jacques Dyssord, le poète du *Dernier chant de l'Intermezzo*, s'est diverti à chanter les lamentables aventures des victimes du sire de Gambais, lequel apparaît, en ces termes, au 5e couplet ;

Né l'année avant la guerre
Mil huit cent soixante-dix,
Il était, dit-on, le fils
D'un très honorable père
Qui, chauffeur, gagnait son pain
Dans les forges de Vulcain.

Bien entendu, il y a une « morale » :

De cette histoire funeste
Oublions toute l'horreur
Et que se gardent nos cœurs
Comme de la malepeste
Des barbus entreprenants
Et des chauves trop ardents.

La complainte de Landru comporte vingt quatre couplets tous également dignes de figurer dans les Linceys de l'avenir. — L. DX.

§

La « Ruche » et son miel.

Monte-Carlo, Villa des fleurs.

Cher ami,

Moi aussi, je la connais, cette *Ruche*, où bourdonnent des Abeilles dont le féminisme exaspéré pique rageusement le sexe faible (le nôtre); toujours péremptoires, elles s'avèrent parfois faiblement documentées, telle *Pépée* qui conseillait à *Toi et moi*, naguère : « Lisez *La Vagabonde*; c'est un livre de Willy (*sic*), édité par Albin Michel (*resic*)... » Chérie, va!

Haute Savoisienne, dont parle votre numéro du 1er novembre, prôneuse de l'ami Béraud, me semble une des rares Avettes de bon sens et d'esprit qu'enferment les cellules de cet asile. J'en dirai autant de *Genovieffa*, Russe toute jeunette (Mlle Nadège d'Arsens) dont les récentes exécutions de Chopin ont séduit les mélomanes de la Côte d'Azur toujours contents de laisser venir à eux les petites virtuoses ; elle juge la littérature aussi sainement que la musique ; bien que les productions de Chantepleure soient, par *Madschouna*, étiquetées « exquises », elle s'en écarte avec horreur (un bon point) ; elle trouve l'auteur de la *Maîtresse du Prince Jean* très inférieur à Pierre Louys (deux bons points) ; elle déclare que la *Môme Picrate* ne vaut pas un roman de Paul Adam (trois bons points).

Comme esprits lucides on peut citer également *la Fauve*, une originale qui juge Loti « un imbécile », mais, d'habitude, voit juste; puis la poétesse admiratrice d'Henri de Régnier, *Tzigane* (Mlle R. del Noiram) auteur de strophes élégantes : *Accords sur le luth*. C'est à peu près tout.

Dans les derniers numéros, j'ai recueilli à votre intention quelques appréciations savoureuses : *Mousette du golfe* ne peut lire Bourget qu'étendue sur la plage « quand le souffle du large vient attiédir la grève ». *Abeille d'Avril*, elle, faute de s'être couchée au bord de la mer pour feuilleter Marcel Prévost, trouve ses écrits « bien documentants » — oui! —mais révoltants, ce qui me semble dur pour les demi-vierges abonnées à la *Ruche*. Plus encore que Peyrebrune dont raffole *Aimer et se taire* Pierre de Coulevain rafle les suffrages. « J'ai pour lui une admiration adorative » (hé! hé!) avoue *Coralyne*, qui bave d'extase, révérence parler.

La littérature avancée, a pour porte-parole *Orberose*, encombrante mouche à m...iel qui se targue de fréquenter la *Sirène*, appelle France « le bon vieux papa Anatole » (ô ces artisses, ma chouère!), compare le *Jardin de l'Infante* à un « carré de légumes » et opine que Rosny, dont elle stigmatise « l'uniformité de sécheresse », écrit « avec un poignard », — pour son compte elle préfère le rasoir.

Chanson (que vous appelez *Charme*) *des yeux* dévore, insatiable, *les aventures de la famille Fenouillard*. Quant à *J'écoute en frémissant*,

elle clame : « Rien au-dessus d'Yvonne Brisson, née Sarcey ». Je frémis en écoutant.

Et voilà. Comme disait feu Maugis : Le regretté Jules César lui-même n'ajouterait point de Commentaires.

Truly yours. WILLY.

§

Lettre d'une abeille.

14 novembre 1921.

Monsieur le Directeur,

Veuillez me permettre de vous remercier de la touchante sollicitude que vous témoignez aux *Abeilles* dans votre *Echo* du 1er novembre. Le stylo de M. Béraud ne distillant ni l'hydromel ni « l'ivresse d'une amitié qui ne coûte rien à la vertu » (!), le Diable nous préserve d'ardentes passions aussi intempestives que... déçues.

L'ineffable Polonaise que vous citez appartenait à un siècle évidemment romanesque où les grandes dames avaient du temps à perdre. Que « l'idole » d'argile humaine nous fasse l'honneur de ne pas éternuer si notre encens lui monte au nez. Notre admiration ne peut pécher que par excès de discrétion. Et si dans notre usine à miel j'ai apprécié l'acide de ce spirituel pamphlétaire, si *La chanson des yeux* s'est animée joyeusement en constatant mes goûts pareils aux siens, ne doutez pas que ce ne soit là une gourmandise très prononcée et bien française pour tout ce qui sent « la fronde ». — Les cailloux de M. Béraud visent juste et claquent bien.

Je ne suis encore ni assez vieille ni assez sotte pour ne savoir à qui dédier « les penchants de mon cœur », — et M. Béraud ni *La chanson des yeux* ne sauraient que faire d'une « exultation » qui dégénérerait en exaltation... !

J'ai mis en doute l'impartialité des critiques, chacun jugeant selon son état d'esprit, ses aspirations, ses opinions ; un critique résumant rarement l'avis d'une chambrée, moins encore l'impression des lecteurs d'un ouvrage, et les visées de M. Béraud étant particulières : ai-je tout à fait tort ?

L'attention des *Femmes de France* pour le *Mercure* ne peut être que louée et encouragée ! Le chic n'exclut pas l'intelligence, que je sache, et si j'en crois celle qu'habille le tailleur de votre critique dramatique... et celle que vous n'avez pas manqué de découvrir dans *La Ruche* de notre Journal de Modes !

Croyez, Monsieur, etc. H. et S.

§

Le mystère de la « Marie-Céleste ».

Paris, 10-XI-21.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie la solution de la *Marie-Céleste* (1). Elle vous sera

(1) Voir l'écho : *Les Mystères de la Mer*, dans le numéro du 15 octobre.

peut-être agréable. Si je puis en retrouver la source, je tâcherai de faire un résumé plus précis pour vos lecteurs.

HISTOIRE DE LA MARIE-CÉLESTE

La femme et la fillette du capitaine l'avaient accompagné. Il fit construire à l'avant, un peu en surplomb sur la mer, une légère plateforme de bois. La fillette pouvait y jouer sans gêner la maneuvre. Dans les leçons, par une mer d'huile et calme plat, les officiers eurent l'idée d'une course à la nage autour du navire. A un certain moment, tous ceux qui étaient restés sur le pont se trouvèrent réunis d'un côté de la plateforme, qui céda et fut précipitée à l'eau avec son chargement humain. Personne ne put remonter sur le navire et tous périrent, à l'exception d'un jeune matelot, qui fut recueilli presque sans vie, accroché à quelques débris, par un bateau faisant voile pour l'Australie. Il ne revint à la raison et à la santé que longtemps après et ne put raconter son histoire. Pendant plus de vingt ans, il parcourut les mers du Sud. A son retour en Argentine, il laissa par écrit, avant de mourir, le récit de son aventure dûment certifié.

Je me souviens qu'on avait demandé à un certain nombre d'écrivains anglais d'imaginer une solution du mystère. Les réponses étaient intéressantes, celle de Wells entre autres.

Veuillez agréer, etc. ANGELLOZ-PASSEY.

§

Errata. — Dans l'article de notre collaborateur Marcel Coulon sur l'*Œuvre d'Ernest Raynaud*, p. 603, dernière ligne, au lieu de :

Un qui de Moréas suivit les pas pieux

lire : « le pas pieux » et, p. 621, l. 20, au lieu de :

Avec un peigne en diamants dans les yeux,

lire : « dans les cheveux ».

§

Publications du « Mercure de France ».

LE TOMBEAU DE JEAN DE LA FONTAINE, *suivi de* POÈMES MESURÉS, par Francis Jammes. Vol. in-16, 6 fr.50. La première édition a été tirée à 1.100 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 1.075 ex. numérotés de 280 à 1354, à 12 fr. ; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré 279 ex. sur Hollande, numérotés à la presse de 1 à 279, à 25 francs.

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES (*Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogues. Tableau d'Automne. Tableau d'Hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles*). Volume in-8 sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 fr. ; 25 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, numérotés de 40 à 564, à 25 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

LA ROSE † CROIX

Revue Mensuelle Synthétique des Sciences d'Hermès

Organe de la Société Alchimique de France (XXIV[e] année)

DIRECTION et ADMINISTRATION: 9, rue Saint-Jean, DOUAI (Nord)

ABONNEMENT : **12** francs par an. — PRIX DU NUMÉRO ; **1 fr. 50**

M. JOLLIVET-CASTELOT, Président de la Société Alchimique de France a repris, sous le titre de la **ROSE † CROIX** et sous un format actuellement très modeste, la publication de sa revue interrompue à la guerre.

Le public éclairé et les disciples de l'Hermétisme lui feront le même accueil favorable qu'ils réservèrent jadis à *L'Hyperchimie*, à *Rosa Alchimica* et aux *Nouveaux Horizons*.

LA ROSE † CROIX, en effet, vient à son heure. Elle s'attache à réaliser l'œuvre de synthèse religieuse, scientifique et sociologique, plus urgente que jamais aujourd'hui. Héritière de la doctrine traditionnelle que les frères illuminés de la Confrérie de la Rose † Croix reçurent et transmirent fidèlement, elle a pour but de répandre les connaissances mystérieuses qui découlent des principes immuables constituant la Méthode Occulte.

Groupant les meilleurs écrivains actuels dont la compétence est indiscutable en hermétisme, en alchimie, en astrologie, en médecine spagyrique, en psychologie : M. SAGE, H. DELOSERAIE, D[r] Em. DELOBEL, D[r] ELIAS, Achille DELÈVE, G. MEUNIER, L. GASTIN, Porte du TRAIT DES AGES, etc... **LA ROSE † CROIX** lutte pour le triomphe de l'*Unité* dans la conscience, dans la religion, dans le savoir et dans le monde, Unité génitrice du Royaume de Dieu dont Jésus, le Christ, est l'éternel Messie.

(*Adresser toute correspondance et le montant des abonnements à* M. JOLLIVET-CASTELOT, *19, rue Saint-Jean, à DOUAI* (Nord).

On n'envoie pas de numéro spécimen.

Principaux Ouvrages de JOLLIVET-CASTELOT

En vente chez CHACORNAC, Bibliothèque Chacornac,
11, Quai Saint-Michel, PARIS (V[e])

La Vie et l'Ame de la Matière. — Comment on devient Alchimiste. — La Science Alchimique. — Nouveaux Evangiles. — Le Livre du Trépas et de la Renaissance. — La Médecine Spagyrique. — Croquis Scientifiques et Philosophiques. — Sociologie et Fouriérisme. — Natura Mystica ou le Jardin de la Fée Viviane. — Au Carmel *(roman mystique. Vie intime des Carmélites d'après documents secrets)*. **— Le Destin ou les Fils d'Hermès** *(Histoire réaliste d'un adepte)*. **— Les Sciences Maudites. — La Synthèse de l'Or. — Bréviaire Alchimique** *(Lettres d'August Strindberg à Jollivet-Castelot)*.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18...... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18...... 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18...... 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18...... 6 50

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18...... 7 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18...... 6 50

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18...... 6 50

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18...... 7 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18...... 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18...... 6 50

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18...... 6 50

Actions et Réactions, Trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18... 6 50

« Capitaines Courageux », Traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16...... 7 »

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. Claude, 6, rue Vivienne.**

VENTE AU PALAIS, à Paris, 23 novembre 1921,

MAISON A LEVALLOIS-PERRET

92, rue des Arts. Rev. brut. : 5.986 fr. **M. à pr. : 45.000 fr. DROIT AU BAIL AV. CONSTRUCTIONS**

11, RUE DES MARTYRS **M. à pr. : 5 000 fr.** S'adr. : Mes THOREL, Mavré et Giry, avoués, Grange, notaire.

Vente au Palais, à Paris, le 14 Décembre 1921, 2 h., 2 lots : 1° **NUE-PROPRIÉTÉ** d'une **PROPRIÉTÉ A RAMBOUILLET** (S.-et-O.) 3, route d'Ablis, dite Villa Jack, contenance 2 hectares environ M. à pr. : 50.000 fr. ; 2° **NUE-PROPTÉ D'UNE MAISON** à **ROUEN** (Seine-Inf.) 27, rue de la Savonnerie. M. à pr. : **8.000** fr. Usufruitière née le 17 Février 1852. S'adresser à Me BRILLATZ, avoué à Paris, 219, rue Saint-Honoré, à MMes Joly, Collet et Ferté, avoués à Paris ; et à Me Chauveau, notaire à Paris.

---

3 MAISONS **adj. ch. not. Paris, 20 déc. 21**

	Cont :	Rev. br :	M. à pr. :
Chauss. d'Antin, 6 ;	505 m	65.038 fr.	600.000 fr.
Fg St-Denis, 92 ;	171 m	23.125 fr.	180.000 fr.
Aumaire, 55 ;	462 m	25.230 fr.	180.000 fr.

Mes Tansard et BREUILLAUD, 323, r. St-Martin.

Vente au Palais, à Paris, le 10 Décembre 1921, à 2 h.

En un lot : **PROPRIÉTÉ A PARIS** à l'angle des rues **PHILIBERT-DELORME** et Nicolas-Chuquet, **10 et 12**. Cont. : 998 m. 29. Revenu partie propriété : 11.000 fr. **M. à pr : 300.000 fr.** S'adr. MMes Marcel Dupont et Beaugé, av.

RUE de ROME, 29. Cont. **600** m. R. br. : **50.800 fr.** UN APPART. VACANT. M. à pr. : **400.000 f.**

CHATEAU à **PERSAN** (S.-O.) 1, r. du Port. Cont. **6 h.** Libre. M. à p. : **250.000 fr.** Adj. Ch. not. Paris 6 déc. Me Breuillaud, not., 323, r. St-Martin.

MAISon rappt à Paris, **176**, **Rue du TEMPLE**, cont. 865 m. env. Rev. br : 65.090 fr. M. à pr : **500.000** fr. Adj. étude de Me CHARRIER, not. à Melun, le 3 décembre 1921, à 2 h. S'adr. aud. not.

VENTE en l'Etude de Me Moreau, notaire, 76, rue Saint-Lazare, le Lundi 5 Décembre 1921, à 2 heures **Fonds de Commerce de PHOTOGRAPHE à PARIS** **3, Place de la Madeleine, 15, rue Royale et 41, rue Boissy-d'Anglas**, connu sous le nom de **"PHOTOGRAPHIE OTTO"** Mise à prix **250.000 fr.** S'adresser : MMes BRUNET, 95, rue des Petits-Champs, Bonnin, Moreau et Johanet, avoues, Moreau, Goupil et Laverne, notaires.

Etudes de Mes *Guéroult* et *Sauvage*, notaires à Bernay, et Amat, avoué à Bernay. — *A vendre* sur licitation en l'Etude de Me *Guéroult*, notaire à Bernay, le samedi 17 Décembre 1921, 2 heures, Une **BELLE PROPRIÉTÉ A BERNAY** (Libre de location) **M. à prix : 70.000 fr.** **Pté à LA CHAPELLE-GAUTHIER** (Canton de Broglie, Eure) ; **Château**, bât. d'expl., herb. lab., bois taillis. **103 hect., Mise à Prix : 200.000 fr.** **UNE FERME** de **67 hect.** même commune. **M. à p. : 125.000 fr.** S'adr. pour rens. à Mes *Guéroult*, Sauvage, not., AMAT et *Rivière*, avoués.

BULLETIN FINANCIER

Il n'y a comme toujours que très peu de transactions, et force est bien de constater que ce ne nt pas les facteurs déprimants qui manquent : inquiétude des capitalistes devant les projets mpôts sur le capital, baisse constante du mark qui entretient la faiblesse et le malaise des aces étrangères ; pourtant, au cours des dernières séances les dispositions générales furent moins auvaises, et quelques rachats réparèrent en partie les brèches faites par des vendeurs professnnels.

En dehors de notre 3 o/o Perpétuel qui se maintient à 53,85, nos rentes 4,5 et 6 o/o restent régime des cours fixes, tant que n'est pas détaché le coupon qui n'est plus jamais regagné... s obligations anciennes du Crédit National se sont raffermies à 464 et 466. En fonds étrangers, Russes sont délaissés, l'Extérieure espagnole active à 157, l'Egypte Unifiée à 135,80. Fonds inois et Japonais en sensibles plus-values, dues en partie à la tension de la livre.

Les dispositions de nos grandes banques sont satisfaisantes, vue l'ambiance générale: Comptoir Escompte 940 ; Crédit Lyonnais 1395 ; Société Générale sans modification à 704 ; Banque Namale de Crédit 693.

Nos chemins de fer sont lourds : l'Est se tasse à 558, le Midi à 786, le Nord à 832. Le P.-L.-M. mieux tenu à 761 ainsi que l'Orléans à 820. Parmi les chemins de fer Algériens, Bône-Guelma mieux à 435, et l'Est Algérien se maintient à 455. Les affaires de transports maritimes sont it aussi lourdes que précédemment, les charbonnages ont montré moins de résistance. Peu de riations en valeurs cuprifères : Rio 1389, Boléo 354, Montecatini 77.

Les valeurs d'électricité n'ont fait l'objet que de peu de transactions et leurs cours se présent presque tous en recul. Le Thomson dont le capital va être porté à 250 millions poursuit sa sse à 737. Nous trouvons par ailleurs, parmi les Sociétés Foncières, la Rente Foncière qui ursuit son relèvement et bondit de 650 à 750.

Au marché en Banque, on observe un léger tassement des valeurs de pétrole, peu de changents sur les titres industriels russes et une fermeté persistante des caoutchoutières. Les mines rifères sont soutenues, et aux mines de diamants la De Beers est en réaction importante sur bruit qu'il n'y aurait pas de déclaration de dividende pour l'action privilégiée.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de ces pays, qui sont : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Colombie, Danemark, Egypte, Finlande, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Maroc, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, République de Saint-Marin, Sarre, Serbie-Croatie et Slovénie, Suède, Suisse, Tchéco-Slovaquie, Turquie, Uruguay.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.